


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

T. S. Verdi.

GONSALVE *Frontispice*



Dieu de Mahomet tu le vois.

Published the 1st of Sepr. 1808, by B. Dulau, & Co. Soho Square. *Livermore, Sc.*

GONZALVE DE CORDOUE,

OU

GRENADE RECONQUISE.

PRÉCÉDÉ DU

PRÉCIS HISTORIQUE SUR LES MAURES.

PAR FLORIAN.

NOUVELLE ÉDITION.

AUGMENTÉE DE NOTES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES, PAR M. GROS.

À LONDRES:

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
Great Queen Street,

Pour B. DULAU et Co. Soho-Square; LONGMAN, HURST, REES, et ORME, Paternoster-Row; BOOSEY, Broad-Street, Royal-Exchange; MAWMAN, Poultry; LAW, Ave-Maria-Lane.

1808.

EXTRAIT

DU

JUGEMENT DE LAHARPE,

SUR

GONZALVE DE CORDOUE.

Le plan de *Gonzalve de Cordoue* est régulièrement conçu, l'action principale est bien graduée; le héros est intéressant sous tous les rapports, comme guerrier, comme ami, comme amant; les autres personnages sont bien disposés pour figurer dans l'ordonnance générale; les épisodes sont bien entremêlés à l'action, qu'ils suspendent, sans trop la retarder; le péril de Gonzalve et de sa maîtresse Zuléma va croissant, suivant les principes, jusqu'au dénouement, qui satisfait le lecteur: il y a dans le style, de l'élégance et de la noblesse. En voilà sans doute assez pour faire voir que l'ouvrage est estimable, considéré sous le rapport des principes que l'auteur a suivis, et des efforts qu'il a pu faire.

Gonzalve est précédé d'un *Précis Historique sur les Maures*, excellent morceau, où il y a de la méthode, du choix, du jugement ; où l'auteur sait se resserrer sans sécheresse, et quelquefois s'étendre à propos, de manière à montrer qu'il connoît le style de l'Histoire, qu'il sait écrire, raconter et réfléchir. Ce précis fait mieux connoître les Maures qu'aucun autre des livres qu'on a faits sur cette intéressante nation. Ce seul morceau suffiroit pour faire désirer l'acquisition de l'ouvrage de M. de Florian à ceux qui lisent pour s'instruire, et qui veulent trouver le plaisir avec l'instruction.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LES MAURES D'ESPAGNE.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

SOUVERAINS ARABES OU MAURES QUI RÉGNÈRENT EN ESPAGNE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

CALIFES D'ORIENT.

Années de J. C.

705 Valid Ier., onzième calife ommiade.
716 Suleiman.
718 Omar II.
721 Yézid II.
723 Haccham.
742 Valid II.
743 Yézid III.
744 Ibrahim.
744 Mervan II, dernier calife ommiade.
752 Aboul-Abbas-Saffah, premier calife abbasside.
754 Aboul-Giaffar-Almanzor, second calife abbasside.

GOUVERNEURS ou VICE-ROIS D'ESPAGNE.

714 Moussa, conquérant de l'Espagne.
717 Abdélazis, fils de Moussa.
718 Alahor.

Années de J. C.

721 Elzémagh.
723 Ambezé-ben-Séhim.
725 Asre-ben-Abdoullah.
727 Jahiah-ben-Séléme.
728 Osman-Abinéza.
728 Hasifa-ben-Elahous.
729 Hicchem-ben-Hadi.
731 Mékémet-ben-Abdoullah.
731 Abdalrahman-ben-Abdoullah, tué à la bataille de Tours.
734 Abdoulme-lek-ben-Koutn.
735 Akbé-ben-el Hadjadi.
742 Aboulatar-Hassam.
745 Tévabé.
746 Joseph el Fahri, dernier vice-roi.

SECONDE ÉPOQUE.

CALIFES D'OCCIDENT, ROIS DE CORDOUE.

755 Abdérame Ier., prince ommiade.
788 Haccham Ier.
796 Abdélazis el Hakkam Ier.
822 Abdérame II el Mouzaffer.
852 Mohammed Ier. l'Emir.
886 Almouzir.
889 Abdoullah.
912 Abdérame III.
961 Aboul-Abbas el Hakkam II.
976 Hacham II.
1005 Mohammed el Mahadi, usurpateur.
1007 Suleiman.
1011 Haccham II, remis sur le trône.

Années de J. C.

1014 Suleiman, remis sur le trône.
1016 Ali-ben-Amoud.
1017 Abdérame IV.
1018 Casim.
1021 Jahiah.
1022 Haccham III.
1024 Mohammed el Mustek fi Billah.
1025 Abdérame V.
1025 Jahiah-ben-Ali.
1026 Haccham IV.
1027 Almar-ben-Mohammed, dernier calife de Cordoue.

TROISIÈME ÉPOQUE.

PRINCIPAUX ROYAUMES ÉLEVÉS SUR LES RUINES DU CALIFAT D'OCCIDENT.

TOLÈDE.

1027 Adafer Almamon Ier.
1053 Almamon II, le bienfaiteur d'Alphonse VI.
1078 Haccham, fils aîné d'Almamon II.
1079 Jahiah, frère d'Haccham, dernier roi.
1085 Prise de Tolède par Alphonse VI, roi de Castille. Jahiah va régner à Valence.
Fin du Royaume de Tolède.

VALENCE.

1026 Muceit.
Plusieurs usurpateurs.
1085 Jahiah, dernier roi de Tolède.

Années de J. C.

1093 Aben-Jaf.

1094 Le Cid prend Valence et y commande en souverain jusqu'à sa mort.

1102 Les Almoravides, rois de Maroc, reprennent Valence après la mort du Cid.

Plusieurs gouverneurs ou usurpateurs.

1224 Aben-Zeith.

1230 Zean, dernier roi.

1238 Prise de Valence par Jacques Ier., roi d'Aragon.

Fin du Royaume de Valence.

SARAGOSSE.

1014 Almundir, gouverneur devenu roi.

1023 Almudafar Benhoud Ier.

1025 Suleiman Benhoud II.

1073 Almutadar Billah.

1096 Almutacem, dernier roi.

1118 Prise de Saragosse par Alphonse Ier., surnommé le Batailleur, roi d'Aragon.

Fin du Royaume de Saragosse.

SÉVILLE.

1027 Idris.

1028 Aboulcazem Benabad Ier.

1041 Abi Omar Benabad II.

1068 Mohammed Benabad III, dernier roi.

1097 Benabad III se rend prisonnier de Joseph l'Almoravide.

Plusieurs gouverneurs ou usurpateurs.

1236 Séville devient République.

1248 Prise de Séville par saint Ferdinand, roi de Castille.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

ROIS DE GRENADE.

Années de J. C.

1236 Mahomet Ier. Abousaid *Alhamar*, fondateur du royaume de Grenade, et chef de la branche des *Alhamar*.

1273 Mahomet II al Fakin, *Emir al mumenim*.

1302 Mahomet III el Hama, ou l'Aveugle.

1310 Mahomet IV Abenazar.

1313 Ismaël Ier. *Farady*, chef de la branche royale des *Farady*, qui descendoit du premier *Alhamar* par les femmes.

1322 Mahomet V.

1343 Joseph Ier.

1354 Mahomet VI le Vieux.

1360 Mahomet VII le Rouge, *Alhamar*.

1362 Mahomet VI le Vieux, remis sur le trône.

1379 Mahomet VIII Abouhadjad, ou Guadix.

1392 Joseph II.

1396 Mahomet IX Balba.

1408 Joseph III.

1423 Mahomet X Abenazar ou le Gaucher.

1427 Mahomet XI el Zugaïr ou le petit.

1429 Mahomet X le Gaucher, remis sur le trône.

1432 Joseph IV, *Alhamar*.

1432 Mahomet X le Gaucher, remis une troisième fois sur le trône.

1445 Mahomet XII Osmin.

1453 Ismaël II.

Années de J. C.

1465 Mulei-Hassem.

1485 Abonabdoullah ou Boabdil, dernier roi.

1492 Prise de Grenade par Ferdinand et Isabelle, rois de Castille et d'Aragon.

Fin du Royaume de Grenade.

ROIS DE CASTILLE.

CONTEMPORAINS.

1230 Saint Ferdinand, IIIe. du nom.

1252 Alphonse X, le Sage.

1284 Sanche IV, le Brave.

1295 Ferdinand IV, l'Ajourné.

1311 Alphonse XI, le Vengeur.

1350 Pierre le Cruel.

1369 Henri II de Transtamare.

1379 Jean Ier.

1390 Henri III.

1406 Jean II.

1454 Henri IV, l'Impuissant.

1474 Isabelle et Ferdinand V, conquérans de Grenade.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LES MAURES D'ESPAGNE.

Les Maures d'Espagne sont célèbres, et leur histoire est peu connue. Leur nom rappelle la galanterie, la politesse, les beaux arts ; et les fragmens de leurs annales, épars dans les écrivains Arabes ou Espagnols, n'offrent que des rois égorgés, des divisions, des guerres civiles, des combats éternels avec leurs voisins. Au milieu de ces tristes récits, on trouve quelquefois des traits de bonté, de justice, de grandeur d'âme. Ces traits nous frappent beaucoup plus que ceux que nous lisons dans nos histoires, soit qu'ils conservent une impression d'originalité que leur donne le génie oriental, soit qu'à travers les nombreux exemples de barbarie, une belle action, un discours noble, un mot touchant, acquièrent un nouvel éclat des crimes dont ils sont entourés.

Je n'ai pas le projet d'écrire ici l'histoire des Maures ; je veux seulement rappeler leurs principales révolutions, tracer une esquisse fidèle du caractère, des mœurs d'un peuple que j'ai tâché de peindre dans mon ouvrage, et mettre le lecteur à portée de distinguer de mes fictions les vérités qui leur servent de base. Tel est, ce me semble, le plus sûr et peut-être le seul moyen de rendre un livre de pur agrément moins inutile et moins frivole.

Les historiens Espagnols, (1) que j'ai consultés avec un grand soin, m'ont été d'un médiocre secours. Attentifs à faire marcher de front l'histoire très-compliquée des différens rois des Asturies, de Navarre, d'Aragon, de Castille, ils ne reviennent aux Maures que lorsque leurs guerres avec les Chrétiens mêlent ensemble les intérêts des deux peuples ; mais ils ne parlent presque jamais du gouvernement, des lois, des usages des ennemis de leur foi. Les écrivains Arabes (2) qu'on a traduits ne donnent guères plus de lumières : emportés par le fanatisme, aveuglés par un ridicule orgueil, ils s'étendent avec complaisance sur les victoires de leur nation, ne disent rien de ses défaites, et passent sous silence des dynasties entières. Quelques-uns de nos savans* ont rassemblé dans des ouvrages très-estima-

---

* D'Herbelot, *Bibliothèque orientale ;* Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne ;* M. Chennier, *Recherches historiques sur les Maures.*

bles ce qu'ont dit ces historiens, ce qu'ils ont eux-mêmes observé. J'ai puisé dans toutes ces sources; j'ai cherché les mœurs des Arabes Maures d'Andalousie dans les romans Espagnols,(3) dans les anciennes romances Castillannes, dans des manuscrits, des mémoires qui me sont venus de Madrid. C'est d'après cette étude longue et pénible que je vais essayer de faire connoître un peuple qui ne ressemble à aucun autre, qui eut ses vices, ses vertus, sa physionomie particulière, et qui sut allier long-temps la valeur, la générosité, la courtoisie des chevaliers de l'Europe, avec les emportemens, les fureurs, les passions brûlantes des Orientaux.

Pour mettre plus d'ordre dans les temps, et plus de clarté dans les faits, je diviserai ce précis historique en quatre principales époques. La première s'étendra depuis les conquêtes des Arabes jusqu'à l'établissement des princes Ommiades à Cordoue; la seconde renfermera les règnes de ces califes d'Occident; dans la troisième je rapporterai le peu qu'on sait des différens petits royaumes élevés sur les ruines du califat de Cordoue; et la quatrième comprendra l'histoire des souverains de Grenade jusqu'à l'expulsion totale des Musulmans.

PRECIS HISTORIQUE

PREMIÈRE ÉPOQUE.

CONQUÊTES DES ARABES OU MAURES, DEPUIS LA FIN DU SIXIÈME SIÈCLE (4) JUSQU'AU MILIEU DU HUITIÈME.

Origine des Maures.

Les Maures sont les habitans de cette vaste contrée d'Afrique bornée à l'orient par l'Egypte, au nord par la Méditerranée ; à l'ouest par le grand Océan, au midi par les déserts de Barbarie. Leur origine, comme celle de presque toutes les nations, est obscure et mêlée de fables. Il paroît certain seulement que des émigrations de l'Asie ont reflué, dès les premiers temps, en Afrique. Le nom de *Maures* * semble l'indiquer. D'ailleurs tous les historiens † parlent d'un Melek-Yafrik, roi de l'Arabie heureuse, qui, suivi d'un peuple de Sabéens, vint s'emparer de la Lybie et lui donna le nom d'Afrique. Les principales tribus des Maures prétendent descendre de ces Sabéens. Sans discuter des faits si anciens, il

---

* *Maures*, selon Bochart, vient du mot hébreu *mahurim*, qui signifie *occidentaux*.

† Ibnialrabie, Procope, Léon l'Africain ; Marmoi, &c.

suffit d'être à-peu-près sûr que les premiers Maures furent des Arabes. Dès-lors on n'est plus surpris de les voir dans tous les temps séparés par tribus, habitant sous des tentes, vagabonds dans les déserts, et chérissant, comme leurs pères, cette vie libre et pastorale.

Ils sont connus dans l'histoire ancienne sous le nom de Numides, de Gétules, de Massiliens. Tour-à-tour sujets, ennemis, alliés de la fameuse Carthage, ils tombèrent avec elle sous la domination des Romains. Après plusieurs inutiles révoltes causées par l'esprit inquiet, fougueux, inconstant de ces peuples, ils furent subjugués par les Vandales. (J. C. 427.) Bélisaire les reconquit un siècle après. Mais les Arabes, vainqueurs des Grecs, soumirent les Mauritanies. Comme, depuis ce moment, les Maures devenus Musulmans ont été, pour ainsi dire, confondus avec les Arabes, il est nécessaire de dire un mot de cette nation extraordinaire, inconnue pendant tant de siècles, et maîtresse tout-à-coup de la plus grande partie de la terre.

Les Arabes sont, sans contredit, un des plus anciens peuples de l'univers. Peut-être est-ce celui de tous qui a le mieux conservé son caractère, ses mœurs, son indépendance. Dès les siècles les plus reculés, divisés par tribus errantes dans les campagnes ou réunies dans les villes, soumis à des chefs guerriers et magistrats à la fois, jamais ils n'ont été sujets d'une domination étrangère. Les Perses, les Ma-

cédoniens, les Romains, tentèrent vainement de les soumettre : leur sceptre vint se briser contre les roches des Nabathéens.* Orgueilleux de son origine qui remonte jusqu'aux patriarches, fier d'avoir su défendre sa liberté, l'Arabe, au fond de ses déserts, regarde les autres nations comme des troupeaux d'esclaves rassemblés au hasard pour changer de maîtres. Brave, sobre, infatigable, endurci dès l'enfance aux plus pénibles travaux, ne craignant ni la soif, ni la faim, ni la mort, ce peuple n'avoit besoin que d'un homme pour se rendre souverain du monde.

Naissance de Mahomet. (J. C. 569.)

Mahomet parut ; et tous les talens lui furent accordés par la nature. Valeur, sagesse, éloquence, grâce, Mahomet posséda tous les dons qui en imposent et qui entraînent. Chez les nations les plus éclairées, Mahomet eût été un grand homme ; chez un peuple ignorant et fanatique, il devoit être, il fut un prophète.

Jusqu'à lui les tribus Arabes, environnées de Juifs, de Chrétiens, d'idolâtres, avoient fait un mélange superstitieux de ces différentes religions avec celle des anciens Sabéens. Ils croyoient aux génies, aux démons, aux sortiléges ; ils adoroient les étoiles et sacrifioient aux idoles. Mahomet, après avoir

* Ancien nom des Arabes.

médité jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, dans la retraite et le silence, les nouveaux dogmes qu'il vouloit établir, après avoir séduit ou persuadé les principaux * de sa famille, qui étoit la première parmi les Arabes, prêcha tout-à-coup une religion nouvelle, ennemie de toutes celles qu'on connoissoit, et faite pour enflammer le génie ardent de ces peuples.

Religion de Mahomet.

Enfans d'Ismaël, leur dit-il, je vous apporte le culte que professoient votre père Abraham, Noé, tous les patriarches. Il n'est qu'un seul Dieu, souverain des mondes : il s'appelle le MISÉRICORDIEUX. N'adorez que lui : soyez bienfaisans envers les orphelins, les pauvres, les esclaves, les captifs ; soyez justes envers tous les hommes : la justice est la sœur de la piété. Priez et faites l'aumône. Votre récompense sera d'habiter dans le ciel des jardins délicieux où coulent des fleuves limpides, où vous trouverez des épouses toujours belles, toujours jeunes, toujours plus éprises de vous. Combattez avec valeur les incrédules et les impies : combattez-les jusqu'à la victoire, jusqu'à ce qu'ils embrassent l'Islamisme,(5), ou qu'ils vous paient un tribut. Tout soldat mort dans les batailles ira jouir des trésors de Dieu. Les lâches ne pourront prolonger leur vie :

* Les Coheshirites, gardiens du temple de la Caaba.

l'instant où l'ange de la mort doit les frapper est marqué dans le livre de l'Eternel.

Ces préceptes, annoncés dans une langue riche, figurée, majestueuse, embellis du charme des vers, présentés de la part d'un ange par un prophète guerrier, poète, législateur, au peuple de l'univers le plus ardent, le plus passionné pour le merveilleux, pour la volupté, pour la valeur, pour la poésie, devoient trouver bientôt des disciples. Mahomet en eut un grand nombre; la persécution vint l'augmenter. Ses ennemis forcèrent l'apôtre à fuir de la Mecque sa patrie, à se réfugier à Médine. (J. C. 622. Hég. 1.) Cette fuite devint l'époque de sa gloire et l'hégire des Musulmans.

Progrès de l'Islamisme.

Dès ce moment l'Islamisme se répandit comme un torrent dans les Arabies, dans l'Ethiopie. En vain quelques tribus idolâtres ou juives voulurent défendre leur ancien culte, en vain la Mecque arma ses soldats contre le destructeur de ses dieux; Mahomet, le glaive à la main, dispersa leurs armées, s'empara de leurs villes, pardonna souvent aux vaincus, et s'attacha, par sa clémence, par son génie, par ses talens, les peuples qu'il avoit soumis. Législateur, pontife, chef de toutes les tribus Arabes, maître d'une armée invincible, respecté des souverains d'Asie, adoré d'une nation puissante, secondé par des capitaines devenus sous lui des héros, il alloit

marcher contre Héraclius, (J. C. 632. Hég. 11.) lorsqu'il mourut à Médine des suites du poison que lui avoit donné une Juive du Kaïbar. (6)

Victoires des Musulmans.

Sa mort n'arrêta ni les progrès de sa religion, ni les conquêtes des Arabes. Aboubekre, beau-père du prophète, fut nommé pour lui succéder, et prit le titre de *Calife*, qui veut dire seulement *vicaire*. Sous son règne, les Musulmans pénètrent dans la Syrie, dispersent les troupes d'Héraclius, prennent la ville de Damas, siége célèbre à jamais par les exploits plus qu'humains du fameux Kaled, surnommé l'*épée de Dieu*.(7) Au milieu de tant de victoires, Aboubekre, à qui l'on envoyoit l'immense butin conquis sûr l'ennemi, n'en prend jamais pour sa dépense particulière qu'une somme équivalente à quarante de nos sous par jour. Omar, successeur d'Aboubekre, fait marcher Kaled à Jérusalem. Jérusalem est prise par les Arabes ; la Syrie, la Palestine, sont soumises ; les Turcs, les Perses, demandent la paix ; Héraclius fuit d'Antioche ; l'Asie tremble devant Omar ; et les terribles Musulmans, modestes dans la victoire, rapportant leurs succès à Dieu seul, conservent, au milieu des pays les plus beaux, les plus riches, les plus délicieux de la terre, au sein des peuples les plus corrompus, leurs mœurs austères, frugales, leur discipline sévère, leur respect pour leur pauvreté. On voit les derniers des soldats

s'arrêter tout-à-coup dans le sac d'une ville, au premier ordre de leur chef, lui rapporter fidèlement l'or, l'argent, qu'ils ont enlevé, pour le déposer dans le trésor public. On voit ces capitaines si braves, si superbes avec les rois, quitter, reprendre le commandement d'après un billet du Calife, devenir tour-à-tour généraux, simples soldats, ambassadeurs, à la moindre de ses volontés. On voit enfin Omar lui-même, Omar le plus puissant souverain, le plus riche, le plus grand des rois de l'Asie, se rendre à Jérusalem, monté sur un chameau rouge chargé d'un sac d'orge et de riz, d'une outre pleine d'eau, d'un vase de bois. Il marche dans cet équipage à travers les peuples vaincus, qui se pressent sur son passage, qui lui demandent de les bénir et de juger leurs différends. Il arrive à son armée, lui prêche la simplicité, la valeur, la modestie ; il entre dans Jérusalem, pardonne aux Chrétiens, conserve les églises ; et, remonté sur son chameau, le Calife retourne à Médine faire la prière à son peuple.

Nouvelles conquêtes.

Les Musulmans marchent vers l'Egypte : l'Egypte est bientôt subjuguée. Alexandrie est prise par Amrou, l'un des plus grands généraux d'Omar. C'est alors que périt cette fameuse bibliothèque, (J. C. 640. Hég 19.) l'objet des éternels regrets des savans. Les Arabes, si passionnés pour leur poésie, méprisoient les livres des autres nations. Amrou fit

brûler la bibliothèque des Ptolémée : et ce même Amrou cependant étoit renommé par ses vers ; il aimoit, il respectoit le célèbre Jean le grammairien, à qui, sans l'ordre du Calife, il vouloit donner cette bibliothèque. Cet Amrou fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome : c'étoit de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable où les eaux du Nil seroient détournées. Ce canal, si utile à l'Egypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire.

Amrou s'avança dans l'Afrique, tandis que d'autres capitaines Arabes passoient l'Euphrate et soumettoient la Perse. Mais Omar n'étoit déjà plus ; Othman occupoit sa place.

Ce fut sous le règne de ce Calife (J. C. 647. Hég. 27.) que les Arabes conquirent les Mauritanies, et chassèrent pour jamais les foibles Grecs, et ne trouvèrent de résistance que dans les tribus belliqueuses des Bérébères. (8) Ces peuples libres et pasteurs, anciens habitans de la Numidie, et qui, même de nos jours, retranchés dans les montagnes de l'Atlas, y conservent une espèce d'indépendance, se défendirent long-temps contre les vainqueurs des Maures. Un général Musulman, nommé Akbé, les soumit enfin, leur donna sa loi, sa croyance ; et, s'avançant jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale, il ne s'arrêta qu'aux bords de l'Océan. Là, plein de l'enthousiasme de l'héroïsme et de la reli-

gion, il poussa son cheval dans la mer, tira son sabre, et s'écria : Dieu de Mahomet, tu le vois, sans cet élément qui m'arrête, j'irois chercher des nations nouvelles pour leur faire adorer ton nom !

Jusqu'à cette époque, les Maures, sujets des Carthaginois, des Romains, des Vandales et des Grecs, n'avoient pris qu'une foible part aux intérêts de ces différens maîtres. Errant dans les déserts, ils s'occupoient du soin des troupeaux, payoient des impôts arbitraires, souffroient les vexations de leurs gouverneurs, essayoient de temps en temps de briser leurs fers, et se réfugioient, après leurs défaites, dans les montagnes de l'Atlas ou dans l'intérieur du pays. Leur religion étoit un mélange de christianisme et d'idolâtrie, leurs mœurs celles de nomades asservis : grossiers, ignorans, malheureux, abrutis par le despotisme, ils étoient à-peu-près ce qu'ils sont aujourd'hui sous les tyrans de Maroc.

Les Maures deviennent Musulmans.

L'arrivée des Arabes produisit chez eux un grand changement. Une origine commune avec les conquérans nouveaux, la même langue, les mêmes passions, tout contribuoit à lier les vaincus aux vainqueurs. L'annonce de cette religion prêchée par un descendant d'Ismaël, que les Maures regardent comme leur père, les victoires rapides des Musulmans qui, déjà maîtres de la moitié de l'Asie et de l'Afrique, menaçoient d'envahir le monde, frappèrent

vivement les Maures, et rendirent à leur caractère toute son ardente énergie. Ils embrassèrent avec transport les dogmes de Mahomet, ils s'unirent avec les Arabes, voulurent combattre avec eux, devinrent épris à la fois de l'Islamisme et de la gloire.

Cette réunion, qui doubla les forces des deux nations confondues, fut troublée quelques instans par la révolte des Bérébères, toujours passionnés pour leur liberté. Le Calife Valid I, (J. C. 708. Hég. 89.) qui régnoit alors, fit partir d'Egypte Moussa-ben-Nazir, général habile et vaillant, à la tête de cent mille hommes. Moussa défit les Bérébères, pacifia les Mauritanies, alla s'emparer de Tanger, qui appartenoit aux Goths Espagnols ; et, maître d'un pays immense, d'une redoutable armée, d'un peuple pour qui la guerre étoit devenue un besoin, Moussa médita dès ce moment de porter ses armes en Espagne.

Etat de l'Espagne sous les Goths.

Ce beau royaume, après avoir été soumis tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, étoit devenu la proie des barbares. Les Alains, les Suèves, les Vandales, connus sous le nom général de Goths, s'étoient partagé ses provinces. Mais Euric, un de leurs rois, vers la fin du cinquième siècle, avoit réuni toute l'Espagne et l'avoit transmise à ses descendans.

La douceur du climat, la prospérité, les ri-

chesses, amollirent ces conquérans, leur donnèrent des vices qu'ils n'avoient pas lorsqu'ils étoient des barbares, et leur ôtèrent la valeur guerrière qui seule avoit fait leurs succès. Les rois qui vinrent après Euric, tantôt ariens, tantôt catholiques, abandonnèrent leur puissance aux évêques et régnèrent au milieu des troubles. Rodrigue, le dernier d'entre eux, souilla le trône par ses vices. Personne n'ignore l'histoire, apocryphe ou véritable, de la fille du comte Julien, à qui Rodrigue, dit-on, fit violence. Ce fait est contesté ; mais ce qui ne peut l'être, c'est que les débauches des tyrans ont presque toujours été la cause ou le prétexte de leur ruine.

Conquête de l'Espagne par les Maures.

Il est certain que le comte Julien, et son frere Oppas, archevêque de Tolède, tous deux puissans chez les Goths, favorisèrent l'irruption des Maures. Tarik,(9) l'un des plus grands capitaines de ce temps, fut envoyé par Moussa, d'abord avec peu de troupes, et n'en défit pas moins une grande armée que Rodrigue lui opposa ; depuis, ayant reçu des renforts d'Afrique, il vainquit Rodrigue lui-même à la bataille de Xérès, où le roi Goth périt en fuyant. (J. C. 714. Hég 96) Tarik profita de sa victoire, pénétra dans l'Estramadure, dans l'Andalousie, dans les Castilles, prit Tolède ; et, bientôt rejoint par Moussa jaloux de la gloire de son lieutenant, ces deux hom-

mes extraordinaires, divisant leurs troupes en plusieurs corps, achevèrent en peu de mois la conquête entière de l'Espagne.

Il faut observer que ces Maures que plusieurs historiens nous présentent comme des barbares altérés de sang, laissèrent aux peuples vaincus leur culte, leurs églises, leurs juges. Ils n'exigeoient que le tribut que les Espagnols payoient à leurs rois. On ne redoutoit point leur férocité, puisque la plupart des villes se rendirent par composition, puisque les Chrétiens s'unirent si bien avec eux, que ceux de Tolède en prirent le nom de *Musarabes*, et que la reine Egilone, veuve du dernier roi Rodrigue, épousa publiquement, de l'aveu des deux nations, Abdélazis, fils de Moussa.

Ce Moussa, que les succès de Tarik avoient aigri, voulut éloigner un lieutenant qui l'éclipsoit. Il l'accusa près du Calife. Xalid les rappela tous deux, ne jugea point leurs différends, et les laissa mourir à sa cour du chagrin de se voir oubliés.

Vice-rois d'Espagne. Commencemens de Pélage.
J. C. 718. *Hég.* 100.

Abdélazis, l'époux d'Egilone, resta gouverneur de l'Espagne, et ne le fut que quelques instans. Alahor, qui lui succéda, porta ses armes dans la Gaule, subjugua la Narbonnoise, et se préparoit à pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il apprit que Pélage, prince du sang royal des Goths, réfugié

dans les montagnes des Asturies avec une poignée de vaillans soldats, osoit braver les vainqueurs de l'Espagne et former le noble dessein de se dérober à leur joug. Alahor envoya des troupes contre lui. Pélage, retranché dans des gorges, battit deux fois les Musulmans, fortifia sa petite armée, s'empara de quelques châteaux; et, ranimant le courage des Chrétiens abattus par tant de revers, il apprit aux Espagnols étonnés que les Maures n'étoient pas invincibles.

L'insurrection de Pélage fit rappeler Alahor par le Calife Omar II. Elzémagh, son successeur, pensa que le plus sûr moyen de réprimer les révoltes étoit de rendre les peuples heureux. Il s'occupa de policer l'Espagne, de régler les impôts jusqu'alors arbitraires, de contenir les soldats en leur donnant une paye fixe. Ami des beaux arts que les Arabes cultivoient dès lors, Elzémagh embellit Cordoue, dont il fit sa capitale, attira les savans à sa cour, et composa lui-même un livre qui renfermoit la description des villes, des fleuves, des provinces, des ports de l'Espagne, des métaux, des marbres, des mines qu'on y trouvoit, de tous les objets enfin qui pouvoient intéresser les sciences et l'administration. Peu inquiet des mouvemens de Pélage, dont toute la puissance se bornoit à la possession de quelques forteresses dans des montagnes inaccessibles, Elzémagh n'entreprit point de l'y forcer; mais guidé par le désir funeste dont brûlèrent toujours les gouverneurs de l'Espagne

d'étendre leurs conquêtes en France, il passa les Pyrénées, (J. C. 722. Hég. 104.) et fut tué dans une bataille qu'Eudes, duc d'Aquitaine, lui livra.

Après la mort d'Elzémagh, arrivée sous le Califat d'Yézid II, (10) plusieurs gouverneurs,* dans l'espace de peu d'années, se succédèrent rapidement en Espagne. Aucune de leurs actions ne mérite d'être rapportée : mais, pendant ce temps, le brave Pélage agrandit son petit état, s'avança dans les montagnes de Léon, se rendit maître de quelques places ; et ce héros, dont le courage appeloit à la liberté les Asturiens et les Cantabres, jeta les premiers fondemens de cette puissante monarchie dont les guerriers devoient à leur tour poursuivre les Africains jusques dans les rochers de l'Atlas.

Abdérame veut conquérir la France. J. C. 731. Hég. 113.

Les Maures, qui ne songeoient qu'à subjuguer de nouveaux pays, ne firent pas de grands efforts contre Pélage : ils étoient sûrs de le réduire aisément quand ils auroient soumis la France ; et ce seul désir remplissoit l'âme ardente du nouveau gouverneur Abdalrahmam, que nous appelons Abdérame. Sa gloire, sa valeur, ses talens, son ambition dé-

---

* Ambézé, Azré, Iahiah, Osman, Hazifa, Hiochem, Méhémet.

mesurée, lui faisoient regarder cette conquête comme facile : mais il devoit y trouver son vainqueur.

Le fils de Pepin d'Héristal, l'aïeul de Charlemagne, Charles Martel, dont les exploits effacèrent ceux de son père et ne furent point effacés par ceux de son petit-fils, étoit alors maire du palais, sous les derniers princes de la première race; ou plutôt Charles étoit le véritable roi des François et des Germains. Le duc d'Aquitaine Eudes, maître de la Guienne et de la Gascogne, avoit eu de longues querelles avec le héros François. Trop foible pour lui résister, il rechercha l'alliance d'un Maure nommé Munuze, gouverneur de la Catalogne et l'ennemi secret d'Abdérame. Ces deux vassaux, tous deux mécontens de leur souverain qu'ils craignoient, s'unirent par d'étroits liens : malgré la différence des cultes, le duc chrétien n'hésita point à donner sa fille en mariage à son allié musulman ; et la princesse Numérance épousa le Maure Munuze, comme la reine Egilone avoit épousé le Maure Abdélazis.

Abdérame, instruit de cette alliance, en pénétra les motifs. Il rassemble aussitôt son armée, vole en Catalogne, assiége Munuze, qui tente vainement de fuir : poursuivi, atteint dans sa course, il se donne lui-même la mort. Sa femme captive est conduite au vainqueur. Abdérame, frappé de sa beauté, l'envoie en présent au Calife Haccham, dont elle s'attira l'amour ; destinée singulière qui

place une princesse Gasconne dans le sérail du souverain de Damas !

Il pénètre jusqu'à la Loire.

Non content d'avoir puni Munuze, Abdérame passe les monts, traverse la Navarre, entre dans la Guienne, assiége et prend la ville de Bordeaux. Eudes, à la tête d'une armée, s'efforce de l'arrêter : Eudes est vaincu dans un grand combat ; tout plie sous les armes des Musulmans ; Abdérame poursuit sa route, ravage le Périgord, la Saintonge, le Poitou, parvient triomphant en Touraine, et ne s'arrête qu'à la vue des drapeaux de Charles Martel.

Charles venoit à sa rencontre, suivi des forces de la France, de l'Austrasie, de la Bourgogne, suivi surtout de ses vieilles bandes accoutumées à vaincre sous lui. Le duc d'Aquitaine étoit dans son camp : Charles oublioit ses injures pour ne songer qu'au péril commun. Ce péril devenoit pressant : le sort de la France, de la Germanie, de tous les peuples Chrétiens, alloit dépendre d'une bataille. Abdérame étoit un rival digne du fils de Pepin, fier, comme lui, de plusieurs victoires, suivi d'une armée innombrable, entouré de vieux capitaines qui l'avoient vu souvent triompher, et pressé dès long-temps du désir de soumettre enfin aux Arabes les seuls pays qui leur manquoient encore de l'ancien empire Romain.

Bataille de Tours. J. C. 733. *Hég.* 114.

L'action fut longue et sanglante. Abdérame y trouva la mort. Cette grande perte décida sans doute la défaite de son armée. Les historiens assurent qu'il y périt plus de trois cent mille hommes. Ce nombre est sûrement exagéré ; mais il est vraisemblable que des ennemis parvenus jusqu'au milieu de la France, et poursuivis après leur défaite, ont dû échapper difficilement au fer des vainqueurs ou à la vengeance des peuples.

Cette mémorable bataille, sur laquelle nous n'avons aucun détail, nous sauva du joug des Arabes et fut le terme de leur grandeur. Depuis ce revers, ils tentèrent encore de pénétrer dans la France ; ils s'emparèrent même d'Avignon : mais Charles Martel les défit de nouveau, reprit cette ville, leur enleva Narbonne, et leur ôta pour jamais l'espérance dont ils s'étoient flattés si long-temps.

Guerres civiles en Espagne.

Après la mort d'Abdérame, l'Espagne fut déchirée par les divisions de deux gouverneurs nommés successivement par les Califes.* Un troisième prétendant arriva d'Afrique ; un quatrième † se mit sur les rangs. Les factions se multiplièrent, les différens partis en vinrent souvent aux mains : des chefs

---

* Abdoulmélek, Akbé. † Aboulattar, Tévabé.

furent massacrés, des villes prises, des provinces ravagées. Les détails de ces événemens, différemment rapportés par les historiens, ne peuvent être d'aucun intérêt. La seule vérité qu'on y découvre, c'est qu'à mesure que la douceur du climat, le mélange des Espagnols et des Maures, polissoient les mœurs de ces derniers, une nouvelle émigration d'Africains venoit détruire l'ouvrage du temps et rendre à leurs anciens frères cette férocité sauvage qui semble appartenir à l'Afrique.

Ces guerres civiles durèrent près de vingt ans. Les Chrétiens retirés dans les Asturies en profitèrent. Alphonse I, gendre et successeur de Pélage, marcha sur les traces de ce héros. Il s'empara d'une partie de la Galice et de Léon, battit les troupes qu'on lui opposa, se rendit maître de quelques places, et commença dès lors à former une petite puissance.

Les Maures, occupés de leurs querelles, n'arrêtèrent point les progrès d'Alphonse. Après plusieurs crimes et plusieurs combats, un certain Joseph l'avoit emporté sur ces différens rivaux, et régnoit enfin à Cordoue (J. C. 749. Hég. 134), lorsqu'un événement mémorable arrivé dans l'Orient eut une grande influence sur l'Espagne. C'est là que commence la seconde époque de l'empire des Maures, pour laquelle il est nécessaire de revenir quelques instans à l'histoire des Califes.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

LES CALIFES D'OCCIDENT, ROIS DE CORDOUE.

Depuis le milieu du huitième siècle jusqu'au onzième.

Nous avons vu rapidement, sous les trois premiers Califes Aboubékre, Omar, Othman, les Arabes, conquérans de la Syrie, de la Perse, de l'Afrique, conserver leurs antiques mœurs, leur simplicité, leur obéissance au successeur du prophète, leur mépris pour le luxe et pour les trésors. Mais quel peuple pouvoit résister à tant de prospérités ! Les vainqueurs tournèrent bientôt leurs propres armes contre eux-mêmes; ils oublièrent les vertus qui les avoient rendus invincibles, et déchirèrent de leurs mains l'empire qu'ils avoient fondé.

Les Musulmans se divisent. J. C. 655. Hég. 35.

Ces malheurs commencèrent à l'assassinat d'Othman On nomma, pour lui succéder, Ali, l'ami, le compagnon, le fils adoptif du prophète; Ali, si cher aux Musulmans par ses exploits, par sa douceur, par son épouse Fatime, fille unique de Mahomet. Moavias, gouverneur de Syrie, refusa de reconnoître Ali. Guidé par les conseils de l'ha-

bile Amrou, conquérant de l'Egypte, Moavias se fit proclamer Calife à Damas. Les Arabes se divisèrent: ceux de Médine soutinrent Ali; ceux de Syrie, Moavias. Les premiers prirent le nom d'*Alides*; les autres s'appelèrent *Ommiades,* du nom d'un aïeul de Moavias, qui se nommoit Ommiah. Telle fut l'origine du schisme fameux qui sépare encore les Turcs et les Perses.

Ali vainquit Moavias et ne sut point profiter de sa victoire. Bientôt après il fut assassiné.(1) Son parti s'affoiblit. Ses enfans firent de vains efforts pour le ranimer. Les Ommiades, au milieu des orages, des révoltes, des guerres civiles, restèrent à Damas possesseurs du Califat. C'est sous le règne d'un de ces princes, de Valid I, que nous avons vu les Arabes étendre leurs conquêtes en orient jusqu'au Gange, en occident, jusqu'à l'océan Atlantique. Les Ommiades cependant furent pour la plupart des princes foibles; mais leurs généraux étoient habiles, et les soldats Musulmans n'avoient point encore dégénéré de leur antique valeur.

Les Ommiades perdent le Califat. J. C. 752. Hég. 134.

Après avoir occupé le trône pendant l'espace de quatre-vingt-treize ans, Mervan II,(2) le dernier Calife Ommiade, fut vaincu par Abdalla, de la race des Abbassides, proches parens de Mahomet ainsi que les Ommiades. Mervan perdit l'empire et la

vie. Aboul-Abbas, neveu d'Abdalla, fut élu Calife, et commença cette dynastie des Abbassides, si célèbres dans l'orient par leur amour pour les sciences, par les noms d'Harcun al Raschild, d'Almamon et des Barmécides. (3) Les Abassides gardèrent le Califat pendant cinq siècles. Ils en furent dépouillés par les Tartares, fils de Gengis Kan, après avoir vu s'établir en Egypte d'autres Califes nommés *Fatimites*, parce qu'ils prétendoient descendre de Fatime, fille de Mahomet. L'empire des Arabes fut détruit; et ces peuples, rentrés dans les Arabies, y sont à-peu-près aujourd'hui ce qu'ils étoient avant Mahomet. J'anticipe ainsi sur les événemens, parce que, désormais, l'Espagne n'aura plus rien à démêler avec l'orient.

Cruautés exercées contre les Ommiades.

Lorsque le cruel Abdalla eut placé son neveu Aboul-Abbas sur le trône des Califes, il forma l'horrible dessein d'exterminer tous les Ommiades. Ces princes étoient fort nombreux. Chez les Arabes, où la polygamie est permise, où le grand nombre des enfans est regardé comme une faveur du ciel, il n'est pas rare de compter plusieurs milliers d'individus appartenans à la même famille. Abdalla, désespérant d'éteindre la race de ses ennemis, que la terreur avoit dispersés, promit une amnistie générale pour tous les Ommiades qui se rendroient près de lui. Ces infortunés crurent à ses sermens; ils vin-

rent chercher leur pardon aux pieds d'Abdalla. Ce monstre, les voyant rassemblés, les fit envelopper par des soldats qui les massacrèrent à ses yeux. Après cet affreux carnage, Abdalla donna ordre qu'on rangeât leurs corps sanglans l'un près de l'autre, qu'on les couvrît de planches et de tapis de Perse, et sur cette horrible table, il fit servir à ses officiers un magnifique festin. On frissone en lisant ces détails,* mais ils peignent le caractère et les mœurs de ces conquérans.

Un seul Ommiade échappa ; ce prince s'appeloit Abdérame. Errant, fugitif, il gagna l'Egypte et fut se cacher dans les déserts.

Un Prince Ommiade vient en Espagne.

Les Maures d'Espagne, fidèles aux Ommiades, quoique leur gouverneur Joseph eût reconnu les Abbassides, n'eurent pas plutôt appris qu'il existoit en Afrique un rejeton de cette illustre race, qu'ils lui envoyèrent secrètement des deputés pour lui offrir leur couronne. Abdérame prévit les combats qu'il auroit sans doute à livrer ; mais, né avec une grande âme qui s'étoit encore élevée à l'école de l'adversité, Abdérame n'hésita point. Il passe la mer, (J. C. 755. Hég. 138.) arrive en Espagne, gagne les cœurs de ses nouveaux sujets, rassemble

* Marigny, *Hist. des Arabes, tome* 3.

une armée, entre dans Séville, et marche bientôt vers Cordoue, capitale des états Musulmans.

Abdérame, premier Calife d'Occident.

Joseph, au nom des Abbassides, tenta vainement de lui résister ; Joseph est vaincu, Cordoue est conquise, plusieurs autres villes ont le même sort. Abdérame est reconnu non-seulement roi des Espagnes, mais il est proclamé Calife d'occident ; et, dès ce moment, l'Espagne, démembrée du grand empire des Arabes, forma seule un état puissant. (J. C. 759. Hég. 142.)

Règne d'Abdérame Ier.

Abdérame Ier. établit à Cordoue le siége de sa nouvelle grandeur. Il n'y fut pas long-temps en paix. Des révoltes suscitées par les Abassides, des guerres avec les rois de Léon, des irruptions des François dans la Catalogne,(4) occupèrent sans cesse Abdérame. Sa valeur, son activité, triomphèrent de tant d'ennemis. Il se soutint sur le trône avec gloire, il mérita le beau surnom de *juste*, et chérit, cultiva les arts au milieu des troubles et des périls. Ce fut lui qui le premier établit des écoles à Cordoue, où l'on venoit étudier l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la grammaire ; lui-même faisoit des vers et passoit pour l'homme le plus éloquent de son siècle. Il embellit, fortifia sa capitale, y construisit un palais superbe, avec des jardins délicieux,

et commença la grande mosquée qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Ce monument de magnificence ne fut achevé que sous le Calife Haccham, fils et successeur d'Abdérame. L'on dit que les Espagnols n'en ont conservé que la moitié : cependant il a six cents pieds de long sur deux cent cinquante de large. On compte vingt-neuf nefs dans sa longueur et dix-neuf dans sa largeur. Plus de trois cents colonnes d'albâtre, de jaspe, de marbre, le soutiennent. On y entroit autrefois par vingt-quatre portes de bronze couvertes de sculptures d'or ; et quatre mille sept cents lampes éclairoient toutes les nuits ce magnifique édifice.*

Religion et fête des Maures.

C'est là que les Califes de Cordoue venoient faire la prière au peuple le Vendredi, jour consacré à la religion par les préceptes de Mahomet. C'est là que tous les Musulmans d'Espagne se rendoient en pèlerinage comme ceux de l'orient se rendent au temple de la Mecque. On y célébroit avec de grandes solennités la fête du grand et du petit *Beïram*, qui répond à la Pâque des Juifs, celle du renouvellement de l'année, celle du *Miloud* ou de

---

* Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne ;* Colmenar, *Délices d'Espagne ;* Duperron, *Voyage d'Espagne ;* Henri, Swinburne, *Lettre sur l'Espagne*, &c.

l'anniversaire de la naissance de Mahomet. Chacune de ces fêtes duroit huit jours. Pendant ce temps, tout travail cessoit; on s'envoyoit des présens, on alloit se visiter, on immoloit des victimes; et les familles réunies, oubliant leurs différends, se juroient une concorde éternelle, se livroient à tous les plaisirs permis par la loi. La nuit, la ville étoit illuminée, les rues jonchées de fleurs; les promenades, les places publiques, retentissoient du son des sistres, des théorbes, des hautbois. Enfin, pour mieux célébrer la fête, les riches prodiguoient des aumônes, et les bénédictions des pauvres se mêloient aux cantiques de joie.

Abdérame, élevé dans l'orient, porta le premier en Espagne le goût de ces fêtes superbes. Réunissant en sa qualité de Calife, l'empire et le sacerdoce, il en régla les cérémonies et les fit célébrer avec toute la pompe, toute la magnificence des souverains de Damas. Ennemi du Christianisme, et comptant beaucoup de Chrétiens parmi ses sujets, il ne les persécuta point: mais il priva les villes de leurs évêques, les églises de leurs pasteurs; il encouragea les mariages entre les Maures et les Espagnols, et fit plus de mal à la religion par sa prudente tolérance, qu'il n'en eût fait par une cruelle rigueur. Sous son règne, les successeurs de Pélage,* toujours retirés

* Aurélio et Morégat.

dans les Asturies et déjà divisés entre eux, furent forcés de se soumettre au tribut honteux de cent jeunes filles. Abdérame ne leur donna la paix qu'à ce prix. Maître de l'Espagne entière, depuis la Catalogne jusqu'aux deux mers, il mourut après trente ans de gloire, laissant la couronne à son fils Haccham, le troisième de ses onze enfans. (J. C. 788. Hég. 172.)

Guerres civiles entre les Maures.

Après la mort d'Abdérame, l'empire des Maures fut troublé par des révoltes, par des guerres entre le nouveau Calife, ses frères, ses oncles, ou d'autres princes du sang royal. Ces guerres étoient inévitables dans un gouvernement despotique, où même l'ordre de la succession au trône n'étoit réglé par aucune loi. Il suffisoit, pour y prétendre, d'être de la race royale ; et comme presque toujours les Califes laissoient un nombre prodigieux d'enfans, chacun de ces princes se formoit un parti, s'établissoit dans une ville, s'en déclaroit le souverain, et prenoit les armes contre le Calife. De là cette foule de petits états qui s'élevoient, s'anéantissoient, se relevoient à chaque changement de règne ; de là cette quantité de rois vaincus, déposés, égorgés, qui rendent l'histoire des Maures d'Espagne si difficile à mettre en ordre et si monotone pour les lecteurs.

Règne d'Haccham I et d'Abdélazis.

Haccham, et, après lui, son fils Abdélazis-el-Hakkam, se soutinrent dans le Califat malgré ces dissentions éternelles. Le premier finit la belle mosquée commencée par Abdérame, et porta ses armes en France, où ses généraux pénétrèrent jusqu'à Narbonne. Le second, moins heureux, combattit avec des succès divers contre les Espagnols et contre ses sujets révoltés. Il mourut au milieu des troubles. Son fils Abdérame lui succéda. (J. C. 822. Hég. 206.)

Règne d'Abdérame II.

Abdérame II fut un grand prince ; et cependant son règne est l'époque où les Chrétiens commencèrent à balancer la puissance des Maures. Ils avoient su profiter de leurs longues divisions. Alphonse le Chaste, roi des Asturies, monarque politique et vaillant, avoit augmenté ses états et refusé le tribut des cent jeunes filles. Ramire, successeur d'Alphonse, soutint cette indépendance, vainquit plusieurs fois les Musulmans. La Navarre devint un royaume ; l'Aragon eut ses souverains particuliers, et sut se former un gouvernement où les droits des peuples étoient respectés(5) ; les gouverneurs de la Catalogne, soumis jusqu'alors aux rois de France, profitèrent de la foiblesse de Louis-le-Débonnaire pour se rendre indépendans. Tout le nord de l'Es-

pagne enfin se déclara l'ennemi des Maures, et le Midi se vit en proie aux irruptions des Normands.

Beaux arts à Cordoue.

Abdérame se défendit contre tant d'adversaires, et mérita par ses talens guerriers le surnom d'*El-mouzaffer,* qui veut dire le *Victorieux.* Au milieu des guerres, au milieu des soins du gouvernement, il encouragea les beaux arts, il embellit sa capitale d'une nouvelle mosquée, et fit élever un superbe aqueduc, où, dans des canaux de plomb, les eaux les plus abondantes venoient se répandre par toute la ville. Soigneux d'attirer à sa cour les poètes, les philosophes, il s'entretenoit souvent avec eux, cultivoit lui-même les talens qu'il encourageoit dans les autres. Son âme sensible avoit réuni tous les goûts. Il fit venir de l'orient le fameux musicien Ali-Zériab, qui, fixé par ses bienfaits en Espagne, y forma l'école célébre dont les élèves ont fait depuis les délices de toute l'Asie(6). Enfin, sous le règne d'Abdérame, Cordoue devint le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. La férocité Musulmane fit place à la galanterie dont le Calife donnoit l'exemple. Une seule anecdote suffira pour prouver combien il étoit doux et généreux.

Anecdote d'Abdérame.

Un jour, une de ses esclaves favorites osa se brouiller avec son maître, se retira dans son ap-

partement, et jura d'en voir murer la porte plutôt que de l'ouvrir au Calife. Le chef des eunuques, épouvanté de ce discours, crut entendre des blasphèmes. Il courut se prosterner devant le prince des croyans, et lui rendit l'horrible propos de cette esclave rebelle. Abdérame, en souriant, lui commanda de faire élever devant la porte de la favorite une muraille de pièces d'argent, et promit de ne franchir cette barrière que quand l'esclave voudroit bien la démolir pour s'en emparer. L'histoire ajoute que, dès le soir même, le Calife entra librement chez la favorite appaisée.*

Ce prince laissa de ses différentes femmes quarante-cinq fils et quarante-une filles. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda. (J. C. 852. Hég. 238)

Règnes de Mohammed, d'Almouzir et d'Abdalla.

Les règnes de Mohammed et de ses successeurs Almouzir et Abdalla n'offrent, pendant un espace de soixante années, qu'une suite continuelle de troubles, de guerres civiles, de révoltes des principales villes dont les gouverneurs cherchoient à se rendre indépendans. Alphonse-le-Grand, roi des Asturies, profita de ces dissentions pour affermir sa puissance. Les Normands, d'un autre côté, vinrent de nouveau

* Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne*, tome 1.

ravager l'Andalousie. Tolède, souvent punie et toujours rebelle, eut des rois particuliers. Saragosse imita son exemple. L'autorité des Califes fut avilie; leur empire, ébranlé de toutes parts, paroissoit sur le penchant de sa ruine, lorsqu'Abdérame III, neveu d'Abdalla, monta sur le trône de Cordoue, et lui rendit pour quelque temps son éclat et sa majesté. (J. C. 912. Hég. 300.)

Règne d'Abdérame.

Ce prince, dont le nom chéri des Musulmans sembloit être d'un heureux présage, prit le titre d'*Emir al muménim*, qui signifie *prince des vrais croyans.** Il commença son règne par des victoires. Les rebelles, que ses prédécesseurs n'avoient pu réduire, furent défaits, les factions dissipées, l'ordre et le calme rétablis. Attaqué bientôt par les Chrétiens, Abdérame implora les secours des Maures d'Afrique, et soutint de longues guerres contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid (J. C. 931. Hég. 319), peu considérable alors. Battu souvent, quelquefois vainqueur, mais toujours grand et redouté, il sut réparer ses pertes et profiter de sa fortune. Politique profond, habile capitaine, il entretint les divisions parmi les princes Espagnols, porta douze fois ses

* Nous en avons fait le nom ridicule de Miramolin.

armes jusques dans le centre de leurs états ; et, créateur d'une marine, il s'empara, sur les côtes d'Afrique, de Seldjemesse et de Ceuta.

Ambassade de l'Empereur Grec.

Malgré les guerres éternelles qui l'occupèrent pendant tout son règne, malgré les dépenses énormes que devoient lui coûter ses armées, ses flottes, les secours qu'il achetoit en Afrique, Abdérame étaloit à sa cour un luxe, une magnificence, dont les détails nous paroîtroient des fables s'ils n'étoient attestés par tous les historiens. L'empereur Grec, Constantin IX, fils de Léon, voulant opposer aux Califes Abbassides de Bagdad un ennemi capable de leur résister, envoya des ambassadeurs à Cordoue pour faire alliance avec Abdérame. Celui-ci, flatté de voir des Chrétiens venir de si loin implorer son appui, déploya dans cette occasion toute la pompe Asiatique. Il envoya jusqu'à Jaën recevoir les ambassadeurs. Des corps nombreux de cavalerie, magnifiquement habillés, les attendoient sur le chemin de Cordoue. Une infanterie plus brillante encore remplissoit les avenues du palais. Les cours étoient couvertes des plus beaux tapis de Perse et d'Egypte, les murailles tendues d'étoffes d'or. Le Calife, sur un trône éclatant, environné de sa famille, de ses visirs, d'une foule de courtisans, les reçut dans une galerie où toutes ses richesses étoient étalées. Le *hadjeb*, dignité qui chez les Maures répondoit à celle

de nos anciens maires du palais, introduisit les ambassadeurs. Eblouis de cet appareil, ils se prosternèrent devant Abdérame, et lui remirent la lettre de Constantin écrite sur du parchemin bleu, renfermée dans une boîte d'or. Le Calife signa le traité, combla de présens les envoyés de l'empereur, et les fit accompagner par une suite nombreuse jusques dans les murs de Constantinople.

Magnificence et galanterie des Maures.

Ce même Abdérame, sans cesse occupé de combats ou de politique, fut amoureux toute sa vie d'une de ses esclaves nommé *Zehra.* * Il fonda pour elle une ville à deux milles de Cordoue, et lui donna le nom de *Zehra.* Cette ville, détruite à présent, étoit au pied de hautes montagnes d'où couloient plusieurs sources d'eau vive qui venoient serpenter dans les rues, répandre partout la fraîcheur et former au milieu des places publiques des fontaines toujours jaillissantes. Les maisons, bâties sur un même modèle, surmontées de plates-formes, étoient accompagnées de jardins remplis de bosquets d'orangers ; et la statue de la belle esclave (7) se distinguoit sur la principale porte de cette ville de l'amour.

Toutes ces beautés étoient effacées par le palais de la favorite. Abdérame, allié des empereurs Grecs,

* Ce mot signifie *fleur, ornement du monde.*

leur avoit demandé les plus habiles de leurs architectes ; et le souverain de Constantinople, séjour alors des beaux arts, s'étoit empressé de les lui envoyer avec quarante colonnes de granit, les plus belles qu'il avoit pu rassembler. Indépendamment de ces magnifiques colonnes, l'on en comptoit dans ce palais plus de douze cents de marbre d'Espagne ou d'Italie. Les murs du salon nommé *du Califat*, étoient couverts d'ornemens d'or. Plusieurs animaux du même métal jetoient de l'eau dans un bassin d'albâtre, au-dessus duquel étoit suspendue la fameuse perle que l'empereur Léon avoit donné au Calife comme un inestimable trésor. Les historiens* ajoutent que, dans le pavillon où la favorite passoit la soirée avec Abdérame, le plafond, revêtu d'or et d'acier, étoit incrusté de pierres précieuses, et qu'au milieu de l'éclat des lumières réfléchies par cent lustres de cristal, une gerbe de vif argent jaillissoit dans un bassin d'albâtre.

On aura peine sans doute à croire de tels récits ; on pensera lire des contes orientaux, et l'on m'accusera peut-être d'aller prendre mes mémoires dans les *Mille et une nuits* : mais tous ces faits, tous ces détails, sont attestés par les écrivains Arabes, rapportés par M. Cardonne qui les a lus, comparés avec soin, confirmés par M. Swinburne, Anglois,

---

* Novaïri, *Historia ommiadarum*, etc. Mogrébi, *Histor. Hispan.*

peu crédule et bon observateur. J'avoue que ces monumens, que ce faste, que cette pompe ne ressemblent à rien de ce que nous connoissons; et je sais que la plupart des hommes, mesurant toujours leur foi sur leurs connoissances acquises, croient à fort peu de chose : mais les détails que nous trouvons, dans des auteurs authentiques,* sur le luxe, la magnificence des souverains de l'Asie, sont au moins aussi étonnans; et, j'ose le demander, si par un tremblement de terre les pyramides d'Egypte eussent été détruites, croirions-nous les historiens qui nous en donnent les justes dimensions ?

Les écrivains d'où j'ai tiré ces détails, rapportent aussi les sommes que coûtèrent à élever ce palais et cette ville de Zehra : elles se montèrent par an à trois cents mille *dinars* d'or,† et vingt-cinq ans suffirent à peine pour achever ces travaux.

A ces frais immenses, il faut ajouter l'entretien d'un sérail dont les femmes, les concubines, les esclaves, les eunuques noirs et blancs, formoient un nombre de six mille trois cents personnes. Les officiers de la maison du Calife, les chevaux destinés pour lui, étoient dans une égale proportion. Douze mille cavaliers composoient sa seule garde; et, si

---

* Bernier, Thomas Rhoé, Marc Paul, Duhalde, etc.

† En n'évaluant le *dinar* qu'à 10 livres, cela fait en tout 75,000,000 de notre monnoie.

l'on réfléchit qu'Abdérame, dans un état de guerre continuel avec les princes Espagnols, fut obligé d'avoir sans cesse sur pied de nombreuses armées, d'entretenir une marine, d'acheter souvent des stipendiaires en Afrique, et de fortifier des places sur des frontières toujours menacées, on aura peine à comprendre comment ses revenus lui suffisoient. Mais ses ressources étoient immenses; et le souverain de Cordoue étoit peut-être le roi de l'Europe le plus riche et le plus puissant(8).

Richesses des Califes de Cordoue.

Il possédoit le Portugal, l'Andalousie, les royaumes de Grenade, de Murcie, de Valence, la plus grande partie de la nouvelle Castille, c'est-à-dire les plus beaux pays de l'Espagne. Ces provinces alors étoient extrêmement peuplées; et les Maures avoient porté l'agriculture au dernier point de sa perfection. Les historiens nous assurent que, sur les bords du Guadalquivir, il existoit douze mille villages, qu'un voyageur ne pouvoit marcher un quart-d'heure dans la campagne sans rencontrer quelque hameau. On comptoit dans les états du Calife quatre-vingts grandes villes, trois cents du second ordre, un nombre infini de bourgs. Cordoue, la capitale, renfermoit dans ses murs deux cents mille maisons,* neuf cents bains

* Ces maisons ne contenoient jamais qu'une famille.

publics. Tout a bien changé depuis l'expulsion des Maures. La raison en est simple : les Maures, vainqueurs des Espagnols, ne persécutèrent point les vaincus ; les Espagnols, vainqueurs des Maures, les ont persécutés et chassés.

On fait monter les revenus des Califes de Cordoue à douze millions quarante-cinq mille *dinars* d'or ; ce qui fait plus de cent-trente millions de notre monnoie. Indépendamment de cet or, beaucoup d'impôts se payoient en fruits de la terre ; et chez un peuple agriculteur, laborieux, possesseur du pays le plus fertile du monde, cette richesse est incalculable. Les mines d'or et d'argent, de tout temps communes en Espagne, étoient une nouvelle source de trésors. Le commerce enrichissoit le peuple et le souverain ; ce commerce avoit plusieurs branches : les soies, les huiles, le sucre, la cochenille, le fer, la laine, très-estimée dès ce temps-là, l'ambre gris, le karabé, l'aimant, l'antimoine, le talc, la marcassite, le cristal de roche, le soufre, le safran, le gingembre, le corail pêché sur les côtes de l'Andalousie, les perles sur celles de Catalogne ; les rubis, dont on avoit découvert deux mines, l'une à Malaga, l'autre à Béjà ; toutes ces productions du sol, avant ou après avoir été mises en œuvre, étoient transportées en Afrique, en Egypte, dans l'orient. Les empereurs de Constantinople, toujours alliés nécessaires des Califes de Cordoue, favorisoient ces différens commerces ; et l'étendue immense des côtes, le

voisinage de l'Afrique, de l'Italie, de la France, contribuoient à les rendre plus florissans.

Beaux arts cultivés à Cordoue.

Les arts, enfans du commerce et qui nourrissent leur père, ajoutèrent un nouvel éclat au règne brillant d'Abdérame. Les palais, les jardins qu'il construisoit, les fêtes magnifiques de sa cour, attiroient de toutes parts les architectes, les artistes. Cordoue étoit le centre de l'industrie et l'asile des sciences. La géométrie, l'astronomie, la chimie, la médecine, avoient des écoles célèbres qui produisirent, un siècle après, Averroès et Abenzoar. Les poètes, les philosophes, les médecins Arabes étoient si renommés, qu'Alphonse-le-Grand, roi des Asturies, voulant confier son fils Ordogno à des hommes capables d'instruire un prince, fut obligé, malgré la différence des religions, malgré la haine des Chrétiens pour les Musulmans, d'appeler près de lui deux précepteurs Maures; et l'un des successeurs de cet Alphonse, Sanche le Gros, roi de Léon, attaqué d'une hydropisie que l'on regardoit comme mortelle, n'hésita pas à venir à Cordoue, chez Abdérame son ennemi, se livrer à ses médecins.* Sanche fut guéri. Ce trait singulier fait autant d'honneur aux savans Arabes qu'à la générosité du Calife et à la confiance du roi Chrétien.

---

* Mariana, Ferreras, Garibai, etc. *Hist. d'Espagne.*

Tel fut l'état de Cordoue sous le règne d'Abdérame III. Il occupa le trône plus de cinquante ans ; l'on a pu voir si ce fut avec gloire. Mais rien ne prouvera peut-être combien ce prince étoit au-dessus des autres rois comme l'écrit que l'on trouva dans ses papiers après sa mort. Voici cet écrit tracé de sa main :

" Cinquante ans se sont écoulés depuis que je
" suis Calife. Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai
" joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux
" m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout
" ce que les hommes désirent m'a été prodigué par
" le ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité,
" j'ai calculé le nombre de jours où je me suis
" trouvé heureux, ce nombre se monte à quatorze.
" Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la
" vie."

Ce monarque eut pour successeur son fils aîné Aboul-Abbas el Hakkam, qui prit, ainsi que son père, le titre d'*Emir al muménim.* (J. C. 961. Hég. 350.)

Règne d'Hakkam II.

Le couronnement d'Hakkam se fit avec une grande pompe dans la ville de Zehra. Le nouveau Calife reçut le serment de fidélité des chefs de la garde Scythe, corps redoutable et nombreux d'étrangers qu'Abdérame avoit créé. Les frères, les parens d'Hakkam, les visirs et leur chef l'*hadjeb,* les

eunuques noirs et blancs, les archers, les cuirassiers de la garde, jurèrent d'obéir au monarque. Cette cérémonie fut terminée par les funérailles d'Abdérame, dont on porta le corps à Cordoue dans le tombeau de ses aïeux.

Hakkam, moins guerrier que son père; mais aussi sage, aussi habile, jouit de plus de tranquillité. Son règne fut celui de la justice et de la paix. Les exploits, la vigilance d'Abdérame avoient éteint les révoltes. Les rois Chrétiens, divisés entre eux, ne songèrent pas à troubler les Maures. La trève conclue avec la Castille et Léon ne fut rompue qu'une seule fois. Le Calife, qui commanda lui-même son armée, fit une campagne glorieuse, prit plusieurs villes aux Espagnols. Pendant le reste de son règne, Hakkam s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux, à cultiver les sciences, à rassembler dans son palais une immense quantité de livres, surtout à faire respecter les lois. Ces lois étoient simples et peu nombreuses.

Lois et justice des Maures.

Il ne paroît pas que chez les Maures il y eût un code civil autre que le code religieux. La jurisprudence se réduisoit à l'application des principes contenus dans l'Alcoran. Le Calife, comme chef suprême de la religion, pouvoit bien les interpréter, mais il n'eût osé les enfreindre. Toutes les semaines, au moins une fois, dans une audience publique, il

écoutoit les plaintes de ses sujets, interrogeoit les coupables; et, sans quitter son tribunal, les faisoit aussitôt punir. Les gouverneurs nommés par lui dans les villes, dans les provinces, commandoient aux militaires, percevoient les revenus publics, administroient la police, et répondoient des délits arrivés dans leurs gouvernemens. Des hommes publics versés dans les lois remplissoient les fonctions de notaires, donnoient une forme juridique aux actes qui assuroient les propriétés; et, lorsqu'il s'élevoit des procès, des magistrats appelés *Cadis*, respectés du peuple et du souverain, pouvoient seuls en être les juges. Mais ces procès n'étoient jamais longs : les avocats, les procureurs, étoient inconnus; point de dépens, point de chicane. Les parties plaidoient elles-mêmes, et les arrêts du Cadi s'exécutoient sur-le-champ.

La jurisprudence criminelle n'étoit guère plus compliquée : elle employoit presque toujours la peine du talion, ordonnée par le prophète. Les riches pouvoient, à la vérité, racheter avec de l'argent le sang qu'ils avoient versé; mais il falloit pour cela que les parens du mort y consentissent : le Calife lui-même n'auroit osé leur refuser la tête de son fils coupable d'homicide, s'ils s'étoient obstinés à la demander.

Autorité des pères et des vieillards.

Ce code si simple pouvoit ne pas suffire; mais la suprême autorité des pères sur les enfans, des époux

sur les épouses, suppléoit aux lois qui manquoient. Les Arabes avoient conservé de leurs anciennes mœurs patriarchales ce respect, cette soumission, cette obéissance passive de la famille pour son chef. Chaque père, dans sa maison, avoit presque les droits du Calife ; il jugeoit sans appel les querelles entre ses femmes, entre ses fils ; il punissoit sévèrement les moindres fautes, et pouvoit même punir de mort certains crimes. La vieillesse seule donnoit cet empire. Un vieillard étoit un objet sacré. Sa présence arrêtoit les désordres ; le jeune homme le plus fougueux baissoit les yeux à sa rencontre, écoutoit patiemment ses leçons, et croyoit voir un magistrat à l'aspect d'une barbe blanche.

Cette puissance des mœurs, qui vaut mieux que celle des lois, se soutint long-temps à Cordoue. Le sage Hakkam ne l'affoiblit pas : on en jugera par le trait suivant.

Trait de justice d'Hakkam.

Une pauvre femme de Zehra possédoit un petit champ contigu aux jardins du Calife. Hakkam voulut bâtir un pavillon dans ce champ, et fit proposer à cette femme de le lui vendre. Celle-ci refusa toutes les offres, en déclarant qu'elle ne renonceroit jamais à l'héritage de ses pères. Hakkam sans doute ne fut pas informé de la résistance de cette femme. L'intendant des jardins, en digne ministre d'un roi despote, s'empara du champ par force, et le pavillon fut

bâti. La pauvre femme au désespoir courut à Cordoue raconter son malheur au Cadi Béchir, et le consulter sur ce qu'elle devoit faire. Le Cadi pensa que le prince des croyans n'avoit pas plus qu'un autre le droit de s'emparer du bien d'autrui; et il s'occupa des moyens de lui rappeler cette vérité que les meilleurs princes peuvent oublier un moment.

Un jour qu'Hakkam, environné de sa cour, étoit dans le beau pavillon bâti sur le terrain de la pauvre femme, on vit arriver le Cadi Béchir monté sur son âne, portant dans ses mains un sac vide. Le Calife étonné lui demanda ce qu'il vouloit. Prince des fidèles, répond Béchir, je viens te demander la permission de remplir ce sac de la terre que tu foules à présent à tes pieds. Hakkam y consent avec joie; le Cadi remplit son sac de terre. Quand il fut plein, il le laisse debout, s'approche du Calife, et le supplie de mettre le comble à sa bonté en l'aidant à charger ce sac sur son âne. Hakkam s'amuse de la proposition, l'accepte, et vient pour soulever le sac. Mais, pouvant à peine le mouvoir, il le laisse tomber en riant, et se plaint de son poids énorme. Prince des croyans, dit alors Béchir avec une imposante gravité, ce sac que tu trouves si lourd ne contient pourtant qu'une petite parcelle du champ usurpé par toi sur une de tes sujettes; comment soutiendras-tu le poids de ce champ, quand tu paroîtras devant le grand juge, chargé de cette iniquité? Hakkam, frappé de cette image, courut embrasser le Cadi, le remercia, recon-

nut sa faute, et rendit sur l'heure à la pauvre femme le champ dont on l'avoit dépouillée, en y joignant le don du pavillon et des richesses qu'il contenoit.

Un despote capable d'une telle action ne le cède qu'au Cadi qui le força de la faire.

Règne d'Haccham II. Victoires d'Almanzor.

Hakkam mourut après quinze ans de règne. Son fils Haccham lui succéda. (J. C. 976. Hég. 366.)

Ce prince étoit enfant quand il monta sur le trône. Son enfance dura toute sa vie. Pendant et après sa minorité, un Maure célèbre, nommé Mahomet Almanzor, revêtu de l'importante charge d'*hadjeb*, gouverna l'état avec gloire. Cet Almanzor, qui réunissoit au génie d'un homme d'état les talens d'un grand capitaine, cet Almanzor, le plus redoutable, le plus fatal ennemi qu'eussent encore combattu les Chrétiens, régna pendant vingt-six ans sous le nom de l'indolent Haccham. Il porta cinquante-deux fois la guerre dans la Castille ou les Asturies, prit et saccagea les villes de Barcelone, de Léon, (J. C. 986, 996, 997. Hég. 375, 387, 388.) pénétra jusqu'à Compostelle, détruisit sa fameuse église dont il rapporta les dépouilles à Cordoue, rendit quelques momens aux Arabes leur première force, leur ancienne énergie, et fit respecter de toute l'Espagne, le foible Calife son maître, qui, pendant ce temps, s'endormoit au milieu des femmes et des plaisirs.

Mais cet éclat fut le dernier dont brilla l'empire

des Ommiades. Les rois de Léon, de Navarre, et le comte de Castille, se réunirent pour résister au redoutable Almanzor. La bataille se donna non loin de Médina-Céli : elle fut longue, sanglante et douteuse. (J. C. 998. Hég. 389.) Les Maures effrayés de leur perte, prirent la fuite après le combat. Almanzor, à qui cinquante ans de victoires avoient persuadé qu'il étoit invincible, mourut de douleur de ce premier revers. Avec ce grand homme périt la fortune des Arabes. Depuis ce jour, les Espagnols s'agrandirent sur leurs débris.

Troubles à Cordoue. Fin du Califat.

Les fils d'Almanzor successivement remplacèrent leur illustre père. En héritant de sa puissance, ils n'héritèrent pas de ses talens. Les factions se renouvelèrent (J. C. 1005. Hég. 396). Un parent du Calife prit les armes et s'empara de la personne d'Haccham, qu'il n'osa pourtant immoler ; il l'enferma dans une prison, en répandant le bruit de sa mort. Ces nouvelles parvinrent en Afrique ; un prince Ommiade accourt avec des troupes, sous prétexte de venger Haccham. Le comte de Castille s'unit avec lui. La guerre civile s'allume dans Cordoue. Elle embrasa toute l'Espagne ; et les princes chrétiens reprirent alors les villes qu'Almanzor leur avoit ôtées. L'imbécille Haccham, jouet de tous les partis, fut replacé sur le trône, et bientôt après forcé d'y renoncer pour échapper à la mort. Une foule de con-

jurés (*a*) furent tour-à-tour proclamés Califes, et tour-à-tour déposés, empoisonnés ou égorgés. Un dernier rejeton de la race des Ommiades, Almundir, osa revendiquer ses droits au milieu des troubles et des combats. Ses amis lui représentèrent les périls qu'il alloit courir. Que je règne un jour, leur répondit-il, et que le lendemain j'expire, je ne me plaindrai point de mon sort. Ses désirs ne furent pas accomplis, il fut massacré sans être Calife. D'autres usurpateurs se succédèrent et ne régnèrent que peu de momens. Jalmarben-Mohammed fut le dernier. En lui finit l'empire des Califes d'occident, (J. C. 1027. Hég. 419) que la dynastie des Ommiades avoit occupé pendant trois siècles. Avec ces princes s'anéantirent la force et la gloire de Cordoue. Les gouverneurs des différentes villes sujettes de cette cité, profitèrent de ces temps d'anarchie pour s'ériger en souverains. Cordoue ne fut même plus la capitale d'un royaume; elle conserva seulement la suprématie religieuse qu'elle devoit à sa mosquée. Affoiblis par leurs divisions, les Maures, soumis à tant de monarques, ne purent résister aux Espagnols. Cette troisième époque de leur histoire n'offrira plus que leur décadence.

FIN DE LA SECONDE ÉPOQUE.

(*a*) Mahadi, Suleiman, Ali, Abdérame IV, Casim, Jahiah, Haccham III, Mohammed, Abdérame V, Jahiah II, Haccham IV, Jalmarben-Mohammed.

TROISIÈME ÉPOQUE.

LES PRINCIPAUX ROYAUMES ÉLEVÉS SUR LES RUINES DU CALIFAT.

Depuis le commencement du onzième siècle jusqu'au milieu du treizième.

Dès le commencement du onzième siècle, lorsque le trône de Cordoue étoit chaque jour teint du sang d'un nouvel usurpateur, les gouverneurs des principales villes, comme nous l'avons déjà dit, s'étoient arrogé le titre de rois. Tolède, Saragosse, Séville, Valence, Lisbonne, Huesca, plusieurs autres places moins considérables, eurent leurs souverains particuliers. L'histoire de ces nombreux monarques seroit presque aussi fatigante pour le lecteur que pour l'écrivain : elle ne présente pendant deux cents ans que des massacres continuels, des forteresses prises, reprises, des pillages, des séditions, quelques exploits et beaucoup de crimes. Je passerai rapidement sur ces deux siècles de malheurs, en me contentant d'indiquer la fin de ces petites monarchies.

Etat de l'Espagne Chrétienne.

L'Espagne Chrétienne dans le même temps nous

offre à-peu-près les mêmes tableaux. Les rois de Léon, de Navarre, de Castille, d'Aragon, presque tous parens et quelquefois frères, ne s'en égorgent pas moins entre eux. La différence des religions ne les empêche pas de s'unir aux Maures pour accabler d'autres Chrétiens ou d'autres Maures leurs ennemis. Ainsi, dans une bataille que se livrent les Musulmans, (J. C. 1010 et suiv.) on trouve parmi les morts un comte d'Urgel et trois évèques de Catalogne (1). Ainsi le roi de Léon, Alphonse V, donne sa sœur Thérèse en mariage au roi de Tolède Abdalla, pour s'en faire un allié contre la Castille. Les fils de Sanche-le-Grand (J. C. 1054.) s'arrachent à main armée l'héritage que leur père leur avoit assigné; (J. C. 1070.) les enfans du fameux Ferdinand * sont dépouillés par leur frère Sanche; (J. C. 1076.) un autre Sanche,† roi de Navarre, est assassiné par le sien. Chez les Chrétiens comme chez les Maures, les crimes se multiplient; les guerres civiles, étrangères, domestiques, déchirent à la fois l'Espagne; et les peuples, toujours malheureux, paient de leurs biens, de leur sang, les forfaits de leurs souverains.

Royaume de Tolède. Sa fin.

Dans cette longue suite d'événemens déplorables, on aime à voir un roi de Tolède nommé Al-

---

* Ferdinand I, de Castille.

† Sanche IV, de Navarre.

mamon, un roi de Séville nommé Benabad, donner un asile dans leur cour, l'un au jeune Alphonse, roi de Léon, l'autre à l'infortuné Garcie, roi de Galice, tous deux chassés de leurs états par leur frère Sanche de Castille, (J. C. 1071 et suiv. Hég. 465 et suiv.) Sanche poursuivoit ses frères comme ses plus cruels ennemis ; et les monarques Maures, ennemis naturels de tous les Chrétiens, reçurent ces deux princes comme des frères. Almamon surtout prodigua les soins les plus tendres au malheureux Alphonse : il s'occupa de lui procurer à Tolède tous les plaisirs qui pouvoient le consoler de la perte de son trône ; il lui donna des revenus, le traita comme un fils chéri. (J. C. 1072. Hég. 466.) Bientôt la mort du barbare Sanche rendit Alphonse héritier de Léon et de la Castille : le généreux Almamon, qui tenoit alors dans ses mains le roi de ses ennemis, l'accompagna jusqu'à la frontière, le combla de présens, de caresses, lui offrit ses troupes et ses trésors. Tant que cet Almamon vécut, Alphonse VI n'oublia point ses bienfaits : il conserva la paix avec lui, le secourut contre le roi de Séville, et traita de même son fils Haccham, successeur du bon Almamon. Mais, après un règne assez court, Haccham laissa le trône de Tolède à son jeune frère Jaiah. Ce prince mécontenta les Chrétiens, qui étoient en grand nombre dans sa ville : ils prièrent en secret Alphonse de venir attaquer Jaiah. Le souvenir d'Almamon fit long-temps hésiter Alphonse.

La reconnoissance lui défendoit d'écouter les conseils de l'ambition : la reconnoissance fut la plus foible. Alphonse vint camper devant Tolède. Après un siége long et célèbre, où s'empressèrent d'accourir plusieurs guerriers Navarrois et François, Tolède enfin capitula. (J. C. 1085. Hég. 478.) Le vainqueur permit au fils d'Almamon d'aller régner à Valence : il s'engagea par serment à conserver aux Maures leurs mosquées, et ne put empêcher les Chrétiens de violer bientôt cette promesse.

Succès des Chrétiens. Le Cid.

Telle fut la fin du royaume et des rois Maures de Tolède. Cette ancienne capitale des Goths appartenoit aux Arabes depuis trois cent soixante et douze ans. Plusieurs autres villes, moins puissantes, ne tardèrent pas à subir le joug. Les rois d'Aragon, de Navarre, les comtes de Barcelone harceloient, assiégeoient sans cesse les petits princes Musulmans restés dans le nord de l'Espagne. Les rois de Castille et de Léon occupoient assez ceux du midi pour les empêcher de secourir leurs frères. Le Cid surtout, le fameux Cid, suivi d'une troupe invincible que sa gloire seule avoit rassemblée, couroit, voloit dans les Espagnes, faisant triompher les Chrétiens, combattant même pour les Maures quand les Maures se déchiroient entre eux, et portant toujours la victoire dans le parti qu'il daignoit choisir. Ce héros, le plus estimable peut-être de tous ceux que l'histoire

a célébrés, puisque sa grande âme fut toujours pure, puisqu'à ses talens guerriers il sut réunir les vertus morales ; ce simple chevalier Castillan, à qui son nom seul donna des armées, se vit le maître de plusieurs villes, aida le roi d'Aragon à s'emparer d'Huesca, et conquit seul avec ses hommes d'armes le royaume de Valence. (J. C. 1094. Hég. 487.) Aussi puissant que son souverain, dont il eut souvent à se plaindre, envié, persécuté par des courtisans jaloux, il n'oublia jamais un moment qu'il étoit sujet du roi de Castille. Exilé, banni de sa cour et même de ses états, il alloit, avec ses braves compagnons, attaquer, vaincre les Maures, et il envoyoit les vaincus rendre hommage au roi qui l'avoit banni. Rappelé bientôt près d'Alphonse par le besoin qu'on avoit de son bras, le Cid quittoit ses conquêtes, et sans demander de réparation, revenoit défendre ses persécuteurs : toujours prêt, dans sa disgrâce, à tout oublier pour son roi, toujours prêt, dans sa faveur, à lui déplaire pour la vérité(2).

Tant que le Cid put combattre, les Chrétiens eurent l'avantage : mais peu d'années avant sa mort, arrivée en 1099, les Maures d'Andalousie changèrent de maîtres, et devinrent pour quelques instans plus redoutables que jamais.

Royaume de Séville.

Depuis la chute de Tolède, Séville s'étoit élevée. Les souverains de cette ville, possesseurs de l'an-

cienne Cordoue, l'étoient encore de l'Estramadure et d'une partie du Portugal. Bénabad, roi de Séville, et l'un des meilleurs princes de ce siècle, étoit alors le seul ennemi qui pût inquiéter la Castille. Alphonse VI voulut s'allier avec ce Maure puissant : il lui demanda sa fille en mariage, l'obtint, et reçut plusieurs places pour sa dot. Cet hymen extraordinaire, qui sembloit assurer la paix entre les deux nations, devint la cause ou le prétexte de nouveaux combats.

Les Almoravides règnent en Afrique.

L'Afrique, après avoir été démembrée du vaste empire des Califes d'Orient par les Califes Fatimites ; après avoir, pendant trois siècles de guerres civiles, appartenu successivement à des vainqueurs plus féroces, plus sanguinaires que les lions de ses déserts, (3) l'Afrique venoit d'être asservie par la famille des Almoravides, tribu puissante, originaire de l'Egypte. Joseph-ben-Tessefin, second prince de cette dynastie, venoit de fonder l'empire et la ville de Maroc. Doué de quelques talens pour la guerre, orgueilleux de sa puissance et brûlant de l'augmenter, Joseph regardoit d'un œil d'envie les beaux climats de l'Espagne conquis autrefois par les Africains.

Conquêtes des Almoravides en Espagne.

Quelques historiens prétendent que le roi de Castille Alphonse VI et son beau-père Bénabad roi

de Séville, ayant formé le projet de se partager l'Espagne entière, firent la faute capitale d'appeler les Maures d'Afrique pour les aider dans ce grand projet. D'autres auteurs, appuyés sur des raisons plus plausibles, disent que les petits rois Musulmans, voisins ou tributaires de Bénabad, justement alarmés de son alliance avec un Chrétien, sollicitèrent l'appui de l'Almoravide. Quoi qu'il en soit, l'ambitieux Joseph saisit cette heureuse occasion : il passa la mer avec une armée, vint attaquer aussitôt Alphonse, et le vainquit dans une bataille. (J. C. 1097. Hég. 490.) De là, tournant ses armes contre Bénabad, Joseph prit Cordoue, assiégea Séville, et se préparoit à donner l'assaut, lorsque le vertueux Bénabad, sacrifiant sa couronne et même sa liberté pour sauver ses sujets des horreurs du pillage, vint se remettre, avec sa famille composée de cent enfans, à la discrétion de l'Almoravide. Ce barbare eut l'atrocité de le faire charger de chaînes, et redoutant jusqu'aux vertus qui rendoient ce bon roi si cher à son peuple, il l'envoya finir ses jours dans une prison d'Afrique, où ses filles étoient obligées de travailler de leurs mains pour nourrir leur pere et leurs frères. L'infortuné Bénabad vécut six ans dans cette prison, ne regrettant le trône que pour son peuple, ne supportant la vie que pour ses enfans, et composant, dans ses longs loisirs, des poésies qu'on a conservées, où il console ses filles, où il rappelle sa grandeur passée

et se donne en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune.*

Des Princes François viennent en Espagne.

Joseph, maître de Séville et de Cordoue, ne tarda pas à soumettre les autres petits états Musulmans. Les Maures, réunis sous un seul monarque aussi puissant que Joseph, menaçoient de redevenir ce qu'ils avoient été sous leurs Califes. Les princes Espagnols le sentirent; et, suspendant leurs querelles particulières, ils se joignirent avec Alphonse pour résister aux Africains. C'étoit le temps où le fanatisme de la religion et de la gloire faisoit tout quitter aux guerriers de l'Europe pour aller combattre les infidèles. Raimond de Bourgogne et son parent Henri, tous deux princes du sang de France, Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, d'autres chevaliers leurs vassaux, franchirent les Pyrénées, et vinrent se ranger sous les drapeaux du roi de Castille. Joseph fut forcé de fuir et repassa bientôt la mer. Le reconnoissant Alphonse donna ses filles pour récompense aux François qui l'avoient secouru. L'aînée Urraque épousa Raimond de Bourgogne, et en eut un fils qui depuis hérita de la Castille. Thérèse devint femme de Henri, en lui apportant pour

---

* Cardonne, *Histoire d'Afrique.*

dot les terres qu'il avoit conquises et qu'il pourroit conquérir en Portugal : ce fut là l'origine de ce royaume. Elvire fut donnée à Raimond, comte de Toulouse, qui l'emmena dans la Terre sainte, où sa valeur fonda des états.

Fin du royaume de Saragosse. Fondation du royaume de Portugal.

Excités par ces exemples, d'autres François vinrent peu après aider le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, à se rendre maître de Saragosse et à détruire pour toujours cet ancien royaume des Maures. (J. C. 1118. Hég. 512.) Le fils de Henri de Bourgogne, Alphonse Ier., roi de Portugal, prince renommé par sa valeur, profita d'une flotte d'Anglois, de Flamands et de Germains, qui alloient à la Terre sainte, pour mettre le siége devant Lisbonne. (J. C. 1147. Hég. 542.) Il emporta d'assaut cette forte place, dont il fit la capitale de son nouveau royaume. Pendant ce temps, les rois de Castille et de Navarre étendoient leurs conquêtes dans l'Andalousie ; les Maures étoient partout battus, leurs villes se rendoient de toutes parts, sans que les Almoravides fissent de grands efforts pour les secourir. Ces princes étoient alors occupés dans leurs foyers à combattre de nouveaux sectaires, dont le chef, nommé Tomrut, sous prétexte de ramener les peuples à la doctrine pure de Mahomet, se frayoit un chemin au trône, et finit, après bien des combats,

par en chasser les Almoravides. Maîtres de Maroc et de Fez, les vainqueurs, selon l'usage d'Afrique, exterminèrent la race entière des vaincus, et fondèrent une nouvelle dynastie connue sous le nom des Almohades. (J. C. 1149 Hég. 544.)

Etat des beaux arts chez les Maures, Abenzoar, Averroès.

Au milieu de ces divisions, de ces guerres, de ces combats, les beaux arts se cultivoient encore à Cordoue. Ils n'étoient plus dans cette ville déchue ce qu'ils avoient été sous les Abdérames : mais les écoles de philosophie, de poésie, de médecine, subsistoient toujours ; et ces écoles, dans le douzième siècle, produisirent plusieurs hommes célèbres, parmi lesquels se distinguèrent le savant Abenzoar et le fameux Averroès. Le premier, également habile dans la médecine, dans la pharmacie, dans la chirurgie, vécut, dit-on, cent trente-cinq ans, et nous a laissé des ouvrages estimés. Le second, médecin comme lui, mais de plus philosophe, poète, jurisconsulte, commentateur, s'acquit une grande réputation que les siècles ont confirmée. Le partage qu'il fit de sa vie donne à réfléchir à l'esprit : dans sa jeunesse, il aima tous les plaisirs et fut passionné pour la poésie ; dans l'âge mûr, il brûla les vers qu'il avoit faits, étudia la législation, et remplit la charge de juge ; devenu plus vieux, il quitta cette place pour se livrer à la médecine, dans laquelle il obtint

de très-grands succès ; enfin la philosophie remplaça seule ses premiers goûts et l'occupa tout entier jusqu'à la fin de ses jours. Averroès fut le premier qui répandit chez les Maures le goût de la littérature Grecque : il traduisit en Arabe et commenta les œuvres d'Aristote ; il écrivit plusieurs autres livres de philosophie, de médecine, et jouit de la double gloire d'éclairer les hommes et de les servir (4).

Divisions parmi les Chrétiens et parmi les Maures.

Tant que l'Afrique, déchirée par la longue guerre des Almoravides et des Almohades, ne put s'opposer aux progrès des Espagnols, ceux-ci, profitant de ces troubles, étendirent leurs conquêtes dans l'Andalousie. Si leurs princes, moins désunis, avoient agi de concert, ils seroient parvenus, dès cette époque, à chasser les Musulmans de toute l'Espagne : mais ces princes, toujours divisés, avoient à peine gagné quelques villes, qu'ils se les disputoient entre eux. Le nouveau royaume de Portugal, conquis par la valeur d'Alphonse, fut bientôt en guerre avec celui de Léon. (J. C. 1178. et suiv.) L'Aragon et la Castille, après des querelles sanglantes, se liguèrent contre la Navarre. Sanche VIII, roi de ce petit état, fut forcé d'aller en Afrique implorer le secours des Almohades, qui, récemment établis sur le trône de Maroc, avoient encore à dissiper les restes du parti des Almoravides, et ne pouvoient, malgré leur envie, faire valoir leurs droits sur l'Espagne. Cependant

deux rois Almohades, nommés tous les deux Jacob, passèrent plusieurs fois la mer avec de fortes armées. (J. C. 1184. Hég. 580.) L'un, battu par les Portugais, ne survécut pas à sa défaite : l'autre, vainqueur des Castillans, accepta bientôt une trève, et se hâta de retourner à Maroc, où de nouveaux troubles le rappeloient. (J. C. 1195. Hég. 591.) Ces inutiles victoires, ces efforts mal soutenus n'accabloient ni les Musulmans ni les Chrétiens : des deux côtés, les vaincus rentroient bientôt en campagne, les traités étoient oubliés ; et les monarques de Maroc, quoique regardés comme souverains de l'Andalousie, n'avoient pourtant dans ce pays qu'une autorité précaire, toujours contestée dès qu'ils étoient éloignés, toujours reconnue dès que le besoin forçoit les Maures Andalous de recourir à leur protection.

Les Africains viennent attaquer l'Espagne. J. C. 1211. *Hég.* 608.

Enfin Mahomet *el Nazir*, le quatrième prince de la dynastie des Almohades, que les Espagnols appellent *le Vert*, de la couleur de son turban, se voyant possesseur paisible de l'empire des Maures en Afrique, résout de rassembler toutes ses forces, de les porter en Espagne, et d'y renouveler l'ancienne conquête de Tarik et de Moussa. La guerre sainte est proclamée : une foule innombrable de guerriers rendus sous les enseignes de Mahomet part avec lui des rives d'Afrique, arrive en Andalousie. Là, leur

nombre est presque doublé par les Maures Espagnols, que la haine du nom Chrétien, le souvenir de tant d'injures, font accourir auprès de leurs frères. Mahomet, plein de confiance, leur annonce une victoire sûre, leur promet de les rendre maîtres de tous les pays qu'ils possédoient jadis ; et brûlant d'en venir aux mains, il s'avance vers la Castille à la tête de cette formidable armée, qui, au rapport des historiens, passoit six cent mille soldats.

Le roi de Castille, Alphonse le Noble, averti des préparatifs de l'empereur de Maroc, avoit imploré le secours des princes Chrétiens de l'Europe. Le Pape Innocent III publia la croisade, prodigua les indulgences ; et Rodrigue, archevêque de Tolède, qui lui-même avoit fait le voyage de Rome pour solliciter le souverain Pontife, en repassant par la France prêcha les peuples sur sa route, et engagea plusieurs chevaliers à venir combattre les Musulmans. Le rendez-vous général fut à Tolède, où l'on vit arriver bientôt plus de soixante mille croisés d'Italie et surtout de France, qui se joignirent aux Castillans. (J. C. 1212. Hég. 609.) Le roi d'Aragon, Pierre II, le même qui périt depuis dans la guerre des Albigeois, amena sa vaillante armée. Sanche VIII, roi de Navarre, ne tarda pas à paroître avec ses braves Navarrois. Les Portugais, qui venoient de perdre leur prince, envoyèrent leurs meilleurs guerriers. Toute l'Espagne enfin prit les armes : il s'agissoit de sa destinée ; jamais, depuis le roi

Rodrigue, les Chrétiens ne s'étoient trouvés dans un aussi pressant danger.

Bataille de Toloza.

Ce fut au pied des montagnes appelées *la Sierramorena,* dans un lieu nommé *las navas de Toloza,* que les trois princes Espagnols se rencontrèrent avec les Maures. Mahomet s'étoit rendu maître des gorges par où les Chrétiens devoient passer. Son dessein étoit, ou de les forcer de retourner en arrière, ce qui les exposoit à manquer de vivres, ou de les écraser dans ce passage s'ils avoient l'audace de s'y présenter. Les rois embarrassés tinrent conseil. Alphonse vouloit combattre ; Pierre et Sanche étoient d'avis de se retirer. Un berger vint leur indiquer un défilé qu'il connoissoit. Ce fut le salut de l'armée. Ce berger guida les rois ; et par des sentiers difficiles, à travers les rocs, les torrens, les Espagnols gravirent enfin jusqu'à la cime des monts. Là, se montrant tout-à-coup aux yeux des Maures étonnés, ils se préparèrent, pendant deux jours, au combat, par la prière, par la confession et la communion. Les rois leur donnèrent l'exemple de cette ferveur. Les prélats, les ecclésiastiques, qui étoient en grand nombre dans le camp, après avoir absous ces pieux guerriers, se disposèrent à les suivre au plus fort de la mêlée.

Le troisième jour, 16 de Juillet de l'année 1212, l'armée se mit en bataille, divisée en trois

corps de troupes, commandés chacun par un roi. Alphonse et ses Castillans étoient au centre avec les chevaliers de Saint Jacques et de Calatrave, ordres nouvellement institués. Rodrigue, archevêque de Tolède, témoin oculaire et historien de cette grande journée, étoit à côté du roi, précédé d'une grande croix, principale enseigne de l'armée. Sanche et ses Navarrois formoient la droite. Pierre et ses Aragonois tenoient la gauche. Les croisés François, réduits à un petit nombre par la désertion de leurs compagnons qui n'avoient pu soutenir la brûlante chaleur du climat, marchoient à la tête des troupes sous la conduite d'Arnauld, archevêque de Narbonne, et de Thibaut Blazon, seigneur Poitevin. Ainsi rangés, les Chrétiens descendirent vers le vallon qui les séparoit de leurs ennemis.

Les Maures, sans aucun ordre, suivant leur antique usage, déployèrent de toutes parts leurs innombrables soldats. Cent mille hommes d'une excellente cavalerie faisoient leur principale force : le reste étoit un ramas de fantassins, mal armés et peu aguerris. Mahomet, placé sur une colline d'où il dominoit toute son armée, s'étoit environné d'une palissade formée par des chaînes de fer et gardée par l'élite de ses cavaliers à pied. Debout au milieu de cette enceinte, l'alcoran d'une main, le sabre de l'autre, il étoit en spectacle à toutes ses troupes, et ses plus braves escadrons pressoient la colline des quatre côtés.

Les Castillans dirigèrent leurs premiers efforts vers cette hauteur. Ils enfoncèrent d'abord les Maures : mais, repoussés à leur tour, ils reculoient en désordre, et commençoient à tourner le dos. Alphonse, courant çà et là pour les rallier, disoit à l'archevêque de Tolède, qui l'accompagnoit partout précédé de sa grande croix : *Archevêque, c'est ici qu'il faut mourir.—Non, sire,* répondit le prélat, *c'est ici qu'il faut vivre et vaincre.* Dans ce moment, le brave chanoine qui portoit la croix se jette avec elle au milieu des Musulmans ; l'archevêque et le roi le suivent ; les Castillans se précipitent pour sauver leur prince et leur étendard. Les rois d'Aragon et de Navarre, déjà vainqueurs à leurs ailes, viennent se réunir contre la colline. Les Maures sont partout attaqués : ils résistent, les Chrétiens les pressent. L'Aragonois, le Navarrois, le Castillan, veulent s'effacer mutuellement. Le brave roi de Navarre se fait jour, arrive à l'enceinte, frappe et brise les chaînes de fer dont le roi Maure étoit entouré (5) ; Mahomet alors prend la fuite. Ses guerriers, ne le voyant plus, perdent le courage et l'espoir. Tout plie, tout fuit devant les Chrétiens, des milliers de Musulmans tombent sous leurs coups ; et l'archevêque de Tolède, avec les autres prélats, environnant les rois vainqueurs, chante le *Te Deum* sur le champ de bataille.*

---

* *Roderici Toletani de rebus Hispaniæ,* lib. VIII. cap. 9.

Tactique des Maures.

Ainsi fut gagnée la fameuse bataille de Toloza, sur laquelle je suis entré dans quelques détails, à cause de son importance, et pour faire juger de la tactique des Maures qui n'en connoissoient pas d'autre que de se mêler avec l'ennemi, d'y combattre chacun pour son compte, jusqu'à ce que les plus forts ou les plus braves restassent maîtres du terrain. Les Espagnols n'en savoient guères davantage ; mais leur infanterie du moins pouvoit attaquer et résister en masse, tandis que celle des Musulmans n'étoit presque comptée pour rien. Leurs cavaliers au contraire, choisis dans les principales familles, montés sur des chevaux excellens, exercés dès l'enfance à les manier, s'élançoient plus vite que l'éclair, frappoient avec le sabre ou la lance, fuyoient avec la même vitesse, et se retournant tout-à-coup, ramenoient souvent la victoire. Les Chrétiens, couverts de fer, avoient de l'avantage sur ces cavaliers, qui garantissoient seulement leur poitrine par un plastron, et leur tête par une plaque d'acier. Les fantassins étoient presque nus, armés d'une mauvaise pique. On juge aisément que, dans les mêlées, surtout

---

et 10 ; Mariana, *Hist. de Esp.* lib. XI, cap. 24 ; Garibai, *del Compend.* lib. XII, cap 33 ; Cardonne, *Hist. d'Afrique*, liv. IV ; Perreras, *Hist. de Esp.* part VI, pag. 35, etc.

dans une déroute, il en devoit périr un grand nombre ; ce qui rend moins invraisemblables les exagérations des historiens. Ils assurent, par exemple, qu'à Toloza les Chrétiens tuèrent deux cent mille Maures et ne perdirent que cent quinze guerriers. En réduisant à leur valeur ces assertions, il demeure certain que les Musulmans firent une perte immense, et que cette importante journée, qu'on célèbre encore tous les ans à Tolède par une fête solennelle, ôta pour long-temps aux rois de Maroc l'espoir de soumettre les Espagnols.

Mahomet retourne en Afrique.

La victoire de Toloza eut des suites plus funestes pour le malheureux Mahomet, que pour les Maures d'Andalousie. Ceux-ci, retirés dans leurs villes, fortifiés par les débris de l'armée des Africains, résistèrent aux rois Espagnols, qui ne leur prirent que peu de places, et ne tardèrent pas à se séparer. Mahomet, méprisé de ses sujets depuis sa défaite, trahi par ses plus proches parens, perdit tout pouvoir en Espagne, et vit les principaux des Maures former de nouveau de petits états qu'ils déclarèrent indépendans. (J. C. 1218. Hég. 610.) L'infortuné roi de Maroc, forcé de retourner en Afrique, y mourut bientôt de chagrin. Avec lui périt la fortune des Almohades. Les princes de cette maison, qui succédèrent rapidement à Mahomet, vécurent au milieu des troubles, et furent

enfin précipités du trône. L'empire de Maroc se divisa : trois dynasties nouvelles s'établirent à Fez, à Tunis, à Trémécen ; et ces trois puissances rivales multiplièrent les combats, les crimes, les atrocités, qui seuls composent l'histoire d'Afrique.

Pays possédés par les Maures.

Pendant ce temps, quelques dissensions élevées en Castille, et la part que prit l'Aragon à la guerre des Albigeois en France, laissèrent respirer les Maures. Ils étoient encore les maîtres des royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, d'une partie des Algarves et des îles Baléares, jusqu'à ce moment peu connues des Chrétiens du continent. Ces états étoient divisés entre plusieurs Souverains. Le principal étoit Benhoud, prince habile et grand capitaine, issu des anciens monarques de Saragosse, et dont les talens, la valeur avoient soumis à sa puissance presque tout le midi oriental de l'Espagne. Après lui, les plus redoutables étoient les Rois de Séville et de Valence. Le barbare qui régnoit à Majorque, n'étoit qu'un chef de pirates incommode aux seuls Catalans.

S. Ferdinand et Jacques I. *J. C.* 1224. *Hég.* 621.

Tel étoit l'état de l'Espagne Maure, lorsque deux jeunes héros, parvenus à-peu-près en même temps aux deux premières couronnes des Chrétiens, après avoir pacifié les troubles élevés pendant leur

minorité, tournèrent toutes leurs forces contre les Musulmans, et toujours émules de gloire sans être jamais rivaux d'intérêt, consacrèrent leur vie à combattre, à vaincre, à chasser ces éternels ennemis. L'un de ces princes est Jacques I. Roi d'Aragon, fils de Pierre tué à Muret, et qui réunissoit au courage, à la grâce, à l'activité de son père, plus de talens et plus de bonheur : l'autre étoit Ferdinand III, Roi de Castile et de Léon, Monarque sage, vaillant, habile, que l'église a mis au nombre des saints, que l'histoire compte au rang des grands hommes.

Ferdinand porta le premier ses armes en Andalousie. Ce Roi, neveu de Blanche de Castille, Reine de France, cousin germain de Saint-Louis (6), et si ressemblant au héros François par sa piété, par sa valeur, par les bonnes lois qu'il fit pour son peuple, entra sur les terres des Musulmans, reçut l'hommage de plusieurs de leurs princes qui vinrent se reconnoître ses vassaux, et s'empara d'un grand nombre de places, entre autres de celle d'*Alhambra*, dont les habitans effrayés se retirèrent à Grenade et se fixèrent dans un quartier de cette ville qui prit le nom, célèbre depuis, de leur ancienne patrie.

Conquête des Iles Baléares. J. C. 1229. Hég. 627.

D'un autre côté, Jacques d'Aragon s'embarquoit avec une armée pour aller conquérir les îles Baléares. Contrarié par les vents, il n'aborde pas moins à Majorque ; il défait les Maures sur le rivage, marche vers

leur capitale, l'assiége; et montant le premier à l'assaut, ce Roi chevalier, qui dans les périls précéda toujours ses plus braves chefs, ses plus téméraires soldats, s'empare de cette forte place, en chasse le Roi Musulman, et soumet à jamais à l'Aragon cette nouvelle couronne.

Les Aragonois attaquent Valence. J. C. 1224. Hég. 632.

Jacques méditoit dès long-temps une conquête plus importante. Valence, après la mort du Cid, étoit retombée au pouvoir des Maures. Ce royaume, si beau, si fertile, où la nature semble se plaire à couvrir de fruits et de fleurs une terre que les hommes ont arrosée de sang, appartenoit alors à Zeith, frère de Mahomet l'Almohade, vaincu par les Chrétiens à Toloza. Une puissante faction, ennemie de ce Zeith, voulut placer sur le trône un prince nommé Zéan. Les deux compétiteurs se firent la guerre. Jacques prit le parti du plus foible. Sous prétexte de marcher au secours de Zeith, le Roi d'Aragon pénétra dans le royaume de Valence, battit plusieurs fois Zéan, s'empara de ses places fortes; et profitant de ses avantages avec cette active intrépidité qui rendoit Jacques si redoutable, il resserra de toutes parts la capitale de son ennemi.

Siége de Cordoue.

Zéan, pressé par l'Aragonois, implora le secours

de Benhoud, le plus puissant des Rois de l'Andalousie. Mais Benhoud étoit occupé de résister à Ferdinand : les Castillans, sous la conduite de ce vaillant prince, avoient fait de nouveaux progrès, s'étoient rendus maîtres d'un grand nombre de villes, et venoient enfin de mettre le siége devant l'antique Cordoue. Benhoud souvent battu, mais toujours craint, toujours adoré d'un peuple qui le regardoit comme son dernier appui, Benhoud avoit refait une armée ; et pressé par un désir égal de secourir Cordoue et Valence, il alloit marcher contre l'Aragonois, qu'il croyoit le plus facile à vaincre, lorsqu'un de ses lieutenans le fit périr en trahison, et délivra les Rois Espagnols du seul homme capable de les arrêter.

Prise de Cordoue. J. C. 1236. *Hég.* 634.

La mort de Benhoud ôta le courage et l'espoir aux habitans de Cordoue, qui jusques là s'étoient défendus avec autant de constance que de valeur : ils demandèrent à capituler. Les Chrétiens usèrent durement de la victoire, ne laissèrent que la vie aux malheureux Musulmans avec la liberté de fuir. Une innombrable quantité de familles dépouillées de leurs biens sortit en pleurant de cette superbe ville, qui, depuis cinq cent vingt-deux ans, avoit été le siége principal de leur grandeur, de leur magnificence, de leur religion et de leurs beaux arts. Ces infortunés en fuyant tournoient leurs yeux avec désespoir vers ces édifices, ces temples, ces magnifiques jardins

embellis par cinq siècles de dépenses et de travaux. Les soldats qu'ils y laissoient, loin d'en connoître le prix, aimoient mieux les détruire que les habiter; et Ferdinand, possesseur d'une cité déserte, fut obligé d'attirer par des priviléges, d'appeler de toutes parts des Espagnols, qui murmuroient d'abandonner les arides rochers de Léon pour venir s'établir dans le plus beau pays de la nature et dans les palais des Califes. La grande mosquée d'Abdérame devint une cathédrale; Cordoue eut un évêque et des chanoines: mais Cordoue ne recouvra plus la moindre image de son ancienne splendeur.

Prise de Valence. J. C. 1238. *Hég.* 636.

Valence ne tarda pas à subir le joug. Zéan, assiégé par l'intrépide Jacques, avoit encore à combattre dans ses murs la faction de Zeith, qu'il avoit détrôné. Le Roi de Tunis tenta vainement d'envoyer une flotte au secours de Valence, cette flotte prit la fuite à la vue des vaisseaux de Jacques. Abandonné de toute la terre, découragé par le sort de Cordoue, trahi par le parti de son compétiteur, Zéan fit proposer à l'Aragonois de devenir son vassal en lui payant un tribut. L'Aragonois fut inflexible: il fallut lui livrer Valence. Cinquante mille Musulmans sortirent avec leur Roi, ils emportèrent leurs trésors. Jacques, fidèle à sa parole, les protégea contre l'avidité de ses guerriers, qui regrettoient ce riche butin.

Après la chute des deux puissans royaumes d'Andalousie et de Valence, rien ne paroissoit plus devoir arrêter les Espagnols. Séville, qui seule restoit encore, étoit déjà menacée par le victorieux Ferdinand : mais, à cette même époque, il s'éleva tout-à-coup un état nouveau qui retarda la ruine des Maures, et s'acquit pendant deux cents ans une grande célébrité.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES ROIS DE GRENADE,

Depuis le milieu du treizième siècle jusqu'à l'expulsion totale des Maures dans le dix-septième.

Les victoires des Espagnols, surtout la prise de Cordoue, avoient consterné les Maures. Ce peuple ardent et superstitieux, aussi facile à se décourager qu'à s'enivrer d'espérances vaines, regardoit son empire comme détruit, depuis que la croix triomphante couronnoit le faîte de la grande mosquée. Cependant Séville, Grenade, Murcie, le royaume des Algarves, étoient encore aux Musulmans; ils possédoient tous les ports, tous les rivages du midi de l'Espagne; leur étonnante population, leurs richesses, leur industrie, leur assuroient d'immenses ressources: mais Cordoue, la ville sainte, la rivale de la Mecque dans l'occident, Cordoue étoit au pouvoir des Chrétiens; les Maures se croyoient sans états.

Mahomet Alhamar devient leur Chef.

Un seul homme leur rendit l'espoir. Cet homme étoit Mahomet Abousaïd, de la tribu des *Alhamar*, originaire de Couffa, ville célèbre sur la mer rouge.

Plusieurs historiens, qui lui donnent le nom de Mahomet Alhamar, assurent qu'il avoit commencé par être un simple berger; qu'ensuite ayant porté les armes, il parvint jusqu'au trône par ses exploits. Ce fait ne seroit point extraordinaire chez les Arabes, où tous ceux qui ne descendoient pas de la famille du prophète ou de la race royale, n'avoient aucun privilége de naissance, et n'étoient estimés que ce qu'ils valoient.

Il fonde le Royaume de Grenade.

Quoi qu'il en soit, Mahomet Alhamar, né avec un grand courage, ranima celui des Maures vaincus, rassembla quelques troupes dans la ville d'Arjone; et, connoissant le caractère de la nation qu'il vouloit gouverner, il mit dans ses intérêts un *santon,* espèce de religieux fort vénérés chez les Maures, qui vint lui prédire publiquement qu'il ne tarderoit pas à être roi. Le peuple aussitôt le proclame: plusieurs cités suivent cet exemple. Mahomet succède à Benhoud, dont il possédoit les talens; et, sentant de quelle importance il étoit de rendre aux Arabes une ville qui remplaçât Cordoue, qui devînt le centre de leurs forces, le dernier asile de leur religion, il fonde un nouveau royaume et choisit Grenade pour sa capitale. (J. C. 1236. Hég. 634.)

Description de Grenade.

Cette cité, de tout temps puissante, et que l'on

croit avoir été l'ancienne *Illiberis* des Romains, est bâtie sur deux collines, peu loin de la *Sierra nevada*, chaîne de montagnes couvertes de neige. Elle est traversée par le Darro ; le Xénil baigne ses murailles. Sur les sommets de ces deux collines s'élèvent deux forteresses, *l'Albayzin* et *l'Alhambra*. Elles étoient assez vastes pour renfermer chacune quarante mille hommes. Les fugitifs de la ville d'Alhambra, ainsi que nous l'avons dit, avoient donné le nom de leur patrie au nouveau quartier qu'ils vinrent peupler. Les Maures, chassés de Baeça lorsque Ferdinand III s'en rendit maître, étoient de même venus s'établir dans le quartier de l'Albayzin. Grenade avoit recueilli plusieurs exilés de Valence, de Cordoue, des autres places désertées par les Musulmans. Ainsi, chaque jour agrandie, elle formoit dès lors une ville de plus de trois lieues de circuit; et des remparts inexpugnables, défendus par mille trente tours, par un peuple brave, nombreux, sembloient assurer son indépendance (*a*).

D'autres avantages donnoient à Grenade la suprématie qu'elle prétendoit. Sa situation, la plus belle, la plus riante de l'univers, la rend maîtresse d'un pays où la nature prodigue ses dons. Sa fameuse *véga*,

---

(*a*) Garibai, *Compend. hist.* lib. XXXIX, cap. 3 ; Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome I ; pag. 157 et suiv. ; Henri Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, lettre XX ; Colmenar, *Délices d'Espagne*, tome V, page 31 et suiv.

c'est-à-dire, la plaine qui l'environne, est un bassin de trente lieues de tour sur huit à-peu-près de largeur : il est terminé vers le nord par les montagnes d'Elvire et la *Sierra nevada ;* il est fermé des autres côtés par un amphithéâtre de collines plantées d'oliviers, de mûriers, de vignes, de citronniers. L'intérieur de cette plaine est arrosé par cinq petits fleuves (*a*) et par une infinité de sources qui vont serpenter dans des prés toujours verts, des forêts de chênes, des bois d'orangers, des campagnes de blé, de lin, des vergers de cannes à sucre. Toutes ces productions si riches, si belles, si variées, ne demandent que peu de culture : la terre, dans une continuelle végétation, n'y connoît point le repos de l'hiver ; et pendant les étés brûlans, des vents qui soufflent du côté des montagnes rafraîchissent l'air qu'on respire et raniment l'éclat des fleurs qui viennent sans cesse à côté des fruits.

C'est dans cette plaine célèbre qu'aucune description ne peut embellir, c'est dans cette campagne enchantée où la nature semble s'épuiser pour donner à l'homme tout ce qu'il peut souhaiter, c'est là qu'il s'est répandu plus de sang que dans aucun lieu du monde. Là, pendant deux siècles d'une guerre interminable qui se faisoit de peuple à peuple, de ville à ville, d'homme à homme, on peut assurer qu'il n'est pas un seul coin de terre où les moissons n'aient

---

(*a*) Le Darro, le Xénil, le Dilar, le Vagro, le Monachil.

été brûlées, les arbres coupés, les villages réduits en cendres, et les champs couverts de Maures ou de Chrétiens égorgés.

Etendue et richesses du royaume de Grenade.

Indépendamment de cette *véga*, trésor inépuisable pour Grenade, quatorze grandes cités, plus de cent petites villes (*a*), un nombre prodigieux de bourgs, dépendoient de ce beau royanme. Son étendue depuis Gibraltar, qui ne fut pris par les Chrétiens que long-temps après, jusqu'à la ville de Lorca, étoit de plus de quatre-vingts lieues. Il en avoit trente de largeur depuis Cambil jusqu'à la mer. Les montagnes, dont il est entrecoupé, produisoient de l'or, de l'argent, des grenats, des améthystes, toutes les espèces de marbre. Parmi ces montagnes, celles qu'on appelle les Alpuxares, formoient seules une province, et fournissoient aux Rois de Grenade des trésors plus précieux que les mines, des hommes actifs, laborieux, d'habiles cultivateurs, des soldats infatigables. Enfin les ports d'Almérie, de Malaga, d'Algéziras, appeloient les vaisseaux d'Europe et d'Afrique, et devenoient l'entrepôt du commerce des deux mers.

Règne de Mahomet I Alhamar.

Tel étoit, dès sa naissance, le royaume de Gre-

(*a*) Elles sont nommées dans Garibai, liv. XXXIX, chap. 2.

nade; tel il subsista long-temps. Mahomet Alhamar, son fondateur, fit d'inutiles efforts pour réunir sous un même sceptre tout ce qui restoit encore aux Musulmans en Espagne; c'étoit le seul moyen de résister aux Chrétiens : mais le petit pays de Murcie, celui des Algarves, gouvernés par des princes particuliers, et la grande cité de Séville, refusèrent de reconnoître Alhamar, pour continuer à former des états indépendans. Ce fut la cause de leur perte : ils devinrent la proie des Espagnols.

Il devient vassal du Roi de Castille. *J. C.* 1242. *Hég.* 640.

Alhamar signala par des victoires les commencemens de son règne. Il remporta quelques avantages sur les troupes de Ferdinand : mais des révoltes à Grenade, des troubles élevés de toutes parts dans un empire si nouveau, forcèrent Mahomet de signer une paix peu honorable avec le Roi de Castille : il lui fit hommage de sa couronne, remit dans ses mains la forte place de Jaën, s'engagea de lui payer un tribut, et de lui fournir des troupes auxiliaires dans les guerres qu'il entreprendroit. A ces conditions, Ferdinand le reconnut Roi de Grenade, et l'aida même à soumettre les rebelles de ses états.

Ferdinand III assiége Séville.

L'habile Ferdinand ne laissoit en paix Grenade que pour tourner tout l'effort de ses armes contre Séville,

qu'il désiroit depuis long-temps de conquérir. Cette importante ville n'avoit plus de rois ; elle formoit une espèce de république gouvernée par des magistrats guerriers. Sa position près de l'embouchure du Guadalquivir, son commerce, sa population, les délices de son climat, la fertilité de ses campagnes, la rendoient une des plus florissantes cités de l'Espagne. Ferdinand, qui prévoyoit une longue résistance, commença par s'emparer de toutes les places qui l'environnoient. Ensuite il vint mettre le siége devant Séville ; et sa flotte, placée à l'embouchure du fleuve, ferma le chemin aux secours que pouvoit envoyer l'Afrique.

Prise de Séville.

Le siége fut long et meurtrier. Les Sévillans étoient nombreux et aguerris. Le Roi des Algarves, leur allié, harceloit sans cesse les assiégeans. Malgré la valeur extrême que montroient les Espagnols dans les assauts, malgré la famine qui commençoit à se faire sentir, la ville, après un an de siége, refusoit encore de se rendre, lorsque Ferdinand fit sommer le Roi de Grenade de venir, selon leur traité, combattre sous ses drapeaux. Alhamar fut forcé d'obéir : il arriva suivi d'une brillante armée. Séville perdit tout espoir (J. C. 1248. Hég. 646.), elle se rendit au Roi de Castille ; et le Monarque Grenadin s'en retourna dans ses états avec la gloire humiliante d'avoir contribué par ses exploits à la perte de ses frères.

Ferdinand, plus pieux que politique, chassa les

Maures de Séville. Cent mille infortunés en sortirent pour aller se réfugier en Afrique ou dans les états de Grenade. Ce royaume devenoit alors l'unique et dernier asile des Musulmans Espagnols. Le petit pays des Algarves reçut bientôt le joug des Portugais; et Murcie, qui n'auroit pas dû se séparer de Grenade, ne tarda pas à devenir la conquête des Castillans.

Revenus des rois de Grenade.

Tant que Ferdinand III vécut, rien n'altéra la bonne intelligence qui régnoit entre ce monarque et Mahomet Alhamar. Celui-ci mit à profit ce temps de paix pour affermir sa couronne, pour se prémunir contre les Chrétiens, qu'il prévoyoit ne pouvoir rester ses amis. Il se trouvoit en état de faire une longue défense : maître d'un pays d'une grande étendue, il possédoit des revenus considérables, qu'il seroit difficile d'apprécier, attendu la valeur peu connue des monnoies Arabes et les différentes sources où puisoit le trésor public. Toutes les terres, par exemple, payoient au souverain le septième de leurs productions en tout genre; les troupeaux étoient soumis à la même imposition. Des fermes nombreuses et magnifiques formoient le domaine royal; et l'agriculture, poussée au dernier degré de perfection dans un pays si abondant, devoit porter cette espèce de revenus à une somme prodigieuse. Ces richesses étoient augmentées par plusieurs droits que

prélevoit le souverain sur la vente, sur la marque, sur le passage de toute espèce de bétail. Une loi rendoit le monarque héritier de tout Musulman mort sans enfans et lui donnoit une part dans les autres héritages. Il possédoit, comme on l'a vu, des mines d'or, d'argent, de pierres précieuses ; et, quoique les Maures fussent peu habiles dans l'art d'exploiter les mines, Grenade étoit cependant le pays de l'Europe où l'or et l'argent étoient le plus communs. Le commerce de ses belles soies, la variété de ses autres productions, le voisinage des deux mers, l'activité, l'industrie, l'étonnante population des Maures, leur profonde science dans l'agriculture, la sobriété naturelle aux habitans de l'Espagne, cette propriété des pays chauds qui fait donner beaucoup à la terre et fait vivre de peu son possesseur, tant d'avantages réunis doivent nous donner une grande idée des ressources et de la puissance de cette singulière nation.*

Forces militaires.

Leurs forces, je ne dirai pas en temps de paix, car presque jamais ils ne furent en paix, étoient à-peu-près de cent mille hommes. Cette armée dans un besoin pouvoit aisément se doubler. La seule ville de Grenade fournissoit cinquante mille guer-

* Garibai, *Compend. hist.* lib. XXXIX, cap. 4 ; Abi Abdallah-ben-Alkahilbi Absaneni, etc. *Manuscrit de l'Escurial ;* Swinburne, *Lettres sur l'Espagne,* lettre XXII.

riers. D'ailleurs tout Maure étoit soldat pour combattre les Espagnols. La différence des cultes rendoit ces guerres sacrées ; et la haine des deux nations, presque également superstitieuses, armoit toujours des deux côtés jusqu'aux enfans et aux vieillards.

Cavalerie des Maures.

Indépendamment de ces troupes nombreuses, braves, mais mal disciplinées, qui se rassembloient pour une campagne, s'en retournoient ensuite dans leurs foyers, et ne coûtoient rien à l'état, le monarque entretenoit un corps considérable de cavaliers, dispersés sur les frontières, surtout du côté de Murcie et de Jaën, pays sans cesse exposés aux incursions des Espagnols. Chacun de ces cavaliers avoit une petite habitation, un petit champ, que le roi lui donnoit pendant sa vie, et qui suffisoit à son entretien, à celui de sa famille et de son cheval. Cette manière de stipendier les soldats n'étoit point à charge au trésor public ; elle les attachoit davantage à leur patrie et les intéressoit surtout à bien défendre leur patrimoine, toujours le premier ravagé s'ils n'arrêtoient pas l'ennemi. Dans un temps où l'art de la guerre n'exigeoit pas, comme de nos jours, d'exercer continuellement de grandes troupes rassemblées, cette cavalerie étoit excellente. Montée sur des chevaux Andalous ou Africains, dont le mérite est assez connu, composée de cavaliers ac-

coutumés dès l'enfance à manier ces légers coursiers, à les soigner, à les chérir, à les regarder comme les compagnons de leur vie, elle avoit acquis dès lors cette supériorité que nous reconnoissons encore à la cavalerie Maure.

Ces redoutables escadrons, dont rien n'égaloit la vélocité, qui dans le même instant chargeoient en masse, se rompoient par troupe, s'éparpilloient, se rallioient, fuyoient, revenoient en ligne ; ces cavaliers, dont la voix, dont le moindre geste, dont la pensée, pour ainsi dire, étoit entendue de leurs admirables coursiers, et qui ramassoient au galop leur lance ou leur sabre tombé à terre, faisoient la principale force des Maures. Leur infanterie ne valoit rien ; et leurs places, mal fortifiées, entourées seulement de murailles et de fossés, défendues par cette infanterie peu estimée, ne pouvoient résister longtemps à celle des Espagnols, qui commençoit dès lors à devenir ce qu'elle fut depuis en Italie sous Gonzalve le grand capitaine.

J. C. 1262. Hég. 650. Trait de générosité des Maures.

Après la mort de Saint-Ferdinand, Alphonse le Sage (1), son fils, monta sur le trône. Le premier soin d'Alhamar fut d'aller lui-même à Tolède, suivi d'une brillante cour, renouveler avec Alphonse le traité d'alliance, ou plutôt de dépendance, qui l'unissoit à Ferdinand. Le nouveau roi remit au Maure

une partie du tribut auquel il s'étoit soumis. Mais cette paix ne fut pas de longue durée : les deux nations recommencèrent la guerre avec des avantages à-peu-près égaux. Je n'en rapporterai qu'une action qui fait autant d'honneur à l'humanité des Maures qu'au courage des Espagnols : c'est celle de Garcias Gomès, gouverneur de la ville de Xérès. Assiégé par les Grenadins, sa garnison presque détruite, il refusoit de se rendre ; et, debout sur le rempart, couvert de sang, hérissé de flèches, il soutenoit seul le choc des assaillans. Les Maures, d'un commun accord, convinrent de ne pas tuer ce héros : ils lui jetèrent des crochets de fer, l'enlevèrent vivant malgré lui, le traitèrent avec respect, firent guérir ses blessures, et le renvoyèrent avec des présens.

Divisions en Castille. J. C. 1266. *Hég.* 665.

Alhamar ne put empêcher Alphonse de s'emparer du royaume de Murcie ; et, pour obtenir la paix, il fut forcé de nouveau de se soumettre au tribut. Les divisions qui s'élevèrent bientôt entre le monarque Castillan et quelques grands de son royaume, donnèrent au Grenadin l'espoir de réparer ses pertes. Le frère d'Alphonse et plusieurs seigneurs des premières maisons de Castille,* mécon-

* Les Lara, les Haro, les Mendoze, etc.

tens de leur souverain, se retirèrent à Grenade, et servirent utilement Alhamar contre deux rebelles de ses états, protégés par les Espagnols. (J. C. 1272. Hég. 672.) Mais Alhamar mourut alors, laissant le trône qu'il avoit acquis et conservé par ses talens à son fils Mahomet II el Fakih.

Règne de Mahomet II el Fakih.

Ce nouveau roi, qui prit le titre d'*Emir al muménim*, marcha sur les traces de son père. Il profita de la discorde qui régnoit à la cour de Castille, et des inutiles voyages qu'entreprit Alphonse le Sage dans l'espoir de se faire élire empereur(2). Mahomet, pendant son absence, fit une ligue offensive avec le roi de Maroc Jacob, de la race des *Mérinis*, vainqueurs et successeurs des Almohades. Il lui céda les deux fortes places de Tarriffe et d'Algéziras pour l'engager à passer en Espagne. Jacob y vint en effet, suivi d'une armée. (J. C. 1275. Hég. 674.) Les deux Maures, agissant de concert, remportèrent quelques avantages : mais la criminelle révolte de l'infant de Castille Sanche contre son père Alphonse le Sage, désunit bientôt les monarques Musulmans. Le roi de Grenade Mahomet prit le parti du fils rebelle. Alphonse, abandonné de ses sujets, implora le secours du roi de Maroc. Jacob repassa la mer avec ses troupes : il vit Alphonse à Zahra. Dans cette célèbre entrevue, l'infortuné Castillan voulut céder la place d'honneur à celui qui venoit le dé-

fendre. Elle vous appartient, lui dit Jacob, tant que vous serez malheureux. Je viens venger la cause des pères ; je viens vous aider à punir un ingrat qui reçut de vous la vie et veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir, quand vous serez heureux et puissant, je vous disputerai tout et redeviendrai votre ennemi.

Alphonse ne fut pas assez grand pour se fier au monarque qui lui tenoit ce noble langage ; il s'échappa de son camp. Bientôt après il mourut, (J. C. 1284. Hég. 683.) en déshéritant le coupable Sanche, qui n'en régna pas moins après lui (3). De nouveaux troubles agitèrent la Castille, et Mahomet saisit cet instant pour entrer dans l'Andalousie. Il gagna des batailles, s'empara de quelques places, (J. C. 1302. Hég. 703.) et termina par des victoires un règne long et glorieux. Son fils Mahomet III lui succéda.

Beaux arts à Grenade.

Ce Mahomet *Emir al muménim* dont je viens de rapporter les principales actions politiques, fut un prince ami des beaux arts : il les attiroit à sa cour, que les poètes, les philosophes, les astronomes, rendirent célèbre. Les Maures étoient encore si supérieurs aux Espagnols pour les sciences, qu'Alphonse le Sage, roi de Castille, dont nous avons des tables astronomiques nommées les tables *Alphonsines*, appela près de lui les savans Arabes pour l'aider à

les rédiger. Grenade commençoit à remplacer Cordoue. L'architecture surtout y faisoit de grands progrès. Ce fut sous le règne de Mahomet II que l'on commença ce fameux palais de l'Alhambra, qui subsiste encore en grande partie, étonne les voyageurs que son nom seul attire à Grenade, et nous prouve jusqu'à quel point les Maures avoient su porter cet art, si peu connu des Européens, d'accorder toujours la magnificence avec les recherches de la volupté. On me pardonnera peut-être quelques détails sur ce singulier monument; ils feront connoître les mœurs, les usages particuliers des Maures.

Description de l'Alhambra.

L'Alhambra, comme je l'ai dit, étoit une vaste forteresse construite sur une des deux collines renfermées dans Grenade. La colline, embrassée de tous côtés par les eaux du Xénil et du Darro, étoit encore défendue par une double enceinte de murs. C'est au sommet de cette montagne, qui domine toute la ville, et d'où l'on découvre au loin la plus belle vue de l'univers, c'est au milieu d'une esplanade couverte d'arbres et de fontaines, que Mahomet choisit la place de son palais.

Rien de ce que nous connoissons en architecture ne peut nous représenter celle des Maures. Ils entassoient les bâtimens sans ordre, sans symétrie, sans faire aucune attention à l'aspect qu'ils offroient

au-dehors : tous leurs soins étoient pour l'intérieur. Là, ils épuisoient les ressources du goût, de la magnificence, pour réunir dans leurs appartemens les commodités du luxe aux charmes de la nature champêtre : là, dans des salons revêtus de marbre, pavés d'une faïence brillante, auprès des lits de repos couverts d'étoffes d'or et d'argent, des jets d'eau s'élançoient vers la voûte ; des vases précieux exhaloient des parfums, et des myrtes, des orangers, des fleurs, embaumoient les appartemens.

Le beau palais de l'Alhambra, que l'on voit encore à Grenade, ne présente point de façade. On y parvient par une promenade charmante, coupée sans cesse par des ruisseaux qui serpentent dans des bouquets de bois. L'entrée est une grande tour carrée qui s'appeloit autrefois *la porte du jugement.* Une inscription religieuse annonce que c'étoit-là que le roi rendoit la justice, selon l'antique usage des Hébreux et des peuples de l'orient. Plusieurs bâtimens qui venoient ensuite ont été détruits pour élever à Charles-Quint un magnifique palais, dont la description n'est pas de mon sujet. On pénètre, du côté du nord, dans l'ancien palais des rois Maures, et l'on se croit transporté dans le pays des féeries. La première cour est un carré long environné d'une galerie en arcades, dont les murs et le plafond sont couverts de mosaïques, de festons, d'arabesques peints, dorés, ciselés en stuc, d'un travail admirable. Tous les cartouches sont remplis de passages de

l'Alcoran, ou d'inscriptions telles que celle-ci, qui suffira pour donner une idée du style figuré des Maures :

" O Nazar, tu naquis sur le trône, et, sem-
" blable à l'étoile qui nous annonce le jour, tu ne
" brilles que de ton propre éclat. Ton bras est
" notre rempart, ta justice notre lumière. Tu sais
" domter par ta valeur ceux qui donnent à Dieu des
" compagnons. Tu rends heureux par ta bonté les
" nombreux enfans de ton peuple. Les astres du
" firmament t'éclairent avec respect, le soleil avec
" amour ; et le cèdre, roi des forêts, qui baisse
" devant toi sa tête orgueilleuse, est relevé par ta
" main puissante."

Au milieu de cette cour, pavée de marbre blanc, est un long bassin rempli d'eau courante, assez profond pour qu'on puisse y nager. Il est bordé de chaque côté par des plates-bandes de fleurs et des allées d'orangers. Ce lieu s'appelloit *le Mesuar*, et servoit de bains communs aux personnes attachées au service du palais.

Cour des Lions.

On passe de là dans la cour célèbre appelée *des lions*. Elle a cent pieds de long sur cinquante de large. Une colonnade de marbre blanc soutient la galerie qui règne alentour. Les colonnes, placées deux à deux, et quelquefois trois à trois, sont minces, d'un goût bizarre ; mais leur légèreté, leur grâce,

plaisent à l'œil étonné. Les murs et surtout le plafond de la galerie tournante, sont revêtus d'or, d'azur et de stuc, travaillés en arabesques avec un soin, une délicatesse que nos plus habiles ouvriers modernes seroient embarrassés d'imiter. Au milieu des fleurons, des ornemens toujours variés, on lit ces passages de l'Alcoran, que tout bon Musulman doit répéter sans cesse : *Dieu est grand.—Dieu seul est vainqueur.—Il n'est de Dieu que Dieu.—Gaîté céleste, épanchemens du cœur, délices de l'âme, à ceux qui croient.* Aux deux extrémités du carré long, deux charmantes coupoles, de quinze à seize pieds en tout sens, s'avancent en saillie dans l'intérieur, soutenues, comme tout le reste, par des colonnes de marbre. Sous ces coupoles sont des jets d'eau. Enfin, dans le centre de l'édifice, s'élève du milieu d'un vaste bassin une superbe coupe d'albâtre de six pieds de diamètre, portée par douze lions de marbre blanc. Cette coupe, que l'on croit avoir été faite sur le modèle de la mer de bronze du temple de Salomon, est encore surmontée d'une coupe plus petite, d'où s'élançoit une grande gerbe qui, retombant d'une cuve dans l'autre, et des cuves dans le grand bassin, formoit une cascade continuelle, grossie par des flots d'eau limpide que jetoient les mufles de chaque lion.

Cette fontaine, comme tout le reste, est ornée d'inscriptions ; car les Arabes se plaisoient à mêler

la poésie et la sculpture. Leurs idées nous semblent recherchées, leurs expressions gigantesques; mais nous sommes si loin de leurs mœurs, nous connoissons si peu le génie de leur langue, que nous n'avons peut-être pas le droit de les juger sévèrement. D'ailleurs les vers que l'on faisoit en Espagne et en France dans les treizième et quatorzième siècles, ne valoient guère mieux que ceux-ci gravés sur la fontaine des lions :

Toi qui promènes tes regards
Sur ces lions, ces eaux, ces prodiges des arts,
Du grand roi Mahomet tu vois ici l'ouvrage.
La paix qui règne dans ces lieux
De la paix de son cœur est la fidèle image :
Semblable à ces lions, dans les champs du carnage,
Il punit les audacieux :
Et comme cette eau transparente
Qui, s'élevant dans l'air, retombe à gros bouillons,
De même sa main bienfaisante
Sur son peuple répand ses dons.*

---

* *Traduction littérale.*

O toi qui examines ces lions, considère qu'il ne leur manque que la vie. O Mahomet, notre roi, que Dieu te sauve pour l'œuvre nouvelle que tu as faite pour m'embellir! Ton âme est ornée des vertus les plus aimables. Ce lieu charmant est l'image de tes belles qualités. Notre roi dans les combats est terrible comme ces lions. Rien ne peut être comparé à l'eau limpide qui jaillit de mon sein et s'élance à gros bouillons dans les airs, que la main libérale de Mahomet.

(Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome 1, page 195.)

Je ne décrirai point avec autant de détail les autres pièces qui subsistent encore dans l'Alhambra. Les unes servoient de salles d'audience ou de justice ; les autres renfermoient les bains du roi, de la reine, de leurs enfans. On y voit encore leur chambre à coucher, où les lits, près d'une fontaine, étoient placés dans des alcoves, sur une estrade de faïence. Dans le salon de musique, quatre tribunes exhaussées étoient remplies par les musiciens, tandis que toute la cour étoit assise sur des tapis, au bord d'un bassin d'albâtre. Dans le cabinet où la reine faisoit sa toilette ou ses prières, et dont la vue est enchantée, on trouve une dalle de marbre, percée d'une infinité d'ouvertures, pour laisser exhaler les parfums qui brûloient sans cesse sous la voûte. Partout, les fenêtres, les portes, les jours, sont ménagés de manière que les aspects les plus riants, les effets de lumière les plus doux, reposent toujours les yeux satisfaits ; et les courans d'air qu'on a dirigés viennent renouveler à chaque instant la délicieuse fraîcheur qu'on respire dans cet édifice.

Le Généralif.

En sortant de l'Alhambra, l'on distingue sur une montagne le fameux jardin du *Généralif*, dont le nom veut dire *la maison d'amour*. Dans ce jardin, l'on voyoit un palais où les rois de Grenade venoient passer le printemps. Il étoit bâti dans le même genre que l'Alhambra ; la même magnificence

s'y remarquoit. Il est détruit aujourd'hui : mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer encore dans le Généralif, c'est sa situation pittoresque, ce sont ses points de vue variés et toujours charmans. Les fontaines, les jets d'eau, les cascades, jaillissent, tombent de toutes parts. Les terrasses en amphithéâtre, pavées de débris de mosaïque, sont ombragées de cyprès immenses, de vieux myrtes, qui ont prêté leurs ombres aux Rois, aux Reines de Grenade. De leur temps, des bosquets fleuris, des forêts d'arbres fruitiers s'entremêloient aux bocages sombres, aux dômes, aux pavillons : aujourd'hui le Généralif n'a conservé que ce qu'on n'a pu lui ravir, et c'est encore le lieu de la terre qui parle le plus aux yeux et au cœur.*

Règne de Mahomet III el Hama, ou l'Aveugle. J. C. 1302. Hég. 703.

Il est triste de quitter l'Alhambra, le Généralif, pour revenir aux ravages, aux incursions, aux sanglantes querelles des Maures et des Castillans. Mahomet III, dit l'*Aveugle*, à cause de sa cécité, eut à combattre à la fois ses propres sujets et les Espagnols. Forcé par son infirmité de choisir un premier ministre, il donna cette importante place à Farady, l'é-

---

* Colmenar, *Délices d'Espagne*, tome V ; H. Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, lettre XXIII ; Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome I, etc.

poux de sa sœur, homme d'état, capitaine habile, qui continua sans désavantage la guerre contre les Chrétiens, et fit avec eux une paix honorable. Les courtisans, irrités de la gloire, surtout du bonheur du favori, conspirèrent contre le maître : ils excitèrent des révoltes ; et, pour comble de calamités, le Roi de Castille, Ferdinand IV, surnommé l'Ajourné (4), s'unit avec le Roi d'Aragon, pour attaquer les Grenadins. Gibraltar fut pris par le Castillan ; le vainqueur en chassa les Maures. Parmi les infortunés qui sortoient de cette ville, un vieillard aperçut Ferdinand ; et s'approchant de lui, courbé sur son bâton :

Roi de Castille, lui dit-il, que t'ai-je fait à toi et aux tiens ? Ton bisaïeul Ferdinand m'a chassé de Séville ma patrie. J'allai chercher un asile à Xérès, ton aïeul Alphonse m'en fit sortir. Retiré dans les murs de Tariffe (5), ton père Sanche m'en exila. Enfin, j'étois venu chercher un tombeau à l'extrémité de l'Espagne, sur le rivage de Gibraltar, et ta fureur m'y poursuit encore. Indique-moi donc un lieu sur la terre où je puisse mourir loin des Espagnols.

Passe la mer, répondit Ferdinand. Et il le fit conduire en Afrique.

Troubles à Grenade. Règne de Mahomet IV Abenazar.

Vaincu par les Aragonois, pressé par les Castillans, redoutant tout de son peuple que les grands de sa cour soulevoient, le Roi de Grenade et Farady son

ministre furent forcés à une paix honteuse. L'orage aussitôt éclata. Mahomet Abenazar, frère de Mahomet l'Aveugle, et chef de la conjuration, s'empara du malheureux prince, le fit périr, et prit sa place (J. C. 1310. Hég. 710). Bientôt il fut chassé lui-même par Farady l'ancien ministre, qui, n'osant garder la couronne (J. C. 1313. Hég. 713), la mit sur la tête de son fils Ismaël, neveu de Mahomet l'Aveugle, par sa mère, sœur de ce monarque.

Dès ce moment, la famille royale de Grenade fut divisée en deux branches qui ne cessèrent plus d'être ennemies : la première appelée des *Alhamar*, qui descendoit du premier Roi par les hommes ; la seconde dite des *Farady*, qui en descendoit par les femmes.

Règne d'Ismaël I.

Les Castillans, dont l'intérêt fut toujours d'entretenir les dissentions parmi les Maures, prirent le parti d'Abenazar réfugié dans Guadix. L'infant don Pedre, oncle du jeune Roi de Castille Alphonse, surnommé *le Vengeur*, vint attaquer Ismaël et battit souvent les Maures. Réuni avec un autre infant nommé don Juan, ces deux princes portèrent le fer et le feu jusques sous les remparts de Grenade. Les Musulmans n'osèrent en sortir pour combattre les Chrétiens : mais, lorsque ceux-ci, chargés de butin, eurent repris la route de Castille, Ismaël les fit poursuivre par son armée, qui bientôt les atteignit et tomba tout-à-coup sur leur arrière-garde. (J. C. 1319.

Hég. 719.) C'étoit le 26 de Juin, à l'heure la plus brûlante du jour. Les deux infans firent tant d'efforts, se donnèrent tant de mouvemens pour rétablir le combat, qu'épuisés de soif et de lassitude, ils tombèrent morts tous les deux sans avoir été frappés. Les Espagnols haletans ne pouvoient pas se défendre: ils prirent la fuite, perdirent leurs bagages, et laissèrent à leurs ennemis le corps d'un des malheureux infans. Ismaël fit porter ce corps à Grenade, le déposa dans un cercueil couvert d'une étoffe d'or, et le remit ensuite aux Castillans, en lui rendant tous les honneurs funèbres.*

Le fruit de cette victoire fut la prise de quelques villes et une trève honorable. Mais Ismaël ne jouit pas de ses succès: épris d'une jeune captive Espagnole tombée en partage à l'un de ses officiers, Ismaël osa la lui enlever. Cet outrage, chez les Musulmans, est toujours lavé par du sang. (J. C. 1322. Hég. 722) Le Roi fut assassiné par cet officier; son fils Mahomet V monta sur le trône.

Règnes de Mahomet V et de Joseph I. Bataille de Salado.

Le règne de Mahomet V et celui de Joseph I son successeur, qui tous deux périrent de même, massacrés dans leur palais, ne présentent pendant

* Les montagnes voisines de Grenade, où se passa cette action, s'appellent depuis ce temps *la Sierrâ de los infantes.*

trente années qu'une suite continuelle de ravages, de séditions, de combats. Abil-Hassam, Roi de Maroc, de la dynastie des *Merinis*, appelé par les Grenadins, vint aborder en Espagne, suivi de troupes innombrables qu'il joignit à celles de Joseph. Les Rois de Castille et de Portugal réunis combattirent cette grande armée sur les rives du Salado (J. C. 1340. Hég. 741), non loin de la ville de Tariffe. Cette bataille du Salado, aussi célèbre dans l'histoire d'Espagne que la victoire de Toloza, coûta la vie à des milliers de Maures. Abil-Hassam alla cacher sa honte dans ses états de Maroc. La forte place d'Algéziras, le boulevard de Grenade, l'entrepôt des secours qu'elle recevoit d'Afrique, fut assiégée par les Castillans. (J. C. 1342. Hég. 743.) Plusieurs chevaliers François, Anglois, Navarrois, vinrent à ce siége, où les Musulmans se servirent de canons. C'est la première fois qu'il en est parlé dans l'histoire; car la bataille de Créci, où l'on assure que les Anglois en avoient, ne se donna que quatre ans après. C'est donc aux Maures que l'on doit, non pas l'invention de la poudre, que l'on attribue aux Chinois, au cordelier Allemand Schwartz, à l'Anglois Roger Bacon, mais l'invention terrible de l'artillerie; du moins est-il sûr que les Maures ont fondu les premiers canons. (J. C. 1344. Hég. 745.) Malgré ce secours, Algéziras fut pris; et le malheureux Roi de Grenade Joseph, toujours battu par les Chrétiens, fut enfin égorgé par ses sujets. (J. C. 1354. Hég. 755).

On a pu remarquer que chez les Maures la succession à la couronne n'étoit réglée par aucune loi. Cependant, au milieu des conjurations qui se renouveloient sans cesse, on choisissoit toujours un prince qui fût de la race royale ; et l'on a vu celle de Grenade divisée, depuis Ismaël, entre les *Alhamar* et les *Farady*. Les premiers, dépossédés par les seconds, regardoient toujours ceux-ci comme des usurpateurs. Telle fut l'origine de tant de troubles, de conspirations et d'assassinats.

Règnes de Mahomet VI et de Mahomet VII.

Joseph I eut pour successeur un prince Farady son oncle, nommé Mahomet VI, dit *le Vieux,* parce qu'il parvint au trône dans un âge assez avancé. Un prince Alhamar, son cousin, qui s'appeloit Mahomet *le Rouge,* chassa le Farady du trône (J. C. 1360. Hég. 762.) et l'occupa quelques années par la protection du roi d'Aragon. Pierre le Cruel, alors roi de Castille, embrassa la cause du Farady chassé, la soutint avec une armée, et pressa tellement Mahomet le Rouge ou l'Alhamar, que celui-ci ne vit d'autre ressource que d'aller lui-même à Séville se remettre à la discrétion du roi Pierre. Il arriva suivi de ses plus fidèles amis, portant avec lui beaucoup de trésors ; et se présentant devant Pierre avec une noble confiance :

Roi de Castille, lui dit-il, le sang des Chrétiens et des Maures coule depuis trop long-temps pour

ma querelle avec Farady. Tu protéges mon compétiteur, et c'est toi que je choisis pour juge. Examine mes droits et les siens : prononce qui de nous deux doit être roi. Si c'est Farady, je ne te demande que de me faire conduire en Afrique ; si c'est moi, reçois l'hommage que je viens te faire de mes états.

Crime horrible de Pierre le Cruel.

Pierre le Cruel étonné prodigua les honneurs au roi Maure, le fit asseoir à ses côtés dans un magnifique festin. Mais, en sortant de table, il fut mis en prison, de là promené par toute la ville, demi-nu, monté sur un âne, et conduit dans un champ nommé *la Tablada,* où l'on coupa la tête, à ses yeux, à trente-sept personnes de sa suite. L'exécrable Pierre, enviant aux bourreaux le plaisir de répandre du sang, perça lui-même de sa lance le malheureux roi de Grenade, (J. C. 1362. Hég. 764.) qui ne lui dit que ces mots en expirant : " O Pierre, Pierre, quel exploit pour un chevalier !" *

Etat de l'Espagne et de l'Europe.

Par une fatalité bien extraordinaire, tous les trônes d'Espagne étoient alors occupés par des princes noircis de crimes. Pierre le Cruel, le Néron de la

* Chronicas de los reies de Castilla, tome 1.

Castille, assassinoit les rois qui se fioient à lui, faisoit périr son épouse Blanche de Bourbon, et se baignoit tous les jours dans le sang de ses proches ou de ses sujets. Pierre IV, le Tibère de l'Aragon, moins violent, mais aussi barbare et plus perfide que le Castillan, dépouilloit l'un de ses frères,* ordonnoit la mort de l'autre,† et livroit aux bourreaux son ancien gouverneur.‡ Pierre I, roi de Portugal, l'amant de la célèbre Inès de Castro (6), rendu féroce sans doute par la cruauté qu'on avoit exercée contre sa maîtresse, arrachoit le cœur aux meurtriers d'Inès, et punissoit par le poison les déportemens de sa sœur Marie. Enfin, le roi de Navarre étoit ce Charles le Mauvais, dont le nom seul fait encore frémir. L'Espagne, inondée de sang, gémissoit sous ces quatre monarques ; et, si l'on réfléchit que, dans le même temps, la France étoit livrée aux horreurs qui suivirent la prison du roi Jean, que l'Angleterre voyoit commencer les troubles du règne de Richard II, que l'Italie, en proie aux factions des Guelphes et des Gibelins, comptoit deux papes à la fois,§ que deux empereurs en Allemagne se disputoient la couronne impériale,|| et que Tamerlan ravageoit

* Jacques, roi de Majorque.

† Jacques, comte d'Urgel.

‡ Bernard Cabrera.

§ Urbain VI et Clément VII.

|| Louis de Bavière et Frédéric-le-Beau.

l'Asie, depuis le pays des Usbeks, jusqu'à la presqu'île de l'Inde, on conviendra qu'il est peu d'époques où le monde ait été plus malheureux.

Mahomet VI reprend la couronne.

Grenade fut du moins tranquille après le crime de Pierre le Cruel. Mahomet le Vieux ou le Farady, délivré de son compétiteur, remonta sans obstacle sus le trône, et fut, jusqu'à la mort du roi de Castille, le seul allié qui restât fidèle à ce monstre. Pierre n'en succomba pas moins : son frère bâtard, Henri de Transtamare, (J. C. 1369. Hég. 771.) lui ôta la couronne et la vie. Mahomet fit sa paix avec le vainqueur, la conserva plusieurs années, et laissa ses états florissans à son fils Mahomet VIII Abouhadjad, (J. C. 1379. Hég. 782.) que les historiens Espagnols appellent Mahomet Guadix.

Règne de Mahomet VIII Abouhadjad.

Ce prince fut le meilleur et le plus sage des rois qui gouvernèrent les Maures. Uniquement occupé du bonheur de ses sujets, il voulut les maintenir dans cette paix dont ils avoient si rarement joui. Pour se l'assurer, il commença par fortifier ses places, par lever une forte armée, par s'allier avec le roi de Tunis, dont il épousa la fille Cadige. Prêt à la guerre, il envoya des ambassadeurs au roi de Castille lui demander son amitié. Don Juan, fils et successeur de Henri de Transtamare, occupé de ses que-

relles avec le Portugal et l'Angleterre, signa volontiers le traité. Abouhadjad n'y manqua jamais. Tranquille du côté des Chrétiens, il s'occupa de faire fleurir l'agriculture et le commerce ; il diminua les impôts, et s'en trouva bientôt plus riche. Adoré d'un peuple qu'il rendoit heureux, respecté des Chrétiens qu'il ne craignoit pas, possesseur d'une épouse aimable, qui seule fixa son cœur, il employoit aux beaux arts, à la poésie, à l'architecture, aux embellissemens de sa capitale, le temps et les trésors qui lui restoient : il éleva plusieurs monumens à Grenade, à Guadix, ville qu'il aima toujours de prédilection, et fit de sa cour l'asile des talens et de la politesse.

Sciences cultivées à Grenade.

Les Maures possédoient encore des universités, des académies, des poètes, des médecins, des peintres et des sculpteurs. Abouhadjad les encouragea, les récompensa magnifiquement. La plupart des ouvrages de ces auteurs Grenadins périt dans le temps de la conquête (7) ; mais quelques-uns ont été sauvés et sont dans la bibliothèque de l'Escurial. Le plus grand nombre traite de la grammaire, de l'astrologie, alors fort respectée, surtout de la théologie, science dans laquelle les Arabes ont excellé.* Ce peuple,

---

* Voyez la *Bibliothèca Arabico-Hispana* de Caziri.

doué d'un esprit fin et d'une imagination ardente, devoit produire de grands théologiens : aussi je pense que ce sont leurs écoles qui ont introduit dans l'Europe ce malheureux goût de scholastique, de disputes, de questions subtiles, qui rendit autrefois si célèbres des hommes aujourd'hui si obscurs. Les prétendus secrets de la cabale, de l'alchimie, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire ; toutes ces histoires, jadis si communes, de sorcières, de magiciens, d'enchanteurs, nous sont venues des Arabes : de tout temps ils furent superstitieux, et je serois tenté de croire que c'est leur séjour en Espagne, leurs longues habitudes avec les Espagnols, qui ont imprimé à ces derniers cet amour pour le merveilleux, ce caractère de piété crédule qui peut ressembler à la superstition, et que le philosophe reproche à cette nation vive, sensible, spirituelle, à qui la nature a donné le germe de toutes les grandes qualités.

Littérature et galanterie des Maures.

Un genre de littérature qui fut commun chez les Maures, et que les Espagnols ont pris d'eux, c'est celui des *nouvelles* et des *romances*. Les Arabes furent toujours et sont encore grands conteurs. Au milieu des déserts d'Asie et d'Afrique, sous les tentes des Bédouins, on se rassemble tous les soirs pour entendre une histoire d'amour : on l'écoute dans le silence, on la suit avec intérêt, et l'on pleure pour

les deux amans dont on rapporte les aventures. A Grenade, il se joignoit à ce goût naturel pour les contes, le goût de la musique et du chant. Les poètes mettoient en vers des récits de guerre ou d'amour, les musiciens faisoient des airs, les jeunes Maures les chantoient : de là nous vient cette foule de romances Espagnoles, traduites ou imitées de l'Arabe,* qui, dans un style simple et quelquefois touchant, racontent des combats avec les Chrétiens, des querelles entre des rivaux, des conversations entre deux amans. Tout s'y trouve décrit avec exactitude : leurs fêtes, leurs jeux de bague, de cannes,† et leurs courses de taureaux, qu'ils avoient prises des Espagnols ; leurs armes, qui consistoient dans un large cimeterre, une lance très-mince, une cotte de mailles courte, un léger bouclier de cuir ; leurs chevaux, dont les housses traînantes étoient brodées de pierreries ; leurs devises, qui presque toujours étoient un cœur percé de flèches, ou bien une étoile guidant un vaisseau, ou la première lettre du nom de la beauté qu'ils aimoient ; leurs couleurs enfin, dont chacune avoit sa signification : le jaune et le noir exprimoient la douleur ; le vert, l'espérance ; le bleu, la jalousie ; le violet et la couleur du feu, l'amour passionné. Un seul de ces petits

---

* Le recueil que j'en possède en contient plus de mille.

† Ces jeux sont décrits dans le second livre de mon ouvrage.

ouvrages, traduit ici en l'abrégeant, les fera mieux connoître que ce que j'en puis dire.

GANZUL ET ZÉLINDE.

ROMANCE MAURE.*

Dans un transport de jalousie,
Zélinde avoit banni l'amant
Qui la chérit plus que sa vie
Et fuit loin d'elle en gémissant.

Bientôt Zélinde, mieux instruite,
Se reproche sa cruauté :
Comme un enfant l'Amour s'irrite,
Et pleure de s'être irrité.

On vient lui dire que le Maure,
En proie à ses vives douleurs,
En quittant l'objet qu'il adore
A changé ses tendres couleurs ;

---

* GANZUL Y ZELINDA.

ROMANCE MORO.

En el tempo que Zelinda
Cerro ayrada la ventana
A la disculpa, a los zelos
Que el Moro Ganzul le dava ;
Confusa y arrepentida
De averse fingido ayrada,
Por verle y desagraviarle,
El corazon se le abraza ;

Le vert, emblème d'espérance,
A fait place au triste souci ;
Un crêpe est au fer de sa lance !
Son bras porte un écu noirci.

Zélinde aussitôt est partie,
Lui portant d'autres ornemens,
Où le bleu de la jalousie
Se mêle au pourpre des amans ;

Le blanc, symbole d'innocence ;
Se distingue à chaque ruban ;
Le violet de la constance
Brille sur le riche turban.

Que en el villano de amor
Es mui cierta la mundaza, etc.
Y como supo que el Moro
Rompio furioso la lança, etc.
Y que la librea verde
Avia trocado en leonada ;
Saco luego una marlota
De tafetan roxo y plata,
Un bizarro capellar
De tela do oro morada, etc.
Con un bonete cubierto
De zaphires y esmaraldas,
Que publican zelos muertos,
Y vivas las esperanças,
Con una nevada toca ;
Que el color de la veleta
Tambien publiça bonança.

En arrivant à la retraite
Où Ganzul attend son destin,
Zélinde, craintive, inquiète,
Se repose sous un jasmin ;

Elle envoie un fidèle page
Chercher le malheureux amant :
Ganzul croit à peine au message ;
L'infortune rend méfiant.

Il vole, il revoit son amante ;
L'amour, l'espoir, troublent ses sens ;
Zélinde, interdite et tremblante,
Rougit en offrant ses présens.

Informandose primero
A donde Ganzul estava,
A una caza de plazer
Aquella tarde le llama ;
Y diziendole a Ganzul
Que Zelinda le aguardava,
Al page le pregunto
Tres vezes si se burlava ;
Que son malas de creer
Las nuevas mui desseadas, etc.
Hallola en un jardin,
Entre mosquetta y jasmin, etc.
Viendose Moro con ella,
A penas los ojos elça ;
Zelinda le asio la mano,
Un poco roxa y turbada ;

Tous deux pleurent dans le silence :
Mais leur regard, plein de douleur,
Rappelle et pardonne l'offense
Dont a gémi leur tendre cœur.

Mélange étonnant de galanterie et de férocité.

Cette galanterie délicate et recherchée, qui rendit les Maures de Grenade fameux dans toute l'Europe, forme un contraste singulier avec la férocité naturelle à tous les peuples venus de l'Afrique. Ces Musulmans qui dans les combats mettoient leur gloire, leur adresse, à couper habilement des têtes qu'ils attachoient à l'arçon de leur selle, qu'ils exposoient ensuite sanglantes sur les créneaux de leurs villes, sur les portes de leurs palais ; ces guerriers inquiets, indociles, toujours prêts à se révolter contre leurs rois, à les déposer, à les égorger, étoient les amans les plus tendres, les plus soumis, les plus passionnés. Leurs femmes, quoiqu'elles fussent à-peu-près esclaves, devenoient, lorsqu'elles étoient aimées, des souveraines absolues, des dieux suprêmes, pour celui dont elles possédoient le cœur. C'étoit pour leur plaire qu'ils cherchoient la gloire ; c'étoit

---

Y al fin de infinitas quexas
Que en tales passos se passan,
Vistio se las ricas presas,
Con las manos de su dama, etc.

(*Romancero general*, édit. de Madrid, 1604, page 4.)

pour briller à leurs yeux qu'ils prodiguoient leurs trésors, leur vie, qu'ils s'efforçoient mutuellement de s'effacer par leurs exploits, par les fêtes les plus magnifiques. Ce mélange extraordinaire de douceur et de cruauté, de délicatesse et de barbarie, cette passion de se montrer le plus brave et le plus constant, venoit-il aux Maures des Espagnols ? ou les Espagnols l'ont-ils pris des Maures ? Je l'ignore ; mais, en remarquant que ce caractère n'exista jamais en Asie, première patrie de ces Arabes ; qu'on le trouve encore moins en Afrique, où leur conquête les naturalisa, et que, depuis leur sortie d'Espagne, ils ont perdu jusqu'à la trace de ces mœurs aimables et chevaleresques ; j'ai quelque raison de penser qu'ils les devoient aux Espagnols. En effet, avant l'invasion des Maures, la cour des rois Goths en offre déjà des exemples. Après cette époque, nous voyons les princes, les chevaliers de Léon, de Navarre, de Castille, aussi renommés par leurs amours que par leurs exploits : le seul nom du Cid rappelle à la fois des idées de tendresse et de courage ; et, depuis l'expulsion des Maures, les Espagnols ont long-temps conservé une réputation de galanterie fort supérieure à celle des François, et dont le germe, détruit à présent chez toutes les nations modernes, subsiste toujours en Espagne.

Quoi qu'il en soit, les femmes de Grenade méritoient d'inspirer tant d'amour : elles étoient et sont encore peut-être les plus séduisantes de l'univers.

On lit, dans un historien Arabe * qui écrivoit à Grenade en 1378 de notre ère, sous le règne de Mahomet le Vieux, ce portrait des femmes de son pays :

Portrait des femmes de Grenade.

" Elles sont toutes belles : mais cette beauté qui frappe d'abord reçoit ensuite son principal charme de leur grâce, de leur gentillesse. Leur taille est au-dessous de la moyenne ; et nulle part on n'en voit de mieux prise, de plus svelte. Leurs longs cheveux noirs descendent jusqu'aux talons ; leurs dents, blanches comme l'albâtre, embellissent une bouche vermeille qui sourit toujours d'un air caressant. Le grand usage qu'elles font des parfums les plus exquis, donne une fraîcheur, un éclat à leur peau, que n'ont point les autres Musulmanes. Leur démarche, leur danse, tous leurs mouvemens ont une mollesse gracieuse, une nonchalance légère, qui l'emporte sur tous leurs attraits. Leur conversation est vive, piquante ; et leur esprit fin, pénétrant, s'exprime sans cesse par des saillies ou par des mots pleins de sens."

Habits des femmes et des hommes.

L'habit de ces femmes étoit composé, comme l'est encore celui des Turques et des Persanes, d'une

---

* Abi Abdalla-ben-Alkahilbi Absaneni, *Histor. gran.* manuscrit Arabe de l'Escurial.

longue tunique de lin serrée par une ceinture, d'un doliman à manches étroites, de grands caleçons, et de pantoufles de maroquin. Toutes ces étoffes, extrêmement fines, ordinairement rayées, étoient brochées d'or, d'argent, et semées de pierreries. Leurs cheveux tressés flottoient sur leurs épaules. Un petit bonnet fort riche soutenoit sur leur tête un voile brodé qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Les hommes étoient vêtus à-peu-près de même : à leur ceinture étoient leur bourse, leur mouchoir et leur poignard ; un turban blanc ou de couleur couvroit leur tête ; et, par-dessus le doliman, ils portoient en été une robe blanche, large et volante, en hiver l'*alboruos* ou manteau Africain. Le seul changement qu'ils faisoient à cet habit lorsqu'ils alloient à la guerre, c'étoit d'y ajouter une cotte de mailles et de doubler avec du fer la coiffe de leurs turbans.

Coutumes des Maures.

L'usage étoit à Grenade de se rassembler tous les ans, pendant l'automne, dans les charmantes maisons de campagne dont la ville étoit entourée. Là, on ne s'occupoit que de plaisirs : la chasse, la musique, la danse, remplissoient les jours et les nuits. Ces danses étoient fort libres, ainsi que les chansons, les rondes, les ballades qu'on y chantoit. Si les contradictions de l'esprit humain pouvoient surprendre, on seroit encore étonné de ce défaut de pudeur chez un peuple qui connoissoit l'amour :

mais, en général, les Orientaux sont peu sensibles à cette pudeur si aimable ; ils sont plus passionnés qu'aimans, plus jaloux que délicats, et ne savent ni attendre ni cacher des plaisirs qu'ils achètent ou qu'ils arrachent.

J'ai profité, pour placer ces détails, peut-être trop longs, du calme dont jouit Grenade sous le règne d'Abouhadjad. Ce bon roi, après avoir occupé le trône pendant treize années, (J. C. 1392. Hég. 795.) laissa ses états florissans à son fils Joseph, qui lui succéda sans contradiction.

Règne de Joseph II.

Joseph II imita son père et voulut conserver la trève jurée avec les Chrétiens. Un hermite la troubla. Ce fanatique vint à bout de persuader au grand-maître d'Alcantara, Martin de Barbuda, Portuguais, que le ciel l'avoit choisi pour chasser les Musulmans d'Espagne : il lui promit, au nom de Dieu, qu'il seroit le vainqueur des Maures, qu'il prendroit Grenade d'assaut sans perdre seulement un soldat.

Folie du grand-maître d'Alcantara.

Le crédule grand-maître, convaincu de la certitude de cette promesse, envoya sur-le-champ des ambassadeurs à Joseph pour lui déclarer de sa part que la religion de Mahomet étant fausse et détestable, et celle de Jésus-Christ la seule que dût croire le genre-humain, lui Martin de Barbuda défioit le

roi de Grenade à un combat de deux cents Maures contre cent Chrétiens, à condition que la nation vaincue adopteroit sur-le-champ la croyance de la nation victorieuse.

On peut juger de la réception qui fut faite à ces ambassadeurs. Joseph eut de la peine à contenir son peuple. Les envoyés, chassés honteusement, retournèrent auprès du grand-maître, qui, surpris de n'avoir point de réponse, rassemble aussitôt mille fantassins, trois cents cavaliers, et part pour aller conquérir Grenade, guidé par le prophète hermite.

Il est puni de sa démence.

Le roi de Castille Henri III, qui désiroit conserver la paix avec les Maures dans un commencement de règne où ses propres états étoient peu tranquilles, fut à peine instruit de l'entreprise du grand-maître, qu'il lui envoya des ordres positifs de ne point passer la frontière. Mais Barbuda répondit qu'il devoit obéir à Dieu, et continua son chemin. Les gouverneurs des villes qu'il traversoit, essayoient vainement de l'arrêter; les peuples au contraire lui prodiguoient les hommages et s'empressoient de grossir son armée. Elle étoit déjà forte de six mille hommes, lorsqu'il mit le pied sur cette terre ennemie que sa folle crédulité lui faisoit regarder comme sa conquête. Il attaqua le premier château; il perdit trois hommes et fut blessé. Surpris au-delà de ce qu'on peut croire de voir couler son sang et

tomber trois soldats, il appela son hermite, lui demanda froidement ce que cela signifioit, d'après sa parole expresse qu'il ne perdroit pas un guerrier. L'hermite lui répondit qu'il n'avoit entendu parler que des batailles rangées. Barbuda ne se plaignit plus, et ne tarda pas à voir arriver une armée de cinquante mille Maures. Le combat aussitôt s'engagea. Le grand-maître (J. C. 1394. Hég. 798.) et ses trois cents chevaliers périrent après avoir fait des prodiges de valeur : le reste de ses troupes fut pris ou mis en fuite ; et le silence des historiens sur l'hermite donne lieu de croire qu'il ne fut pas des derniers à s'échapper.*

Cette entreprise insensée ne troubla point la paix des deux nations. Le roi de Castille désavoua le grand-maître ; et Joseph continua de régner avec gloire et tranquillité : mais il fut empoisonné, dit-on, par un vêtement magnifique que le roi de Fez, son ennemi secret, lui envoya par ses ambassadeurs. Les historiens assurent que cette robe, imprégnée d'un poison terrible, fit périr le malheureux Joseph dans des tourmens épouvantables : sa chair se détachoit de ses os, et ce supplice dura trente jours. (J. C. 1396. Hég. 799.)

---

* Ferreras, *Compend. histor.* tome VIII.; Cardonne, *Histoire d'Afrique*, tome III, etc.

Règne de Mahomet IX.

Mahomet IX, le second de ses fils, qui, même du vivant de son père, avoit tenté d'exciter des troubles, usurpa la couronne sur son frère aîné Joseph, qu'il fit renfermer dans une prison. Mahomet avoit de la valeur et quelques talens guerriers. Allié du roi de Tunis, qui joignit sa flotte à celle de Grenade, il rompit la treve avec la Castille, et remporta d'abord quelques avantages; mais l'infant Don Ferdinand, oncle et tuteur du jeune roi Jean II, ne tarda pas à venger les Espagnols. (J. C. 1408. Hég. 811.) Mahomet IX mourut alors. Avant d'expirer, voulant assurer la couronne à son fils, il envoya l'un de ses principaux officiers à la prison de son frère Joseph, avec ordre de lui couper la tête. L'officier trouva Joseph faisant une partie d'échecs avec un Iman. Il lui annonce avec douleur la funeste commission dont il est chargé. Joseph, sans se troubler, lui demande le temps d'achever sa partie; l'officier n'ose refuser cette foible grâce. Tandis que le prince continue, un nouveau messager arrive, apportant la nouvelle de la mort de Mahomet et de la proclamation de Joseph pour son successeur au trône.

Règne de Joseph III.

Ce Joseph III fut un bon monarque; le peuple fut heureux sous son règne. Loin de se venger des séditieux qui avoient aidé Mahomet à le priver de la

couronne, il leur prodigua les emplois, les grâces ; il éleva les fils de son frère comme ses propres enfans ; et lorsque ses conseillers le blâmoient de tant d'indulgence, qu'ils regardoient comme dangereuse, *Permettez*, leur répondoit-il, *que j'ôte à mes ennemis toute excuse de m'avoir préféré mon frère cadet.*

Cet excellent prince fut souvent obligé de prendre les armes contre les Chrétiens. Il perdit des villes ; mais il conserva le respect, l'amour de ses sujets, et mourut, après quinze ans de règne, pleuré par tout son royaume. (J. C. 1423. Hég. 827.)

Troubles à Grenade. Règne de Mahomet X, de Mahomet XI, de Joseph IV Alhamar, de Mahomet XII Osmin. J. C. 1427. *Hég.* 831.

Après sa mort, l'état fut déchiré par des guerres intestines. Le fils et le successeur de Joseph, Mahomet X, *Abénazar* ou *le Gaucher*, fut chassé du trône par Mahomet XI, *el Zugaïr* ou *le Petit*, qui régna pendant deux ans. Les Abencerrages (8), tribu puissante à Grenade, rétablirent Mahomet le Gaucher. Son compétiteur périt sur l'échafaud. Les Espagnols attaquèrent les Maures, et portèrent le fer et la flamme jusqu'aux glacis de leur capitale. Toutes les campagnes furent dévastées, les moissons brûlées, les villages détruits ; et Jean II, qui régnoit alors en Castille, voulant ajouter aux malheurs qu'il causoit aux Grenadins le malheur plus grand de la

guerre civile, fit proclamer roi de Grenade un certain Joseph Alhamar, petit-fils de ce Mahomet le Rouge si indignement assassiné par Pierre le Cruel à Séville. Tous les mécontens vinrent se ranger auprès de Joseph Alhamar. Les Zégris, tribu fameuse, ennemie des Abencerrages, prirent le parti de l'usurpateur. Mahomet le Gaucher fut encore chassé de sa capitale, (J. C. 1432. Hég. 836.) et Joseph IV Alhamar occupa le trône six mois. Au bout de ce temps il mourut. Mahomet le Gaucher reprit sa place. Après treize ans de malheurs, il fut déposé pour la troisième fois, (J. C. 1445. Hég. 849.) pris et renfermé dans une prison par un de ses neveux nommé Mahomet XII Osmin, (J. C. 1453. Hég. 857) qui lui-même se vit ensuite détrôner par son propre frère Ismaël, et finit ses jours dans le même cachot où languissoit leur oncle Mahomet le Gaucher.

Règne d'Ismaël II.

Tant de révolutions n'empêchoient point les gouverneurs Chrétiens ou Maures qui commandoient sur les frontières, de faire sans cesse des irruptions dans le pays ennemi : tantôt c'étoit une petite troupe de cavalerie ou d'infanterie qui venoit surprendre un village, massacrer les habitans, piller les maisons, enlever les troupeaux ; tantôt c'étoit une armée qui tout-à-coup paroissoit dans la plaine, dévastoit les campagnes, arrachoit les vignes, coupoit les arbres,

assiégeoit, emportoit quelque place, et se retiroit avec son butin. Cette manière de faire la guerre étoit la plus ruineuse de toutes pour le malheureux cultivateur; et, sous le règne d'Ismaël II, le pays de Grenade avoit tellement souffert, que ce Roi fut obligé de faire défricher de grandes forêts pour nourrir sa capitale, qui ne recueilloit presque plus rien de cette vaste et fertile *vega*, tant de fois désolée par les Espagnols.

J. C. 1465. *Hég.* 870. *Règne de Mulei-Hassem.*

Ismaël II laissa la couronne à son fils Mulei-Hassem, jeune prince, plein de courage, qui, profitant des troubles de la Castille sous le règne déplorable de Henri IV, dit l'Impuissant, porta les armes jusqu'au centre de l'Andalousie. Les succès qu'il eut d'abord, ses talens, son ardeur guerrière, firent concevoir aux Maures l'espoir de reprendre leur ancienne puissance : mais un grand événement vint arrêter leurs victoires et prépara leur ruine totale.

Ferdinand et Isabelle. Leurs caractères. J. C. 1469 *Hég.* 874.

Isabelle de Castille, sœur de Henri l'Impuissant, malgré le Roi son frère, malgré des obstacles qui paroissoient insurmontables, épousa le Roi de Sicile, Ferdinand, dit le Catholique, héritier présomptif de l'Aragon (9). Ce mariage, en réunissant les deux plus puissantes monarchies de l'Espagne, portoit un

coup mortel aux Maures, qui jusqu'alors ne s'étoient soutenus que par les divisions des Chrétiens. Un seul des deux ennemis qu'ils alloient avoir à combattre, eût suffi pour les accabler. Ferdinand, politique habile, adroit, souple et ferme à la fois, prudent jusqu'à la méfiance, fin jusqu'à la fausseté, possédoit le talent suprême de voir de loin et d'un coup d'œil tous les chemins qui menoient à son but. Isabelle, plus noble, plus fière, douée d'un courage héroïque, d'une constance à toute épreuve, savoit poursuivre une entreprise, et savoit surtout l'achever. Le caractère de l'un ennoblissoit l'esprit de l'autre. L'époux jouoit souvent le rôle d'une femme foible et perfide qui négocie pour tromper; l'épouse étoit toujours un grand roi qui marche au combat et triomphe.

Aussitôt que ces deux monarques eurent dissipé les factions, vaincu les ennemis étrangers, pacifié les troubles intérieurs, et recueilli la succession immense qui leur fut long-temps disputée, ils s'occupèrent uniquement de chasser tout-à-fait les Maures. Ce siècle sembloit marqué pour la gloire des Espagnols. Indépendamment du prodigieux avantage que leur donnoit la réunion de leurs forces, Isabelle et Ferdinand étoient entourés d'hommes supérieurs. Le célèbre Ximenès, simple cordelier, depuis cardinal, étoit à la tête de leurs conseils; et cet habile ministre *menoit*, comme il le disoit lui-même, *toute l'Espagne avec son cordon*. Les guerres civiles avoient formé une foule

de guerriers, de généraux excellens, parmi lesquels se distinguoient le comte de Cabra, le marquis de Cadix, et ce fameux Gonzalve de Cordoue, à qui l'Europe et l'histoire ont confirmé le surnom de *grand capitaine* que sa patrie lui donna. Le trésor public, épuisé par les folles prodigalités de Henri, s'étoit tout-à coup rempli par la sévère économie d'Isabelle, et par les bulles obtenues du Pape pour toucher aux biens ecclésiastiques. Les troupes étoient aguerries et nombreuses; l'émulation des Castillans et des Aragonois devoit doubler leur valeur; tout annonçoit la chute certaine du dernier trône des Musulmans.

La guerre se déclare.

Mulei Hassem, qui l'occupoit, ne fut point effrayé de tant de périls: il rompit le premier la trève, en s'emparant de Zahra. (J. C. 1481. Hég. 886.) Ferdinand s'en plaignit par des ambassadeurs, qui demandèrent en même temps l'ancien tribut payé par les Rois de Grenade aux souverains de Castille. Je sais, leur répondit Mulei, que quelques-uns de mes prédécesseurs vous ont donné des pièces d'or: mais on ne bat plus monnoie sous mon règne, et voici le seul métal que je puisse offrir aux Espagnols. En disant ces mots, il leur présenta sa lance.

Prise d'Alhama.

L'armée de Ferdinand marcha bientôt vers Alhama, place très-forte, voisine de Grenade, et renom-

mée par les bains magnifiques dont les Rois Maures l'avoient embellie. Alhama fut surprise par les Chrétiens, et la guerre allumée pour ne plus s'éteindre.

Les succès en furent d'abord balancés. Mulei avoit des troupes nombreuses, un grand trésor, de l'artillerie. Il auroit pu long-temps se défendre ; mais une imprudence de sa part le précipita pour jamais dans un abîme de maux.

Guerres civiles chez les Maures. Boabdil est proclamé Roi.

Mulei étoit l'époux d'une Maure nommée Aïxa, d'une des premières tribus de Grenade. Il en avoit un fils appelé Boabdil, qui devoit régner après lui. Epris d'une esclave chrétienne qui le gouvernoit à son gré, Mulei répudia sa femme Aïxa. Ce fut le signal de la guerre civile. L'épouse outragée, d'accord avec le coupable Boabdil, souleva ses parens, ses amis, et la moitié de Grenade : Mulei-Hassem fut chassé de sa capitale, Boabdil prit le titre de Roi ; et le père et le fils se disputèrent, les armes à la main, une couronne que Ferdinand alloit ravir à tous deux.

Boabdil est pris par les Espagnols. J. C. 1483. *Hég.* 888.

Pour comble de malheur, un frère de Mulei, nommé Zagal, se mit à la tête de quelques troupes, et remporta sur les Espagnols un avantage considéra-

rable dans les défilés de Malaga. Cette victoire valut à Zagal l'amour et l'estime des Maures; il conçut aussitôt l'espoir de détrôner son frère et son neveu. L'état se vit déchiré par un troisième parti. Boabdil trembla dans Grenade; et voulant tenter une action d'éclat qui ranimât sa faction déjà prête à l'abandonner, il sortit, à la tête d'une petite armée, pour aller surprendre Lucène, ville appartenante aux Castillans. L'infortuné Boabdil fut pris dans cette expédition. C'étoit le premier Roi Maure captif chez les Espagnols, Ferdinand lui prodigua les égards dus au malheur, et le fit garder à Cordoue.

Boabdil est remis en liberté.

Mulei-Hassem saisit ce moment pour reprendre la couronne qu'un fils rebelle lui avoit enlevée. Malgré le parti de Zagal, il rentra dans sa capitale; mais il ne put opposer qu'une foible résistance aux progrès des Castillans, qui de toutes parts soumettoient les villes, et s'avançoient toujours vers Grenade, où les malheureux Musulmans se livroient entre eux des combats. Pour augmenter ces divisions sanglantes, qui déjà présageoient leur ruine, l'habile Ferdinand rendit à Boabdil la liberté; il devint même l'allié de son captif, promit de l'aider contre son père, à condition que Boabdil lui payeroit un tribut de douze mille écus d'or, qu'il se reconnoîtroit son vassal, et lui livreroit certaines places. Le lâche Boabdil signa tout; et, soutenu par Ferdinand, il courut faire la guerre à Mulei.

Les Maures se détruisent eux-mêmes.

Le royaume de Grenade devint alors un champ de carnage, où Mulei-Hassem, Boabdil, Zagal, se poursuivoient le fer à la main, en se disputant de tristes débris. Les Espagnols, pendant ce temps, marchoient de conquête en conquête, tantôt sous le prétexte de secourir leur allié Boabdil, tantôt réclamant le traité qu'ils avoient fait avec ce monarque, toujours attisant le feu des discordes, dépouillant également les trois partis, et laissant aux vaincus leurs lois, leurs usages, et le libre exercice de leur religion.

Au milieu de tant de troubles, de crimes, de calamités, le vieux Mulei-Hassem mourut de douleur (J. C. 1485. Hég. 890.), ou par les coups de son frère; Ferdinand se rendit maître de toute la partie occidentale du royaume; et Boabdil convint avec Zagal de partager le peu qui restoit de cet état désolé. Grenade appartint à Boabdil, Guadix et Almérie furent cédées, à Zagal. La guerre n'en continua pas moins: et le coupable Zagal, désespérant de conserver ce qu'il avoit, vendit ses places à Ferdinand pour une pension annuelle. Le traité fut signé; les Rois catholiques prirent possession de ces villes. Le traître Zagal ne rougit pas d'accepter un emploi dans l'armée chrétienne pour porter les derniers coups à sa patrie et à son neveu. (J. C. 1490. Hég. 895.)

Boabdil règne seul à Grenade.

Enfin, il ne restoit plus aux Musulmans que la seule cité de Grenade. Boabdil y règnoit encore; et ce prince malheureux, aigri par ses infortunes, tournoit sa rage contre ses sujets, qu'il gouvernoit en tyran. Les Rois de Castille et d'Aragon, malgré leur prétendue alliance avec ce foible monarque, l'envoyèrent sommer de remettre en leurs mains sa capitale, selon le traité secret qu'ils disoient être fait entre eux. Boabdil éclata contre tant de perfidie. Mais il n'étoit plus temps de se plaindre: il falloit combattre, ou cesser de régner. Le Roi Maure prit au moins le parti le plus généreux: il résolut de se défendre. Ferdinand, à la tête d'une armée de soixante mille hommes, l'élite des deux royaumes, vint mettre le siège devant Grenade le 9 Mai 1491. (Hég. 897).

Siége de Grenade.

Cette grande ville, comme je l'ai dit, étoit défendue par de forts remparts, flanqués de mille trente tours, et par une foule d'ouvrages entassés les uns sur les autres. Malgré les guerres civiles qui l'avoient inondée de sang, elle renfermoit encore plus de deux cent mille habitans. Tout ce qui restoit de braves guerriers attachés à leur patrie, à leur religion, à leurs lois, s'étoit réuni dans ses murs. Le désespoir doubloit leur force; et, sous un autre chef que Boabdil, ce désespoir auroit pu les sauver. Mais

ce Roi, foible et féroce, sur un soupçon, sur le moindre indice, faisoit périr par le fer des bourreaux ses plus fidèles défenseurs : il étoit l'objet de la haine et du mépris des Grenadins, qui l'avoient surnommé *Zogoybi*, c'est-à-dire, *le petit roi.* Toutes les tribus de Grenade, surtout celle des Abencerrages, étoient mécontentes et découragées. Les Alfaquis, les Imans, prédisoient à haute voix la fin de l'empire des Maures ; et la seule horreur que l'on avoit encore pour le joug des Espagnols soutenoit un peuple indigné contre ses ennemis et contre son Roi.

Isabelle se rend au camp.

Les troupes de Ferdinand, au contraire, ivres de leurs succès passés, se regardant comme invincibles, croyoient marcher à une conquête certaine. Elles se voyoient guidées par des chefs qu'elles adoroient : Ponce de Léon, marquis de Cadix, Henri de Gusman, duc de Médina Sidonia, Mendoze, Aguilar, Villena, surtout Gonzalve de Cordoue, beaucoup d'autres fameux capitaines, suivoient un Roi victorieux. Isabelle, dont les vertus commandoient la vénération, dont la grâce, l'affabilité savoient attirer l'amour, s'étoit rendue au camp de son époux avec l'infant, les infantes, avec la plus brillante cour qui fût alors dans toute l'Europe. Cette grande Reine faisoit plier aux circonstances son humeur naturellement sévère : elle mêloit aux travaux guerriers les fêtes et les plaisirs. Les tournois délassoient des

combats; les illuminations, les danses, les jeux remplissoient les nuits d'été, si belles dans ces climats. Isabelle présidoit à tout: un seul mot de sa bouche étoit une récompense; un de ses regards faisoit un héros du dernier de ses soldats. L'abondance régnoit dans le camp; la joie, l'espoir, animoient tous les cœurs; tandis que, chez les Grenadins, la défiance mutuelle, la consternation générale, la certitude de manquer de vivres, avoient glacé tous les courages.

Isabelle bâtit une ville.

Le siége dura cependant près de neuf mois. Ferdinand ne tenta point d'assaut contre une place si bien fortifiée: après avoir dévasté les environs, il attendit patiemment que la faim lui livrât Grenade; content de foudroyer les remparts, de repousser les fréquentes sorties des Maures, il n'engagea point d'action décisive, et resserra chaque jour davantage l'ennemi qui ne pouvoit lui échapper. Un accident, pendant la nuit, mit le feu aux tentes d'Isabelle; l'incendie consuma tout le camp. Boabdil n'en profita point. La Reine voulut qu'à la place de ce camp brûlé, les Espagnols bâtissent une ville (*), afin de faire voir aux Musulmans que le siége ne seroit jamais levé. Cette idée grande, extraordinaire, digne du génie d'Isabelle, fut exécutée en quatre-

(*) Histoire de Ferdinand et d'Isabelle, Mariana, Garibai, Ferreras, etc.

vingts jours. Les Espagnols s'établirent dans la nouvelle cité, qui fut fermée de murailles. Elle subsiste encore aujourd'hui; et porte le nom de *Santa-Fé,* que lui donna la pieuse Reine.

Grenade capitule.

Enfin pressés par la famine, battus le plus souvent dans les petites combats qui se livroient sans cesse sous leurs murs, abandonnés par l'Afrique, qui ne tenta aucun effort pour les sauver, les Maures sentirent la nécessité de se rendre. Gonzalve de Cordoue fut chargé par les Rois de régler les articles de la capitulation. Elle portoit que les Grenadins reconnoîtroient pour leurs Rois Ferdinand et Isabelle, ainsi que leurs successeurs à la couronne de Castille; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers Chrétiens; que les Maures toujours gouvernés selon leurs lois, conserveroient leurs coutumes, leurs juges, la moitié de leurs mosquées, et le libre exercice de leur culte; qu'ils pourroient garder ou vendre leurs biens, et se retirer en Afrique ou dans tel autre pays qu'ils choisiroient, sans que jamais les Castillans pussent les forcer de quitter l'Espagne; que Boabdil jouiroit, dans les Alpuxares, d'un riche et vaste domaine dont il disposeroit à son gré.

Boabdil sort de Grenade.

Telle fut la capitulation, que les Espagnols observèrent mal. Boabdil l'exécuta quelques jours

avant le terme convenu, parce qu'il apprit que son peuple, soulevé par les imans, vouloit rompre la négociation et s'ensevelir sous les ruines de Grenade. Le malheureux Roi se hâta de livrer aux Castillans l'Albayzin et l'Alhambra; il fut ensuite porter les clefs à Ferdinand (J. C. 1492. Hég. 898.) et ne rentra plus dans la ville. Bientôt, suivi de sa famille et d'un petit nombre de serviteurs, il prit le chemin du triste domaine qu'on lui donnoit pour un royaume. Arrivé sur le mont Padul, d'où l'on découvre Grenade, il jeta sur elle un dernier regard, et les larmes baignèrent son visage. *Mon fils,* lui dit sa mère Aïxa, *vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme.* Cet infortuné ne put vivre sujet dans le pays où il avoit régné : il passa peu de temps après en Afrique, et fut tué dans un combat.

Les Espagnols entrent dans Grenade.

Isabelle et Ferdinand firent leur entrée à Grenade, le 2 Janvier, 1492, au bruit de leur artillerie, au milieu d'une double haie de soldats. La ville sembloit déserte; les Maures, retirés dans leurs maisons, fuyoient la présence de leurs vainqueurs, cachoient leurs larmes et leur désespoir. Les Rois allèrent d'abord à la grande mosquée, qui fut transformée en église, et où ils rendirent grâce à Dieu de tant de succès. Tandis qu'ils remplissoient ce pieux devoir, le comte de Tendilla, nouveau gouverneur

de Grenade, arboroit la croix triomphante, l'étendard de Castille et celui de Saint-Jacques sur la plus haute tour de l'Alhambra

Ainsi tomba cette ville fameuse; ainsi finit la puissance des Maures en Espagne, après avoir duré sept cents quatre-vingt-deux ans, depuis la conquête de Tarik.

Causes de la ruine des Maures.

On a dû remarquer, dans ce court précis, les principales causes de leur perte. La première étoit dans leur caractère, dans cet esprit d'inconstance, cet amour de nouveautés, cette inquiétude éternelle qui leur fit si souvent changer de rois, qui multiplia chez eux les factions, déchira leur empire par la discorde, et finit par les livrer à leurs ennemis, dénués des forces qu'ils avoient employées contre eux-mêmes. Ils avoient de plus à se reprocher leur goût pour la magnificence, pour les fêtes, pour les monumens, qui épuisoit le trésor public, tandis que leurs guerres continuelles laissoient à peine à la terre la plus fertile du monde le temps de reproduire des moissons toujours ravagées par les Espagnols. D'ailleurs ils manquoient de lois, seule base solide de la prospérité des nations; et leur gouvernement despotique, sous lequel les hommes n'ont point de patrie, faisoit regarder à chaque individu ses vertus ou ses lumières comme des moyens de considération personnelle, et non comme le patrimoine de l'état.

Qualités de cette nation.

Ces défauts, si dangereux et qui causèrent leur ruine, étoient rachetés par des qualités que les Chrétiens eux-mêmes leur reconnoissoient. Aussi braves, aussi sobres que les Espagnols, moins disciplinés, moins habiles, ils leur étoient supérieurs dans l'attaque. L'adversité ne les abattoit pas long-temps; ils y voyoient la volonté du ciel, et se soumettoient sans murmure. Le dogme de la fatalité contribuoit sans doute à leur donner cette vertu. Observateurs fervents de la loi de Mahomet, ils pratiquoient exactement le beau précepte de l'aumône (10) : ils donnoient aux pauvres non-seulement du pain, de l'argent, mais une portion de leurs grains, de leurs fruits, de leurs troupeaux, de toutes leurs marchandises. Dans les villes, dans les campagnes, les malades étoient recueillis, soignés, secourus avec une attentive piété. L'hospitalité, de tout temps si sacrée chez les Arabes, ne l'étoit pas moins à Grenade: ils se plaisoient à l'exercer; et l'on ne peut lire sans attendrissement le trait de ce vieillard Grenadin à qui un inconnu teint de sang et poursuivi par la justice vint demander un asile. Le vieillard le cache dans sa maison. Dans l'instant même la garde arrive en demandant le meurtrier et rapportant au vieillard le corps de son fils, que cet inconnu vient d'assassiner. Le malheureux père ne livra point son hôte; et quand la garde fut partie, *Sors de chez moi,* dit-il

à l'assassin, *pour qu'il me soit permis de te poursuivre.*

Révoltes des Maures.

Tels furent ces Maures célèbres, peu connus des historiens, qui les ont souvent calomniés. Après leur défaite, beaucoup d'entre eux se retirèrent en Afrique. Ceux qui restèrent à Grenade eurent à souffrir des persécutions L'article du dernier traité qui leur assuroit formellement la liberté de leur culte fut violé par les Espagnols : on les forçoit d'abjurer leur croyance par la gêne, par la crainte, par toutes sortes d'indignes moyens. Irrités de ce manque de foi, les Maures tentèrent de se soulever. Leurs efforts furent inutiles : (J. C. 1500.) Ferdinand lui-même marcha contre eux, fit passer au fil de l'épée ceux qu'il appeloit des rebelles, et le glaive à la main, donna le baptême à plus de cinquante mille vaincus.

Leur expulsion totale.

Les successeurs de Ferdinand, Charles-Quint, et surtout Philippe II, tourmentèrent de nouveau les Maures (*). L'inquisition fut établie en Grenade :

---

* Les édits de Charles-Quint, renouvelés et rendus plus sévères par Philippe II, réformoient entièrement la façon de vivre des Maures, leur prescrivoient d'adopter l'habit et le langage Espagnols, défendoient à leurs femmes d'aller voilées, leur interdisoient l'usage des bains, les danses de leur pays, et ordonnoient que tous leurs enfans, depuis cinq ans jusqu'à

la terreur, la délation, les supplices, furent employés pour les convertir; on leur arrachoit leurs enfans pour les élever dans la foi d'un Dieu qui détesta toujours la violence, qui ne prêcha que la paix; on les dépouilloit de leurs biens; on les accusoit sur le moindre prétexte. Réduits au désespoir, ils prirent les armes; (J. C. 1569) et la plus terrible vengeance fut exercée par eux contre les prêtres Chrétiens. Le nouveau roi qu'ils avoient choisi, nommé Mahomet-ben-Ommiah, qui se disoit du sang des Ommiades, livra plusieurs combats dans les Alpuxares, et s'y soutint deux ans malgré ses revers. Il fut assassiné par les siens. Son successeur eut le même sort; et les Maures furent forcés de reprendre un joug que leur révolte rendit plus pesant. Enfin le Roi Philippe III les chassa tout-à-fait d'Espagne; (1609) et la dépopulation causée par ce fameux édit fit à cette grande monarchie une plaie qui saigne encore. Plus de cent cinquante mille de ces infortunés passèrent par la France, où notre bon Henri IV les fit traiter avec humanité. Quelques autres, en petit nombre, restèrent et sont encore cachés dans les montagnes des

---

quinze, fussent enregistrés pour être envoyés dans des écoles catholiques, etc.

(*Recherches Historiques sur les Maures*, par M. Chénier, tome II, *Guerra de Grenada* de D. Diego de Mendoza, lib. I.)

Alpuxares : mais la plupart allèrent se fixer en Afrique, où ce peuple malheureux traîne aujourd'hui sa triste existence sous le despotisme des rois de Maroc, et demande tous les Vendredis à son Dieu de le ramener à Grenade.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE.

NOTES

DU

PRÉCIS HISTORIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

(1) Page 10. *Les historiens*, etc.

Mariana, Garibai, Ferreras, Zurita, sont des historiens très-estimables. Le premier surtout, qui s'étoit nourri de la lecture des anciens, écrit souvent avec l'éloquence et le talent de Tite Live : il semble avoir étudié la manière de cet admirable historien, et n'a pas moins de goût que lui pour les prodiges. Tous ces auteurs, en général passionnés pour la gloire de leur nation, sont quelquefois injustes pour les autres peuples : ils oublient souvent que, si l'amour de la patrie est une des premières vertus de l'homme, l'amour de la vérité est le premier devoir d'un écrivain.

(2) Page 10. *Les écrivains*, etc.

Croiroit-on que la plupart des historiens Arabes ne disent pas un seul mot de la fameuse bataille de Tours! *Hidjazi* rapporte simplement que Charles, roi des François, voyant les Arabes au milieu de la France, ne voulut point les combattre, dans l'espoir que leurs divisions les détruiroient. " En effet," ajoute cet historien, " les Arabes de Damas et de " l'Yémen, les Bérébères et les Modarites, se brouil-

" lèrent, se firent la guerre, et la conquête de la
" France fut manquée."

(Cardonne, Histoire d'Afrique, tome II p. 130.)

Les Lacunes qu'on trouve chez eux ont quelquefois des motifs plus puissans que leur vanité: plusieurs de leurs princes, entre autres ceux de la Dynastie des *Almohades*, qui régnoient en Afrique dans le douzième siècle, défendirent, sous peine de mort, d'écrire les annales de leur règne. Novaïri rapporte qu'un de ces princes fit punir du dernier supplice un auteur coupable de ce crime. Cette atroce imbécillité semble une espece de justice que le despotisme se rend à lui-même.

(3) Page 11. *Dans les romans*, etc.

Les romans qui méritent quelque estime peignent toujours fidèlement les mœurs du peuple chez qui se passe la scène. Celui de *Las guerras civiles de Granada*, par Ginez Perez de Hita, que je crois traduit, ou au moins imité de l'Arabe, à travers des longueurs et du mauvais goût, fait beaucoup mieux connoître les Maures que tout ce qu'on en peut lire dans les historiens Espagnols. Il m'a été d'un grand secours pour mon ouvrage, et je n'ai pas hésité d'y prendre tout ce qui convenoit à mon sujet.

J'ai encore trouvé des détails sur les Grenadins dans un immense recueil d'anciennes romances Castillanes, intitulé: *Romancero general*, dont je parle dans ce précis. Mais c'est à un littérateur Espagnol que j'ai eu les plus grandes obligations: Don Juan Pablo Forner, fiscal de Sa Majesté Catholique à l'audience de Séville, et aussi distingué par son érudition que par son talent pour la poésie, a bien voulu m'indiquer les sources où je pouvois puiser, et m'a fourni plusieurs mémoires. Je me plais à publier ma reconnoissance pour Don Juan Pablo Forner, qui, me faisant riche de ses lumières, m'a épargné beaucoup de fautes par ses conseils.

(4) Page 12. *Depuis la fin*, etc.

J'ai pris soin de joindre toujours à la date de notre ère la date de l'hégire des Musulmans. Quelques historiens Espagnols, comme Garibai, ne sont pas d'accord avec les historiens Arabes sur ces années de l'hégire. J'ai cru devoir suivre l'autorité des Arabes, et je m'en suis tenu à la chronologie de M. Cardonne, qui m'a plusieurs fois assuré lui-même avoir mis une grande exactitude dans ce calcul. Je l'ai pourtant quelquefois corrigé par *Ferreras*. Les noms propres Arabes, soit par la difficulté de leur prononciation, soit par l'ignorance de l'orthographe, varient encore davantage dans les différens auteurs ; alors j'ai toujours choisi les noms les plus connus et les plus doux. Le tableau chronologique des souverains Maures, que j'ai mis à la tête de mon livre, doit éclaircir beaucoup de doutes à ce sujet.

(5) Page 15. *Jusqu'à ce qu'ils*, etc.

Le mot *Islamisme* vient d'*eslam*, qui veut dire, *consécration à Dieu*. Tout cet abrégé des principes de la religion Musulmane n'est composé que de phrases rapprochées, mais prises mot à mot dans le Koran, chapitres *de la Vache, du Voyage, des Femmes, de la Fumée, de la Conversion, de la Table*. Ces préceptes s'y trouvent noyés dans une foule d'absurdités, de répétitions, d'idées incohérentes : mais l'ouvrage entier étincelle souvent de verve, et la morale en est pure. Mahomet n'y parle jamais ; c'est toujours l'ange Gabriel qui lui apporte la parole de Dieu : le prophète écoute et répète. L'ange prend soin d'entrer dans tous les détails qui concernent non-seulement la religion, mais la législation et la police : voilà pourquoi chez les Musulmans, le Koran est à la fois le code des lois sacrées et civiles. La moitié du livre est en vers, l'autre moitié en prose poétique. Mahomet étoit un grand poète ; talent si estimé dans l'Arabie, que les

peuples se rassembloient à la Mecque pour juger les différens poèmes que les auteurs venoient afficher dans les murs du temple de la Caaba : le vainqueur étoit couronné avec une grande solennité. Lorsque Mahomet y fit afficher le second chapitre du Koran, *Labid ebn rabia,* le plus fameux poète de ce temps déchira l'ouvrage qu'il avoit mis en concurrence, et s'avoua vaincu par le prophète.

(Du Royer, Vie de Mahomet; Savary, Traduction du Koran)

(6) Page 17. *Il mourut à Médine,* etc.

Mahomet ne fut point un monstre de cruauté, comme tant d'écrivains nous l'ont dépeint : il fit souvent grâce aux vaincus : il pardonna même des injures personnelles. Caab, fils de Zohaïr, qui avoit été l'un de ses ennemis les plus ardens, et dont la tête étoit proscrite, osa paroître tout-à-coup dans la mosquée de Médine au moment où Mahomet prêchoit le peuple. Caab récita des vers qu'il avoit faits à la louange du prophète. Celui-ci les entendit avec transport, embrassa Caab, se dépouilla de son manteau et l'en revêtit. Ce manteau fut depuis acheté par un Calife à la famille du poète la somme de vingt mille drachmes, et devint l'ornement des souverains de l'Asie, qui ne le portoient qu'aux fêtes solennelles.

Les derniers instans de Mahomet prouvent qu'il étoit bien loin d'avoir une âme cruelle. La veille de sa mort, il se leva, se rendit à la mosquée appuyé sur le bras d'Ali, monta dans la tribune, fit la prière, et dit ces paroles : " Musulmans, je vais " mourir : personne ne doit plus me craindre. Si " j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, voilà mon dos, " qu'il me frappe; si j'ai ravi son bien, voilà ma " bourse, qu'il se paye; si je l'ai humilié, qu'il " m'humilie, je me livre à votre justice." Le peu-

ple éclatoit en sanglots. Un seul homme vint lui demander trois drachmes. Mahomet, en les payant, voulut lui rendre l'intérêt. Ensuite il fit de tendres adieux à ces braves Médinois qui l'avoient si vaillamment défendu ; il donna la liberté à ses esclaves, régla l'ordre de ses funérailles ; et, quoiqu'il soutînt jusqu'au bout le caractère de prophète, en disant, même à l'agonie, qu'il s'entretenoit avec l'ange Gabriel, il n'en fut pas moins bon et sensible avec Fatime sa fille, avec son épouse chérie Aïezha, avec Ali, Omar, ses disciples et ses amis. La douleur et le deuil furent universels dans l'Arabie : le peuple poussoit des hurlemens et se rouloit sur la poussière ; Fatime mourut de désespoir. Le poison qui termina les jours du prophète lui avoit été donné, quelques années auparavant, par une Juive nommée Zaïnab, dont le frère avoit été tué par Ali. Cette femme vindicative empoisonna un agneau rôti qu'elle servit à Mahomet. A peine le prophète en eut mis un morceau dans sa bouche, qu'il le rejeta, en criant que ce mouton étoit empoisonné. Mais, malgré cette promptitude, malgré les remèdes qu'il fit, le poison étoit si violent, qu'il en souffrit toute sa vie, et en mourut quatre ans après, dans la soixante-troisième année de son âge.

Le respect, la vénération des Orientaux pour Mahomet ne peut se comprendre. Leurs docteurs ont écrit que le monde fut fait pour lui, que la première chose que Dieu créa fut la lumière, et que cette lumière devint la substance de l'âme de Mahomet, etc. etc. Quelques-uns ont soutenu que le Koran étoit incréé ; d'autres ont adopté l'opinion contraire ; de là une foule de commentateurs et de sectes ; de là des guerres de religion qui ont couvert l'Asie de sang.

(Marigny, Hist. des Arabes, Savary, Vie de Mahomet, d'Herbelot, Bibl. orientale.)

(7) Page 17. *Kaled*, etc.

Les faits d'armes de ce Kaled, rapportés par les historiens les plus authentiques, ressemblent à ceux des héros de roman. D'abord, ennemi de Mahomet, il vainquit le prophète au combat d'*Ahed*, le seul où Mahomet ait été vaincu. Devenu depuis zélé Musulman, il soumit les peuples qui se révoltèrent après la mort de Mahomet, battit les armées d'Héraclius, conquit la Syrie, la Palestine, une partie de la Perse; et sortit vainqueur d'une foule de combats singuliers qu'il proposoit toujours aux généraux ennemis. Un trait de lui fera connoître son caractère. Il assiégeoit la ville de Bostra. Le gouverneur Grec, nommé Romain, feignit de vouloir faire une sortie, et vint ranger ses troupes en bataille devant l'armée Musulmane. Au moment où le signal alloit se donner, il fit demander une conférence à Kaled. Les deux guerriers s'avancèrent aussitôt au milieu de l'espace qui séparoit les deux armées. Romain dit au Musulman qu'il étoit décidé à lui livrer sa ville et même à embrasser l'islamisme; mais il ajouta qu'il craignoit que ses soldats, dont il n'étoit pas fort estimé, ne voulussent attenter à ses jours, et qu'il supplioit Kaled de lui donner les moyens d'échapper à leur vengeance.

Le meilleur de tous, lui répondit Kaled, c'est de vous battre tout-à-l'heure avec moi. Cette marque de courage vous attirera le respect de vos troupes, et nous pourrons ensuite traiter ensemble.

A ces mots, sans attendre la réponse de Romain, Kaled tire son cimeterre, et attaque le malheureux gouverneur, qui se défend d'une main tremblante. A chaque coup que lui portoit Kaled, Romain lui disoit: voulez-vous donc me tuer! Non, répondoit le Musulman: tout ce que j'en fais n'est que pour vous attirer de l'honneur: et plus vous recevrez de coups, plus vous acquerrez d'estime. Enfin il aban-

donna Romain tout meurtri, s'empara bientôt de sa ville ; et lorsqu'il vit le gouverneur, il lui demanda comment il se portoit.

(Marigny, Histoire des Arabes, tom. I.)

(8) Page 19. *Les Tribus*, etc.

Les Bérébères ont donné leur nom à cette partie de l'Afrique que nous appelons *Barbarie*. On les regarde avec beaucoup de vraisemblance comme les descendans des premiers Arabes venus avec Melek Yafrik, et confondus avec les anciens Numides. Leur langue, qui diffère de celle des autres peuples, pourroit bien être une corruption de la langue Punique : c'est l'opinion de M. Chénier. Quoiqu'il en soit, les Bérébères existent encore dans le royaume de Maroc, divisés par tribus, errant dans les montagnes, ne s'alliant jamais avec les Maures qu'ils n'aiment point, soumis au Roi de Maroc comme au chef de leur religion, mais bravant son autorité quand il leur plaît. Redoutables par leur nombre, par leur courage, par leur amour de l'indépendance, ils ont conservé leurs antiques mœurs, que l'on trouvera détaillées au septième livre de mon ouvrage, d'après ce que j'ai trouvé dans *Léon l'Africain, Marmol, M. Chénier*, etc.

(9) Page 22. *Tarik*, etc.

Tarik vint aborder au mont de Calpé et prit la ville d'Héraclée, à laquelle les Arabes donnèrent le nom de *Djebel Tarik*. Nous en avons fait *Gibraltar*.

(10) Page 25. *Sous le califat*, etc.

Ce calife, le neuvième des Ommiades, eut une fin qui mérite au moins de la pitié. Il s'amusoit un jour à jeter des grains de raisin à son esclave chérie, nommé *Hababah*, qui les recevoit dans sa bouche. Malheureusement un de ces grains, beaucoup plus gros en Syrie qu'en Europe, s'arrêta dans le gosier d'Hababah et l'étouffa sur-le-champ. Yésid au dé-

sespoir ne voulut jamais permettre qu'on enterrât l'objet de son amour : il garda son corps huit jours entiers dans sa chambre, sans vouloir le quitter un instant. Enfin, obligé, par la corruption, de consentir à s'en séparer, il mourut de sa douleur, après avoir ordonné qu'on l'inhumât dans le tombeau de sa chère Hababah.

(Marigny, Histoire des Arabes, d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, etc.)

SECONDE ÉPOQUE.

(1) Page 31. *Ali.* . . . . etc.

Trois *Karégites* (on appeloit ainsi une secte de Musulmans plus fanatiques que les autres) voyant l'empire des Arabes troublé par les querelles d'Ali, de Moavias et d'Amrou, crurent faire une chose agréable à Dieu et rendre la paix à leur patrie en assassinant à la fois ces trois rivaux. L'un d'eux courut à Damas, blessa l'usurpateur Moavias, par derrière : mais la blessure ne fut pas mortelle. Celui qui s'étoit chargé de tuer Amrou, poignarda par une méprise un des amis de ce rebelle. Le troisième vint frapper Ali comme il entroit dans la mosquée : et le vertueux calife fut le seul qui n'échappa point à son assassin.

(Marigny, Histoire des Arabes, tom. II.)

(2) Page 31. *Mervan II*, etc.

Ce Mervan fut surnommé *Alhémar*, c'est-à-dire, l'âne, surnom qui dans l'Orient, n'a rien que de fort honorable, d'après l'estime singulière qu'on a pour ces animaux infatigables et patiens. L'Arioste a pris dans l'histoire de ce calife le touchant épisode d'Isabelle de Galice. Mervan, étant en Egypte, de-

vint épris d'une religieuse Chrétienne, et voulut lui faire violence. La chaste fille, pour sauver sa pudeur, lui promit un onguent qui rendoit invulnérable, et s'engagea d'en faire l'épreuve sur elle-même. Après s'être frotté le cou de cet onguent, elle dit au calife de frapper hardiment, et le barbare lui coupa la tête.

(D'Herbelot, Bibliothèque Orientale.)

(3) Page 32. *Les noms,* etc.

Haroun al Raschild, c'est-à-dire, Haroun le juste, obtint une grande gloire dans l'Orient, qu'il dut sans doute en partie, ainsi que son beau surnom, à la protection qu'il accordoit aux gens de lettres. Ses victoires et son amour pour les sciences prouvent qu'Haroun n'étoit pas un homme ordinaire : mais sa cruauté pour les Barmécides ternit l'éclat de ses grandes actions. Cette illustre famille, issue des anciens rois de la Perse, avoit rendu les services les plus signalés aux califes, et s'étoit attiré le respect, l'amour de tout l'empire. Giaffar Barmécide, qui passoit pour le plus vertueux des Musulmans et pour le meilleur écrivain de son siècle, étoit le visir d'Haroun. Il conçut un violent amour pour la belle Abassa, sœur du calife. La princesse aima Giaffar ; et le calife, qui avoit pour sa sœur au moins une amitié fort jalouse, vit avec peine ces amours. Cependant il consentit à leur hymen : mais, par un caprice digne d'un despote d'Orient, il exigea que l'amoureux Giaffar lui fit serment de ne jamais user des droits d'époux. L'infortuné s'y soumit, et fut long-temps fidèle à sa promesse. Malheureusement Abassa, dont l'esprit et le talent pour la poésie étoient fort célèbres, lui écrivit un jour ces vers, rapportés par Abou-Agelah, historien Arabe, et que je ne fais que rimer :

La sévère pudeur me prescrivoit la loi
De te cacher le feu qui consume mon âme :
Mais il éclate malgré moi ;
Je cède en rougissant à ma brûlante flamme.
Déchire ce billet que je baigne de pleurs ;
Soit de honte ou d'amour il faudra que j'expire :
Pouvois-je mourir sans te dire
Que c'est pour toi seul que je meurs?

Giaffar, ne se possédant plus, courut chez son épouse, et oublia son serment. Bientôt après, Abassa fut obligée de prendre des précautions pour cacher sa grossesse à son frère. Tout réussit : elle accoucha secrètement d'un fils que l'on envoya nourrir à la Mecque. Quelques années après, Haroun alla faire son pélérinage dans cette ville, et sut, par une esclave perfide, toutes les circonstances du parjure de Giaffar. L'atroce Haroun (on auroit peine à le croire, si ce fait n'étoit authentique dans tout l'Orient), fit jeter sa sœur dans un puits, fit couper la tête à Giaffar, et ordonna qu'on mît à mort tous les parens de l'infortuné Barmécide. Son père Jahiah, vieillard vénérable, adoré de tout l'empire, qu'il avoit gouverné long-temps, reçut le trépas avec une constance héroïque. Avant de mourir il écrivit ce peu de mots au calife :

" L'accusé passe le premier ; l'accusateur le sui-
" vra dans peu. Tous deux paroîtront devant un
" juge que les procédures ne peuvent tromper."

L'implacable Haroun poussa la démence jusqu'à défendre que l'on parlât des Barmécides. Un Musulman, nommé Mundir, osa braver cette loi, et fit publiquement leur éloge. Le calife l'envoya chercher, et le menaça du supplice. Vous pouvez, lui répondit Mundir, me faire taire en me donnant la mort, et vous n'avez que ce moyen ; mais vous ne pouvez pas faire taire la reconnoissance de tout l'empire pour ces vertueux ministres ; et les débris mêmes des monumens qu'ils ont élevés, et que vous détruisez, parleront malgré vous de leur gloire.

Haroun, touché de ces paroles, lui fit donner une assiette d'or. Mundir, en la recevant, s'écria : Voici encore un bienfait des Barmécides !

Tel fut ce fameux Haroun qui portoit le surnom de juste.

Almamon son fils n'eut point de surnom, et fut le plus vertueux, le plus sage, le meilleur des hommes. On en peut juger par ce mot de lui. Ses visirs le pressoient de punir de mort un de ses parens qui s'étoit fait proclamer calife et avoit porté les armes contre lui. Almamon ne voulut jamais y consentir, et leur dit, les larmes aux yeux : " Ah ! si " l'on savoit combien j'ai de plaisir à pardonner, " tous ceux qui m'ont offensé viendroient me faire " l'aveu de leurs fautes."

Ce prince adorable fit fleurir les sciences et les beaux arts : son règne est la plus belle époque de leur gloire chez les Arabes.

(Marigny, Histoire des Arabes, d'Herbelot, Bibliothèque orientale.)

(4) Page 34. *Des irruptions,* etc.

Les historiens ne sont point d'accord sur l'époque où Charlemagne vint en Espagne. Il paroît que ce fut sous le règne d'Abdérame I que cet empereur passa les Pyrénées, prit Pampelune, Saragosse, et fut battu dans sa retraite aux défilés de Roncevaux, lieu si célèbre dans les romans par la mort de Roland.

(5) Page 38. *Un gouvernement,* etc.

Les anciennes lois d'Aragon, connues sous le nom de Fore de Sobrarbe, limitoient la puissance des souverains en lui donnant un contrepoids dans celle des Ricos Hombres et du magistrat qui s'appeloit le Justice. Tout le monde connoît la formule du serment que les états d'Aragon prêtoient à leur roi : Nos que valemos tanto como vos, que podemos mas que vos, os hazemos nuestro rei, con tal que guardeis nuestros fueros ; sino no.

(6) Page 39. *L'école célèbre,* etc.

L'école de musique, fondée à Cordoue par Ali-Zériab, produisit le fameux Moussali, que les Orientaux regardent comme leur plus grand musicien. Cette musique ne consistoit point, comme la nôtre, dans l'accord de différens instrumens, mais simplement dans des airs doux et tendres que le musicien chantoit en s'accompagnant du luth. Quelquefois on réunissoit plusieurs voix et plusieurs luths ensemble pour exécuter les mêmes airs à l'unisson. Cette musique suffisoit et suffit encore à des peuples passionnés pour la poésie, et dont le premier besoin, lorsqu'ils écoutent une voix, est d'entendre les vers qu'elle chante. Ce Moussali, qui fut élève d'Ali-Zériab à Cordoue, devint ensuite, par son talent, le favori d'Haroun al Raschild. On raconte que ce calife, s'étant brouillé avec une de ses favorites, nommée Mariah, tomba dans une mélancolie, qui faisoit craindre pour ses jours. Giaffar le Barmécide, son premier calife, pria le poète Abbas-ben-ahnaf de faire des vers sur cette brouillerie. Ces vers furent chantés par Moussali devant le calife, qui fut tellement touché des pensées du poète et des accens du musicien, qu'il courut sur-le-champ aux genoux de sa maîtresse demander et donner pardon. Mariah reconnoissante envoya vingt mille drachmes d'or au poète et à Moussali ; Haroun leur en fit donner quarante mille.

(Cardonne, Histoire d'Afrique, livre II.)

(7) Page 43. *La statue,* etc.

Mahomet, par horreur pour l'idolâtrie, défend à son peuple, dans l'Alcoran, toute figure imitée : mais ce précepte ne fut jamais bien observé. Les califes d'Orient faisoient mettre sur leurs monnoies l'empreinte de leur image, comme on peut le voir dans les médailles que conservent quelques curieux : un des

côtés représente la tête du calife, l'autre porte son nom et des passages de l'Alcoran. Dans le palais de Bagdad, de Cordoue, de Grenade, il y avoit plusieurs figures d'animaux et beaucoup de sculptures en marbre et en or.

(Cardonne, Histoire d'Afrique, livre II.)

(8) Page 46. *Le roi de l'Europe,* etc.

On peut juger de cette opulence par le présent que reçut Abdérame III d'un de ses sujets nommé Abdoulmelek-ben-Chéid, qui fut élevé à la dignité de premier visir. Voici quel fut ce présent, tel que le rapporte Ibn Kalédan; historien Arabe : 400 liv. d'or vierge, 420,000 sequins en lingots d'argent, 420 livres de bois d'aloès, 500 onces d'ambre gris, 300 onces de camphre, 30 pièces de drap d'or et de soie, 10 fourrures de martre du Korassan, 100 autres fourrures de martre plus commune, 48 housses de chevaux traînantes, tissues d'or de Bagdad, 4000 livres de soie, 30 tapis de Perse, 800 armures de fer pour des coursiers, 1000 boucliers, 100,000 flèches, 15 chevaux Arabes pour le calife, 100 autres pour ses officiers, 20 mules avec leurs selles et housses traînantes, 40 jeunes garçons et 20 jeunes filles d'une rare beauté.

(Cardonne; Histoire d'Afrique, livre II.)

(9) Page 54. *Le foible calife,* etc.

C'est à-peu-près vers ce temps qu'arriva la fameuse aventure des sept enfans de Lara, si célébrée par les historiens et par les romanciers Espagnols. Ces jeunes guerriers étoient sept frères, fils de Gonzalve Gustos, proche parent des premiers comtes de Castille et seigneurs de Salas de Lara. Le beau-frère de Gonzalve Gustos, nommé Ruy Velasquez, excité par les horribles conseils de sa femme Dona Lambra, qui prétendoit avoir à se plaindre du plus jeune des sept frères, médita contre eux une vengeance

atroce. Il commença par envoyer leur père Gonzalve en ambassade au roi de Cordoue, avec des lettres particulières dans lesquelles il prioit le calife de faire périr cet ennemi des Musulmans. Le calife ne voulut point commettre ce crime; il se contenta de retenir Gonzalve en prison. Pendant ce temps le perfide Velasquez, sous prétexte d'aller attaquer les Maures, conduisit ses sept neveux dans une ambuscade, où, les ennemis les ayant enveloppés, ils périrent tous jusqu'au dernier, après des exploits admirables et avec des circonstances qui rendent cette histoire infiniment touchante. Cet oncle barbare envoya les têtes des sept infortunés dans le palais de Cordoue, et les fit présenter à leur père dans un plat d'or couvert d'un voile. Le père, en découvrant ce plat, tomba privé de sentiment. Le calife, indigné contre Velasquez, rendit à Gonzalve la liberté. Mais Velasquez étoit trop puissant pour que Gonzalve pût espérer de le punir. Il le tenta vainement; la vieillesse lui avoit ôté ses forces. Solitaire avec son épouse, il pleuroit ses enfans, et demandoit au ciel de les suivre au tombeau, lorsqu'il lui vint un vengeur sur lequel il ne comptoit pas.

Gonzalve, pendant qu'il étoit prisonnier à Cordoue, avoit été l'amant heureux de la sœur du roi Musulman. Cette princesse, après son départ, étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit appelé *Mudarra Gonzalve.* Parvenu à l'âge de quinze ans, ce fils, instruit du nom de son père, et du forfait de Velasquez; ce fils, né pour être un héros, résolut de venger ses frères. Il part de Cordoue, va défier Velasquez, le tue, lui coupe la tête, et la porte au vieillard Gonzalve, en lui demandant de le reconnoître et de le faire Chrétien. L'épouse de Gonzalve consentit avec transport à devenir la mère de ce brave bâtard. Mudarra fut adopté solennellement par les deux époux. La femme de Velasquez fut lapidée et brûlée. C'est de ce Mudarra Gonzalve que se pré-

tendent issus les Manrique de Lara, l'une des plus grandes maisons d'Espagne.

(Mariana, Hist. d'Espagne, liv. VIII, chap. 9; Garibai, Compend. Histor. tom. I. lib. 10.)

TROISIÈME ÉPOQUE.

(1) Page 58. *Trois évêques*, etc.

Ces trois évêques, morts en combattant pour les Musulmans à la bataille d'Albakara, donnée en 1010, étoient Arnaulphe, évêque de Vic; Accio, évêque de Barcelonne; et Othon, éveque de Gironne.

(Mariana, Hist. d'Espagne, liv. VIII. ch. 10.)

(2) Page 61. *Toujours prêt*, etc.

Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le Cid, si connu par ses amours avec Chimène, et son duel avec le comte de Gormas, a été le sujet de beaucoup de poèmes, de romans et de romances Espagnoles. Sans adopter toutes les anecdotes extraordinaires que ces différens ouvrages rapportent de ce héros, il est prouvé, par le témoignage des historiens, que le Cid fut non seulement le plus brave, le plus redouté des chevaliers de son siècle, mais le plus vertueux, le plus généreux des hommes. Il s'étoit déjà rendu célèbre par ses exploits sous le règne de Ferdinand, premier roi de Castille, en 1060. Lorsque son fils Sanche II, voulut dépouiller sa sœur Urraque de la ville de Zamora, le Cid, avec une noble hardiesse, lui représenta qu'il faisoit une injustice, et qu'il violoit à la fois les droits du sang et les lois de l'honneur. L'impétueux Sanche exila le Cid, qu'il rappela bientôt par le besoin. Quand la mort de ce Sanche,

tué en trahison devant Zamora, eut donné le trône à son frère Alphonse VI, les Castillans désiroient que leur nouveau roi jurât solennellement qu'il n'avoit eu aucune part à l'assassinat de son frère. Personne n'osoit demander au Monarque ce redoutable serment ; le Cid, à l'autel même où Alphonse étoit couronné, le lui fit prononcer, en y mêlant des malédictions horribles contre les parjures. Alphonse ne lui pardonna jamais cette liberté : il exila bientôt le Cid, sous prétexte qu'il étoit entré sur les terres du roi de Tolède Almamon, son allié, où Rodrigue avoit, par mégarde, poursuivi quelques fuyards. Ce fut le temps de cet exil qui devint l'époque la plus glorieuse pour le Cid ; ce fut alors qu'il fit tant de conquêtes sur les Maures, aidé seulement des braves chevaliers que sa réputation attiroit sous ses drapeaux. Alphonse le rappela, lui rendit en apparence ses bonnes grâces : mais Rodrigue étoit trop franc pour soutenir long-temps la faveur. Banni de nouveau de la cour, il alla conquérir Valence ; et, maître de cette forte ville, de beaucoup d'autres, d'un vaste pays, il ne tenoit qu'à Rodrigue de se faire souverain : jamais il ne le voulut, il fut toujours le sujet fidèle d'Alphonse, quoiqu'Alphonse l'eût souvent offensé. Le Cid mourut à Valence en 1099, chargé de gloire et d'années. Il n'avoit eu qu'un seul fils qui fut tué jeune dans un combat. Les deux filles, Dona Elvire et Dona Sol, épousèrent deux princes de la maison de Navarre : et, par une longue suite d'alliances, elles se trouvent les aïeules des Bourbons, qui règnent aujourd'hui en France et en Espagne.

(Mariana, Hist. d'Espagne, liv. IX et X, Garibai, Compend. Histor. tom. II, lib. 2.)

(3) Page 62. *Plus féroces, etc.*

L'Histoire d'Afrique est une suite continuelle de meurtres. Les circonstances les plus atroces les accompagnent et les varient sans cesse : on frémit d'horreur à toutes les pages ; et, si l'on jugeoit l'humanité d'après ces sanglantes annales, on seroit tenté de penser que de toutes les bêtes féroces l'homme est la plus méchante et la plus cruelle. Dans la foule des scélérats Africains qui portèrent la couronne, on distingue un Abon Ishak, de la race des Aghlébites, qui, après avoir fait égorger un de ses frères, se plaisoit à verser lui-même le sang de ses propres enfans. La mère de ce monstre parvint avec peine à dérober à sa fureur seize jeunes filles qui lui étoient nées, en différens temps, de ses nombreuses épouses. Un jour, dinant avec Ishak, cette mère, qui croyoit avoir besoin de pardon, saisit le moment où son fils sembloit regretter de n'avoir plus d'enfans : tremblante, elle lui avoua qu'elle avoit sauvé seize de ses filles. Le tigre parut attendri, et désira de les voir. Elles vinrent : leur âge, leur grâce, touchèrent le féroce Ishak, il les caressa longtemps. Sa mère, pleurant de joie, se retira pour aller remercier Dieu de ce changement. Une heure après, des eunuques vinrent lui porter, par ordre du roi, les seize têtes des jeunes princesses.

Je pourrois citer plusieurs traits pareils de cet exécrable Ishak, attestés par les historiens. Il régna long-temps, fut heureux dans toutes ses guerres, et mourut de maladie.

(Cardonne, Hist. d'Afrique, liv. III.)

Le temps n'a point affoibli cette férocité sanguinaire qui semble dans les Africains être un vice inhérent au climat. De nos jours, Mulei-Abdalla, le père de Sidi Mahomet, le dernier roi de Maroc,

a renouvelé ces scènes d'horreur. Il pensa se noyer, un jour, en traversant une rivière. Un de ses nègres le secourut, et se félicitoit d'avoir eu le bonheur de sauver son maître. Mulei l'entendit, et tirant son sabre ; voyez, dit-il, cet infidèle qui croit que Dieu avoit besoin de lui pour conserver les jours d'un chérif ! En disant ces mots, il lui fendit la tête.

Ce même Mulei avoit un domestique de confiance qui le servoit depuis long-temps et que ce roi barbare sembloit aimer. Dans un moment de franchise, il pria ce vieux serviteur d'accepter deux mille ducats et de s'en aller, de peur qu'il ne lui prît envie de le tuer comme tant d'autres. Le vieillard embrassa ses genoux, refusa les deux mille ducats, et lui dit, avec des sanglots : qu'il aimoit mieux périr de sa main que d'abandonner son cher maître. Mulei y consentit avec peine. Quelques jours après, sans aucun motif, pressé de cette soif de sang dont les accès redoubloient quelquefois, Mulei tua d'un coup de fusil ce malheureux domestique, en lui disant qu'il avoit mal fait de ne pas accepter son congé.

(Recherches historiques sur les Maures, par M. Chénier, tom. III.)

Ces traits sont pénibles à rapporter : mais ils font connoître les mœurs, donnent de l'horreur pour le despotisme et de l'amour pour les lois ; ce qui n'est jamais inutile.

(4) Page 67. *Et jouit*, etc.

Averroès étoit de Cordoue, d'une des premières familles de cette ville. Sa traduction d'Aristote fut mise en Latin ; et nous n'avons eu pendant longtemps que cette version. Ses autres ouvrages, *de natura orbis*, *de re medica*, sont encore estimés des savans. Averroès est regardé, avec raison, comme

le premier des philosophes Arabes. Ils ne sont pas nombreux chez cette nation, où les prophètes et les conquérans ont été communs. Sa philosophie lui attira des malheurs. L'indifférence qu'il affectoit pour toutes les religions, à commencer par la sienne, excita contre lui les prêtres, les fanatiques, surtout ceux que ses talens rendoient jaloux : ils l'accusèrent devant l'empereur de Maroc, d'être un hérétique. Averroès fut condamné à faire amende honorable à la porte de la mosquée, et à recevoir sur le visage les crachats de tous les fidèles qui viendroient prier pour sa conversion. Il subit cet humiliant supplice, en répétant ces paroles : "Moriatur anima mea morte philosophorum."

(5) Page 72. *Et brise,* etc.

Ce roi de Navarre étoit Sanche VIII, surnommé le Fort. Ce fut en mémoire de ces chaînes brisées par lui à la bataille de Toloza, qu'il fit ajouter aux armes de Navarre les chaînes d'or qu'on y voit sur le champ de gueules.

(6) Page 76. *Cousin germain,* etc.

Blanche, mère de Saint Louis, étoit fille d'Alphonse le Noble, roi de Castille. Elle avoit une sœur nommée Bérengère, mariée au roi de Léon, et mère de Ferdinand III. Plusieurs historiens, entre autres Mariana et Garibai, soutiennent que Blanche étoit l'aînée de Bérengère. Par conséquent Saint Louis eût été l'héritier direct du trône de Castille. La France a conservé long-temps cette prétention. D'autres disent que Bérengère étoit l'aînée. Il est étonnant que ce point d'histoire n'ait pas été éclairci : mais il est simple que les droits de Ferdinand aient prévalu, puisqu'ils étoient soutenus de l'amour des Castillans.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

(1) Page 91. *Alphonse,* etc.

C'est cet Alphonse le Sage qui disoit en badinant, que s'il avoit été du conseil de Dieu dans le temps de la création, il lui auroit donné de bons avis. Cette plaisanterie lui a été durement reprochée par les historiens. Alphonse le Sage étoit grand astronome. Ses Tables Alphonsines lui ont acquis beaucoup de réputation. Son recueil de lois, intitulé *Las Partidas,* prouve que le bonheur de son peuple l'occupoit autant que l'étude. C'est dans ce recueil qu'on trouve ces mots remarquables, écrits par un roi dans le treizième siècle : Le despote arrache l'arbre, le sage monarque l'émonde.

(2) Page 93. *De se faire élire,* etc.

Alphonse le Sage avoit été élu empereur en 1257 ; mais il étoit trop loin de l'Allemagne, et trop occupé chez lui, pour soutenir cette élection. Il fit pourtant, en 1275, un voyage à Lyon, où le Pape Grégoire X étoit alors, pour plaider sa cause devant ce pontife. Le Pape décida pour Rodolphe de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche. Ainsi les Papes donnoient les couronnes.

(Révolutions d'Espagne, tom. I, liv. 3.)

(3) Page 94. *Sanche,* etc.

Ce Sanche, surnommé le Brave, qui porta les armes contre son père et parvint au trône après lui, n'étoit que le second fils d'Alphonse le Sage. L'aîné, Ferdinand de la Cerda, prince doux et vertueux, étoit mort à la fleur de ses jours, laissant au berceau deux enfans qu'il avoit eus de son épouse Blanche,

fille de Saint Louis, roi de France. Ce fut pour priver ces enfans de leurs droits à la couronne, que l'ambitieux Sanche fit la guerre à son père Il réussit dans ses criminels desseins : mais les princes de la Cerda, protégés par la France, l'Aragon, et ralliant autour d'eux tous les mécontens de Castille, furent la cause ou le prétexte de longues et sanglantes divisions.

(Mariana, tome I, liv. XIV, Garibai, Ferreras, etc.)

(4) Page 102. *Ferdinand IV*, etc.

Ferdinand IV, fils et successeur de Sanche le Brave, étoit encore enfant lorsqu'il monta sur le trône. Sa minorité fut très-orageuse : mais le génie et les grandes qualités de la Reine Marie sa mère vinrent à bout de calmer les factions. Il fut surnommé l'Ajourné, parce qu'ayant, dans un accès de colère, fait précipiter du haut d'un rocher deux frères du nom de Carvajal, accusés et non convaincus d'un assassinat, ces deux frères, au moment de mourir, protestèrent de leur innocence, en appelèrent aux lois et à Dieu, et ajournèrent l'emporté Ferdinand à comparoître dans trois jours devant le juge des rois. A cette époque précise, Ferdinand, qui marchoit contre les Maures, se retira pour dormir après son dîner et fut trouvé mort sur son lit. Les peuples d'Espagne ne doutèrent point que ce trépas subit ne fut un effet de la justice divine. Il eût été utile que les rois ses successeurs, et surtout Pierre le Cruel, en fussent persuadés.

(Mariana, tome I, livre XV, ch. 11.)

(5) Page 102. *Retiré*, etc.

Après que Sanche le Brave se fut emparé de Tariffe, les Africains vinrent l'assiéger. Ce fut

pendant ce siége qu'Alphonse de Gusman, gouverneur de la ville pour les Espagnols, donna un exemple d'héroïsme, digne de l'ancienne Rome, mais qui ne peut pas être jugé par les cœurs paternels. Le fils de Gusman fut pris dans une sortie. Les assiégeans le conduisirent sous les murailles, et menacèrent le gouverneur d'immoler ce fils, s'il ne se rendoit sur le champ. Gusman, pour toute réponse, leur jette un poignard et se retire des créneaux. Un moment après, il entend les Espagnols pousser de grands cris. Il accourt en demandant la cause de cette alarme : on lui dit que les Africains viennent d'égorger son fils. Dieu soit loué ! répond-il, j'avois pensé que la ville étoit prise.

(Révolutions d'Espagne, tome I, liv. IV.)

(6) Page 108. *La célèbre Inès*, etc.

La passion de Pierre de Portugal pour Inès de Castro fut portée à un tel excès, qu'elle excuse peut-être les atrocités que Pierre exerça contre les meurtriers de sa maîtresse. Ces meurtriers étoient trois principaux seigneurs Portugais, nommés Gonzalès, Pachéco et Coëllo : ils l'avoient poignardée eux-mêmes entre les bras de ses femmes. Pierre, qui n'étoit alors que prince de Portugal, sembla, dès ce moment, perdre la raison, et, de vertueux et doux qu'il avoit été jusqu'alors, il devint féroce et presque insensé. Il prit les armes contre son père, il mit à feu et à sang les provinces où les assassins avoient des biens ; et dès qu'il fut monté sur le trône, il exigea du roi de Castille Pierre le Cruel qu'il lui livrât Gonzalès et Coëllo, qui s'étoient réfugiés chez lui. Pachéco étoit en France, où il mourut. Pierre, maître de ses ennemis, leur fit subir les supplices les plus douloureux, leur fit arracher le cœur, tandis qu'ils étoient encore vivans, et voulut assister lui-

même à cet horrible spectacle. Après avoir assouvi sa vengeance, cet amant forcené de douleur et d'amour exhuma le corps d'Inès, le revêtit d'habits magnifiques, posa sa couronne sur ce front livide et défiguré, la proclama Reine de Portugal, et força les grands de sa cour à venir lui rendre leurs hommages.

(Histoire de Portugal, par Lequien de la Neuville, liv. II.)

(7) Page 110. *La plupart,* etc.

Après la prise de Grenade, le Cardinal Ximénès fit brûler tous les exemplaires de l'Alcoran qu'il put se procurer. Les soldats, ignorans ou superstitieux, prenoient pour l'Alcoran tout ce qui étoit écrit en Arabe, et jetèrent au feu une foule d'ouvrages en prose et en vers.

(8) Page 124. *Les Abencerrages,* etc.

Les habitans de Grenade, et tous les Maures en général, étoient divisés en tribus, composées des rejetons de la même famille. Ces tribus étoient plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérées; mais elle ne se confondoient point et ne se divisoient jamais. Chacune de ces tribus avoit un chef, qui étoit le descendant en droite ligne masculine de la première tige de la famille. A Grenade il y avoit trente-deux tribus distinctes. Les plus renommées étoient celles des Abencerrages, des Zégris, dont il sera beaucoup parlé dans cet ouvrage, des Alabez, des Almorades, des Vanégas, des Gomèles, des Abidbars, des Ganzuls, des Abenamars, des Aliatars, des Reduans, des Aldoradins, etc. Elles étoient souvent ennemies les unes des autres, et cette haine se transmettoit de père en fils, ce qui rendoit si fréquentes les guerres civiles.

(9) Page 126. *Isabelle....* etc.

Le mariage de Ferdinand et d'Isabelle se fit d'une manière singulière. Isabelle, après avoir été accordée avec le prince de Viane, Don Carlos, frère aîné de Ferdinand, et dont la vie, les malheurs, sont si intéressans dans l'histoire d'Espagne, après avoir été promise au grand-maître de Calatrave, Pachéco, recherchée par Alphonse, roi de Portugal, par le duc de Guienne, frère de Louis XI, roi de France, par le frère d'Edouard, roi d'Angleterre, Isabelle se décida pour le jeune Ferdinand, héritier du trône d'Aragon, et déjà roi de Sicile. Il falloit tromper le roi de Castille, Henri IV, qui s'opposoit formellement à ce mariage. L'archevêque de Tolède, Carillo, qui consuma sa longue vie dans les intrigues et dans les factions, se chargea de tout arranger. Il enleva d'abord Isabelle de la cour du roi son frère, et la mit en sûreté à Valladolid. Ensuite il fit arriver, dans le plus grand secret, le jeune Ferdinand, déguisé, suivi seulement de quatre cavaliers. Le mariage se fit tou de suite, le plus simplement et le plus secrètement possible. Les nouveaux époux, qui devoient un jour être maîtres des trésors du Nouveau-Monde, furent obligés d'emprunter à leurs serviteurs de quoi payer les modiques frais de leurs noces. Ils se séparèrent peu après; et, dès que le roi de Castille eut appris cet événement, les troubles, les factions, les guerres civiles éclatèrent.

Isabelle étoit un peu plus âgée que Ferdinand. Elle étoit petite, mais bien faite. Ses cheveux, au moins très-blonds, ses yeux verts et pleins de feu, son teint un peu olivâtre, ne l'empêchoient pas d'avoir un visage imposant et agréable. Ferdinand étoit de taille moyenne; il avoit le teint fort brun, les yeux noirs et vifs, l'air grave et toujours calme.

Sobre à l'excès, il ne mangeoit que de deux mets, et ne buvoit que deux fois dans ses repas. Leur caractère moral est dans toutes les histoires.

(Révolutions d'Espagne, tome IV, livre 8, Mariana, Hist. d'Espagne, tome II, livre 25, Histoire de Ferdinand et d'Isabelle, par M. l'Abbé Mignot, etc.)

(10) Page 138. *Le beau,* etc.

L'aumône est un des plus grands préceptes de la religion des Mahométans. Plusieurs paraboles la leur recommandent, entre autres celle-ci, que je ne puis m'empêcher de rapporter : " Le souverain juge, " au dernier jour, attachera autour de celui qui " n'aura point fait l'aumône, un effroyable serpent, " dont le dard piquera sans cesse sa main avare qui " ne s'ouvrit point pour les malheureux."

(Religion de Mahomet, etc. Réland, dixième leçon.)

FIN DES NOTES DU PRÉCIS HISTORIQUE.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Exposition du sujet.—Hommage à la nation Espagnole.—Isabelle et Ferdinand assiégent Grenade. —Peuples et héros qui les accompagnent.—Caractères de Ferdinand et d'Isabelle.—Portrait de Gonzalve.—Il est ambassadeur à Fez.—Amour de Gonzalve pour une inconnue.—Amitié de Gonzalve et de Lara.—Description de l'Afrique.—Le roi de Fez trompe Gonzalve.—Le héros lui fait signer la paix.—Danger de Gonzalve —Il est sauvé par un vieux captif—Il s'échappe dans une barque.— La barque est brisée par la tempête.—Gonzalve gagne un vaisseau.—Rencontre qu'il y fait.—Combat et victoire du héros.—Il est blessé.—Il arrive à Malaga.

CHASTES nymphes, vous qui baignez les tresses de vos longs cheveux dans les eaux limpides du Guadalquivir, vous qui, sous l'ombrage des orangers, cueillez des fleurs toujours renaissantes sur les verts

gazons de l'Andalousie, venez m'inspirer aujourd'hui, venez m'apprendre à célébrer les héros de vos rivages. Retracez-moi les sanglans combats livrés sous les murs de Grenade, et les victoires de Gonzalve, et ses amours, et ses malheurs. Redites comment le courage d'Isabelle et la prudence de Ferdinand délivrèrent enfin l'Espagne de ses anciens usurpateurs; comment les discordes civiles préparèrent la ruine des Maures. Animez surtout vos récits de cette grâce noble et touchante, de cette imagination féconde dont votre heureux pays est la patrie; cachez le front austère de la vérité sous les guirlandes qui couronnent vos têtes : mais, en parlant aux âmes tendres des peines, des plaisirs qu'elles ont éprouvés, rappelez à tous les rois du monde que les seuls soutiens de leur trône sont la justice et la vertu.

O vous, généreux Espagnols, peuple vaillant et magnanime, dont les amans passionnés (1) serviront toujours de modèles aux cœurs sensibles et constans, vous, dont les guerriers indomtables ont soumis assez de régions pour que le soleil étonné ne cesse jamais d'éclairer vos conquêtes, je vous consacre des récits où vous trouverez les deux sentimens idoles de vos grandes âmes, l'honneur sacré, le brûlant amour. Ne dédaignez pas mon hommage; il est pur, il est le premier peut-être qu'un étranger, qu'un François ait offert à votre nation, jadis rivale de la nôtre, aujourd'hui sa fidèle amie.

Isabelle régnoit en Castille, l'Aragon obéissoit à Ferdinand. Ces deux souverains, liés par un heureux hyménée, avoient uni leurs couronnes sans confondre leurs états. Tous deux à la fleur de l'âge, tous deux également pressés d'un ardent désir de gloire, voyoient avec indignation les plus beaux pays des Espagnes soumis encore aux Musulmans. Huit siècles de combats n'avoient pu suffire pour arracher aux enfans d'Ismaël toutes les conquêtes de leurs aïeux. Souvent vaincus, jamais terrassés, ils possédoient les délicieux rivages que baigne la mer d'Afrique, depuis les colonnes d'Alcide jusqu'au tombeau des Scipions. Grenade étoit leur capitale; et les seuls états de Grenade rendoient Boabdil un puissant monarque.

Mais le féroce Boabdil avoit provoqué le courroux d'Isabelle. Des traités violés, des excursions dans l'Andalousie, avoient avancé le jour des vengeances; et la trompette guerrière s'étoit fait entendre de l'embouchure du Bétis (2) jusqu'à la source de l'Ebre: toutes les Espagnes en furent émues, Ferdinand se pressa d'accourir avec ses fiers Aragonois: l'indocile Catalan, le fougeux Valencien, l'adroit Baléare, suivirent ses pas; les agrestes Asturiens descendirent de leurs montagnes; l'antique Léon rassembla ses phalanges; les fidèles Castilles volèrent aux armes; et les époux, rois, maîtres bientôt de la plupart des places qui défendoient l'approche de Grenade, assiégeoient enfin ses remparts.

Jamais tant d'illustres chefs ne menacèrent une seule ville, jamais dans un même camp ne se réunirent tant de héros. Là, se distinguoient les Mendoze, les Nugnez et les Médina ; Gusman, l'orgueilleux Gusman, si fier de descendre des rois ; Aguilar, qui croit la vertu plus ancienne que la noblesse ; Fernand Cortez, à peine sorti de l'enfance, et maniant pour la première fois le fer qui doit soumettre le Mexique ; l'aimable prince de Portugal, Alphonse, gendre d'Isabelle, Alphonse, qui doit coûter tant de pleurs à la malheureuse épouse condamnée à lui survivre ; et l'invincible Lara, l'ami, le soutien du foible opprimé, Lara, cher à sa patrie dont il est l'honneur, plus cher encore à l'amitié dont il est le touchant modèle ; et le vénérable Tellez, qui, sous ses cheveux blanchis, conserve un jeune courage, et conduit depuis cinquante ans l'escadron indomté des chevaliers de Calatrave ; une foule d'autres guerriers, la fleur, la gloire des Espagnes, qui tous ont reconnu pour chef l'heureux monarque, époux d'Isabelle, qui tous ont juré de mourir ou de vaincre sous Ferdinand.

Ferdinand retient leur vaillance et veut différer les assauts. Habile dans cet art profond de diviser pour régner, de préparer la victoire avant de marcher au combat, il a fomenté dans Grenade les dissensions qui l'ont déchirée : il a pris soin d'affoiblir un peuple qu'il devoit bientôt attaquer. Impénétrable dans ses desseins, constant à les suivre en silence, Ferdinand,

par de longs circuits, s'avance toujours au succès. Les obstacles ne l'irritent point, sa prudence les a tous prévus : l'avenir ne peut le surprendre, sa sagesse l'a rendu certain. Actif, patient, infatigable, rival du plus brave à la guerre, sans rivaux dans les conseils, son bras fixeroit la fortune : mais son génie a su l'enchaîner.

La fière Isabelle ne veut que vaincre. Animée d'un ardent amour pour sa religion et pour son peuple, elle poursuit dans le Maure l'irréconciliable ennemi de sa nation et de sa foi. L'honneur lui dit de voler aux combats, l'honneur est sa seule prudence ; sa grande âme n'a jamais besoin de cacher un seul sentiment. Accoutumée à rendre compte à Dieu de ses plus secrètes pensées, elle craint peu les yeux des hommes ; elle marche le front levé, appuyé sur sa vertu (3). Généreuse, altière, sensible, sévère pour elle, juste pour tous, exemple, idole de ses sujets, son conseil est dans ses devoirs, sa force dans son courage, son espoir dans l'Eternel.

Déjà le sang des deux partis avoit rougi les campagnes ; déjà, depuis le commencement du siége, le soleil avoit parcouru près de la moitié de son cours, et rien n'annonçoit encore que Grenade fût affoiblie. Elle sembloit au contraire reprendre de nouvelles forces, depuis que le plus grand des Espagnols, le plus intrépide, le plus redouté, Gonzalve (4), n'étoit plus au camp ; Gonzalve, qui n'a pas atteint son cinquième lustre, et que les vieux

capitaines consultent avec respect; Gonzalve, dont le bras terrible n'a jamais trouvé d'adversaire qui fît balancer la victoire, et dont les vertus aimables le font adorer même des vaincus. Né dans Cordoue, élevé parmi les guerres éternelles de Grenade avec ses voisins, les combats ont été ses jeux, les dépouilles Maures son héritage. Dès son enfance, il sut vaincre et plaire. La nature, pour lui prodigue, voulut le combler de ses dons. Couvert de l'acier, le front ceint du casque, sa taille haute, son air de grandeur, sa force au-dessus de l'humaine, son courage au-dessus de sa force, le rendent l'effroi des guerriers : désarmé, sa beauté, sa grâce, son regard pénétrant et doux, ses traits où semblent se confondre la noblesse avec la bonté, attirent, entraînent les cœurs. Ses rivaux, loin de lui jaloux, n'osent plus l'être en sa présence; et le désespoir de l'envie se change en besoin de l'aimer.

Gonzalve étoit alors victime de la plus basse des perfidies. Le monarque de Fez, Séid, sollicité par les Grenadins, avoit menacé de ses armes les rivages de l'Andalousie. Les rois, pour n'être pas distraits de leur conquête, désiroient la paix avec l'Africain. Les conditions en furent offertes : mais, instruit par la renommée du nom, du grand nom de Gonzalve, Séid demanda que ce Castillan vînt comme ambassadeur à sa cour; Séid refusa de traiter avec tout autre que ce fameux guerrier. Isabelle hésita longtemps : la crainte d'un nouvel ennemi, l'assurance

qu'un prompt retour lui rendroit bientôt son héros, la déterminèrent enfin. Gonzalve, instruit dès long-temps dans la langue, dans les mœurs Arabes, fut chargé par ses souverains d'aller assurer leur repos. Un vaisseau le porta dans Fez où le perfide Séid, à la prière de Boabdil, le retenoit sous divers prétextes, différoit de signer la paix, et faisoit ainsi respirer Grenade.

Incapable de défiance, mais irrité de ces longs délais, Gonzalve se plaint d'un honneur qui rend oisif son courage. La gloire dont il est avide ne fait pas seule soupirer son cœur : une passion plus vive et moins heureuse l'occupe, le remplit tout entier : l'amour, le redoutable amour a subjugué cette âme si fière ; et c'est au milieu des alarmes, au sein même de la victoire, que ce héros connut son pouvoir.

Peu de temps avant le siége, Gonzalve, vainqueur des Maures, arrive au pied de leurs remparts, triomphe de nouveau, pénètre dans leur ville, porte la terreur et la mort jusqu'au centre de Grenade. Tout tombe, tout fuit devant lui ; un long ruisseau de sang marque sa course. Si ses Castillans eussent pu le suivre, c'en étoit fait dans ce seul jour et de Boabdil et de son empire : mais Zuléma, la sœur du roi, la fille du vertueux Mulei-Hassem, Zuléma, qui, dès son aurore, effaçoit toutes les beautés de l'Afrique et de l'Ibérie(5), sort au milieu d'un peuple effrayé, demeure éperdue à l'aspect du carnage,

et, tremblante, tombe à genoux sur les degrés du palais des rois. Les bras étendus vers le ciel, le visage baigné de larmes, elle invoque le Tout-puissant, lui demande avec des sanglots d'éloigner ce guerrier terrible qui marche suivi du trépas. Au même instant, Gonzalve paroît, le glaive à la main, tout couvert de sang, se frayant une large route à travers les victimes et les fuyards. Il court, vole, voit la princesse.... et son épée reste suspendue, sa main arrête son coursier fougueux. Immobile d'admiration, il contemple ces traits ravissans que la douleur semble embellir encore, ces yeux dont le brillant azur attendrit et brûle à la fois, et ce front où la majesté s'unit à la pudeur timide, et ces longues tresses d'ébène, dont la moitié flotte en désordre, mêlée avec un voile de pourpre, dont l'autre, abreuvée de pleurs, tombe et repose sur le marbre. Toutes les grâces réunies, tous les attraits dont la nature se plaît à parer l'aimable vertu, ornoient la jeune Zuléma. Telle, et moins belle peut-être parut la sensible Chimène, lorsqu'elle vint implorer son roi contre un héros qu'elle adoroit.

Gonzalve, frappé d'un trait dont la blessure doit être éternelle, enivre ses yeux et son cœur des doux poisons de l'amour. Il tremble, il soupire, il brûle ; il sent son âme tout entière pénétrée d'un feu dévorant. Oubliant à la fois Grenade, la guerre, les dangers qu'il court, il va descendre de son coursier, il va rassurer la princesse : mais les ennemis ralliés

fondent sur lui de toutes parts. Mille coups redoublés sur ses armes l'arrachent à ses tendres pensées. Il revient à lui, veut combattre, et ne retrouve plus sa première ardeur. Il cède au nombre ; il se retire en regardant toujours Zuléma, en repoussant d'une foible main les atteintes qui le menacent, en négligeant sa gloire et sa vie pour jeter encore un coup-d'œil à celle qu'il ne peut quitter, à celle de qui désormais vont dépendre ses destinées. Il sort enfin, vaincu, subjugué, de cette ville où naguère on l'avoit vu pénétrer comme un indomtable conquérant.

Depuis ce jour, le triste Gonzalve nourrit un amour sans espoir dans les chagrins et dans l'amertume. Il ignore le nom de celle qu'il aime ; il tremble qu'elle ne soit l'épouse ou l'amante de quelque héros : et, quand sa crainte seroit vaine, peut-il se flatter de lui plaire, lui le plus terrible ennemi de la religion de son peuple, lui le fléau de Grenade, et qui s'est offert devant elle le bras teint du sang de ses défenseurs ? Il n'a pas levé sa visière ; elle n'a pu lire dans ses regards son amour, sa douleur profonde, le repentir de ses exploits. A peine ose-t-il conserver l'espoir de la revoir encore : mais, sans cesse avec son image, il la porte partout avec lui : dans les combats, dans le repos, dans le tumulte, dans la solitude, il voit toujours cette image adorée ; il contemple cette beauté céleste à genoux devant ce palais, élevant ses mains, ses yeux, vers le ciel ; il entend sa voix gémissante ; il distingue ses tendres

accens, et croit recueillir de ses lèvres les larmes qui couvroient son visage.

Heureusement pour Gonzalve, la douce amitié partage ses maux. Lara, le sensible Lara, aime Gonzalve plus que la vie, autant que la gloire. Unis dès leur première enfance, élevés dans la même ville ou plutôt dans les mêmes camps, ils apprirent ensemble à combattre, ils marchèrent d'un pas égal dans la carrière des héros. Jamais ils n'eurent un sentiment qui ne fût commun à tous deux ; toujours les intérêts, les désirs de l'un occupoient, tourmentoient son ami plus fortement que lui-même. Ils ne s'estimoient à leurs propres yeux que par les vertus de celui qu'ils aimoient. Si Lara connoissoit l'orgueil, c'étoit en parlant de Gonzalve : si Gonzalve cessoit d'être modeste, c'étoit en racontant les exploits de Lara(6). Leurs âmes se cherchoient sans cesse, elles ne possédoient toutes leurs facultés qu'après s'être rencontrées : jusqu'à cet heureux moment, rien ne pouvoit les toucher ; et leurs plus secrètes pensées étoient un poids au-dessus de leurs forces dont ils couroient se délivrer en se les communiquant(7). Ainsi deux peupliers nouveaux s'élangent de deux tiges voisines, croissent en unissant leurs branches, s'appuient l'un sur l'autre, s'élèvent ensemble, confondent leurs jeunes ombrages, et dominent les bois d'alentour.

Oh ! combien ils versèrent de larmes lorsqu'il fallut se séparer ! combien leurs adieux furent ten-

dres ! Ils se pressoient mutuellement contre leur sein, se quittoient, revenoient s'embrasser encore. Leurs cœurs, que les plus terribles dangers n'avoient effrayés jamais, trembloient pour les moindres hasards qui pouvoient menacer leur ami (8). Gonzalve demandoit à Lara de ne point chercher les périls pendant l'absence de son frère ; Lara supplioit Gonzalve de modérer sa fierté naturelle à la cour d'un roi perfide et cruel. Tous deux invitoient Isabelle à consentir qu'ils partissent ensemble : mais l'armée, trop affoiblie, avoit besoin d'un de ces héros. Gonzalve fut forcé de mettre à la voile. Depuis ce funeste moment, Lara, sans ardeur, sans courage, se croit seul au milieu du camp. Le son de la trompette ne l'excite plus : il ne désire plus de vaincre, son ami n'en jouiroit pas. Solitaire, sombre, farouche, il fuit ses rois, ses compagnons : il cherche les lieux écartés : il gravit les hautes montagnes pour jeter les yeux sur la mer d'Afrique. C'est là que Gonzalve respire ; c'est là que, plus à plaindre encore, exilé loin de sa patrie, loin de son ami, loin de son amante, Gonzalve soupire, s'irrite, compte les momens qu'il ne peut hâter, et déchire sans cesse un cœur dont le temps accroît la blessure.

Tout ce qu'il voit autour de lui vient ajouter à ses tourmens. Sur une terre aride et brûlante, semée de quelques palmiers, se traîne un peuple d'esclaves soumis à un despote féroce. Le malheureux Africain arrose vainement de ses sueurs le sillon

desséché qui doit nourrir sa famille; ses moissons jaunissent à peine, que des nuées de sauterelles viennent en un seul jour les dévorer. S'il échappe à ce fléau terrible, il ne peut échapper aux visirs, aux gouverneurs, rois des provinces, qui, passant tour-à-tour et rapidement de leur trône à l'échafaud, du diadême au cordon, se hâtent de s'engraisser du sang des peuples, d'accumuler assez de trésors pour acheter l'impunité. Le souverain de ces nombreux tyrans, s'endort dans l'indigne mollesse, s'abrutit dans des plaisirs infâmes, ou ne se souvient qu'il est roi que pour commander le meurtre. Ses désirs les plus effrénés, ses volontés les plus atroces, deviennent, en passant par sa bouche, les lois sacrées de l'empire. Ses sujets, voués au malheur, travaillent, meurent à son gré. Leurs biens, leurs femmes, leurs jours, lui appartiennent à tous les instans. Sur un indice, ils sont dépouillés; sur un soupçon, leurs têtes volent. Dans ces barbares régions, le sang des hommes est moins cher que l'eau dont le ciel est avare; et le monarque remplit avec joie l'horrible fonction de bourreau.

Telle est la cour où le plus sensible, le plus généreux des mortels est forcé de passer des jours qu'il voudroit retrancher de sa vie. En vain il s'indigne, il menace, il porte ses plaintes à Séid lui-même avec cette liberté fière, premier besoin de tous les grands cœurs. Séid, qui le craint, échappe à sa vue, se cache au fond de son serrail. Les visirs, accoutumés

à l'astuce et au mensonge, calment le héros par des hommages, trompent l'ambassadeur par des sermens, et l'invincible Gonzalve, à qui tout cède dans les batailles, à qui nul rempart ne peut résister, se voit le jouet de vils ministres et le captif d'un roi qu'il méprise.

Déjà la lune deux fois a renouvelé son croissant depuis que Gonzalve aborda les rivages des Africains. Lassé de tant de parjures, il veut enfin obliger Séid à rompre un silence offensant. Certain du jour où ce monarque doit se rendre à la mosquée, il va seul l'attendre sur le chemin. Dès qu'il le voit paroître, il s'avance : sa démarche, son air, son audace, intimident la garde et la font écarter. Il s'arrête devant Séid, tenant d'une main le traité, de l'autre son épée nue :

Roi de Fez, s'écrie-t-il d'une voix fière et tonnante, je t'apporte la guerre ou la paix : choisis dans ce moment même. Cent mille glaives pareils à celui qui brille à tes yeux n'attendent qu'un mot de ma bouche pour venir dans des flots de sang renverser ton trône et tes murs. Vois-les suspendus sur ta tête : si tu balances, ils vont frapper.

Séid interdit le regarde : il ne peut soutenir sa vue, il baisse son front pâlissant. Sa cour tremble, son peuple fuit, ses soldats sont prêts à l'abandonner. Ce roi d'esclaves, terrassé par l'aspect d'une homme libre, signe le traité sans répondre. Gonzalve, satisfait, le quitte, et va préparer son départ.

Mais les visirs d'un despote trop souvent l'engagent au crime. Ceux de Séid, plus irrités que lui-même, lui persuadent qu'il doit se venger. Gonzalve a bravé sa puissance, Gonzalve a mérité la mort. En punissant un téméraire dont l'orgueil offensa le roi, Grenade sera délivrée, l'Espagne perdra son appui. La politique et la vengeance sont satisfaites à la fois : le trépas du héros est juste du moment qu'il devient utile ; et ces horribles conseillers décident leur maître à l'assassinat.

Déjà tous les chemins que peut prendre Gonzalve sont secrètement investis. Mille hommes paroissent à peine suffire pour faire périr un seul guerrier. La ruse se joint à la force : on choisit le lieu de l'attaque, on ferme toutes les issues, on cache avec soin ces préparatifs ; et ces barbares montrent plus d'adresse à disposer de vils assassins qu'ils n'en ont jamais employé pour combattre leurs ennemis.

La nuit avoit étendu ses voiles ; Gonzalve, sans défiance, devoit sortir de Fez au point du jour. Tranquille dans son palais, il se livroit au doux espoir d'embrasser bientôt son ami, de verser dans son tendre cœur les tourmens que le sien a soufferts. L'idée de se rapprocher des lieux habités par celle qu'il aime, d'y pénétrer peut-être encore, de la retrouver près de ce palais, de défendre, de sauver sa vie, et de la forcer à la reconnoissance avant de l'instruire de son amour, toutes ces chimères dont se

nourrissent les amans, toutes les possibilités qu'ils regardent comme vraisemblables, occupoient seuls Gonzalve, lorsque tout-à-coup, près de son palais, se fait entendre un luth Espagnol. Ces sons, si connus du héros, lui rappellent sa chère patrie, captivent son attention. Il écoute : une voix tremblante chante en Castillan ces paroles :

Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence :
Souvent la gloire et l'innocence
Succombent aux traits des méchans ;
La trahison suit en silence
Les pas des héros triomphans.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

Tandis que, sous ces palmiers verts,
Du printemps le chantre volage
Ravit les échos du bocage
Par ses doux et brillans concerts,
Le milan, qui d'un roc s'élance,
L'immole au milieu de ses chants.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

J'ai vu le roi des animaux,
Poursuivant le chasseur timide,
Passer sur la fosse perfide
Qu'on a couverte de rameaux :

Il tombe, il périt sans défense,
Frappé par des vainqueurs tremblans.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

Gonzalve, surpris d'entendre sa langue, attentif au sens des paroles qui semblent s'adresser à lui, jette les yeux sur la place immense où son palais étoit élevé. Il découvre, à la clarté de la lune, un vieillard dont la barbe blanche descendoit jusqu'à la ceinture, couvert d'un habit de captif, traînant la chaîne de l'esclavage, et s'échappant du milieu des Maures que son luth avoit attirés.

Intéressé pour ce vieillard, le héros descend dans la place, joint le captif, l'interroge, et lui demande en Castillan si l'Espagne n'est pas son pays. Je suis Espagnol, lui répond l'esclave. Mais on nous observe, je ne puis parler. Si Gonzalve aime sa patrie, s'il veut la sauver d'un affreux malheur, qu'il se rende sur l'heure au jardin des palmes.

A ces mots, le vieillard le quitte et disparoît à ses yeux.

Gonzalve demeure immobile, incertain de ce qu'il doit résoudre. Il sait que le Maure est perfide : il est seul, désarmé, dans la nuit. Suivra-t-il un esclave inconnu ? Peut-il croire que dans ses mains soit le salut de l'Espagne ? Mais cet esclave est un vieillard, un Espagnol, un infortuné : ce seul sen-

timent décide Gonzalve. Confondu dans la foule du peuple, il marche au jardin des palmes, lieu solitaire et désert renfermé dans la ville même.

Le vieillard l'attendoit à l'entrée. Dès qu'il aperçoit le héros, il court, et tombe à ses pieds :

O la gloire de ma patrie, dit-il en respirant à peine, ô le vaillant fils de mon maître, je sauverai donc vos jours précieux ! Ah ! pardonnez à ma joie ; souffrez que des pleurs de tendresse baignent vos triomphantes mains. Hélas ! vous me considérez avec une froide surprise, et je m'enivre avec délices du bonheur de vous contempler ! Vous ne pouvez pas me connoître, et je vous aime depuis si long-temps ! Je suis Pédro, je suis l'ancien serviteur du noble comte votre père. Je l'ai servi pendant quarante années ; je l'ai suivi dans cent combats : je vous ai vu naître, Gonzalve, je vous ai porté dans ces foibles bras ; mais vous étiez encore au berceau lorsque je devins prisonnier des Maures. Vendu par eux au roi de Fez, je suis esclave depuis vingt ans ; et, dans cette longue suite de jours douloureux, un seul ne s'est jamais passé sans que Pédro donnât des larmes à la mémoire de votre père, sans qu'il s'informât de son digne fils aux Espagnols conduits dans nos prisons. Par eux j'appris tous vos succès ; ils me donnèrent la force de vivre. Je vous vois enfin, je vous vois, j'embrasse les genoux de Gonzalve, je vais l'arracher à la mort. Je te bénis, ô mon Dieu ;

ce seul bienfait est au-dessus de tous les maux que j'ai soufferts.

Il saisit alors la main du héros, qu'il presse contre ses lèvres. Gonzalve attendri l'embrasse, donne de nouveaux regrets à son père, et demande quel est ce péril dont Pédro le croit menacé.

Seigneur, ajoute le captif, je le tiens de leur bouche même ; ces monstres ont trahi devant moi leur détestable secret. Condamné au travail dès jardins, je me reposois sous un buisson de lianes. Le roi, suivi de son visir, s'est arrêté près de ce buisson : Es-tu certain, a dit le monarque, que ce coupable Castillan n'échappera point à tes coups ? J'en jure par le prophète, a répondu l'atroce ministre : mille noirs sont déjà placés sur les deux routes de la Mamorre ; les portes de Fez sont gardées ; nul autre que ses serviteurs ne peut pénétrer dans son palais : la mort environne Gonzalve. Encore quelques instans, grand roi, j'apporte à tes pieds sa tête sanglante.

Tremblant à ces horribles paroles, mais enhardi par mon zèle, j'ai résolu de sauver mon héros. Dieu sans doute a conduit lui-même ma difficile entreprise. J'ai préparé votre fuite pendant le peu d'heures qui me restoient. Ne pouvant pénétrer jusqu'à vous, mes chants dans notre langue chérie vous ont attiré près de moi. Le reste est dans vos mains, seigneur : mais je vous demande, mais je

vous conjure, au nom de notre patrie, au nom de votre auguste père, d'oublier, un jour, un seul jour, cette indomtable valeur qui ne vous seroit que fatale. Abandonnez-vous à ma foi, quelque parti que je vous propose : il n'en est aucun qui ne soit permis pour échapper à des assassins. Si vous refusez ma prière, si votre courage vous fait une loi d'affronter une mort certaine, inutile, funeste à vos frères, commencez par répandre ici le peu de sang qui reste dans mes veines ; vous m'épargnerez les affreux supplices que ces barbares me feront souffrir, et la douleur plus sensible encore de vous survivre quelques instans.

Le héros, en le rassurant, jure de suivre ses conseils. Alors le vieillard le conduit au fond d'un bosquet écarté. Là, il découvre à ses yeux un turban, un habit maure, un cimeterre africain. Pardon, lui dit-il ; pardon : mais ce vêtement peut seul abuser les satellites qui veillent aux portes. Environnés d'ennemis, éloignés de la mer de trois journées, n'allons point chercher votre navire. Vos serviteurs, qui seront respectés aussitôt qu'on vous saura libre, gagneront l'Espagne sur ce vaisseau. Pour vous, la ruse est nécessaire ; et, si elle répugne à votre grand cœur, songez que je vous mène à Grenade, où vous pourrez montrer Gonzalve aux Maures et aux Castillans.

Malgré sa promesse, le héros hésite ; il craint de souiller son front en le couvrant d'un turban ;

lui semble qu'il s'avilit en se cachant sous un habit maure. Cependant, pressé par Pédro, certain que tous les chemins sont fermés, et brûlant de retourner dans sa patrie, il cède enfin en rougissant. Ses longs cheveux sont cachés sous le lin; il prend cette robe africaine qui ne lui ôte point de son air guerrier; il s'arme de ce cimeterre dont il examine la trempe; et, précédé du captif qu'il a délivré de sa chaîne, ils sortent ensemble du jardin des palmes.

Sans être connus, sans être observés, ils marchent aux portes de Fez et passent au milieu des gardes. Précipitant leurs pas dans la campagne, ils arrivent en peu d'instans sur les bords du fleuve Subur. Gonzalve y trouve une barque amarrée parmi des roseaux. Le bon Pédro, qui la détache, l'a munie d'une forte voile, d'eau limpide et de provisions. Le peu d'or qu'il avoit amassé pendant vingt ans d'esclavage, a suffi pour ces préparatifs. Le vieillard fait entrer Gonzalve dans ce navire si léger: il saisit tour-à-tour le gouvernail, la rame, et sent ses forces redoubler en regardant le héros. Un doux zéphir le seconde; la barque vole sur les flots rapides. En douze heures ils sont arrivés à l'embouchure du fleuve: ils entrent avec lui dans la vaste mer; et, dès qu'ils se voient éloignés de la terre, le captif se met à genoux, remercie le Tout-Puissant, et court se jeter aux pieds de son maître, qu'il baigne de larmes de joie.

Bientôt ils sont à la hauteur d'Elarraïs (9) et des

campagnes délicieuses où le Lixos arrosoit autrefois les fameux jardins conquis par Hercule. Arzile (10), bâtie par les Phéniciens, brille et disparoît à leurs yeux. Ils doublent le cap Spartel (11), laissent à leur droite l'ancienne Tingis (12) où reposent les os d'Antée (13) ; et, traversant le détroit, ils arrivent au milieu de la nuit vis-à-vis le mont de Calpé (14).

Le ciel étoit pur et semé d'étoiles ; la lune répandoit sur les flots une lumière d'argent : Gonzalve, assis sur la proue, découvre le premier les rives d'Espagne. A cette vue, il se lève, il ne peut contenir son transport : O ma patrie, s'écrie-t-il, ô Lara, je vais vous revoir ! Je vais respirer dans les mêmes lieux où respire celle que j'adore, parmi mes braves compagnons, près de mes rois, sous mes étendards ! Amour, amitié, vertu, vous enflammez à la fois mon cœur à l'aspect de ces beaux rivages !

Comme il parloit, le vieillard effrayé lui montre l'annonce d'un affreux orage. Les étoiles ont disparu, la lune a perdu sa lumière, ses rayons ne percent qu'à peine le voile sombre qui l'environne. Des nuages amoncelés s'avancent du côté du midi, les ténèbres marchent avec eux ; un souffle léger et rapide ride la surface des eaux, les vents impétueux le suivent, une profonde nuit couvre les ondes, les éclairs déchirent la nue, le tonnerre mugit au loin. Son bruit redouble, la foudre approche, les flots s'élèvent en bouillonnant ; les aquilons sifflent, se heurtent ; les vagues montent jusqu'aux cieux ; et

la barque, tantôt suspendue sur une montagne écumante, tantôt précipitée dans l'abîme, touche au même instant les nuages et le sable profond des mers.

Tranquille au milieu des tempêtes, Gonzalve s'occupe du vieillard : il le rassure, l'encourage, lui parle d'une espérance qu'il n'a point, et le serre contre son sein. Pédro ne songe qu'à Gonzalve; c'est sur lui seul qu'il verse des larmes. O mon maître, s'écrie-t-il, et je n'ai pu vous sauver ! et toute la nature est conjurée pour faire périr un héros ! Ah ! s'il m'étoit encore permis.... La terre ne peut être éloignée.... Seigneur, attachez-vous à moi, je nagerai jusqu'au rivage; Dieu me rendra mon ancienne force : je n'expirerai, je l'espère, qu'après vous avoir posé sur le sable; j'expirerai trop heureux.

Dans ce moment, la foible barque descend du haut d'une vague avec la rapidité d'une flèche; et, parcourant un espace immense, va se heurter contre un navire, jouet, comme elle, de la tempête : elle se brise en éclats. Gonzalve et Pédro boivent l'onde amère : mais, sans se quitter tous deux, tous deux reviennent sur les flots, saisissent un cable flottant, montent à l'aide de ce cable, et s'élancent dans le navire.

Quel spectacle s'offre à leur vue ! A la lueur des éclairs qui se succèdent sans relâche, Gonzalve aperçoit une femme liée fortement au mât. Son

visage est baigné de pleurs, ses cheveux flottent au gré des vents. Environnée de soldats noirs qui lui présentent leurs glaives, elle ne peut lever ses mains, que d'indignes liens retiennent ; mais elle élève sa voix gémissante, et, la tête renversée, les yeux fixés vers le ciel, elle supplie le Tout-Puissant de la faire périr dans les ondes plutôt que de l'abandonner à la merci de ses ravisseurs.

A cette voix, à ces accens, qui retentissent au cœur de Gonzalve, à ces traits qu'un long éclair découvre, le héros, surpris, transporté, reconnoît celle qu'il adore, celle qu'il vit à Grenade, et dont l'image resta dans son âme. Doutant encore de son bonheur, il court, il vole vers elle, il est prêt à tomber à genoux : mais sa fureur étouffe sa joie ; il tire son cimeterre, brise les chaînes de Zuléma, la soutient, lui promet vengeance, et menace avec des yeux brûlans l'horrible troupe dont il est entouré.

Les barbares, d'abord interdits, se rassurent, grondent, s'irritent. Leur chef, farouche Ethiopien, dont un turban blanc couvre la tête hideuse, s'élance tout-à-coup sur Gonzalve, et le blesse de son poignard. Le héros d'un seul coup l'immole. Alors des cris se font entendre : soldats, matelots réunis, tous, le blasphème à la bouche, tous munis d'armes différentes, fondent à la fois sur Gonzalve, en remplissant l'air de leurs hurlemens. Ainsi l'on voit sur le Caucase une nuée d'affreux corbeaux attaquer en croassant un aigle qui brave seul leurs vaines fureurs.

Appuyé contre le grand mât, tenant d'une main la princesse, de l'autre son terrible glaive, le Castillan les attend sans crainte. Les premiers tombent à ses pieds, les autres se serrent et les remplacent. Gonzalve précipite ses coups; son cimeterre fait voler au loin les armes, les membres épars. Le sang ruisselle dans le navire; les plaintes des blessés, les cris de Zuléma, les clameurs des assaillans, se mêlent et se confondent. Le tumulte, la mort, la terreur, environnent partout le héros; et les éclairs, les ténèbres, le mugissement des vents, le bruit redoublé de la foudre, ajoutent encore à l'horreur de ce nocturne carnage.

Gonzalve, entouré d'ennemis, ne peut repousser toutes les atteintes. Plus occupé de Zuléma que de lui-même, il se découvre pour la préserver; il reçoit de profondes blessures et ne songe pas à s'en garantir, lorsque le fidèle Pédro, en combattant auprès de son maître, est averti par la princesse d'aller délivrer plusieurs prisonniers qui gémissent au fond du vaisseau. Le vieillard, sans être aperçu, court, descend, brise leurs liens: aussitôt les captifs armés volent au secours de Gonzalve. Pédro pénètre jusqu'à lui, se place devant Zuléma; et le Castillan, libre alors, s'élance, semblable au lion que sa chaîne ne retient plus. Il frappe, immole, dissipe ce vil ramas d'assassins, les poursuit jusqu'à la poupe, les presse entre son glaive et les flots, leur présente partout la mort; et, secondé par les captifs, il force

enfin le peu qui reste de cette troupe de barbares à se précipiter dans les ondes. Le héros, vainqueur, mais presque mourant, parcourt encore le navire, ne trouve plus d'ennemis, revient auprès de la princesse, veut parler, et tombe à ses pieds épuisé de sang et d'efforts.

Cependant la mer s'est calmée, les vents n'agitent plus les flots, les nuages ont découvert le brillant azur des cieux. La nuit s'envole avec les étoiles, et l'orient, coloré de pourpre, s'enflamme des rayons du jour. Le navire désemparé, se soutient encore sur les eaux : il n'a plus de voiles, plus de gouvernail ; il reste immobile au milieu des ondes.

Zuléma, le bon vieillard, les captifs qu'il a délivrés, se pressent autour de Gonzalve, en le rappelant à la vie. Hélas ! leurs soins sont inutiles ; Gonzalve, sans mouvement, demeure étendu près de ses victimes. Une affreuse pâleur couvre son visage ; sa tête penchée tombe sur son sein, et ses yeux semblent fermés par le sommeil de la mort. Pédro le soulève en pleurant ; les captifs, à genoux, le soutiennent. La princesse, à genoux comme eux, serre dans ses mains les mains du héros : elle arrache son voile de lin, elle étanche ses larges blessures, et contemple, d'un œil attendri, les traits inconnus de son libérateur.

Enfin, après de longs secours, Gonzalve rouvre la paupière ; il la referme aussitôt. Un soupir sort de sa bouche ; et Zuléma, Pédro, transportés, osent

se livrer à l'espoir. On prepare un lit à la hâte, on y porte le héros mourant; on lui prodigue tous les soins que peuvent inventer le zèle, la reconnoissance, la douce amitié. Gonzalve a repris ses sens : il voit près de lui la princesse, il la voit, et pour lui parler, il fait d'inutiles efforts. C'est vous.....C'est vous..... sont les seuls mots que puisse prononcer sa bouche. Zuléma le ranime par un breuvage, lui adresse de tendres discours; et, désirant que le sommeil répare ses forces éteintes, elle se retire avec le vieillard.

Alors les captifs délivrés, que Pédro reconnoît pour des Bérébères, s'occupent de l'état du navire; ils visitent le gouvernail, dont ils ne trouvent que les débris. Les mâts sont dégarnis de voiles, lès flots entrent dans le vaisseau. Mais Pédro, du haut du tillac, découvre la terre à peu de distance; et, la montrant à Zuléma, il annonce qu'on peut aborder.

Hâtez-vous, lui dit la princesse: si mes yeux ne m'abusent point, nous sommes près de Malaga. Entrez dans la rade avec assurance, tout ici reconnoît mes lois; je suis la sœur du roi de Grenade, la fille de Mulei-Hassem; et la demeure que j'habite est ce palais que vous découvrez au milieu de cette forêt. C'est là que je veux recevoir le héros à qui je dois la vie; c'est là que j'espère acquitter une reconnoissance si chère à mon cœur. Mais satisfaites mon impatience. Quel est ce généreux guerrier? Est-ce un prince, est-ce un roi d'Afrique? Ah! si j'en crois mes pressentimens, c'est le plus grand des mortels.

Le prudent vieillard, qui l'écoute, frémit des dangers que va courir son maître. Il voudroit fuir cette terre ennemie où tout Castillan ne trouve que des fers, où le nom fameux de Gonzalve doit exciter à la vengeance un peuple qu'il vainquit tant de fois : mais le prompt secours nécessaire au héros, le triste état du navire, la présence de ces Bérébères devenus libres par ses soins, tout lui fait une loi d'obéir. Il hésite, il réfléchit sur ce qu'il doit répondre à la princesse ; et rougissant de l'abuser :

Vous ne vous trompez point, dit-il ; ce héros venoit de l'Afrique. La plus illustre naissance n'est que la dernière de ses qualités. Jaloux des exploits de tant de guerriers qui se signalent au siége de Grenade, il voloit vers cette ville pour les vaincre ou les effacer. La tempête a brisé son vaisseau, le vôtre nous a servi d'asile. Vous savez le reste ; et votre cœur sensible vous dira mieux que moi, sans doute, quels devoirs il vous reste à remplir.

Il se tait. Zuléma soupire : elle croit entendre que cet inconnu vient au secours de sa patrie ; elle aime à sentir s'augmenter sa reconnoissance envers lui. Son imagination va plus loin : elle pense qu'un pareil guerrier sera le sauveur de Grenade, qu'il peut la défendre elle-même contre ses persécuteurs. Les exploits qu'il a faits pour elle, le peu de mots qu'il a prononcés, cette main qui pressoit la sienne pendant le terrible combat, tout se retrace à sa mémoire et lui cause une secrète joie. Elle tombe dans la rêve-

rie, elle éprouve un sentiment doux qu'elle ne peut encore expliquer ; et, sans oser former aucun vœu, elle conçoit une douce espérance.

Pendant le temps, ce vaisseau brisé s'approche et mouille dans la rade. Le peuple, accouru sur le port, reconnoît sa jeune princesse ; la salue par des acclamations, tandis qu'on descend le héros blessé. Zuléma ne le quitte point, et fait appeler deux vieillards célèbres dans l'art de guérir les blessures. Elle leur confie son libérateur, elle l'environne des prisonniers que délivra son courage ; et, le faisant porter par des esclaves, guide elle-même leur marche vers son palais solitaire.

FIN DU LIVRE PREMIER.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Tendres sentimens de Zuléma pour Gonzalve, qu'elle croit un prince Africain.—Secours donnés à ce héros.—Zuléma lui raconte l'origine des malheurs de Grenade. Elle décrit cette superbe ville, le pays enchanté qui l'environne, les mœurs, la galanterie des Maures, le règne de Mulei-Hassem.—Description de l'Alhambra, du Généralif.—Caractères des Abencerrages et des Zégris—Divisions entre ces deux tribus.—Mulei-Hassem aime une captive. Portraits d'Almanzor et de Boabdil.—Hymen d'Almanzor et de Moraïme.—Fêtes à Grenade.—Jeux des Maures.—Trahison des Zégris.—Boabdil est proclamé Roi—Fidélité des Abencerrages.—Mulei-Hassem cède la couronne à son fils.

Oh! qu'il est doux pour un cœur bien né d'être obligé d'aimer ce qu'il aime, de pouvoir satisfaire à la fois et sa tendresse et sa vertu! La seule reconnoissance, si chère pour les belles âmes, suffit à leur

félicité : mais, quand l'objet qui la fait naître nous attire encore par d'autres liens, quand le bienfaiteur est aimable, et qu'un charme secret vient se joindre à l'impression tendre que laissent les bienfaits, nul bonheur ne peut égaler celui que procurent ces deux sentimens, nulle jouissance ne peut valoir l'heureux accord d'un plaisir pur avec un devoir sacré.

Zuléma goûtoit ce bonheur. Elle est arrivée avec le héros à sa retraite paisible ; elle a pris soin de le placer dans le plus beau de ses appartemens. Sans cesse occupée de cet inconnu, sans cesse interrogeant les deux vieillards, elle va chercher elle-même les simples qu'ils lui indiquent, elle les prépare de ses mains. Gonzalve, trop foible, ne peut exprimer l'émotion qui remplit son âme, mais des larmes de joie coulent sur ses joues : il chérit, il bénit ses blessures, et fait des vœux au fond de son cœur pour qu'elles ne guérissent de long-temps.

Déjà les savans vieillards ont levé le premier appareil. Zuléma, respirant à peine, les yeux fixés sur leurs yeux, la crainte et l'espoir sur le front, n'ose les presser de parler. Elle brûle cependant, elle tremble d'être instruite. Rassurée sur les jours du héros, elle ne contient plus sa joie. Présens, promesses, bienfaits, tout est prodigué par elle. Pénétrée d'un sentiment qu'elle croit de la reconnoissance, elle se livre sans réserve à des transports qu'elle peut avouer. Ranimé par ces tendres soins, surtout par la présence de ce qu'il aime, Gonzalve peut enfin

lui parler. Il la regarde d'un œil attendri ; et levant vers elle ses deux mains tremblantes : O vous, lui dit-il d'une foible voix, vous qui daignez sauver mes jours, s'il ne doit pas m'être permis de les consacrer à vous seule, ah ! laissez, laissez-moi mourir.

Il n'ose en dire davantage : mais la princesse entend son silence, rougit, et détourne les yeux. S'apercevant de son propre trouble, elle s'efforce de le cacher, elle sourit doucement au héros, lui parle de sa vaillance, le nomme son libérateur, et se presse de rappeler ce qu'elle lui doit, pour se justifier de ce qu'elle éprouve.

Le bon Pédro ne quitte pas son maître. Il l'instruit en secret du nom, du rang de celle qu'il a sauvée, des lieux qu'il habite avec elle, et de l'erreur de Zuléma qui croit Gonzalve un prince Africain. Le héros le blâme de ce mystère. Son âme ne peut supporter un mensonge ; il est prêt à tout découvrir : mais Pédro le conjure, le presse de ne pas s'exposer mourant à la fureur d'un peuple ennemi dont Zuléma ne seroit pas maîtresse Il ne parvient pas à l'intimider par les dangers qui menacent sa tête ; il le fléchit en lui parlant des tourmens qu'on feroit souffrir à son fidèle et vieux serviteur.

Après quelques jours donnés seulement aux soins, aux secours des vieillards, la princesse entretient Gonzalve de l'état où se trouve Grenade, des troubles qui l'ont déchirée, des crimes du roi Boabdil. Assise près du lit du héros, qu'elle croit né loin de

l'Espagne, elle propose de lui raconter les divisions et les malheurs dont elle fut le triste témoin. Gonzalve avec un doux sourire, ose demander un récit où Zuléma doit être intéressée. La jeune Maure le commence aussitôt.

Vous n'ignorez pas, lui dit-elle, à quel point de grandeur et de gloire fut porté presque à sa naissance l'empire des Arabes en Espagne. Vaincus par nos braves aïeux, pressés par leurs armées triomphantes, les Chrétiens ne trouvèrent d'asile que dans les rochers Asturiens. Ils s'y cachèrent pendant plusieurs siècles: mais le malheur doubla leur courage, la prospérité nous amollit; nos rois devinrent des tyrans, les rois Chrétiens furent des héros. Bientôt ils sortirent de leurs retraites, osèrent attaquer leurs vainqueurs; et, profitant des guerres intestines de nos différens monarques, ils ne laissèrent aux anciens conquérans que les seuls états de Grenade.

Cette célèbre capitale, bâtie au pied des montagnes de neige, s'élève sur deux collines au milieu d'un pays enchanté. Le Darro (1), dont les flots rapides roulent de l'or dans leur sein, traverse la ville dans son étendue. Le Xénil, dont les eaux salubres rendent aux troupeaux la santé, baigne ses hautes murailles. Une campagne délicieuse où croissent presque sans culture des moissons abondantes, des forêts d'orangers, des oliviers mariés à la vigne, des palmiers mêlés avec les chênes, l'environne de toutes parts. Des carrières inépuisables de marbre, de jaspe,

d'albâtre, ont orné les palais superbes, les magnifiques édifices, qu'on a multipliés dans la ville. Partout des eaux jaillissantes rafraîchissent l'air qu'on respire, embellissent les places immenses où vient s'exercer chaque jour une belliqueuse jeunesse; et des jardins couverts de fleurs, ombragés dans tous les temps de grenadiers, de myrtes, de cèdres, font de la plus charmante des villes la plus grande cité des Espagnes.

Là sembloient s'être réunies toutes les forces, toute la puissance des Maures; là s'étoit élevé le temple de nos sciences et de nos arts. Des extrémités de l'Asie, des bords du Nil, du pied de l'Atlas, les rois, les guerriers, les savans venoient puiser à Grenade des exemples et des lumières. Nos fréquentes guerres avec une nation brave, loyale, généreuse, établissoient entre l'Arabe et l'Espagnol une continuelle émulation de gloire. Nos jeunes Maures, naturellement portés à l'amour, avoient oublié les maximes barbares de l'Orient pour prendre de leurs ennemis ce respect profond, cette vénération si tendre, cette constance éternelle, qui remplissent le cœur d'un amant Espagnol, lui présentent l'objet aimé comme le dieu de ses destinées, l'élèvent au-dessus de lui-même, et lui donnent toutes les vertus, devenues faciles par l'espoir de plaire. Nos femmes, fières de leur empire, le méritoient pour le conserver: ennoblies à leurs propres yeux par l'hommage pur qu'on rendoit à leurs charmes, elle s'efforçoient

de se rendre dignes du tribut précieux qu'on leur apportoit. Incapables d'une foiblesse qui leur eût coûté le bonheur, elles étoient chastes pour se voir aimées, et fidèles pour rester heureuses.

Telle étoit cette cour brillante, asile charmant de l'amour, des beaux arts, de la politesse, lorsque mon père Mulei-Hassem parvint, jeune encore, à l'empire.

Doué de toutes les vertus, le nouveau roi, par son exemple, les rendit encore plus communes, plus chères à sa nation. Déjà fameux par sa valeur, il prit la ville de Jaën (2), et força l'altier Castillan à signer une paix durable. Alors tous ses soins furent pour son peuple. Nôtre gouvernement despotique, si funeste sous tant de monarques, devint pour mon père un moyen de plus de rendre ses sujets heureux. Les grands de l'empire connurent enfin qu'ils étoient soumis à sa justice, qu'elle étoit la même pour tous. Le cultivateur, opprimé jusqu'alors, recueillit en paix ses moissons; les troupeaux couvrirent nos vertes montagnes; les arbres, les plantes utiles, se multiplièrent dans nos champs; la terre si féconde dans nos climats, étala partout ses trésors; et le royaume de Grenade, favorisé par la nature, gouverné par un prince sage, cultivé par des mains laborieuses, sembloit être un vaste jardin dont une famille innombrable pouvoit à peine consommer tous les fruits.

Après avoir assuré la félicité de ses peuples, mon père, enrichi lui-même de l'abondance de ses

sujets, voulut se délasser avec les arts et les employer à sa gloire. Les mosquées revêtues de marbre, les aqueducs de granit, s'élevèrent de toutes parts. Le fameux palais de l'Alhambra, commencé par l'*Emir al munenim,* fut achevé par Mulei-Hassem; et ce monument de magnificence l'emporte même sur les prodiges qu'enfante l'imagination. Là, des milliers de colonnes d'albâtre soutiennent des voûtes immenses, dont les murs, couverts de porphyre, éclatent d'or et d'azur. Là, des eaux vives et jaillissantes forment, au milieu des appartemens, des cascades d'argent liquide, vont remplir des canaux de jaspe, et serpentent dans les galeries. Partout le doux parfum des fleurs se mêle à ceux des aromates, qui, brûlant toujours dans les souterrains, s'exhalent du pied des colonnes et viennent embaumer l'air qu'on respire. Des jours ménagés sur la ville, sur les bords enchantés des deux fleuves, sur les montagnes de neige, présentent à l'œil étonné des tableaux variés sans cesse. Tout ce qui flatte les sens, tout ce que l'art et la nature, la magnificence et le goût, peuvent réunir pour la volupté, se trouve joint dans ce beau séjour aux chefs-d'œuvres qui charment l'esprit. A côté des eaux bondissantes, au milieu des riches sculptures, vis-à-vis des superbes vues, on a gravé sur le porphyre les vers de nos poètes Arabes. Dans le parvis de la salle immense où le roi rend la justice, on lit sur la porte cette inscription :

Crime, pâlis d'effroi, crains mon regard sévère :
Le ciel, lent à punir, tonne et frappe à la fin.
Rassure-toi, triste orphelin ;
Ici tu vas trouver un père.

A l'entrée de l'appartement où la reine rassemble les beautés de sa cour et les guérriers de notre armée, on a tracé ces vers en lettres d'or :

Ici la beauté, la pudeur,
Les jeux, les ris, la politesse,
Font naître et couronnent sans cesse
La gloire, l'amour et l'honneur.
Ici la plus chère faveur
Ne coûte rien à la sagesse :
L'amour est exempt de foiblesse,
Et le courage de fureur :
Vaincre suffit à la valeur,
Plaire suffit à la tendresse.

Ce lieu de délices est environné d'un jardin plus délicieux encore, dont la touchante simplicité contraste avec le luxe du palais ; c'est le fameux Généralif, célèbre dans l'Afrique et l'Asie, l'objet de l'envie des puissans califes, qui, dans le Caire, dans Bagdad, ont vainement tenté de l'égaler.

En y pénétrant, on n'est point surpris ; les yeux satisfaits ne rençontrent point ces efforts de l'art, ces brillans prodiges qui plaisent moins qu'ils n'étonnent,

et rappellent seulement l'idée de la richesse ou du pouvoir : tout y présente, au contraire, l'image de ces biens faciles qu'on n'admire point, mais dont on jouit. Des bois d'orangers et de myrtes coupent des plaines de verdure arrosées par des eaux limpides. Ces bois, plantés avec adresse, cachent, découvrent tour-à-tour les perspectives lointaines, les riants villages, les champs cultivés, les glaces accumulées sur les monts, les palais, les monumens de Grenade. A chaque instant, des côteaux fertiles vous offrent la vigne, l'olivier sauvage, les lilas, les grenadiers, entrelaçant leurs fruits et leurs fleurs. Tantôt une cascade bruyante se précipite du haut d'un rocher ; tantôt un ruisseau tranquille sort en murmurant d'une touffe de roses. Là, c'est une grotte écartée où filtrent plusieurs sources d'eau vive ; ici, c'est un bocage sombre où voltigent mille rossignols : partout enfin un aspect différent, une jouissance nouvelle font éprouver à chaque pas un sentiment doux ou un plaisir pur.

C'est dans cet aimable et superbe asile que mon père Mulei-Hassem a régné long-temps heureux. Mais la haine de deux tribus puissantes a rempli ses jours d'amertume, a fini par mettre l'empire sur le penchant de sa ruine.

Vous savez, seigneur, que nos Maures, quoique rassemblés en corps de nation, ont conservé les mœurs patriarcales de nos ancêtres les Arabes. Nos familles ne se confondent point : chacune d'elles

forme une tribu plus ou moins forte par le nombre, par les esclaves, par les richesses, mais dont tous les membres unis se regardent comme des frères, se soutiennent mutuellement, marchent ensemble à la guerre, et ne séparent jamais leur fortune, leurs intérêts, leurs ressentimens.

Parmi ces tribus, la plus belliqueuse, la plus illustre, la plus chérie, est celle des Abencerrages, descendus des antiques rois qui régnèrent sur l'Hyémen(3). Leurs qualités sont au-dessus de cette noble origine : invincibles dans les combats, doux et clémens après la victoire, leurs grâces, leurs talens aimables, font le charme de notre cour. Respectés des fiers Espagnols, ils ont su mériter leur amour par les bontés, par les bienfaits, dont ils comblent les Chrétiens captifs. De tout temps, leur richesse immense fut le patrimoine du pauvre ; de tout temps, dans les batailles, dans nos tournois, dans nos jeux, le prix de la valeur et de l'adresse appartint aux Abencerrages. Jamais il ne fut un lâche dans cette célèbre tribu ; jamais un infidèle ami, un époux volage, un perfide amant, n'ont terni la gloire de cette famille.

Leurs seuls rivaux en grandeur, en richesses, peut-être en courage, sont les trop fameux Zégris, issus des monarques de Fez. Quels que soient mes justes ressentimens contre cette tribu coupable, je ne prétends point cacher à vos yeux l'éclat des actions qui l'ont distinguée. Leur indomtable valeur

a cent fois porté le fer et la flamme sur les terres des Castillans ; cent fois leurs mains victorieuses ornèrent nos mosquées de drapeaux ennemis. Mais la fureur, la soif du sang, déshonora de si beaux exploits. Jamais un Zégri n'a fait de captif ; tout vaincu périt sous son sabre ; jamais l'amitié, l'amour, n'ont adouci leur férocité. Remplis d'un orgueilleux dédain pour ces qualités aimables, ces grâces, ces talens de l'esprit, que l'on chérit dans notre cour, ils regardent comme foiblesse la douce sensibilité. Superbes, turbulens, farouches, ils ne se plaisent qu'aux champs de la mort, ils ne savent que combattre et vaincre ; ils méprisent tous les autres arts.

La plus violente jalousie les animoit depuis long-temps contre les généreux Abencerrages. Souvent ces deux tribus vaillantes furent sur le point d'en venir aux mains. L'autorité de Mulei-Hassem avoit pu seule les arrêter. Mais leur haine étoit publique ; et les principales familles de Grenade avoient embrassé l'un ou l'autre parti. Les Almorades, les Alabez soutenoient la cause des Abencerrages ; les Gomèles, les Vanégas, défendoient celle des Zégris. Les autres tribus plus obscures avoient imité cet exemple ; la cour et la ville étoient divisées, et mon père trembloit chaque jour de voir le sang inonder Grenade.

L'âme noble et tendre de Mulei-Hassem n'avoit pu demeurer incertaine sur le parti qu'il devoit pro-

téger : ses propres vertus, malgré lui, l'entraînoient vers les Abencerrages. Cette préférence, qu'il ne pouvoit cacher, étoit un nouvel aliment à la haine de leurs ennemis. Mulei le sentit ; et, pour appaiser par une faveur signalée, le mécontentement des Zégris, il prit une épouse dans leur tribu. Aïxa, fille d'Almadan, devint la reine de Grenade. Mais Aïxa n'étoit que belle : l'insensibilité, l'orgueil, héréditaires dans sa famille, ternissoient l'éclat de ses charmes. Mon père, qui ne put l'aimer, se vit contraint de la répudier, après avoir obtenu d'elle un héritier de son trône. Ce prince est le fougueux Boabdil, qui règne à présent sur les Maures, et dont vous connoîtrez bientôt le redoutable caractère.

Le roi, malheureux par l'hymen, ne voulut plus en serrer les nœuds : l'amour dont il brûloit dès long-temps pour une captive Espagnole, lui rendoit impossible tout autre lien. La belle Léonore avoit soumis son cœur. Fidèle au culte de ses pères, sans espoir comme sans désir de régner sur des Musulmans, Léonore aimoit dans Mulei ses qualités et non sa puissance. Elle pleuroit souvent avec lui les malheurs attachés à son rang ; elle le consoloit des ennuis du trône, de la fatigue des hommages, du vide de la grandeur, et calmoit ses peines secrètes, ces chagrins si cuissans pour les rois condamnés à n'avoir point d'amis.

Le premier fruit de leurs amours fut ce gé-

néreux Almanzor qui défend aujourd'hui Grenade, et dont les exploits renommés ont peut-être été jusqu'à vous....

Oui, répond vivement Gonzalve, oui, je connois ce vaillant guerrier. Eh! dans quels lieux ignore-t-on que le vertueux Almanzor est le plus ferme appui de votre empire, la gloire, le modèle de votre cour? Qui ne sait que ce jeune prince, si redoutable dans les batailles, commande même à ses ennemis cette admiration, ce respect, liens éternels qui, malgré la guerre, unissent toutes les grandes âmes? Mon cœur est pénétré pour lui d'un sentiment de vénération: parmi vos Maures c'est lui seul dont je désire d'être l'émule, c'est lui que je voudrois égaler; le surpasser est impossible.

Il dit: la princesse écoute avec ravissement l'éloge d'un frère qu'elle adore. Elle remercie Gonzalve par un sourire, et continue son récit.

Je fus le dernier gage d'amour que le roi reçut de sa Léonore. Jamais une mère plus tendre n'a tant fait pour sa fille chérie: elle me nourrit de son lait; elle ne voulut confier à personne les soins de ma première enfance; elle présida seule à mon éducation. Je sens mes larmes couler en songeant aux paisibles jours passés dans le sein de ma mère. Mon frère Almanzor ne nous quittoit point: plus âgé que moi de quelques années, il m'expliquoit les leçons que ma foiblesse ne pouvoit comprendre; il m'enseignoit ce qu'il avoit appris. Je l'écoutois avec recon-

noissance ; je me sentois déjà pour lui ce tendre et confiant respect dont mon cœur a gardé l'habitude. Mulei venoit souvent se mêler à nos jeux, il oublioit près de nous les chagrins que lui donnoit Boabdil ; et la meilleure des mères croyoit voir les cieux entr'ouverts, lorsque le roi, qu'elle adoroit, la visitoit dans sa retraite et pressoit ses enfans chéris entre ses bras paternels.

Hélas ! ces temps trop heureux ne furent pas de longue durée. L'Espagnol attaqua nos frontières. Mon frère, appelé par la gloire, nous quitta pour voler aux combats. Sa valeur, ses brillans exploits, ne nous consoloient point de son absence. Il revenoit toujours triomphant porter ses lauriers à sa mère ; mais il repartoit aussitôt. Forcée moi-même de paroître à la cour, d'y vivre au milieu du tumulte, je regrettois ces années tranquilles consacrées à la seule tendresse. Bientôt des regrets plus amers vinrent me préparer au malheur.

Ma mère me fut ravie. Après de longues souffrances, elle expira dans mes bras. O ma bonne et digne mère ! ta perte m'est toujours récente ; les derniers mots que tu m'as dits retentissent toujours à mon cœur. Veille sur moi du haut du ciel, ô la plus tendre des mères ! Je n'ai point trahi les sermens que j'ai prononcés à ton lit de mort : rends-moi de même fidèle aux devoirs que tu m'enseignas, et fais descendre dans cette âme pleine de toi les vertus dont tu me donnas l'exemple.

A ces mots, Zuléma s'arrête, les pleurs étouffent sa voix ; elle cache de ses belles mains son visage baigné de larmes. Gonzalve, ému presque autant qu'elle, la contemple avec des yeux attendris ; il respecte trop sa douleur pour interrompre ce pieux silence. Enfin la princesse reprend son récit d'un accent qu'elle affermit avec peine.

Le roi fut inconsolable, et ne survécut à sa Léonore que pour mon frère et pour moi. Almanzor étoit à l'armée : il revint, accablé de douleur, mêler ses larmes à celles d'un père qui ne lui permit plus de le quitter. Boabdil, occupé dès long-temps de ses criminels projets, sut profiter de cette absence pour gagner le cœur des soldats. Boabdil pouvoit éblouir leurs yeux : aux avantages de la nature, il joint cette valeur brillante qui plaît surtout dans un jeune prince, et cette prodigalité si vantée par les courtisans. Que ne puis-je avoir à louer d'autres vertus dans Boabdil ! Mais les perfides flatteurs ont corrompu sa jeunesse. Egaré de bonne heure par leurs conseils, il ne connut de devoirs que ceux des autres hommes envers son rang ; il se crut au-dessus des lois, parce qu'il étoit au-dessus de leurs peines : il ne pensa pas que le plus terrible des châtimens, la haine, le mépris public, sont le supplice des grands que les lois ne peuvent atteindre. A force de satisfaire ses passions, ses passions devinrent des vices. Il perdit bientôt le remords, ce dernier ami des vertus, et passa rapidement des plaisirs aux excès, des

excès aux crimes : triste destinée des jeunes princes, dont la vie entière dépend toujours du choix de leurs premiers amis !

Livré sans réserve aux Zégris, qui brûloient de voir sur le trône un monarque issu de leur sang, Boabdil cherchoit à renouveler ces exemples trop communs parmi nous de pères détrônés par leurs fils, de rois déposés par leurs sujets. Il vouloit s'assurer l'armée ; et ses desseins impies ne trouvèrent d'obstacle que dans les seuls Abencerrages. Ces fidèles guerriers avertirent Mulei. Mon père partit aussitôt, alla se montrer aux soldats, et sa présence rétablit l'ordre. Mais le mal avoit jeté des racines trop profondes ; la moindre étincelle devoit tout-à-coup produire un grand embrasement. Le roi, se défiant toujours d'un fils dénaturé qu'il n'osoit punir, conclut une trève avec l'Espagnol, et déconcerta les Zégris en licenciant son armée.

De retour dans sa capitale, Mulei espéra calmer les esprits, détourner sa cour des factions, en donnant un aliment plus noble à cette inquiétude fougueuse, à cette éternelle inconstance, qui de tout temps ont caractérisé le Maure. Les fêtes, les tournois, les jeux, jadis si communs à Grenade, se renouvelèrent par son ordre. En proie à sa douleur profonde, pleurant toujours sa chère Léonore, il étoit peu capable d'y prendre part ; mais sa sagesse vouloit occuper une belliqueuse jeunesse, et prévenir une guerre civile, dont la seule idée faisoit frissonner son cœur sensible et paternel.

L'hymen de mon frère amena ces fêtes. Depuis long-temps le brave Almanzor brûloit pour la belle Moraïme, de la tribu des Abencerrages. Moraïme aimoit Almanzor. Eh ! qui n'auroit pas accepté l'hommage du plus vaillant, du plus vertueux des princes ? La jeune Abencerrage consulta sa mère, lui confia le secret de son cœur ; et sa mère lui permit de l'avouer à son amant. Depuis ce jour, la tendre Moraïme ne vivoit, ne respiroit plus que pour le héros maître de son âme. Jamais le moindre soupçon, jamais la plus légère querelle n'avoient troublé leurs constantes amours. Sûrs l'un de l'autre, pénétrés tous deux d'une passion fondée sur la parfaite estime, certains que l'univers se seroit détruit plutôt que l'un des deux pût changer, ils attendoient leur hyménée avec cette douce impatience que tempère le bonheur présent. Ils n'ignoroient pas qu'ils seroient plus heureux : mais ils l'étoient assez de cette espérance ; ils l'étoient assez de se voir tous les jours, de se parler de leur tendresse, de s'encourager mutuellement à de nouvelles vertus. C'étoient pour eux des plaisirs si doux, que leurs âmes pures et chastes n'en imaginoient aucun qui pût les surpasser.

Le roi voulut les unir et déployer à cet hyménée toute sa magnificence. Moraïme, couverte d'un voile enrichi de perles, vêtue d'une étoffe d'or brodée de pierreries, fut promenée dans la ville, selon l'usage de notre nation, sur un superbe coursier qu'accompagnoit une troupe de femmes. Les joueurs d'ins-

mens la précédoient. Elle étoit suivie d'une foule d'esclaves portant dans des corbeilles ornées de fleurs les tissus de Perse, les voiles Indiens, les riches parures de la jeune épouse. C'est ainsi qu'elle se rendit à la mosquée, où l'attendoient les Abencerrages. Almanzor y vint, conduit par mon père, entouré d'une brillante cour, dont il effaçoit les plus beaux guerriers par sa taille, par sa figure, par cet air de grandeur, de bonté, signe touchant du calme heureux dont jouit une belle âme.

L'iman invoqua le prophète : le peuple répondit par des vœux en faveur des nouveaux époux. Ils furent ensuite conduits, au son des cistres et des cymbales, dans le palais de l'Alhambra. Les parfums les plus exquis brûloient autour d'eux pendant la marche. Douze jeunes vierges vêtues de blanc précédoient la belle Moraïme ; douze jeunes garçons couronnés de roses s'avançoient devant Almanzor. Ces deux troupes jetoient des fleurs sur le chemin des époux, et chantoient alternativement ces paroles :

Présens du ciel, bienfaits charmans,
Tendre amour, aimable hyménée,
Vous seuls de nos plus beaux momens
Serrez la chaîne fortunée.

Qu'il est doux pour un jeune cœur
De vivre sous votre puissance !
L'amour lui donne le bonheur,
L'hymen lui donne l'innocence.

Des biens jusqu'alors inconnus
Viennent doubler ses jouissances;
Tous ses plaisirs sont des vertus,
Tous ses devoirs des récompenses.

Puissent les sermens de ce jour,
Gardés, chéris toute la vie,
Donner des belles à l'amour
Et des héros à la patrie!

Heureux époux, vos descendans
Seront dignes de leurs modèles:
Les fils du lion sont vaillans,
Ceux de la colombe fidèles.

Le lendemain de ce beau jour, Mulei-Hassem avoit indiqué des courses de bagues et de cannes, jeux chéris de notre nation (4). Tous nos guerriers s'y préparèrent; tous prodiguèrent leurs trésors pour se distinguer par de riches armures, par de magnifiques coursiers. Les jeunes beautés de la cour, tremblantes que leurs amans ne fussent pas vainqueurs, s'empressèrent de leur envoyer des nœuds, des rubans, des devises. Plusieurs, pour la première fois, leur témoignèrent un tendre retour, et, dans l'espoir d'augmenter leur courage, sacrifièrent leur propre orgueil.

A peine le soleil avoit doré le sommet des palais de Grenade, qu'un peuple immense, mêlé d'étrangers attirés par le bruit de la fête, vint occuper mille gradins rangés dans la place de Vivarambla. Au mi-

lieu de cette vaste enceinte, qui peut aisément contenir vingt mille guerriers en bataille, on vit s'élever un brillant palmier, chef-d'œuvre de sculpture et de richesse. Sa tige étoit de bronze, et son feuillage d'or. Sur une de ses longues feuilles, une colombe d'argent la faisoit pencher par son poids, et soutenoit, en se balançant, la bague qu'il falloit conquérir. Quand cette bague étoit enlevée, une nouvelle, par l'art de l'ouvrier, sortoit du bec de la colombe, et se présentoit d'elle-même. Au pied du palmier, l'on voyoit une enceinte réservée aux juges des prix, aux timbales, aux instrumens qui devoient annoncer la victoire. Des balcons couverts d'étoffes précieuses, surmontés de dais magnifiques, étoient destinés au roi, à sa famille, à sa cour; et mille fenêtres ornées de guirlandes, occupées par les plus belles de nos jeunes Maures, formoient autour de la place un spectacle superbe et charmant.

Déjà les juges ont pris leurs places; déjà Mulei est arrivé dans toute la pompe du trône, tenant par la main Moraïme resplendissante de diamans. Le peuple, séduit en secret par les perfides Zégris, ne fit pas éclater, en voyant son monarque, ces transports de joie et d'amour qu'il lui témoignoit autrefois. L'âme de Mulei en fut pénétrée, des larmes coulèrent de ses yeux, et, se retournant vers mon frère, qui le suivoit avec moi: Mon fils, lui dit-il, j'ai trop vécu, ils ont cessé de m'aimer. Nous prîmes aussitôt ses mains, que nous serrâmes avec tendresse. Il

s'assit au milieu de nous ; sa cour l'environna, les balcons se remplirent ; et, des quatre barrières de la place, le bruit des trompettes qui se répondoient nous annonça les combattans.

Ils entrent par différens côtés, divisés en quatre quadrilles. Les Abencerrages forment le premier. Vêtus de tuniques bleues brodées d'argent et de perles, montés sur des coursiers blancs dont les harnois sont couverts de saphirs, ils portent à leur turban l'aigrette bleue, couleur affectée aux Abencerrages, et sur leurs boucliers un lion enchaîné par une bergère, avec ces mots, *doux et terrible,* devise célèbre de leur tribu. Tous, à la fleur de l'âge, beaux, brillans, remplis d'espoir et de cette noble fierté que tempère la politesse, ils s'avancent d'un pas léger sous la conduite d'Abenhamet, d'Abenhamet dont les malheurs feront bientôt couler vos larmes, mais qui n'étoit alors occupé que de vaincre devant Zoraïde.

Les Zégris forment le second quadrille. Leurs tuniques vertes sont brodées d'or. L'aigrette noire, couleur sinistre de leur famille, se distingue sur leurs turbans. De longues housses enrichies d'émeraudes couvrent le dos de leurs noirs coursiers. La tête haute, l'œil menaçant, ils suivent d'un pas tranquille Ali, le redoutable Ali, chef de cette tribu terrible, Ali que quarante ans de victoires ont fait surnommer l'*épée de Dieu,* et qui porte sur son large bouclier, ainsi que tous ses compagnons, un cimeterre dégouttant de sang, avec ces mots : *Voilà ma loi.*

Les Alabez et les Gomèles marchent aux deux derniers quadrilles. Les Alabez, vêtus d'incarnat brodé d'argent, montés sur des chevaux isabelles, ont pris le turban des Abencerrages. Les Gomèles, liés aux Zégris, ont des tuniques pourpre et or, des coursiers bais, et l'aigrette noire.

Ces quatre troupes, l'une après l'autre, viennent saluer le roi, font ensuite des évolutions, et vont occuper les quatre faces.

Le prince Boabdil parut alors, monté sur un coursier d'Afrique qui sembloit jeter du feu par les naseaux. Le peuple, à son aspect, jette des cris de joie. Boabdil, passant d'un air dédaigneux devant les Abencerrages, va se placer parmi les Zégris, qui le reçoivent avec des transports. Ali veut lui céder le commandement, mais le prince le refuse; et le roi donne l'ordre aux juges de faire distribuer des lances égales à ceux qui veulent disputer les prix.

Chacun des différens quadrilles devoit nommer douze cavaliers pour courir ensemble les bagues. Il suffisoit d'en manquer une seule pour perdre le droit d'une nouvelle course. Une superbe aigrette de diamans étoit réservée au vainqueur; d'autres présens moins magnifiques devoient consoler les vaincus.

Le signal se donne; et le premier qui s'élance est le charmant Abenhamet. Il part comme un trait de l'escadron bleu; il enlève la première bague. Ali Zégri veut lui ravir la seconde; mais Boabdil le prévient. Troublé par sa haine pour Abenhamet, il

vole, manque la bague, brise sa lance de fureur, et va se cacher parmi les Zégris. Ali se présente alors; Ali emporte la seconde. Abenhamet, prompt comme l'éclair, est déjà maître de la troisième. La quatrième est à la lance d'Ali. La place retentit d'applaudissemens. L'Abencerrage se précipite de nouveau: mais son fer touche la colombe, et fait voler la bague dans l'air. L'adroit Abenhamet d'un second coup l'enlève avant qu'elle tombe à terre. Le peuple fait éclater des transports. Ali n'ose rentrer en lice. Les Zégris, les Gomèles, les Alabez, se succèdent inutilement. Les plus heureux vont jusqu'à cinq bagues; Abenhamet en a conquis vingt. Mille fanfares annoncent sa victoire; les juges lui décernent le prix. Il vient le recevoir à genoux de la main de Moraïme, et court le déposer aux pieds de Zoraïde, dont le cœur a fait des vœux pour lui.

Aussitôt les quatre escadrons se préparent au jeu de cannes. Tous, armés de légers roseaux, courent les uns contre les autres, les brisent sur leurs boucliers, les jettent à la fois dans l'air, les reprennent sans descendre à terre. Maniant avec dextérité des coursiers plus rapides que l'aigle, ils s'attaquent, fuient, reviennent, se forment, se dispersent, s'arrêtent, se rallient précipitamment, et trompent toujours les yeux étonnés, qui ne peuvent suivre leurs mouvemens divers.

Ainsi, dans la mer d'Almérie (5), on voit les dauphins rassemblés fendre la plaine liquide, se mê-

ler, s'entrelacer dans leurs circuits, dans leurs détours, se poursuivre sans jamais s'atteindre, et bondir à la fois sur les ondes.

Mais la plus noire trahison devoit ensanglanter la fête. Les coupables Zégris, sous leurs habits dorés, portoient leurs cottes de mailles. Au milieu du tumulte des jeux, plusieurs changèrent leurs roseaux contre de véritables lances. Abenhamet fut le premier frappé. A la vue de son sang qui coule, il jette un cri de fureur, et s'élance, le sabre en main, sur le Zégri qui l'a blessé : il l'immole au milieu des siens, qui sur-le-champ tirent leurs cimeterres. Les Abencerrages, instruits de l'attentat, volent au secours de leur chef. Les Alabez se déclarent pour eux, les Gomèles pour les Zégris, les quatre escadrons se chargent avec une égale animosité. Les noms de traître, de perfide sont prononcés par tous les partis. Le sang ruisselle dans la place. Le peuple effrayé prend la fuite ; et la haine, la mort, la vengeance, se rassasient de carnage.

Le roi, les juges, mon frère, font d'inutiles efforts pour appaiser leur furie. La voix d'Almanzor est méconnue, l'autorité de Mulei, méprisée ; les juges du camp sont foulés aux pieds. Les malheureux Abencerrages, dont les glaives sont repoussés par l'armure de leurs ennemis, s'aperçoivent de la trahison : ils veulent aller prendre leurs cuirasses, ils se précipitent vers les barrières ; mais les Zégris les poursuivent, les pressent, les immolent dans l'étroit

passage. C'en étoit fait, dans ce jour affreux, de cette vaillante famille, si mon frère, qui s'étoit armé, n'avoit tout-à-coup paru dans la place, et, soutenant seul l'effort des vainqueurs, n'eût favorisé les Abencerrages. Les Zégris s'échappent par une autre issue, se répandent par toute la ville, criant : Aux armes ! Aux armes ! Vive notre roi Boabdil ! Mulei-Hassem cesse de régner ! Le peuple, acheté par eux, grossit leur troupe rebelle ; Grenade se soulève en un moment. Les portes des maisons se ferment, cent milles lances brillent dans les rues, des cris affreux remplissent les airs. Boabdil, au milieu des Zégris, attise le feu de la révolte ; il est proclamé roi par les factieux, et marche au même instant à l'Alhambra, suivi d'une troupe innombrable.

Mulei-Hassem s'étoit retiré dans ce palais, presque seul avec sa famille. Nous le pressions dans nos foibles bras, nous cherchions à le rassurer, tandis qu'un effroi mortel nous ôtoit la voix et les forces. Ce bon roi, sans crainte pour lui-même, n'étoit occupé que de ses sujets, c'étoit pour eux seuls qu'il versoit des larmes, et qu'il imploroit l'Eternel : O Allah, s'écrioit-il, en élevant ses bras tremblans, brise mon sceptre, mais sauve mon peuple : pardonne-lui ses fureurs ; on le trompe, on l'entraîne au crime ; ne le punis pas, ô Dieu de bonté !

Almanzor songe à nous défendre : il rassemble les gardes épars, donne des armes aux esclaves, fait

fermer les portes de l'Alhambra, dispose des archers sur les tours, et lui-même, au-dessus de la plate-forme, se montre appuyé sur cette lance qui fait trembler les Zégris.

Bientôt il voit arriver les braves Abencerrages, couverts de l'acier brillant, transportés de fureur et d'indignation. Les Almorades, les Alabez, d'autres tribus fidèles à leur roi, viennent mourir ou le défendre; et, dédaignant d'attendre l'ennemi derrière les murs du palais, ils se rangent devant les portes. Almanzor vole au milieu d'eux: mille cris s'élèvent en voyant ce héros. D'autres cris aussitôt leur répondent; et les Zégris, les Vanégas, les Gomèles, avec Boabdil, paroissent, suivis d'un peuple effréné.

L'aspect d'Almanzor les arrête. Un profond silence succède au tumulte: ils hésitent à porter leurs mains sur le héros de Grenade, sur le digne objet de leur admiration. Mais, ranimés par Boabdil, ils serrent leurs rangs, ils baissent leurs lances; et les trompettes de part et d'autre vont donner l'horrible signal, lorsqu'on voit s'ouvrir tout-à-coup les portes de l'Alhambra. Mulei-Hassem, tenant dans ses mains le sceptre avec la couronne, s'avance entre les deux armées.

Arrêtez, s'écrie-t-il, et n'attirez pas le courroux du ciel en répandant le sang de vos frères: ménagez ce sang précieux dont vous aurez besoin contre l'Espagnol. Abencerrages, Zégris, tremblez de vous

forger des chaînes, oubliez vos fatales discordes, et reservez votre valeur pour vos communs ennemis. Vous êtes offensés, dites-vous : ne le suis-je pas moi-même ? apprenez comment on se venge.

Peuple de Grenade, mon règne t'a lassé ; il est fini dès cet instant. Tu m'a repris ton amour, je ne veux plus de ta couronne. Viens la recevoir, Boabdil ; viens prendre ce sceptre que tu désires ; et que peut-être tu trouveras pesant. Approche, mon fils, approche, et cesse de t'étonner. Regarde ces cheveux blancs : as-tu pensé que, pour ce peu de jours qui me restoient encore à régner, je ferois égorger mon peuple ? Ah ! Boabdil, Boabdil ! mon cœur jamais ne te fut connu. Tu l'as trop souvent déchiré : mais ton père te pardonne tout, si tu rends heureux tes nouveaux sujets, si ta justice et ta bienfaisance les empêchent de se repentir de ce qu'ils font aujourd'hui pour toi.

En prononçant ces paroles, l'auguste vieillard présente à son fils et la couronne et le sceptre. Boabdil, terrassé par son crime, demeure immobile et les yeux baissés. Il n'ose envisager son père, il ne peut faire un seul pas vers lui. Mulei le prévient, s'avance, pose sur son front, qui rougit, ce diadème, objet de ses vœux. Ensuite, se retournant vers les deux troupes interdites : Abencerrages, dit-il, saluez le roi de Grenade ; et vous, Zégris, jurez la paix à vos généreux ennemis.

A ces mots, le peuple enivré crie : Vive le roi Boabdil ! Vivent les Abencerrages, les Zégris et Mulei-Hassem ! Boabdil est conduit en pompe dans le palais de l'Alhambra. Mon père, suivi d'Almanzor, de Moraïme et de moi, se retire dans l'Albaysin, ancienne demeure des premiers rois Maures.

FIN DU LIVRE SECOND.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Zuléma raconte les changemens arrivés à Grenade sous le règne de Boabdil.—Corruption de la cour et du roi.—Amours d'Abenhamet et de Zoraïde.—Captivité d'Ibrahim.—Abenhamet va le délivrer.—Boabdil devient son rival. Il s'oppose à l'hymen des deux amans. Il envoie Abenhamet contre les Espagnols.—Abenhamet est vaincu par Gonzalve. Ce héros pénètre jusque dans Grenade.—Les lois condamnent Abenhamet à la mort.—Zoraïde, pour le sauver, épouse le roi Boabdil.—Almanzor conduit Abenhamet loin de Grenade.—Abenhamet le trompe et revient. Il trouve Zoraïde dans le Généralif.—Entretien des deux amans.—Quatre Zégris les découvrent : ils avertissent le roi.—Fureur de Boabdil.—Mort d'Abenhamet.—Meurtre des Abencerrages.—Un enfant sauve la tribu.—Combat dans le palais.—Les Abencerrages quittent Grenade.

Le plus grand, le plus heureux des rois, celui que la victoire et la fortune ont comblé de leurs faveurs,

celui qui rassemble autour de son trône tout l'éclat, toutes les jouissances de la gloire, manque du bonheur le plus pur, le plus cher pour une âme tendre, de la certitude d'être aimé. Les hommages qu'on lui prodigue, les louanges dont on l'accable, la fidélité même qu'on lui témoigne, espèrent une récompense: ce n'est pas à lui, c'est à son rang, que l'intérêt adresses de vœux. Cette seule idée vient flétrir son âme; une juste défiance se mêle aux sentimens doux de son cœur; malheureux de pouvoir tout payer, il doit penser qu'on ne lui donne rien.

Mais Mulei descendu du trône, Mulei remis dans le rang des hommes, rentra dans le droit le plus beau, le plus précieux de l'humanité, celui de trouver des amis. Sa nombreuse cour disparut, les Abencerrages lui restèrent. Cette vertueuse tribu le regarda toujours comme son roi, lui rendit d'autant plus de respects que mon père avoit moins de puissance. Almanzor, son épouse et moi, nous nous disputions les soins pieux qui pouvoient consoler sa vieillesse. Satisfaits de consacrer nos jours à des devoirs si chers à nos âmes, nous n'osions nous plaindre d'un crime qui nous avoit donné le bonheur, qui nous avoit réunis dans le sein du meilleur des pères. Si nous regrettions sa couronne, c'étoit pour son peuple et pour lui; s'il soupiroit de l'avoir perdue, c'étoit pour ses sujets et pour ses enfans.

Pendant ce temps, le nouveau roi changeoit la face de Grenade. Les anciens visirs furent révo-

qués; de jeunes courtisans les remplacèrent. Les chefs de l'armée, blanchis sous le fer, se virent payer par l'exil de leurs travaux et de leurs blessures; des enfans seulement connus par leurs vices ou par leur faveur vinrent commander à de vieux soldats, jadis compagnons de leurs pères. Cette discipline antique, mère de la valeur et des victoires, fut oubliée en un moment: l'armée devint un ramas de mercenaires sans frein, hardis contre leurs capitaines, lâches contre les ennemis. Nos frontières, presque inconnues à des gouverneurs qui vivoient à la cour, furent surprises, envahies par les vigilans Espagnols; et, pour comble de calamités, ce fut à cette époque fatale que le ciel suscita contre nous ce terrible ennemi des Maures, ce redoutable Castillan dont le nom sans doute a dû pénétrer jusque dans vos lointains climats, le fier Gonzalve de Cordoue.

Ses exploits, ses succès rapides, ne purent réveiller Boabdil de sa honteuse léthargie. Conduit, égaré chaque jour davantage par les criminels Zégris, le monarque n'étoit occupé que de ces plaisirs bruyans dont les flatteurs entourent leur maître, de peur qu'il n'entende les cris de son peuple. Aux superbes jeux, aux fêtes publiques, établis par Mulei-Hassem, avoient succédé, sous le jeune roi, des assemblées mystérieuses, des danses efféminées, de longs festins, d'où la pudeur, la tempérance étoient bannies: l'amour tendre, respectueux, étoient devenu l'objet d'une raillerie insolente; et la galanterie Gre-

nadine, si célèbre chez toutes les nations, étoit remplacée par la licence.

Au milieu de tant de vices qui nous présageoient nos malheurs, une passion que dès long-temps la résistance sembloit avoir éteinte, se ralluma tout-à-coup dans l'âme féroce de Boabdil. L'objet de ce funeste amour étoit la belle Zoraïde, fille du vieillard Ibrahim.

Zoraïde étoit Africaine. Dès les premiers jours de sa vie elle avoit connu l'infortune : elle perdit sa mère au berceau ; son père, premier visir du monarque de Trémécen (1), vit détrôner son malheureux maître, fut lui-même proscrit, dépouillé de ses biens, et, s'échappant avec sa fille, vint implorer à Grenade la pitié de Mulei-Hassem. Mon père le reçut à sa cour, lui donna le gouvernement de l'importante ville de Jaën, et voulut que Zoraïde fût élevée dans son palais.

Elle sortoit à peine de l'enfance. Bientôt ses attraits naissans enflammèrent nos jeunes guerriers. Abenhamet, cet aimable chef des Abencerrages, qui remporta le prix des courses le jour du crime des Zégris, Abenhamet, enfant comme Zoraïde, ne l'eût pas plutôt connue, qu'il la choisit, l'adopta pour sa sœur : il n'étoit heureux qu'auprès d'elle ; il lui répétoit mille fois le serment de l'aimer toujours. La jeune et naïve Africaine lui faisoit les mêmes promesses, lui déclaroit ingénument qu'elle ne vouloit aimer que lui seul : doux privilége de cet heureux

âge, à qui les hommes pardonnent encore la franchise et la candeur !

Lorsque Zoraïde approcha de trois lustres, elle devint plus réservée ; Abenhamet fut plus timide. Il n'osoit plus, comme autrefois, venir à toute heure à son appartement : il perdit jusqu'à la hardiesse de lui parler même d'amitié : mais, plus que jamais épris de ses charmes, éprouvant la force de ce premier amour, si vif et si pur dans les belles âmes, il s'occupoit sans cesse de la suivre, de l'attendre, de la chercher. Dans le palais, à la mosquée, au jardin du Généralif, il étoit toujours sur ses pas ; il ne pouvoit se passer de sa vue, il n'existoit plus dès qu'il la perdoit ; et lorsqu'ils se trouvoient ensemble, leurs yeux se baissoient vers la terre, une rougeur modeste couvroit leur front, leurs langues balbutioient des paroles sans suite, sans ordre ; leur esprit, ailleurs si présent, les abandonnoit tous les deux.

Ce fut alors que Gonzalve, entrant sur nos terres avec une armée, parut tout-à-coup devant Jaën, où commandoit le vieux Ibrahim. Jaën fut emporté d'assaut après une longue défense ; le père de Zoraïde resta prisonnier.

Sa fille, baignée de pleurs, vint embrasser les genoux du roi : Rendez-moi mon père, dit-elle, et reprenez tous les bienfaits dont vous comblez ma jeunesse : une chaumière me suffit avec l'auteur de mes jours ; ou, si Gonzalve est inflexible, obtenez du moins que je puisse aller partager les fers de

mon père et consacrer à le servir une vie que je lui dois.

Mulei, touché de sa douleur, lui promit d'écrire à Gonzalve, lui jura que le premier article de la paix seroit la liberté d'Ibrahim ; il consola sa fille désolée ; il redoubla de bontés, de soins, pour rendre son sort plus heureux.

Mais Abenhamet, témoin de ses larmes, Abenhamet, qui les sentoit tomber sur son cœur, résolut de les tarir. Craignant qu'une paix incertaine ne retînt long-temps Ibrahim captif, ne pouvant disposer encore des biens immenses qu'il devoit posséder, il part, il va trouver Gonzalve ; et l'abordant avec la confiance de la jeunesse et de l'amour :

Magnanime guerrier, dit-il, je suis le chef des Abencerrages. Mon âge ne m'a pas permis de m'éprouver contre toi ; cet heureux temps viendra, je l'espère. Tu connois ma noble famille ; tu juges que leurs trésors te seront prodigués pour ma rançon. Le brave Ibrahim est sans fortune ; échange ce vieillard avec moi, rends ce malheureux père à sa fille, qui n'a que des larmes à t'offrir, et reçois à sa place pour ton prisonnier le plus riche des Grenadins.

Il se tait. Gonzalve est ému ; Abencerrage, répond-il, tu ne seras point mon captif ; je veux ton estime, non tes richesses ; retourne à Grenade avec Ibrahim. C'est à ta vertu seule que je l'accorde ; et si ce léger bienfait excite ta reconnoissance, évite-moi dans les combats.

Oh ! quelle fut la joie de Zoraïde lorsque Abenhamet de retour lui présenta son père adoré ! Doutant encore de son bonheur, elle je jette au cou du vieillard, elle le presse avec des sanglots. Ibrahim se hâte de lui raconter tout ce qu'il doit à l'Abencerrage ; et, joignant les mains des jeunes amans, il jure par le nom d'Allah que dans peu de jours ils seront unis.

On ne parla dans Grenade que de l'action d'Abenhamet ! on exalta son courage ; on fit des vœux pour son amour. La magnanimité de Gonzalve fut admirée : et je dois l'avouer, seigneur, quoique ce superbe Espagnol soit le fléau de ma patrie, quoique le sang de mes frères ait cent fois rougi son bras invincible, sa noble franchise à la guerre, sa douce clémence après le combat, le font révérer de notre nation. Tout guerrier connoît son courage, tout captif son humanité. Les Abencerrages surtout, voulant honorer ses vertus, délivrèrent douze Chrétiens prisonniers, choisirent douze coursiers d'Afrique, et les envoyèrent au héros Castillan comme un foible hommage de leur reconnoissance.

Mulei-Hassem avoit approuvé l'hymen d'Abenhamet et de son amante ; il décida qu'il s'accompliroit après celui d'Almanzor. Mais le fougueux Boabdil devint épris de Zoraïde ; croyant l'éblouir par son rang, il osa prétendre à sa main. Sans s'écarter des égards dus à l'héritier du trône, la fille d'Ibrahim rejeta ses vœux. Elle se croyoit oubliée

d'un cœur si peu fait pour aimer, lorsque mon père perdit sa couronne; et le premier usage que fit Boabdil de son pouvoir usurpé, fut de défendre au vieux Ibrahim de choisir Abenhamet pour gendre.

Ibrahim au désespoir espéra fléchir le monarque. Il va se jeter à ses pieds, suivi du tendre Abenhamet; il lui demande, pour unique prix de sa fidélité, de ses longs services, qu'il lui permette la reconnoissance, qu'il ne le force pas, à quatre-vingts ans, de manquer à l'honneur pour la première fois. Boabdil ne l'écoute point. Abenhamet, qui, dans le silence, attendoit l'arrêt de sa vie, fait relever Ibrahim avec un mouvement de fureur; et fixant sur le roi des yeux brûlans:

Zoraïde est à moi, dit-il, par la volonté de son père, par la sienne, par tous les droits de l'amour et de l'amitié: voilà mes titres. Quels sont tes motifs pour m'ôter le bien que j'ai mérité?

Je ne rends point compte de mes desseins, répond le monarque d'un ton farouche; et mes sujets ne méritent jamais que ce que ma bonté leur donne.

Boabdil, s'écrie Abenhamet, tes sujets ont appris des Zégris à détrôner un monarque juste; tremble qu'ils n'apprennent des Abencerrages comment on punit les tyrans.

Le roi saisit son cimeterre.... Ibrahim se jette à genoux: C'est moi, c'est moi qu'il faut frapper; c'est moi qui lui donnai ma fille. Tant que je joui-

rai du jour, Zoraïde appartient à mon libérateur. Tranche ma vie, Boabdil, afin de dégager ma foi.

Alors le vieillard découvre son sein tout couvert de cicatrices, et le présente au fer du monarque. Ceux qui l'environnent, les Zégris eux-mêmes, témoignent de la compassion. Abenhamet, la main sur son poignard, est prêt à défendre son père; et le roi, sombre, les yeux baissés, médite ce qu'il doit résoudre. Il redoute les Abencerrages, il craint qu'un acte de barbarie ne renverse un trône mal affermi: mais, instruit dès long-temps à la perfidie, il retarde son crime pour mieux l'assurer.

Enfin, composant son visage, feignant de dompter un juste courroux, Ibrahim, dit-il, tes vertus ont rappelé ma clémence. Je fais grâce, pour l'amour d'elles, à l'imprudent Abenhamet. Quant à ta fille, elle est d'un prix qu'une seule action de courage ne peut avoir mérité. Je vais fournir moi-même à son amant l'occasion de s'en montrer digne. Jaën, conquis par Gonzalve, étoit la clef de mes états; qu'Abenhamet reprenne Jaën, Zoraïde est sa récompense.

L'Abencerrage pousse un cri de joie, et tombe aux pieds de Boabdil: Tu me rends invincible, ô roi de Grenade; tout mon sang répandu pour toi peut seul expier les paroles échappées à ma jeunesse.

Le monarque le relève avec une bonté feinte, proclame Abenhamet son général, et décide que dans trois jours l'armée partira pour Jaën.

Pendant ces trois siècles d'attente, le brave et tendre Abenhamet prépare ses coursiers, ses armes. Ibrahim veut l'accompagner, le vieux Ibrahim se fait un honneur de servir sous son jeune ami. Mon frère doit suivre leurs pas. Les Abencerrages s'apprêtent. Le jeune amant, transporté de joie, court aux genoux de Zoraïde lui demander d'orner sa lance d'un ruban, d'un voile qu'elle ait porté. Zoraïde cherche à lui cacher la profonde tristesse qui l'accable : elle lui donne une écharpe blanche où sa main broda leurs noms enlacés, où le mot charmant de TOUJOURS se lit sous leurs chiffres unis. Zoraïde le revêt en pleurant de cette magnifique écharpe. Elle n'ose exiger de lui qu'il ménagera ses jours (2) ; mais elle prie son amant de veiller sur ceux de son père, et demande en secret à son père de retenir le courage de son amant.

Le moment du départ est arrivé ; l'armée est en bataille sur la place. Les Abencerrages sont à l'aile droite ; la gauche est fermée par les Zégris. Abenhamet paroît bientôt, couvert sous sa tunique bleue d'une cuirasse forgée dans Fez, ornée de l'écharpe de Zoraïde ; son turban, doublé d'acier, porte l'aigrette de sa famille ; à son côté pend un cimeterre enrichi de diamans ; et sa main droite tient une lance Maure, armée à ses deux bouts d'un fer aigu. Il s'avance sur un coursier blanc, dont la crinière tombe jusqu'à terre. Il promène sur son armée des yeux remplis de courage et d'amour, confie la droite au brave Al-

manzor, la gauche au prudent Ibrahim, et va donner le dernier signal.

Le roi paroît alors dans la place avec l'étendard de l'empire. Cette enseigne si revérée, où l'on voyoit sur un champ d'or une grenade de rubis, ne sortoit de la mosquée que dans les grandes occasions. Boabdil la remet lui-même entre les mains d'Abenhamet.

Abencerrage, lui dit-il, sois digne de ma confiance, et songe aux devoirs que t'impose la présence du drapeau sacré.

Abenhamet, enivré d'ardeur, saisit cette enseigne d'une main avide, jure au monarque de mourir plutôt que de l'abandonner. Il appelle le brave Octaïr, le plus vaillant de ses frères; il lui donne le saint étendard. Octaïr, fier de cet honneur, se range auprès de son général, qu'il ne doit plus quitter d'un seul pas; et les trompettes sonnent la marche.

Hélas! l'aveugle Abenhamet couroit sans le savoir à sa perte. Les Zégris l'avoient préparée avec le perfide roi. L'étendard de Grenade assuroit leurs complots. Nos lois condamnent à la mort tout général qui revient sans ce gage de notre gloire *:

---

* Cette loi existoit chez les premiers Arabes. On peut voir les efforts incroyables que fit Jaffar, à la bataille de *Mouta*, pour sauver l'étendard de l'Islamisme. (Savary, *Vie de Mahomet*, page 151.)

c'étoit dans ce cruel espoir que Boabdil le confioit à son rival.

Abenhamet n'est occupé que de l'espoir d'obtenir Zoraïde. Il marche d'un air triomphant à la tête de ses guerriers ; il ne peut contenir ses transports ; et, suivant l'usage de notre nation, lorsqu'elle va chercher les combats, il chante ces paroles guerrières au bruit des cymbales et des triangles :

La trompette appelle aux alarmes,
Ses sons excitent la valeur ;
Jeunes amans, c'est de nos armes
Que dépendra notre bonheur.
Le jour qui suit une victoire
Est encore un plus heureux jour :
L'amour récompense la gloire,
Et la gloire embellit l'amour.

Souvent l'amant le plus fidèle
Déplaît aux yeux qui l'ont charmé ;
Pour un vainqueur point de cruelle,
Celui qu'on admire est aimé.
Aux belles un héros fait croire
Qu'il doit les soumettre à leur tour ;
Et la beauté cède à la gloire
Ce qu'elle dispute à l'amour.

Amour, honneur, dieux de nos âmes,
Décidez seuls de notre sort ;
A des cœurs brûlés de vos flammes,
Donnez le triomphe ou la mort.

Périssons dignes de mémoire ;
Ou qu'on dise, à notre retour :
L'amour a tout fait pour la gloire,
La gloire obtient tout de l'amour.

Mais les Zégris, par un avis secret, avoient averti Gonzalve. Ce héros étoit dans Jaën avec Lara, son fidèle ami, Lara, le plus fameux des Castillans après Gonzalve, et presque aussi fatal à ma patrie que cet indomtable guerrier.

Quoique leurs troupes fussent peu nombreuses, les deux Espagnols n'attendent pas les Maures ; ils viennent au-devant d'eux. Par une marche savante, ils attaquent tout-à-coup notre armée avant qu'elle soit sur leur territoire. Nos soldats surpris prennent l'épouvante. Abenhamet, malgré ses efforts, ne peut ranimer leur valeur. Il court, cherche, appelle Gonzalve, le joint, l'arrête quelques instans, il blesse même le héros : mais Gonzalve, d'un coup plus sûr, le renverse sur la poussière. De là, joignant Octaïr, il fait voler d'un seul revers la main qui porte l'étendard. Octaïr le reprend de l'autre ; elle est coupée par Gonzalve. Alors le fidèle Octaïr, avec le reste de ses bras, saisit encore l'enseigne sacrée, et la serre contre sa poitrine. C'est ainsi qu'il reçoit la mort ; et le terrible Castillan s'empare du fameux drapeau.

Almanzor vole pour le reprendre, à la tête des Abencerrages ; mais Lara, vainqueur des Zégris,

revient les envelopper. Le combat n'est plus qu'un carnage. Ibrahim, baigné dans son sang, meurt en appelant Zoraïde. Almanzor blessé se soutient à peine. Les Abencerrages, trahis, abandonnés de toute l'armée, tombent, expirent sous le fer, sans qu'aucun d'eux demande à se rendre, sans qu'ils veuillent s'éloigner d'un pas du corps d'Abenhamet mourant.

Gonzalve, qui les admire, cesse le premier de frapper. Il commande à ses Espagnols de leur ouvrir un passage; il facilite la retraite à des ennemis qu'il estime, qu'il veut vaincre, et non massacrer. Almanzor enlève Abenhamet sanglant, le fait porter au milieu de ses frères, et se retire, mais sans fuir, sans désordre, comme sans crainte, et retournant vers le vainqueur ce front tant de fois triomphant.

Déjà les Zégris, arrivés les premiers, avoient répandu dans Grenade la nouvelle de la défaite. Les mères, les épouses tremblantes, attendoient, aux portes de la ville, le retour des Abencerrages. Zoraïde surtout, Zoraïde redemandoit son père et son amant à tous ceux qui revenoient du combat. Elle aperçoit la vaillante famille réduite à un escadron peu nombreux, teinte de sang, couverte de blessures, portant Abenhamet expirant. A cette vue, elle jette un cri, vole, s'élance vers Almanzor: Mon père! mon père! dit-elle, ai-je tout perdu dans ce jour affreux! Almanzor répond par des larmes.

Zoraïde cherche Ibrahim avec des yeux égarés ; elle les fixe sur le visage pâle de son amant, elle regarde le muet Almanzor, n'entend que trop son silence, et tombe sans sentiment parmi les pieds des chevaux (3).

On la secourt, on l'emporte. Almanzor marche à l'Alhambra pour avertir le coupable roi des dangers qui menacent Grenade. Les Abencerrages, au milieu des pleurs, vont déposer dans sa maison le malheureux Abenhamet.

Ses blessures sont visitées ; elles sont terribles et nombreuses. On espère pourtant l'arracher à la mort. On arrête le peu de sang qui reste encore dans ses veines ; on panse ses larges plaies avec le baume précieux que l'Arabie nous fournit. Abenhamet reprend ses sens. Mais à peine il se reconnoît, que repoussant ceux qui l'environnent : Je suis vaincu ! s'écrie-t-il ; je suis vaincu ! Je l'ai perdue ! je l'ai perdue pour jamais !....

En disant ces mots, il déchire les voiles dont on vient de bander ses blessures ; il fait couler de nouveau son sang, et retombe dans l'état affreux d'où les secours l'avoient tiré.

Zoraïde, dans le palais, nous donne les mêmes alarmes. Accablée d'une douleur morne, qui lui ôte la faculté de pleurer, elle nous contemple avec des yeux farouches, prononce sans cesse les noms d'Ibrahim et d'Abenhamet, regarde ensuite la terre en répétant ces noms si chers ; et tout-à-coup d'hor-

ribles cris, des mouvemens convulsifs, succèdent à ce calme apparent. Une fièvre ardente s'empare d'elle ; le plus effrayant délire la transporte au milieu des combats ; elle y venge la mort de son père, elle y défend son époux. Les soins, les remèdes, sont inutiles ; on désespère de ses jours.

Tandis que chaque famille est ainsi plongée dans la douleur, Gonzalve, victorieux, paroît sous les murs de Grenade. Mon frère, qui l'avoit prévu, mon frère, notre seul espoir, appelle nos guerriers aux armes. Boabdil lui-même, avec les Zégris, sort contre les Espagnols. Almanzor, suivi des Abencerrages, repousse Lara loin de nos remparts. Mais le roi, pressé par Gonzalve, prend la fuite devant ce guerrier ; il regagne précipitamment la ville. L'intrépide Castillan le poursuit au sein de nos murs : abandonné de tous les siens, il vole, pénètre jusqu'à l'Alhambra. Je l'ai vu, seigneur, je l'ai vu ; cette image m'est encore présente, et me fait frissonner d'effroi. Ah ! puissiez-vous, malgré votre valeur, ne vous mesurer jamais avec ce héros si terrible ! Seul, au milieu de notre capitale, bravant un peuple d'ennemis, renversant tout sur son passage, il parvint non loin de moi. Là, sans doute s'apercevant qu'aucun des siens ne l'accompagnoit, il s'arrête, demeure immobile, reprend ensuite lentement le chemin qu'il a semé de victimes ; et, sans songer à se défendre contre la foule qui l'attaquoit, il semble examiner les lieux qui doivent être sa conquête.

Après cette vive alarme, nous retournons aux tendres soins si nécessaires aux malheureux amans. Abenhamet et Zoraïde désirent en vain le trépas; leur force, leur jeunesse, repoussent la mort. L'espérance de se revoir, le besoin de pleurer ensemble, les attachent encore à la vie, et leur font enfin surmonter leurs maux.

Boabdil attendoit ce moment; il se rend seul chez Zoraïde. L'infortunée ignoroit son crime; elle le reçut sans horreur. Le perfide donna des larmes à la mémoire d'Ibrahim, prodigua des éloges à son courage; et, lorsqu'il eut feint pendant quelques jours de partager la douleur de sa fille, il parla d'honorer la cendre de l'infortuné vieillard par un témoignage public d'estime, de reconnoissance, il offrit un hymen auguste, comme pouvant seul, disoit-il, l'acquitter envers Ibrahim.

Seigneur, répondit Zoraïde, trop malheureuse pour dissimuler, mon cœur est loin de mériter un si brillant hyménée. Ce cœur ne peut aimer qu'une fois; et c'est Abenhamet qu'il aime. Si les services de mon père, si son sang répandu pour vous sont de quelque prix à vos yeux, si vous voulez consoler son ombre, accomplissez son dernier désir; unissez sa fille à celui qu'Ibrahim avoit choisi pour gendre. Il le saura dans le ciel qu'il habite, et s'applaudira d'avoir donné sa vie pour un roi qui daigne le remplacer.

Boabdil, à ce discours, ne peut retenir sa colère:

Zoraïde, s'écrie-t-il, vous abusez de mon funeste amour. Ce n'est plus à votre main qu'Abenhamet doit prétendre, nos lois le livrent à la mort. Seul je pourrois lui faire grâce ; cette grâce dépendra de vous.

Il la quitte alors d'un air sombre. Trop instruit que l'Abencerrage commençoit à reprendre ses forces, il lui donne sur le champ des gardes, et nomme des vieillards pour le juger.

La loi prononçoit son trépas. Abenhamet avoit perdu l'étendard sacré de l'empire, Abenhamet devoit mourir. Les juges, en pleurant, signent l'arrêt ; le roi le porte à Zoraïde.

Choisissez, dit-il en le lui présentant, et choisissez à l'heure même ; ce seul instant vous est accordé. Abenhamet va périr, ou vous allez monter sur le trône. L'autel et l'échafaud sont prêts.

Terrassée par ces paroles, Zoraïde demeure interdite. Son premier mouvement est de saisir son poignard pour se délivrer elle-même de l'horrible choix qu'on lui propose : mais le trépas d'Abenhamet suivra le sien ; cette certitude l'arrête. Elle a perdu tout espoir de fléchir le despote féroce. Elle balance, elle tremble. Boabdil la presse de répondre. Mécontent de son silence, il ordonne qu'on aille chercher la tête de son rival....... Arrêtez, s'écrie Zoraïde, arrêtez, je m'immole à lui ; voilà ma main, marchons au temple......O mon père, tu l'ordonnerois !

Elle dit. L'inflexible roi l'entraîne aussitôt à la mosquée. Tout étoit préparé pour ce triste hymen. Zoraïde, pâle, mourante, paroît au milieu d'un peuple aveuglé qui fait des vœux pour sa nouvelle reine, qui lui souhaite une longue durée du bonheur dont elle va jouir. Elle prononce d'une voix éteinte le serment d'être infortunée. Mille acclamations lui répondent, mille cris de joie mêlés au son des cistres étouffent ses gémissemens ; et les fêtes les plus brillantes célèbrent ce jour de douleur.

Le roi fut cependant fidèle à sa promesse : le lendemain du funeste hyménée, il déclara que la jeunesse d'Abenhamet, sa valeur, celle de sa famille, le sollicitoient d'adoucir la sévérité des juges, mais que, voulant accorder son inviolable respect pour les lois et les égards dus aux Abencerrages, il convertissoit en un simple exil la peine portée contre leur chef. Nul ne pouvoit murmurer : le monarque paroissoit clément. De vils flatteurs applaudirent à sa perfide bonté.

Almanzor, dont l'œil clairvoyant perçoit cet horrible mystère, voulut prévenir les premiers effets du désespoir d'Abenhamet : il se rendit à sa prison ; et, le pressant contre son sein : Ami, lui dit-il, tu vivras ; le roi t'exile seulement de Grenade : mais Zoraïde.....Zoraïde.....Elle n'est plus ! s'écrie Abenhamet.—Elle seroit moins à plaindre. Apprends l'affreuse vérité, rappelle ton courage pour la soutenir ; et songe surtout, ami, qu'en succombant à ta

douleur, tu donnes la mort à Zoraïde : elle est l'épouse de Boabdil.

En disant ces paroles, il serre de nouveau l'infortuné sur son cœur. Il vouloit l'empêcher d'attenter à ses jours ; mais, hélas ! Abenhamet reste évanoui dans ses bras. Mon frère profite de sa foiblesse ; il le saisit, l'emporte sur un char qu'il avoit fait préparer, et s'occupe de le rendre à la vie, en le conduisant dans un de ses châteaux peu éloigné de Grenade.

Là, le généreux Almanzor, toujours les yeux sur son jeune ami, cherche à pénétrer dans les siens les mouvemens de son âme. Il n'essaye point de consolations ; il se tait, le suit, l'examine, le veille comme un insensé. Abenhamet garde un morne silence : aucune larme ne sort de ses yeux ; sa tête est baissée sur sa poitrine ; ses sourcils rapprochés rident son front : ses dents sont serrées par une force invincible ; et ses sinistres regards se tournent à la dérobée sur Almanzor, dont la présence le fatigue et s'oppose à ses desseins.

Trois jours se passèrent ainsi, sans que mon frère le quittât d'un instant, sans qu'il osât l'entretenir d'une amitié trop impuissante contre des maux si cruels. Enfin, Abenhamet rompit ce silence :

Almanzor, dit-il d'un air calme, cessez de craindre ma douleur. Je connois l'âme de. . . . celle qui mérita de moi tant d'amour ; je la connois : c'est pour sauver ma vie que l'infortunée a pu se résou-

dre. . . . Il s'arrêta, leva les yeux au ciel, fit un effort sur lui-même, et, continuant avec un sourire amer : Elle s'est bien abusée. . . . N'importe, je lui pardonne. Mon parti est pris irrévocablement. Je veux mettre entre elle et moi une barrière éternelle ; je veux aller chercher des climats où le funeste nom de Grenade, où l'exécrable nom de Boabdil, ne puissent jamais frapper mon oreille. Je partirai demain pour l'Afrique : je trouverai dans ses déserts la solitude qu'il faut au malheur ; je trouverai dans ses lions plus de pitié que dans nos tyrans. Vous daignerez me conduire jusques au port d'Almérie : c'est le dernier service que j'attends, que je demande à votre amitié. Je n'ose vous parler de ma reconnoissance, vous n'en doutez pas, et n'y pensez point.

Mon frère fut trompé par ces paroles : il crut le courage d'Abenhamet au dessus de son malheur. Il le fortifia dans son projet ; et, dès ce jour même, tous deux prennent la route d'Almérie, où plusieurs vaisseaux destinés pour Tunis, n'attendoient qu'un vent favorable. Abenhamet paroissoit tranquille : le nom de Zoraïde ne sortoit point de sa bouche. Toujours pensif, mais toujours doux, il chargeoit Almanzor de ses volontés, lui prescrivoit le partage qu'il devoit faire de ses biens, les récompenses de ses esclaves. Dans le pays que je vais habiter, ajoutoit il, on n'a pas besoin d'être riche ; ce que j'emporte doit me suffire ; et mes parens, mes serviteurs, penseront plus souvent à moi en jouissant d'une félicité que je

leur aurai procurée. Le brave Almanzor ne m'oubliera point; ses bienfaits envers moi m'en répondent. Mais je me reproche de le retenir loin de sa famille et de son épouse. Mulei-Hassem, Zuléma vous attendent; Moraïme soupire de votre absence: retournez auprès d'eux, mon digne ami; retournez jouir du bonheur si rare d'être l'époux de sa bien-aimée: elle a peut-être besoin de vos soins; sûrement elle a besoin de votre présence. Les vents peuvent tarder encore; nos adieux, en se prolongeant, n'en seront que plus douloureux: d'ailleurs il faut m'accoutumer à me passer de tout ce que j'aime.

Almanzor pleuroit en l'écoutant; Abenhamet ne versoit point de larmes. Il presse de nouveau mon frère de partir. Mon frère, qui ne pouvoit supporter d'être éloigné de Moraïme, cède à ses vives instances: il lui dit adieu, l'embrasse, promet d'exécuter ses volontés; et, le cœur déchiré de regrets, mais sans inquiétude sur la vie du malheureux Abencerrage, il se hâte de nous rejoindre.

Depuis long-temps Abenhamet soupiroit après ce départ. A peine il est libre, qu'il se prépare au dessein terrible qu'il a médité. Il prend un habit d'esclave; un turban d'Asie change ses traits déjà défigurés par la douleur; il s'arme d'un poignard, sort d'Almérie, et retourne aussitôt à Grenade.

Il arrive, monte à l'Alhambra. Il erre dans les vastes cours de cet immense édifice, pénètre dans le

Généralif, s'avance d'un pas téméraire vers l'appartement de la reine.

La nuit commençoit à noircir la terre. Zoraïde, seule dans le jardin, pleuroit Abenhamet sous un rosier. Elle n'avoit rien appris de son sort, elle n'avoit pas prononcé son nom depuis le fatal hymen : mais, chaque soir, elle venoit gémir au pied de ce même rosier où jadis, dans des temps plus heureux, elle s'étoit souvent assise avec son amant. Là, seule avec ses souvenirs, avec sa douleur, avec son amour, elle croyoit revoir encore l'objet dont l'image étoit dans son cœur. Tout ce qu'Abenhamet avoit fait pour elle, toutes les paroles qu'il avoit dites, tout, jusqu'au moindre sourire, jusqu'à la moindre circonstance qui les avoit accompagnées, se retraçoit à sa mémoire. Elle étoit moins infortunée pendant ces courts instans d'illusion : mais bientôt, rendue au malheur, elle versoit des larmes amères.

Tout-à-coup la reine surprise voit marcher vers elle un esclave. Elle l'envisage, et le reconnoît : elle est prête à pousser un cri ; mais le danger que court Abenhamet, celui qui la menace elle-même, le douloureux et prompt souvenir de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est, ferment sa bouche entr'ouverte ; Abenhamet, dit-elle d'une voix basse, Abenhamet, est-ce vous ?....

Oui, c'est moi qui vous ai perdue, interrompt l'Abencerrage, moi qui ne puis vivre sans vous, moi dont vous avez acheté les tristes jours par le plus

funeste des sacrifices, et qui viens vous rendre l'horrible présent que votre pitié m'a fait.

A ces mots, tirant un poignard, il lève le bras pour se frapper. Zoraïde se précipite; elle se saisit du poignard: Ingrat, lui dit-elle, ingrat, tu ne me crois pas assez malheureuse! Je n'ai donc pas encore assez fait de m'être condamnée pour toi au plus cruel de tous les supplices! Ta tête alloit tomber sous le fer d'un bourreau, une main infâme alloit trancher ta vie, si Zoraïde. . . . .

Eh! plût à Dieu, s'écrie Abenhamet égaré, plût à Dieu que tous les tourmens que peut inventer Boabdil eussent épuisé goutte à goutte ce sang qui bouillonne dans mes veines! J'aurois béni mes douleurs, elles auroient eu des charmes pour moi, je serois mort dans les délices, en songeant que tu m'étois fidèle, en me répétant, à chaque souffrance, que j'emportois au tombeau ton amour. Eh! qu'espérois-tu de ta foiblesse? Pensois-tu que j'irois traîner des jours affreux qui ne pouvoient plus être à toi; que la joie d'échapper à la mort étoufferoit cet amour extrême, cet amour passionné, brûlant, qui, dès les premiers jours de ma vie, a rempli, pénétré mon cœur, qui seul a fait mon existence, qui seul me donna des vertus? Non, Zoraïde, tu t'es trompée; tu n'as que retardé mon trépas, tu l'as rendu plus douloureux. J'ai voulu t'en faire témoin, pour expier ton crime envers l'amour, pour te le pardonner à mon dernier soupir, pour te dire, te jurer encore,

qu'en perdant le droit de t'aimer, j'ai perdu le pouvoir de vivre.

Ecoute, reprit Zoraïde, je ne crains pas la mort plus que toi ; et si j'avois pu te voir, te parler un seul instant, je t'aurois porté ce poignard, je t'aurois dit : Mourons ensemble ; commence par ouvrir ce cœur où nos sermens sont si bien gravés, et délivre-toi par un second coup de la honte qu'on te prépare. Mais j'étois devant Boabdil, entre le tyran et ton échafaud ; l'ordre d'aller chercher ta tête fut prononcé par le barbare ; déjà l'esclave étoit en marche .... Abenhamet, ce que j'ai fait, tu l'aurois fait à ma place. Je n'ai plus qu'un mot à te dire : l'honneur me défend de te voir : l'honneur est tout ce qui me reste, je ne le trahirai jamais. Il m'ordonne de ne plus t'aimer ; Dieu m'en refuse la puissance : mais si tu renonces à la vie, si tu oses attenter à des jours qui m'ont, hélas ! coûté si cher, je jure par toi, par mon père, que cette main qui te fut promise saura punir mon lâche cœur d'un sacrifice si douloureux, que ta cruauté veut rendre inutile, et qui n'est plus qu'une perfidie s'il n'a pas sauvé mon amant.

Alors Zoraïde lui rend le poignard, Abenhamet n'a pas la force de le reprendre : il la regarde, la contemple ; et, se précipitant à ses pieds :

Ange du ciel, s'écrie-t-il, quelle est donc sur moi ta puissance ! Un mot, un seul mot de ta bouche, un coup-d'œil, le son de ta voix renverse à

ton gré mes desseins, me fait changer en un instant et de pensée et d'existence. Je vivrai, puisque tu le veux ; je vivrai, je te le promets ; je souffrirai, je traînerai mon infortune, tant que ta volonté suprême m'ordonnera d'être malheureux. Je ne te reverrai jamais ; ah ! je te connois, je t'aime trop bien pour espérer, pour désirer de te revoir : mais prends pitié de ma douleur, c'est la dernière fois qu'elle t'implore ; dis-moi, dis-moi, Zoraïde, daigne me dire seulement qu'Abenhamet t'est toujours cher, qu'il sera toujours dans ton cœur, que le temps, que rien n'en effacera ce premier, ce doux sentiment qui remplissoit autrefois ton âme. Si tu veux me le répéter, je vivrai ; oui, je te le jure, je prendrai soin de mes jours ; ils ne me seront plus odieux, ils ne me seront plus horribles : l'idée, la certitude d'être aimé de toi va calmer mon désespoir.

A ces mots, il saisit avec force et quitte aussitôt la main de Zoraïde. L'infortuné détourne la tête, elle veut lui cacher ses larmes : Va-t'en, dit-elle, Abenhamet, va-t'en de ce lieu terrible. Songe au serment que tu m'as fait ; et, sans demander un inutile aveu que mon devoir me défend, regarde, reconnois ce rosier...... tous les soirs Zoraïde y pleure.

En achevant ces paroles, elle croit entendre du bruit derrière le buisson de roses. Elle se leve effrayée, oblige Abenhamet de s'éloigner, s'échappe elle-même d'un pas rapide, et gagne son apparte-

ment. Elle monte sur un balcon d'où l'on découvre le Généralif. Là, tremblante, respirant à peine, elle regarde aux rayons de la lune, elle écoute d'une oreille attentive. Rassurée par le silence qui règne dans les jardins, elle calme sa vive frayeur, arrête ses yeux sur le rosier chéri, qu'elle distingue de loin, et s'abandonne à ses tristes pensées.

Mais le bruit qu'elle avoit entendu n'annonçoit que trop de malheurs. Tandis qu'auprès de Zoraïde l'imprudent Abencerrage oublioit les périls qui l'environnoient, quatre Zégris avoient passé derrière le bosquet de roses. Reconnoissant la voix d'Abenhamet, ils s'arrêtent, observent à travers le feuillage, et voient l'objet de leur haine, celui dont ils avoient juré la perte, à genoux devant la reine, devant l'épouse de Boabdil. Surpris à cet aspect, mais pleins de joie, il méditent le plus grand des crimes. Emportés par leur fureur, ils vont sur le champ trouver le monarque.

Roi de Grenade, lui dit Mofarix, pardonne à des sujets fidèles de venir affliger ton âme. Il s'agit de ta couronne, de ta vie et de ton honneur. Les Abencerrages conspirent; Abenhamet, rappelé par eux, a déjà revu ses frères coupables. Nous-mêmes venons à l'instant, sous un rosier du Généralif, de reconnoître ce perfide aux genoux de ta coupable épouse : dans ses mains brilloit le poignard qui doit percer le cœur de son roi.

A ces paroles, Boabdil demeure comme frappé

de la foudre. Sa surprise fait bientôt place à la plus terrible colère : ils périront tous, s'écrie-t-il, il n'en restera pas un seul de cette odieuse race ; et, sur leurs corps expirans, mon infidèle épouse recevra la mort.

Venge-toi, répond Mofarix ; mais que la prudence assure tes coups. Si tu éclates, Grenade est en armes : les amis des Abencerrages les défendront contre toi. Suis un avis dicté par le zèle : que tes gardes courent arrêter Abenhamet dans le Généralif. Pendant ce temps, qu'un ordre secret appelle séparément chacun des Abencerrages, et qu'à mesure qu'ils entreront dans l'Alhambra, leurs têtes volent sous le fer.

Boabdil adopte ce conseil horrible. Déjà ses gardes parcourent les jardins ; déjà des envoyés du roi sont allés porter à chaque Abencerrage l'ordre de venir au palais. Les Zégris s'y rendent en armes. Les issues du Généralif sont occupées par des soldats. Des bourreaux placés dans la cour des lions attendent, le glaive à la main, Abenhamet et ses frères.

Le malheureux Abenhamet, plus occupé de Zoraïde que de lui-même, fuyoit en pleurant sous les sombres bosquets, lorsque les satellites du roi l'aperçoivent et le saisissent. Il veut se défendre, il est terrassé : on l'enchaîne malgré ses efforts, on le traîne devant le monarque.

Traître, lui dit Boabdil dont la rage trouble les

paroles, c'est ici que tu vas payer et ta fourbe abominable et tes détestables amours. L'infâme Zoraïde te suivra dans peu ; dans peu, selon vos désirs, vous serez tous deux réunis ; et vous pourrez juger dans les enfers si je sais punir les perfides.

Tyran, répond l'Abencerrage, la mort étoit le seul bienfait que je désirasse de toi. Viens t'abreuver de mon sang, rassasie tes yeux féroces d'un spectacle si digne d'eux. Mais Zoraïde est innocente, je le jure à la face du ciel, à la face de ce Dieu devant qui je vais paroître ; jamais la chaste. . . .

Il ne peut achever, sa tête tombe sous le sabre, et bondit trois fois sur le marbre en murmurant le nom de Zoraïde.

Gonzalve, à ces mots, jette un cri d'effroi. Ah ! seigneur, reprit la princesse, cette mort ne fut qu'un prélude des fureurs de Boabdil. A peine Abenhamet venoit d'expirer, que les Abencerrages, sans défiance, arrivent de divers côtés. On les introduit un à un dans la fatale cour des lions. Dès qu'ils paroissent, ils sont saisis, traînés auprès de la cuve d'albâtre. Là, sans daigner leur parler du crime dont on les accuse, sans répondre à leurs demandes, sans leur annoncer la mort, leur tête vole et va rougir les eaux de cette fontaine devenue célèbre par leur trépas.*

---

* Cette horrible trahison du roi Boabdil et ce massacre des Abencerrages, passent à Grenade pour des faits véritables.

Ma bouche se refuse à finir cet épouvantable récit : mes sens se glacent d'horreur au souvenir de tant de crimes. Grand Dieu ! jusqu'où la colère et les funestes conseils peuvent conduire les rois ! Boabdil, seigneur, Boabdil, le fils de mon vertueux père, fit ainsi massacrer à ses yeux trente-six jeunes héros, l'espoir, la force de Grenade, qui venoient de prodiguer leur sang pour sauver sa capitale, et qui n'étoient coupables d'autre crime que d'être frères d'Abenhamet.

Toute la noble famille périssoit dans cette nuit affreuse sans un enfant, un foible enfant élevé par les soins d'Yézid. Cet enfant ne quittoit pas son maître : il voulut le suivre au palais. Profitant de l'obscurité, du trouble, compagnon des crimes, il entre, pénètre avec Yézid jusque dans la cour des lions. A peine a-t-il jeté les yeux sur le sang dont elle est inondée, qu'il voit donner la mort à son maître. Saisi de terreur, il retient ses cris ; il sort précipitamment, égaré, baigné de larmes, se croyant poursuivi par le glaive. Il court, vole, et se réfugie au milieu d'une troupe d'Abencerrages qui se rendoient à l'ordre du roi.

N'approchez pas, leur crie-t-il, n'approchez

L'on montre encore sur la cuve de la fontaine des lions, la trace du sang des Abencerrages. (Duperron, Swinburne, etc. *Voyage d'Espagne.*)

pas, frères d'Yézid. Mon maître Yézid, mon cher maître.... Ils l'ont égorgé devant moi.... Voyez son sang dont je suis couvert.... Le roi, les Zégris, les bourreaux, vous attendent auprès de la cuve. Plus de trente de vos frères sont étendus morts à leurs pieds.... N'approchez pas, bons Abencerrages ; ils ont tué mon maître Yézid.

Les Abencerrages surpris interrogent ce témoin fidèle. A travers ses cris, à travers ses pleurs, ils découvrent la trahison. Volant aussitôt au devant de leurs frères, qui arrivoient de toutes parts, ils les instruisent de l'attentat, se rassemblent, courent aux armes, et forcenés de douleur, reviennent, la flamme à la main, pour réduire en cendres l'Alhambra.

Les premières portes sont brisées : les gardes tombent égorgés. Semblables à des tigres furieux à qui l'on a ravi leurs petits, les Abencerrages s'élancent, arrivent à la cour fatale.... Quel spectacle ! trente-six des leurs couchés sur le marbre ; le roi, les Zégris, au milieu des bourreaux, demandant encore des victimes ; et les têtes des malheureux frères amoncelées dans la cuve, où elles s'agitent au gré de l'onde dans des flots d'écume et de sang !

Immobiles d'horreur, les Abencerrages se regardent, et, tout-à-coup poussant des cris, ils fondent sur Boabdil. Les Zégris se jettent au devant du monarque. Supérieurs en nombre, égaux en valeur, les Zégris immolent et sont immolés. L'alarme se répand dans la ville ; les Gomèles, amis

des Zégris, appellent le peuple au secours du roi. Trente mille Maures arrivent en armes. Ils voient leur monarque pressé par la redoutable famille ; ils ignorent son crime, veulent le défendre, et se réunissent aux Zégris.

Les malheureux Abencerrages ne peuvent soutenir tant d'assaillans. Malgré leurs exploits, malgré leur courage, ils sont, après un long combat, forcés de quitter le palais. Couverts de blessures, épuisés de sang, poursuivis par des vainqueurs dont le nombre augmente sans cesse, ils sont poussés hors de la ville ; et, détestant l'ingrate patrie qui traite ainsi ses défenseurs, ils s'en éloignent au moment même, en jurant de n'y jamais rentrer.

Ainsi nous perdîmes cette tribu vaillante ; ainsi cette nuit effroyable, en déshonorant à jamais Grenade, prépara peut-être sa captivité. Mais l'implacable Boabdil n'étoit occupé que de sa vengeance. Son épouse vivoit encore, son épouse devoit éprouver ses fureurs. J'ai besoin de reprendre des forces pour continuer ce récit, et je veux laisser à votre repos le peu d'heures qui restent du jour.

Zuléma se tait, et malgré les prières de Gonzalve, elle remet au lendemain l'histoire des malheurs de la reine, qu'elle reprit en ces termes.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Zuléma continue son récit.—La reine comparoît devant le peuple.—Les quatre Zégris l'accusent.—Elle est condamnée à périr dans les flammes, si nul guerrier ne prend sa défense.—Etat horrible de Zoraïde.—Son entretien avec Inès.—Elle écrit à Gonzalve. — Réponse de Lara. — Magnanimité d'Almanzor.—Piété, tendresse de la reine.—Elle va au supplice.—Elle attend ses défenseurs.—Arrivée de quatre Turcs.—Combat des Turcs et des Zégris —La reine est justifiée.—Elle refuse de retourner avec Boabdil; elle quitte Grenade.—Les Espagnols approchent de la ville.—Mulei-Hassem va tenter de fléchir les Abencerrages.—Réponse de cette tribu. — L'Afrique envoie des secours aux Grenadins.—Portrait d'Alamar.—Il aime et veut épouser Zuléma.—Fuite de cette princesse.—Elle est prise par les Africains et délivrée par Gonzalve.—Fin du récit de Zuléma.

Qu'elle est à plaindre, l'infortunée qui, victime d'un devoir cruel, immola le doux sentiment, espoir

et soutien de sa vie ! Après un sacrifice si douloureux, elle avoit pensé que le temps viendroit secourir sa foiblesse, soulager peut-être ses maux. Vaine illusion ! le temps s'est arrêté pour elle à l'époque de son malheur. Si, dans le tumulte du monde, elle va chercher un moment à distraire ses longues peines, tout ce qu'elle voit les augmente ; deux époux heureux font couler ses larmes ; une mère avec ses enfans oppresse son cœur de sanglots. Si, dans le silence de la retraite, elle veut tenter de nouveaux efforts pour arracher le trait qui la blesse, elle accroît inutilement, elle déchire sa plaie profonde : la dangereuse solitude la livre tout entière à ses souvenirs. Elle n'a d'asile que dans sa vertu : cette vertu même est son ennemie ; c'est elle qui lui fit aimer l'objet chéri qu'elle regrette ; c'est elle qui murmure encore d'avoir pu manquer à ses premiers sermens.

Telles étoient les tristes réflexions dont s'occupoit Zoraïde au moment même où les Zégris osoient l'accuser près de Boabdil. Ignorant les affreux malheurs qui bientôt alloient l'accabler, solitaire sur le balcon d'où l'on découvroit le Généralif, elle pensoit qu'Abenhamet avoit eu le temps de prendre la fuite ; elle en remercioit le ciel ; et, ne pouvant détacher sa vue de ce rosier toujours témoin de leurs entretiens innocens, elle lui adressoit ces paroles :

Rosier, rosier jadis charmant,
Quand je venois sous ton ombrage
Entendre et faire le serment
D'aimer chaque jour davantage !

Qu'elles étoient belles tes fleurs,
Quand sa main les avoit cueillies !
Maintenant leurs tristes couleurs
A mes yeux paroissent ternies.

A t'apporter de claires eaux,
Nous trouvions tous deux mille charmes ;
Aujourd'hui tes frêles rameaux
Ne sont baignés que de mes larmes.

Rosier, rosier, tu vas périr !
Plus que toi mon âme est flétrie :
Mais je souffre, et ne puis mourir.
Rosier, que je te porte envie !

Comme elle achevoit ces mots, elle entend au loin du tumulte, et voit accourir son esclave Inès, Inès, jeune captive Espagnole, attachée dès long-temps à Zoraïde, la confidente de ses peines, la plus tendre amie qu'elle eût à sa cour.

On s'égorge dans l'Alhambra, lui dit Inès d'une voix troublée ; les Abencerrages en armes attaquent, brûlent le palais. J'ai voulu me précipiter jusqu'aux lieux où le combat se livre : mais des gardes inexorables assiégent votre appartement ; nul ne peut entrer ni sortir. Quels nouveaux malheurs nous me-

nacent? Ah! du moins, ma chère maîtresse, c'est auprès de vous que je périrai.

Elle dit, et le bruit augmente. On entend le choc des guerriers, les cris des Abencerrages, les hurlemens de leurs ennemis. La reine, pâle, glacée, tombe demi-morte dans les bras d'Inès; elle a perdu la parole et les forces; elle ne peut que pleurer et frémir. La nuit s'écoule dans ces horreurs; et, dès que les rayons du jour semblent avoir ramené le calme, des satellites de Boabdil paroissent devant Zoraïde. Leur chef porte l'ordre du roi qu'elle se rende au moment même devant le peuple assemblé.

Interdite, épouvantée, elle interroge cet envoyé; le dur ministre garde le silence. La reine obéit aussitôt: elle s'enveloppe d'un voile, s'appuie sur sa chère Inès, et, conduite par les soldats, marche vers la place d'un pas tremblant.

Elle arrive à travers le peuple, attendri par son seul aspect; elle s'avance en cherchant le roi, qu'elle découvre au milieu des Zégris, lève son voile, et, d'une voix timide, demande à son barbare époux de quel crime on veut la punir.

Tu vas l'apprendre, répond Boabdil avec un accent terrible, et se retournant vers le peuple qui l'écoute attentivement:

Musulmans, s'écrie-t-il, dans cette nuit mémorable, vous avez pensé ne sauver que ma vie, et vous avez sauvé l'état. Apprenez les desseins perfides de ces coupables Abencerrages que vous venez de chas-

ser de vos murs. Un honteux traité les lie aux Espagnols : ils leur avoient promis ma tête. Vous les avez vus m'attaquer jusqu'au milieu de mon palais; après m'avoir percé le cœur, c'étoit Grenade qu'auroit embrasé la flamme qu'ils portoient dans leurs mains.

La patrie vous doit son salut; votre roi veut vous devoir l'honneur. Abenhamet, cet ingrat que ma bonté daigna laisser vivre, étoit le digne assassin que ses frères avoient choisi. Ma criminelle épouse étoit complice. Cette nuit même, dans le Généralif, on l'a surprise avec Abenhamet. Ma rougeur m'empêche de dire le reste. Musulmans, c'est devant vous que j'accuse Zoraïde; c'est vous qui vengerez l'outrage fait à la religion, à nos lois, à votre monarque.

Il se tait. Zoraïde reste muette, accablée de surprise et d'horreur. Le peuple témoigne par un long murmure qu'il ne peut la croire coupable. Alors s'avancent Mofarix, Ali, Sahal, Moctader, les plus vaillans des Zégris. Tous quatre déclarent qu'ils ont vu la reine entre les bras d'Abenhamet, sous un rosier du Généralif; tous quatre l'affirment par serment, et, tirant leurs cimeterres, s'engagent à soutenir leur témoignage. Zoraïde les écoute, fixe sur eux des yeux d'indignation, les élève ensuite vers le ciel, et tombe sans connoissance.

On la secourt, on l'emporte au palais, où son appartement devient sa prison. Dix juges sont aussi-

tôt nommés. Le roi fait exposer devant eux la tête d'Abenhamet, le poignard trouvé dans son sein, l'habit d'esclave qui le déguisoit. Tant de funestes indices, joints à l'attaque du palais, à la fuite des Abencerrages, au témoignage des redoutés Zégris, persuadent ou intimident. Nul n'ose plus embrasser la défense de Zoraïde: la pitié fugitive du peuple s'évanouit comme elle étoit née. Les juges, pressés par la loi, par les témoins, par les preuves du crime, prononcent enfin le terrible arrêt qui bannit à jamais de Grenade la tribu des Abencerrages, et condamne la reine à périr dans les flammes, si dans trois jours elle ne trouve des guerriers qui triomphent de ses accusateurs.

Le palais de l'Albayzin, où mon père habitoit avec sa famille, est au sommet d'une haute colline éloignée de l'Alhambra. Nous fûmes les derniers instruits de tant de malheurs. Almanzor, à cette nouvelle, se reprochant la mort d'Abenhamet, vole à la prison de la reine, et demande à l'entretenir. Boabdil, dont on va chercher l'ordre, n'ose refuser Almanzor. Mulei-Hassem, Moraïme et moi nous suivons de près mon frère; nous arrivons à l'instant où l'infortunée Zoraïde apprenoit à la fois l'arrêt de ses juges et le trépas d'Abenhamet.

Non, seigneur, je ne tente point de vous peindre son état horrible. Etendue sur le marbre, les yeux égarés, les cheveux épars, elle poussoit des cris sourds, des sons mal articulés, qui n'avoient plus rien

de la voix humaine. Ses mains, ses pieds, tout son corps, étoient agités d'un affreux tremblement. Son visage n'avoit presque plus aucun de ses traits. Sa fidèle Inès, noyée de pleurs, étoit assise près d'elle, soutenoit sur son sein cette tête décolorée, la couvroit de baisers, de larmes, et s'efforçoit de tenir ses mains, que les convulsions lui arrachoient sans cesse.

Nous nous précipitons vers elle ; à peine elle nous reconnoît. Sans nous répondre, sans repousser nos embrassemens, elle se laisse porter sur une estrade, où, nous pressant autour d'elle, nous la soutenons dans nos bras. Le vénérable Mulei fait reposer sur ses cheveux blancs le visage de Zoraïde ; Almanzor, debout, les mains jointes, la contemple dans le silence, demeure immobile et pensif.

Le jour entier s'écoula sans qu'elle pût nous entendre. Sa jeune esclave nous demandoit de la laisser au repos. Mon frère, résolu d'accomplir le généreux dessein qu'il avoit médité, nous quitte pour aller chercher dans la fatale cour des lions les restes sanglans des-Abencerrages. Il les fait transporter hors de la ville dans un vallon écarté, leur rend les derniers devoirs, et cache dans un bois touffu la tombe qu'il creuse pour Abenhamet.

Pendant qu'il s'acquitte de ces tristes soins, Mulei-Hassem regagne son palais avec la sage Moraïme. Malgré les instances d'Inès, je demeure

avec Zoraïde, je ne veux plus la quitter un instant. Alors Inès se jette à mes pieds :

O vous, me dit-elle avec un transport dont j'ignorois encore la cause, vous qui semblez prendre un si vif intérêt au sort affreux de ma maîtresse, vous qui me seconderiez sans doute si je pouvois sauver ses jours, jurez moi, par tout ce qui vous est cher, de ne point trahir le secret que je vais confier à votre foi.

Je la relève, je la rassure, je lui promets un éternel silence. Aussitôt elle prend ma main, la joint à celle de la reine, et les pressant toutes deux sur son cœur :

Ecoutez-moi, nous dit-elle; et puissiez-vous approuver ce que m'inspire le ciel! Zoraïde n'a plus que deux jours pour trouver quatre guerriers qui la défendent. Ses détestables accusateurs sont la terreur de Grenade et les favoris du roi; nul Maure n'osera les combattre; les plus vaillans redouteroient la colère de Boabdil autant que la force de leurs adversaires : Zoraïde périt, si c'est des Grenadins que nous attendons son salut.

Je suis Espagnole et Chrétienne : je connois les chevaliers de ma nation : je connois surtout ce Gonzalve dont le seul nom fait trembler vos armées, dont les vertus, l'humanité, surpassent peut-être la valeur. Que la reine écrive à Gonzalve, qu'elle prenne le ciel à témoin de la justice de sa cause, et qu'elle la remette

en ses mains : vous verrez bientôt arriver Gonzalve ; seul ou suivi d'autres héros, vous le verrez triompher et rendre à ma digne maîtresse la vie et l'honneur qu'on veut lui ravir.

Ainsi parle l'aimable Inès. Zoraïde à peine l'écoute : Laissez-moi mourir, répond-elle ; je souhaite, je demande la mort. C'est moi qui causai le trépas du plus vertueux, du plus tendre des hommes ; Abenhamet a péri pour moi : je désire, je veux le suivre ; je dois....

Vous devez sauver votre gloire, interrompt la jeune captive ; vous devez descendre au cercueil pure et honorée comme vous vécûtes. Voulez-vous que votre mémoire reste tachée du soupçon d'un crime ? Voulez-vous que l'ignominie accompagne vos derniers momens, que l'horrible nom d'adultère souille la pierre de votre tombe ? Fille d'Ibrahim, vos jours sont à vous ; mais votre honneur est à Dieu, et vous en devez compte aux hommes. Qu'ils reconnoissent votre innocence, qu'ils la publient, qu'ils la respectent ; alors vous pourrez mourir.

Frappée de ces paroles prononcées d'un accent élevé, la reine embrasse sa captive, et s'abandonne à ses conseils. La crainte du déshonneur lui rend la force qu'elle avoit perdue. Elle examine avec moi le hardi projet d'Inès : nous en pesons les difficultés. La guerre étoit déclarée ; Isabelle et Ferdinand s'avançoient pour nous assiéger. Gonzalve ne pouvoit, sans un péril extrême, tenter de paroître dans nos

murs; son bras, quelque terrible qu'il fût, ne suffisoit pas contre quatre Zégris. Trois compagnons lui devenoient nécessaires, et la crainte de déplaire à leurs rois devoit retenir tous les Castillans. Malgré ces tristes réflexions, malgré le peu d'espoir du succès, la reine approuve ce parti. Les momens étoient précieux; elle écrit ces mots à Gonzalve:

" Vous êtes l'ennemi des Maures; je suis leur
" reine infortunée; et je viens implorer votre appui.
" On m'a condamnée à la mort. J'atteste le Dieu
" que j'adore et le Dieu que vous adorez que je ne
" fus jamais coupable. Dans deux jours j'expire
" dans les flammes. Je ne puis éviter mon sort que
" par la victoire de quatre guerriers sur les quatre
" plus vaillans des Zégris. J'ai choisi Gonzalve
" pour mon défenseur: si ce héros, pour la première
" fois, refuse son secours à l'innocence, je croirai
" que le ciel veut ma perte, et je la subirai sans me
" plaindre."

" Zoraïde, reine de Grenade."

Dès que cette lettre est scellée, je vais chercher dans les prisons un captif Espagnol que mon or délivre. Je ne demande à sa reconnoissance que de porter la lettre à Gonzalve; je redouble son zèle en lui confiant l'importance du message, en l'instruisant de ce qu'il doit dire pour intéresser le Castillan. Dans cette nuit même je le conduis jusques aux portes de la villle, où l'attend, par mon ordre, un coursier de

mon frère; et je ne le quitte qu'après l'avoir vu prendre la route du camp des Chrétiens.

Plus tranquille, mais toujours tremblante, je reviens auprès de la reine lui rendre compte de ce que j'ai fait. Elle m'embrasse en pleurant. Sa jeune esclave la console, lui prodigue de tendres caresses, rappelle son courage éteint: elle calcule cent fois le temps nécessaire au courier, celui qu'il faut à Gonzalve; et, certaine qu'aucun obstacle n'arrête jamais ce héros, elle nous annonce, elle nous assure que nous le verrons dans Grenade au commencement du troisième jour.

Cependant l'Espagnol fidèle arrive au camp dès l'aurore; il demande à grands cris Gonzalve. Quelle est sa douleur! Gonzalve est parti; Gonzalve, ambassadeur à Fez, vogue déjà sur la mer d'Afrique. L'Espagnol en verse des larmes; il se plaint au ciel de son sort. Un soldat sensible à sa peine l'exhorte à s'adresser au compagnon, au frère d'armes du héros qu'il cherche, au brave et généreux Lara. L'envoyé court aussitôt à la tente de ce capitaine; il obtient un entretien secret, lui confie ce qu'il dut dire à Gonzalve, et présente la lettre qu'il apportoit.

Lara l'ouvre sans hésiter. En la lisant, ses traits s'animent, son front se colore, ses yeux s'enflamment: Ami, dit-il à l'Espagnol, retourne à l'instant vers la reine; dis-lui que Gonzalve est absent, mais qu'il a laissé un autre Gonzalve. Demain je serai dans Grenade avec trois de mes compagnons. Mon

ami me lègue toujours tout le bien qu'il ne peut faire; et si son cœur connoissoit l'envie, ce seroit quand je le remplace pour défendre les opprimés.

A cet endroit du récit de Zuléma, le héros, fortement ému, laisse échapper un cri d'admiration. Des larmes coulent sur ses joues: ces larmes sont pour l'amitié. Gonzalve s'en excuse auprès de la princesse; et Zuléma pardonne aisément tout ce qui sert à lui prouver que le héros est sensible.

Notre envoyé, reprend-elle, revient nous porter sur-le-champ la réponse de Lara. Rassurez-vous, s'écrie Inès; vos accusateurs sont vaincus. Lara égale presque Gonzalve; Lara seroit son rival de gloire s'il n'étoit son plus tendre ami. Demain, demain, ma digne maîtresse, votre innocence doit éclater; demain le sang des Abencerrages obtiendra sa juste vengeance.

Elle dit, et la tendre captive se livre aux plus doux transports: elle baise les mains de la reine; elle se hâte de nous raconter tous les exploits de Lara, tous les hauts faits-d'armes qui ont illustré les chevaliers de sa nation. L'espoir qui remplit son cœur se communique à Zoraïde; ses larmes cessent; son âme calmée éprouve un moment de repos; nous voyons briller dans ses yeux une joie foible et fugitive.

Le lendemain étoit marqué pour le combat. Toute la ville pleuroit Zoraïde; mais aucun guerrier n'osoit la défendre. Depuis le départ des Aben-

cerrages, les infortunés étoient sans appui. Almanzor se rend près de nous avant le lever de l'aurore :

Reine de Grenade, dit-il, le jour fatal est arrivé. Malgré mes soins, malgré mon zèle, je n'ai pu vous trouver des défenseurs. J'en rougis pour ma patrie. Je n'en ferai pas moins ce que je dois : seul je combattrai les quatre Zégris ; seul je dois suffire pour vous sauver, si, comme le croit mon cœur, le Dieu du ciel prend soin de l'innocence. Venez, reine, venez déclarer que vous me remettez votre cause. Et vous, ma sœur, si je succombe, c'est à vous que je recommande Moraïme et Mulei-Hassem.

A ces paroles, prononcées avec le calme d'une grande âme qui pense remplir un simple devoir, Zoraïde presse les mains de mon frère magnanime : O le plus généreux des hommes, dit-elle avec des sanglots, j'attendois de vous cette noble marque et d'héroïsme et de bonté : mais je mériterois mon sort, si, pour sauver mes tristes jours, j'exposois ceux du soutien de Grenade, du seul fils de Mulei-Hassem, du tendre époux de Moraïme, du héros de qui les vertus désarment encore l'Eternel prêt à punir cette ville coupable. Non, seigneur, non, mon digne appui. J'ai dû chercher des guerriers qui pussent braver après leur victoire la vengeance de Boabdil : je les ai trouvés ; ils arriveront. Je vous demande, je vous conjure par cette touchante sensibilité que vous témoignez à mes maux, par cet amour de la justice qui toujours guida vos actions, de veiller, avec vos

amis, avec les miens, s'il m'en reste encore, à la sûreté de mes défenseurs: qu'ils n'aient à craindre aucune embûche; que la loyauté préside au combat. Pardonnez mes soupçons, seigneur; il est permis à Zoraïde de redouter les Zégris.

Almanzor surpris me regarde; et, respectant le secret de la reine, ne l'interroge point sur son choix. Il lui promet de garder la lice, d'être lui-même le juge du camp; il court s'y préparer au moment même.

Zoraïde alors, qui voit s'avancer l'heure, se recueille quelques instans. A genoux devant l'Eternel, elle prononce une prière fervente, l'implore pour ses défenseurs, et se dispose à paroître devant lui, si telle est sa volonté. Bientôt, se relevant d'un air tranquille, elle vient me rendre grâces des soins qu'elle a reçus de moi, me parle de sa reconnoissance, fait des vœux pour que je vive plus heureuse qu'elle n'a vécu.

Tandis que j'essuyois mes pleurs, elle se retourne vers sa captive, et lui présentant une cassette où étoient ses pierreries: Ma meilleure amie, dit-elle, reçois, devant Zuléma, la liberté que je te donne, et ces tristes présens, seuls restes de ma fatale grandeur: accepte-les, ma fidèle Inès, comme le dernier gage de ma tendresse, comme l'unique bienfait dont ta reine puisse disposer. Si le ciel a résolu ma mort, ils te rappelleront Zoraïde; ils pourront te procurer dans ta patrie une retraite paisible où tu songeras

quelquefois à moi. Surtout modère ta douleur : je ne conserve de pouvoir sur toi que pour te commander de me survivre, pour te prier de te souvenir que c'est à ton zèle tendre, à ton attentive amitié, que j'ai dû mes seuls doux momens.

En disant ces mots, elle embrasse Inès. Inès, tombant à ses pieds, presse ses genoux, repousse la cassette, et baigne sa maîtresse de ses pleurs. Malgré mes sanglots, je les séparai ; je fis cesser cette scène trop tendre, qui sans doute auroit épuisé les forces dont nous avions besoin. Zoraïde pénètre ma pensée ; elle l'approuve par un regard, s'arrache des bras d'Inès, qui la suit en se traînant sur la terre, et elle va revêtir un habit de deuil. Un voile de crêpe cache son visage ; un long manteau noir la couvre tout entière. Sa captive et moi, résolues de l'accompagner au lieu du combat, nous prenons aussi cet habit lugubre, et nous attendons en silence que les gardes viennent nous chercher.

Ils arrivent, précédés des juges. La reine les reçoit avec respect, sans affecter une assurance qui pouvoit ressembler à l'orgueil, sans témoigner un abattement qui ne convient qu'à des coupables. Elle les suit, monte dans le char qu'ils ont amené : je m'assieds à côté d'elle ; Inès se place à ses pieds. Six coursiers couverts de voiles funèbres nous conduisent lentement vers la place, déjà remplie d'un peuple immense.

Dans cette place étoit préparée une grande lice,

fermée par des barrières; un échafaud tendu de noir étoit auprès; plus loin l'on voyoit un bûcher. A cet aspect, la reine tremblante fut prête à défaillir dans mes bras: mais, soutenue par Inès, et rappelant toutes ses forces, elle parvient sur l'échafaud, où des siéges noirs l'attendoient. Elle s'assied en me serrant la main, en me suppliant à voix basse de ne pas l'abandonner. Je ne pouvois lui répondre; les pleurs étouffoient ma voix. Je me tiens à côté d'elle; Inès demeure à ses genoux.

Les juges lisent la sentence: le peuple répond par des gémissemens. Un bruit de trompettes se fait entendre, et l'on voit paroître le terrible Ali, Mofarix, Sahal, Moctader, montés sur de puissans coursiers, revêtus d'armes étincelantes. Ils s'avancent, traversent la foule en promenant des regards farouches: mais, arrivés devant la reine, ils détournent ou baissent les yeux. Zoraïde, en les regardant, s'approche de moi davantage. Les quatre Zégris entrent dans la lice. Mon frère se présente alors, couvert d'une brillante cuirasse, suivi d'une troupe d'Alabez armés. Il ferme aussitôt la barrière; on le proclame le garde du camp.

Les imans, le peuple, les juges observent un profond silence. Dans cette foule innombrable, nul n'ose se faire entendre. Immobiles à leur place, les yeux fixés sur Zoraïde, sur les Zégris, sur le bûcher, tous attendent, tous désirent de voir venir les défenseurs de celle qu'ils plaignent et qu'ils laissent périr.

La reine compte les instans, tourne souvent la tête vers la porte d'Espagne ; et, ne voyant rien paroître, elle regarde Inès en soupirant. Inès, pâle, attentive, tremblante, commence à craindre que quelque malheur n'ait retenu le brave Lara. Le temps se prolonge ; les heures sonnent. Chaque fois que l'airain frappé retentit en les annonçant, les juges se lèvent, s'avancent aux quatre côtés de la place, et demandent à haute voix où sont les guerriers de la reine accusée. Ils vont se rasseoir au milieu du silence : leur demande, cinq fois répétée, reste cinq fois sans réponse. Almanzor me jette des regards d'effroi. Il va, revient, marche, s'agite : il fait amener son coursier ; bientôt il demande sa lance : trois fois il saisit la barrière pour se l'ouvrir à lui-même, trois fois il s'arrête, il écoute, et me montre des yeux le soleil, qui déjà penche vers l'horizon.

Enfin, après la cinquième heure, à l'extrémité de la place, opposée à la porte d'Espagne, on entend un bruit de chevaux, et le peuple jette des cris. La foule s'ouvre ; on voit arriver quatre guerriers vêtus à la turque, portant l'habit et les armes d'Asie, montés sur des coursiers superbes, dont ils pressent les flancs poudreux. L'un d'eux paroissoit à peine entrer dans l'adolescence, les deux autres étoient à la fleur de l'âge ; et le dernier, dont la moustache blanche annonçoit les longues années, soutenoit un bouclier immense qui ne sembloit pas lui peser. Ils s'arrêtent devant Zoraïde, qu'ils saluent avec respect.

Celui qui paroissoit leur chef, s'élance légèrement à terre, et demande aux juges, en langue Turque, la permission de parler à la reine. Almanzor, qui l'observe attentivement, lui dit de s'expliquer en Arabe. Le guerrier parle dans cette langue, et mon frère, par l'ordre des juges, le conduit lui-même sur l'échafaud. Alors l'étranger à genoux devant Zoraïde surprise, élève la voix, et dit ces paroles :

Reine, nous sommes sujets de l'invincible monarque qui commande aux murs de Stambol.* Nous allons porter à Tunis les ordres de sa Hautesse. Une tempête nous a jetés sur ces rivages, où nous apprenons par la renommée que, victime de la calomnie, tu vas subir un affreux trépas. Accepte le secours que le ciel t'envoie ; daigne nous confier ta cause : tout notre sang versé pour toi prouvera peut-être à Grenade que les Asiatiques savent mourir ou vaincre pour la vertu.

En disant ces mots qui sont applaudis, le guerrier d'Orient s'incline jusqu'à terre, croise ses mains sur sa poitrine, et laisse tomber aux pieds de la reine la lettre qu'elle écrivit à Gonzalve. Inès saisit le papier, le reconnoît aussitôt ; et, maîtresse à peine de son transport, elle se presse de dire à voix basse : C'est Lara, ce sont nos amis. Lara l'entend, lui lance un coup-d'œil, et achève ainsi de convaincre la reine, qui dissimulant sa joie :

---

* Les Turcs appellent ainsi Constantinople.

Oui, répond-elle, je vous accepte ; je vous regarde comme envoyés par Dieu même, et je demande à ce Dieu vengeur de me faire expirer à l'instant, si c'est une coupable que vous défendez.

Le guerrier se relève à ces mots. Mon frère le reconduit, et fait ouvrir la barrière. Le Turc, monté sur son coursier, agite sa lance d'un air terrible. Suivi de ses trois compagnons, il entre dans la lice, qu'Almanzor referme.

Ces quatre braves chevaliers étoient l'invincible Lara, le jeune Fernand Cortez, digne élève de Gonzalve, le vaillant Aguilar, parent de ce héros, et le vénérable Tellez, grand-maître de Calatrave. Lara les avoit choisis pour les associer à sa noble entreprise. Tous quatre, craignant un refus de la part de Ferdinand, avoient quitté l'armée sans l'en instruire. D'après le conseil de Tellez, ils avoient paru déguisés en Turcs dans une ville ennemie qui pouvoit, par le droit de la guerre, les retenir prisonniers. Le temps nécessaire à ces apprêts, le détour qu'ils avoient fait ensuite pour arriver du côté de Murcie, avoient causé leur retardement.

Aussitôt que les huit guerriers sont dans la lice, ils se mesurent des yeux, s'examinent quelques instans, afin de choisir leurs adversaires. Lara se place devant Ali, qu'il juge le plus redoutable ; le vieux Tellez devant Mofarix, l'auteur du détestable complot ; Aguilar s'oppose à Sahal, et le jeune Cortez à

Moctader. Bientôt le signal est donné, les huit combattans s'élancent.

Dans ce premier choc, dont aucun d'eux n'est renversé, le seul coursier de Cortez reçoit une blessure mortelle. Cortez le sent défaillir, et se jette promptement à terre : couvert de son écu, le fer à la main, il attend son ennemi, qui, profitant de sa fortune, revient sur lui pour le fouler aux pieds. Le léger Cortez l'évite au passage, et plonge son glaive dans le flanc du coursier. Moctader tombe ; il se relève : mais Cortez l'a déjà blessé ; son sang coule ; sa fureur augmente. Le jeune Espagnol, moins fort que le Maure, s'occupe d'éviter ses coups ; il recule, il semble fuir, pour que Moctader, en le poursuivant, s'épuise, perde ses forces, et lui livre enfin la victoire.

Pendant ce temps, le brave Aguilar a partagé la tête de Sahal. Tranquille auprès de sa victime, il jette les yeux sur ses compagnons ; il voit le vénérable Tellez, affoibli par deux larges blessures, poussé, pressé par Mofarix, qui leve le sabre pour le frapper. Aguilar jette un cri terrible ; Mofarix se retourne à ce cri : Tellez profite de ce mouvement, et d'un coup de cimeterre, atteint Mofarix au-dessous du bras. Le Zégri tombe ; le vieillard se précipite sur lui, le blesse encore, le désarme, et lui laisse à dessein un reste de vie.

Au même instant, Cortez poursuivi s'arrête de-

vant Moctader, présente à son front le tranchant du glaive, et lui porte aux entrailles un coup de pointe qui ferme ses yeux d'un sommeil de mort.

Mais le redoutable Ali rendoit un combat plus égal contre le magnanime Lara. Les premiers coups qu'ils se sont portés ont fait voler par pièces leur armure. Blessés tous deux, leur colère s'enflamme. Ne pouvant, sur leurs légers coursiers, s'atteindre à leur gré d'assez près, ils s'élancent à terre en même temps, s'attaquent avec plus de fureur. La victoire balançoit encore, le peuple gardoit un profond silence, Zoraïde, Inès et moi-même, nous les contemplions en frémissant, lorsqu'Ali, troublé par la vue de ses compagnons immolés, sent diminuer son courage. Lara redouble d'ardeur : il s'indigne d'être le dernier à triompher; et, parant avec son sabre les coups qui menacent sa tête; il tire son poignard de la main gauche, s'abandonne sur son ennemi, le saisit, le presse dans ses bras nerveux, lui plonge deux fois son acier dans le flanc, et le jette sur la poussière.

Le peuple fait éclater des cris de joie, la reine s'évanouit dans nos bras. Nous la rappelons à la vie, tandis que le brave Almanzor court embrasser les quatre vainqueurs et leur offrir son palais pour retraite.

Prince, lui dit le vieux Tellez, en lui montrant Mofarix expirant, qu'on traîne ce Zégri devant les juges; touché peut-être de repentir, il confessera

son crime, il rendra gloire à la vérité. Mofarix l'entend, et rouvre la paupière; les juges s'approchent de lui.

J'ai mérité mon sort, dit Mofarix : Zoraïde étoit innocente; Abenhamet ne vouloit que s'immoler à ses pieds. Leur funeste entretien n'eut rien de criminel. Que le Dieu du ciel me pardonne! et que les Zégris, profitant du terrible exemple.....

Il n'achève pas; l'impitoyable mort le saisit. Les juges publient son dernier aveu.

Cependant les quatre vainqueurs veulent repartir à l'instant, malgré leurs blessures, malgré les prières d'Almanzor. Ils vont saluer la reine, qui ne peut trouver que des larmes pour leur exprimer sa reconnoissance. Couverts de sang et de gloire, admirés, bénis par le peuple, ils reprennent leur premier chemin : Almanzor et les Alabez les accompagnent jusqu'aux portes. Là, les quatre Espagnols les quittent, et vont gagner l'épaisse forêt où leur suite les attendoit.

Boabdil, instruit de l'événement et de l'aveu tardif du Zégri, se hâte de se rendre à la place. Il monte sur l'échafaud, où Zoraïde étoit encore. En l'apercevant, elle frissonne, détourne la vue, tombe dans nos bras. Boabdil, à genoux devant elle, implore le pardon de tant d'outrages, lui jure de les réparer par un respect éternel, la supplie de revenir à l'Alhambra régner sur son peuple et sur lui-même.

A ce mot, l'indignation rend à Zoraïde toute sa

force : Qu'oses-tu proposer ? dit-elle. Ah ! j'en prends à témoin Dieu et ce peuple, tu m'as livrée à la honte, tu m'as condamnée à la mort. Le ciel a dévoilé mon innocence, la honte n'est plus à craindre pour moi : mais, s'il faut vivre sous ton pouvoir, s'il faut retourner près de mon bourreau, mon choix est fait, que ce bûcher s'allume ; je renonce au triste bienfait que je dois à des étrangers. Grenadins, qu'on me livre aux flammes, ou qu'on m'arrache à ce tyran.

Elle dit, et de toutes parts on crie à la fois qu'elle est libre, que les nœuds de son hymen sont rompus. Les juges, les imans, s'avancent ; ils déclarent à Boabdil que Zoraïde, arrachée au supplice, n'en est pas moins morte pour son époux. Ce monstre garde le silence : il n'ose irriter ses sujets ; il craint de braver ces lois qui si souvent ont voilé ses crimes. Forcé pour la première fois de mettre un frein à sa colère, il va cacher dans l'Alhambra son dépit, et non ses remords.

Zoraïde, qui le connoît, veut sortir de Grenade à l'heure même. Almanzor lui donne son char ; Almanzor et les Alabez l'accompagnent jusques à Carthame,* ville où s'étoient réfugiés les malheureux frères d'Abenhamet. Après l'avoir confiée à leurs

* Cette ville de Carthame n'est point celle située au midi d'Antequerre, près de Malaga ; c'est une autre Carthame plus voisine de Grenade et peu éloignée de Loxa.

soins, Almanzor se hâta de nous rejoindre, et nous apprit que les Espagnols n'étoient qu'à deux milles de nos remparts.

Le péril commun éteignit les haines. Les Alabez, les Almorades, oubliant leurs ressentimens, se réunissent aux Zégris : toutes les tribus réconciliées viennent jurer à Boabdil de mourir pour la patrie. Mon frère, nommé général, prépare la plus terrible défense. Le vénérable Mulei, ne songeant qu'au salut de l'empire, court embrasser les genoux de son fils, le supplie de réparer l'injustice faite aux Abencerrages, en les rappelant dans nos murs.

Boabdil y consent par crainte : des ambassadeurs sont nommés pour porter à la tribu vaillante les excuses, les présens du roi, pour les inviter à venir reprendre leurs biens, leurs places et leur rang. Mon père veut être lui-même le chef de ces ambassadeurs. Il part, il arrive à Carthame, assemble la noble famille, qui fait éclater, à son aspect, des transports de joie et d'amour. Mulei descend pour Boabdil jusqu'aux prières les plus soumises ; il plaint le triste sort des rois toujours entourés de trompeurs, excuse la jeunesse de son fils, parle du danger dont sont menacées la religion, les lois, la patrie, et déploie en faveur d'un ingrat cette éloquence de l'âme, le seul art que se permette la vertu.

Dès qu'il a fini son discours, Zéir, nouveau chef des Abencerrages, va prendre l'avis de ses frères, et se charge de répondre en leur nom.

Roi de Grenade, dit-il, car c'est toi seul que nous reconnoissons pour roi, tu viens de recevoir de nous la preuve de respect la plus sensible, la seule difficile à nos cœurs ; nous t'avons écouté jusqu'au bout. Ecoute-nous à ton tour. Nous sommes prêts à mourir pour la religion et pour toi, mais, s'il étoit un Abencerrage assez indigne, assez lâche pour pardonner à Boabdil, nous l'immolerions à l'instant. Boabdil.... Grand Dieu ! ce seul nom nous fait frémir de fureur. Mulei, ne le prononce plus : garde-toi de nous rappeler que tu fus assez malheureux pour donner la vie à ce monstre.

Mais les tyrans passent, et la patrie reste. Cette patrie est en danger ; nous périrons pour la défendre. Carthame nous appartient : nous saurons conserver cette place imprenable ; nous y vivrons indépendans, et souvent nous en sortirons pour aller combattre sous vos murailles, pour aller prodiguer notre sang à la défense de nos assassins. N'en demande pas plus, Mulei ; jamais les Abencerrages ne rentreront dans Grenade, tant que l'air qu'on y respire sera souillé par Boabdil.

Ainsi parle Zéir. Ses frères applaudissent, et repoussent avec horreur les présens qu'on leur apportoit : ils ordonnent aux ambassadeurs de sortir aussitôt de leur ville. Mulei, qu'ils veulent retenir, résiste à leurs tendres instances, et vient porter au roi coupable la réponse de la fière tribu. Je m'informai de Zoraïde : j'appris avec inquiétude qu'elle

n'étoit plus dans Carthame ; que, suivie de la seule Inès, elle avoit disparu depuis peu de jours.

Je la plaignis, je lui donnai des larmes. Hélas ! c'étoit sur moi-même que bientôt je devois pleurer.

Boabdil avoit dès long-temps envoyé dans toute l'Afrique solliciter des secours. Les tribus errantes des Bérébères, peuples pasteurs du pied de l'Atlas, firent partir six mille cavaliers conduits par le jeune Ismaël et par son épouse Zora ; couple heureux autant qu'aimable, dont les mœurs douces et pures, la tendresse, la touchante union, devroient servir d'exemple à tous les mortels. Ils furent suivis du prince Alamar, déjà fameux dans l'Ethiopie par sa force, par sa valeur et qui, suivi de dix mille noirs, accourut défendre nos murs. Boabdil le reçut comme son dieu tutélaire, lui prodigua les sermens, les caresses ; et la conformité de leurs caractères les unit bientôt d'une étroite amitié.

Je fus assez infortunée pour plaire au féroce Alamar. Incapable de ce respect tendre, de cette délicate timidité, qui rendent contagieux l'amour, le téméraire Africain osa me déclarer ses vœux. Alamar n'étoit pas né pour qu'on lui pardonnât cette audace : ses yeux ardens et farouches, sa taille de géant, son visage noirci, ne pouvoient inspirer que l'effroi. Je frisonnois en l'écoutant ; et sa sanguinaire valeur, son mépris du ciel et des hommes, avoient fait naître pour lui dans mon âme une insurmontable aversion. Je lui répondis avec la fierté

qui convenoit à ma naissance, surtout à mes sentimens ; mais je pris soin de ne pas offenser l'allié de ma patrie, l'ami redoutable de Boabdil.

Ce fut alors que la reine Isabelle, après avoir réuni son armée à celle de Ferdinand, vint établir son camp devant nos murailles, et nous fit annoncer par ses hérauts qu'elle avoit juré de périr ou de s'emparer de Grenade. Boabdil, pour toute réponse, envoya le prince Africain attaquer le camp Espagnol. Alamar porta la terreur jusques aux tentes de la reine, renversa tous les guerriers qui tentèrent de l'arrêter, fit un massacre affreux des Chrétiens, et revint, couvert de gloire, demander à Boabdil de lui donner ma main pour prix de ses travaux. Boabdil y consent avec joie : lui-même conduit l'Africain dans le palais de mon père, déclare au malheureux Mulei qu'il a disposé de sa fille, et m'annonce que le lendemain je serai l'épouse du prince Alamar.

Mon père sans autorité ne pouvoit pas me défendre ; Almanzor étoit dans les Alpuxares (1), occupé de chercher des soldats. Sans appui, sans secours que mes larmes, inutiles avec mes tyrans je n'espérai que dans mon courage ; le désespoir me fit tout oser.

J'allai trouver la jeune Zora, cette vaillante amazone venue avec les Bérébères à la défense de notre patrie. Dès les premiers jours de son arrivée, je m'étois senti pour Zora ce penchant involontaire

que nous commande la vertu. Elle connoissoit et plaignoit mes malheurs; elle haïssoit Alamar. Je n'hésitai pas à me confier à son zèle: je lui demandai son secours. L'aimable étrangère prépara ma fuite, me donna pour m'accompagner trente de ses braves Numides, leur fit jurer de me défendre, de plutôt mourir que de m'abandonner; et, sûre de leur fidélité, Zora m'ouvrit, dans les ténèbres, la porte qu'elle gardoit. Je m'échappai de Grenade, entourée de mon escorte, ne sachant encore où porter mes pas. La ville des Abencerrages étoit la retraite la plus sûre: mais leur chef Zéir et deux de ses frères avoient soupiré pour moi; ce n'étoit pas à des amans, même vertueux, que je voulois confier ma vie. Je pensai qu'auprès de Malaga, dans le palais solitaire que mon père Mulei-Hassem m'avoit autrefois donné, je pourrois cacher ma vie aux recherches d'Alamar, je pourrois instruire mon frère de la violence qu'on faisoit à mon cœur. Je prends aussitôt cette route, suivie de mes cavaliers, ne marchant que la nuit, de peur d'être surprise, et priant le ciel de me dérober aux poursuites de mon ennemi.

Mes prières furent vaines. J'avois à peine atteint le rivage des mers, que je me vois environnée par un escadron d'Alamar. Mes courageux Bérébères résistent et me défendent: mais, accablés par le nombre, ils sont égorgés ou mis dans les fers. Le chef de ces horribles noirs me saisit, m'enlève mourante, me porte dans un navire qui l'attendoit

non loin du bord. Il y monte avec ses captifs, et m'annonce alors que son maître, voulant s'assurer son épouse, me faisoit conduire dans ses états.

Mes malheurs étoient à leur comble. La mort seule pouvoit m'arracher au sort affreux qui m'attendoit : je voulus la chercher dans les flots, pendant la tempête que nous essuyâmes : mes gardes m'attachèrent au mât du navire. Vous savez le reste, seigneur ; votre courage, plus qu'humain, m'a sauvée de ces barbares : mais mon malheur nous a ramenés dans les états de Boabdil. Je tremble des périls qui me menacent encore ; cependant j'éprouve une douceur secrète en songeant que vous me défendez.

Ainsi finit le récit de la belle Zuléma. Gonzalve, charmé de l'entendre, ne peut exprimer ses transports ; agité de mille pensées, il livre son âme à l'espoir, à la tristesse, à la crainte ; et Zuléma le laisse en proie à ces sentimens divers.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Impression que fait sur Gonzalve le récit de Zuléma. —Situation des deux amans.—Les blessures de Gonzalve le retiennent.—Le siége de Grenade se continue.— Préparatifs de Ferdinand.— Isabelle occupe l'armée par des jeux.—Combat de taureaux. —Fêtes Espagnoles.—Soins vigilans d'Almanzor. —Songe et terreur de Moraïme.—Almanzor part avec Alamar pour aller surprendre les Chrétiens pendant la nuit.—Attaque et incendie du camp d'Isabelle.—Exploits d'Alamar et d'Almanzor.— Mort du prince de Portugal: désespoir de son épouse.—Almanzor ne veut point rentrer dans Grenade: il fait camper les Maures sur le champ de victoire.—Effroi des Espagnols. Discours religieux d'Isabelle: elle ranime ses troupes.—Lara les établit dans des retranchemens.

Jeunes cœurs qui savez aimer, vous n'avez pas oublié ce jour où l'objet de votre tendresse vous fit

palpiter pour la première fois. Il vous souvient que le doux plaisir, le délicieux sentiment dont vous étiez envirés étoit troublé par la crainte qu'un heureux rival ne vous eût prévenus, que celle à qui vous vouliez plaire ne fût enchaînée par d'autres liens : elle étoit si belle, elle annonçoit tant de vertus, qu'il vous sembloit impossible qu'un seul mortel eût pu la voir et ne pas brûler pour elle. Avant d'oser lui déclarer ce que votre trouble avoit déjà dit, vous vous efforciez, en tremblant, de pénétrer son secret ; vous vous alarmiez d'une parole, vous interprétiez un regard ; et, lorsqu'après mille détours, après cent questions éludées, vous parvîntes à vous assurer que son âme libre et paisible étoit encore à conquérir, que vous pouviez prétendre au bonheur, à la félicité suprême d'y faire naître le premier amour.... ah ! jeune amant, rappelle-toi ce que tu sentis, et donne tous les jours qui te restent pour jouir encore d'un semblable instant.

L'heureux Gonzalve en jouissoit. Depuis que la princesse Maure a parlé de son aversion pour le féroce Alamar, depuis qu'en racontant sa vie, elle a fait entendre au héros qu'elle n'a point connu l'amour, Gonzalve osoit ouvrir son âme à l'espoir ; Gonzalve, sans cesse occupé de ce récit, l'avoit toujours présent à sa pensée : dans le silence des nuits, il voyoit, il écoutoit Zuléma. La seule idée de cet Africain osant aspirer à lui plaire, venoit allumer sa fureur : il brûloit d'être devant Grenade, de voir,

de joindre ce fameux guerrier, de le vaincre, de le punir de son audace criminelle. Son cœur étonné connoissoit la haine ; et sa colère contre Alamar lui faisoit presque souhaiter de quitter bientôt l'objet de ses vœux.

D'autres pensées plus douces, mais non moins tendres, occupoient la jeune princesse. Sûre de l'amour de cet étranger sans s'être permis de le désirer, décidée à lui consacrer sa vie sans s'être avoué qu'elle l'aimoit, elle formoit le dessein de retourner avec lui près de son père : il lui sembloit que sous sa garde elle n'avoit plus rien à redouter. Mulei, Almanzor, Boabdil, Alamar lui-même, tout le peuple Maure, devoient respecter, ou craindre ce héros ; sa valeur, qu'elle connoissoit, pouvoit délivrer Grenade ; et la fille de Mulei-Hassem étoit la seule récompense digne d'être offerte à tant de vertus. Telles étoient les chimères dont se repaissoit Zuléma. Mais les blessures de Gonzalve doivent le retenir long-temps : la princesse dépêche en secret un esclave à Mulei-Hassem pour l'instruire des lieux qu'elle habite. En attendant le retour de cet envoyé fidèle, elle se croit obligée d'employer tous ses momens à s'occuper de son libérateur : toujours près de lui, sans cesse attentive aux progrès de sa guérison, elle le veille, le garde, et charme par son entretien une solitude chère à tous deux.

Tandis que le temps nécessaire pour rendre à Gonzalve ses forces s'écoule dans des soins si doux,

l'armée Espagnole devant Grenade se plaint de l'absence de son héros : humiliée par les exploits d'Alamar, elle brûle de se venger. Les jeunes chefs, Gusman, Cortez, le prince de Portugal, les soldats, les capitaines, demandent à grands cris l'assaut. Ferdinant s'oppose à leurs vœux ; Ferdinand n'est pas prêt encore. Grenade, environnée de mille tours, trop vaste pour être bloquée, communique par l'Orient aux Alpuxares, et trouve dans ces montagnes des vivres et des soldats. Carthame, du côté du midi, bâtie sur des rocs inaccessibles, gardée par les Abencerrages, inquiète les Espagnols. Un peuple immense et belliqueux, des alliés nombreux et vaillans, défendent la ville assiégée ; et le fougueux courage d'Alamar, la tranquille valeur d'Almanzor, préparent une résistance dont le temps seul peut triompher.

Le roi d'Aragon, formé par son père dans ses longues guerres contre les François, envoie des détachemens dans les Alpuxares surprendre, enlever les convois ; il s'empare du courant des fleuves ; il veut que la famine combatte pour lui. Sa prévoyance va plus loin : instruit déjà dans cet art affreux qui met le tonnerre dans la main des hommes, qui rend désormais inutiles l'adresse et la force guerrières, Ferdinand creuse d'étroits souterrains, qu'il conduit sous les murs de Grenade ; là, le salpêtre, le soufre, doivent s'enflammer tout-à-coup, éclater avec fracas, faire voler les tours dans les airs, et livrer aux assaillans une entrée large et facile. Tous les apprêts,

toutes les machines qu'inventa le démon de la guerre, sont employés par Ferdinand: mais, pour assurer leur succès, il est forcé d'en suspendre l'usage. Aguilar loue sa prudence, le vieux Tellez approuve ses lenteurs, et l'intrepide Lara semble dire par son silence qu'on ne peut vaincre sans son ami.

Pendant cette longue inaction, capable de décourager l'armée, Isabelle, par des jeux guerriers, cherche à distraire l'ardente jeunesse que son époux sèvre des combats. Cette grande reine connoît dès long-temps combien la présence de l'objet qu'il aime augmente la valeur d'un Espagnol; elle sait que, chez sa nation, l'amour, le brûlant amour, est le plus fort aiguillon de la gloire: elle a voulu que sa cour la suivît. Les plus belles des Castillanes sont auprès d'elle dans son camp; Blanche de Médina Céli, Eléonor de la Cerda, Séraphine de Mendoze, Léocadie de Fernand Nugnès, une foule d'autres beautés, dont chacune est l'idole d'un héros, environnent sans cesse la reine et s'effacent mutuellement. Mais toutes sont éclipsées par la princesse de Portugal: fille d'Isabelle,* glorieuse de porter ce nom, elle en est digne par ses charmes, plus encore par ses vertus. Adorée de l'heureux Alphonse, qui vient de recevoir sa foi, la jeune et tendre princesse n'est occupée que

* L'infante Isabelle, fille aînée de la reine Isabelle, avoit épousé Alphonse, fils du roi de Portugal. Elle devint veuve peu de temps après son mariage.

de retenir la valeur imprudente de son époux. Jaloux de la renommée de ce fameux Almanzor, l'honneur, le soutien de Grenade, Alphonse témoigne hautement son désir de s'éprouver contre lui. Sa tremblante épouse n'ose l'en détourner : mais un noir pressentiment fait en secret couler ses larmes, et le seul nom d'Almanzor lui cause un mortel effroi.

Au milieu du camp est un vaste cirque environné de nombreux gradins : c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent, sur de rapides coursiers, attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des flèches aiguës. Un alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglans ; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne, par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre : le taureau s'élance au milieu du cirque. Mais, au bruit

de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé : ses naseaux fument ; ses regards brûlans errent sur les amphithéâtres ; il semble également en proie à la surprise, à la fureur. Tout-à-coup il se précipite sur un cavalier, qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrans dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissemens, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les caillous broyés, les lambeaux de pourpre sanglans, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

Ce fut dans un de ces combats que le téméraire Cortez pensa terminer une vie destinée à de si grands exploits. Brûlant de se signaler aux yeux de la belle Mendoze, qui dès long-temps possède son cœur, Cortez, sur un andalous,* blessoit et fuyoit un taureau furieux. Malgré le péril dont il est menacé, le jeune amant regarde toujours la beauté qui sans cesse l'occupe, lorsqu'il voit tomber dans l'arène la fleur d'o-

* Un cheval d'Andalousie.

ranger qui paroit son sein. Cortez se précipite à terre, court, se baisse ; et le taureau vole ; il va frapper l'imprudent Cortez.... Un cri de Séraphine l'avertit : Cortez, sans quitter la fleur, dirige d'un œil sûr sa lance à l'épaule de l'animal, qu'il jette expirant sur le sable.

Toute l'armée applaudit : Isabelle veut couronner Cortez. Cortez refuse la couronne en montrant la fleur précieuse qu'il a pensé payer de sa vie : il la couvre de mille baisers, il la presse contre son cœur, brise sa lance, et quitte le cirque.

Ainsi s'écoulent les jours. Dès que la nuit amène les étoiles, mille flambeaux allumés et réfléchis dans le cristal éclairent de toutes parts les superbes tentes de la reine. Là, toutes les beautés de la cour, éclatantes d'or et de pierreries, la tête nue, seulement parée de leurs cheveux longs et flottans, laissent au milieu d'elles un vaste espace où les hautbois mêlés aux timbales appellent les jeunes héros. Ils y paroissent en habits de fête, couverts d'un riche et court manteau qu'une agraffe d'or relève avec grâce ; leur chapeau large et rabattu est surmonté de plumes rouges que rassemble un nœud de diamans ; leur chevelure tombe par boucles sur leur fraise éblouissante ; et le léger duvet d'ébène qu'ils laissent croître au-dessus de leurs lèvres, semble donner de nouveaux charmes à leur visage doux et guerrier.

Chacun d'eux présente la main à celle que son cœur préfère. Les instrumens donnent le signal ; et,

dans une danse noble, mesurée, où la gravité n'ôte rien au plaisir, où la décence ajoute à la grâce, les deux amans attirent tous les yeux en ne regardant qu'eux seuls.* Bientôt des airs plus rapides donnent l'essor à leur légèreté : ils se mêlent, se joignent, se quittent, reviennent précipitamment à la place qu'ils ont laissée, se fuient de nouveau pour s'atteindre encore, et savent peindre dans leurs mouvemens les transports, les tendres surprises, la douce langueur de l'amour.†

Lorsque la sévère Isabelle a mis fin à ces jeux aimables, et que les jeunes beautés, retirées dans leurs asiles, donnent aux tendres souvenirs les heures destinées au sommeil, leur amant, qui veille comme elles, erre autour de la tente heureuse qui renferme l'objet de ses vœux. Cortez surtout, l'amoureux Cortez vient, toutes les nuits, attendre l'aurore à la porte de Séraphine. Un voile léger est le seul obstacle qui le sépare de son amante : mais ce voile est impénétrable ; le respect en est le gardien. Enveloppé d'un large manteau, soutenu sur sa longue épée, Cortez fait doucement frémir les cordes plaintives d'une guittare, et chante sur un air lent ces paroles interrompues par ses soupirs :

Dérobe ta lumière, ô lune trop brillante ;
Nuit, garde le secret de ma timide ardeur :
Zéphirs, portez ma voix jusques à mon amante,
Mais qu'elle s'arrête à son cœur.

---

* La sarabande. † Les *seguidillas.*

Et vous; qui, loin de cette belle,
Ignorez de l'amour les douloureux tourmens,
Dormez; dormez, indifférens;
Vous seriez mes rivaux, si je vous parlois d'elle.

Pendant le jour, hélas! réduit à me contraindre,
Je tremble qu'un soupir ne trahisse mes feux:
Je désire la nuit; alors j'ose me plaindre,
Et je me crois moins malheureux.
Vaine erreur! loin de sa présence,
Le monde est un désert; seul j'y parle d'amour:
Reviens, reviens, flambeau du jour;
J'aime mieux la revoir et garder le silence.

Au milieu d'une de ces nuits où le repos du camp n'étoit troublé que par les plaintes des amans, Almanzor, fatigué des travaux, des inquiétudes qui l'occupent sans cesse, goûtoit auprès de Moraïme les douceurs d'un tranquille sommeil. Ce héros, dont l'âme intrépide ne connoît d'autres passions que la gloire et son épouse, après avoir donné tout le jour à visiter les remparts, à fortifier les postes, à redoubler par son exemple le courage des soldats, revenoit chaque soir avec l'ombre trouver la solitaire Moraïme, la rassurer contre des périls qu'elle ne craignoit pas pour elle, et chercher dans ses embrassemens cette récompense si pure que le chaste amour donne à la vertu.

Tandis qu'au fond de leur palais, tous deux, en se tenant la main, reposent sur un lit de pourpre,

Moraïme jette un cri terrible, et s'éveille baignée de pleurs : troublée, respirant à peine, elle se précipite, en poussant des sanglots, dans les bras d'Almanzor surpris ; elle le presse contre son cœur ; elle l'inonde de ses larmes.

Chère épouse, lui dit le héros, d'où vient cette terreur soudaine ? Qui peut te causer tant d'effroi ? Je suis ici, ma tendre Moraïme ; c'est contre mon sein que ton sein palpite ; c'est ton Almanzor qui te parle, qui te rassure, qui te défend.

Ah ! mon bien-aimé, répond-elle, quel horrible songe vient de m'effrayer ! J'ai vu.... Mes sens m'abandonnent ; ma voix expirante ne peut achever.... J'errois dans cette vaste plaine qui nous sépare de nos ennemis ; les deux armées étoient en présence ; nos Maures bordoient les remparts.... Je t'ai vu, brillant de lumière, resplendissant des feux de l'acier, t'avancer seul, défier Gonzalve, et combattre ce Castillan. Je t'ai vu vainqueur, mais couvert d'un crèpe qui t'enveloppoit de ses noirs replis. Nul mortel n'osoit t'approcher. Je cours, je vole à ta rencontre, je veux te serrer dans mes foibles bras.... le crêpe s'étend sur ma tête ; nous tombons tous deux dans un lac de sang....

O mon époux, ô mon ami, je connois trop bien ta grande âme pour chercher à l'intimider : mais je te demande, mais je te supplie de te souvenir que dans l'univers Moraïme n'a que toi seul. Ma famille est presque détruite ; mon père et mes frères sont

tombés sous les coups de Boabdil ; ma mère est morte de douleur ; ce qui reste des Abencerrages est exilé de Grenade : j'ai tout supporté, j'ai vécu ; le ciel me laissoit Almanzor. C'est sur toi que j'ai réuni toutes les affections que j'avois perdues ; c'est toi que mon cœur a fait hériter de tous les sentimens qu'il connut jamais. Voudrois-tu me ravir, hélas ! le seul bien que le sort m'ait laissé ! Voudrois-tu ; plus barbare que lui, condamner ta Moraïme ?.... Elle en mourroit à l'instant même ; elle expireroit d'un supplice affreux. Prends pitié de moi, trop vaillant héros ; promets de rester derrière nos murailles, de te borner à défendre ces tours qui n'ont d'appui que ton bras ; jure de ne jamais quitter ton épouse, ta Moraïme, pour aller prodiguer tes jours, dans cette plaine fatale, à la défense d'un roi perfide qui déteste tes nobles vertus, qui te livrera peut-être aux bourreaux quand tu auras sauvé son empire.

Moraïme répond Almanzor en répandant quelques larmes, tu m'es plus chère que la vie ; mais mon devoir m'est plus cher que toi. Je sais quel est Boabdil, et tu n'ignores pas toi-même que j'ai toujours un moyen terrible de me soustraire à ses fureurs. Ce n'est pas pour ce monstre que je combats ; c'est pour ma religion, c'est pour ma patrie, c'est pour laisser sur ma tombe un nom qui soit à ma veuve un héritage de respect. O ma digne et fidèle épouse, ne tente pas d'affoiblir ma vertu : c'est toi qui la fis naître dans mon âme ; c'est toi qui la nour-

ris de tes saints exemples, qui l'embellis de tes purs attraits. Pour pouvoir cesser de l'aimer, il faudroit ne plus te chérir. Mais rassure-toi, Moraïme : je ne médite point de quitter nos remparts ; l'intérêt du Maure me le défend. Je reste avec toi, mon amie, avec celle dont un seul regard, un seul mot, un tendre sourire me récompensent de tous mes travaux. Essuie tes pleurs, le dieu des combats va peut-être finir nos misères ; peut-être mes heureux efforts dans peu nous obtiendront la paix. Eh ! quelle gloire, quel bonheur, si ce peuple, sauvé par mes soins, disoit en te voyant passer : Voilà l'épouse, voilà l'amante de notre libérateur !

En prononçant ces mots, il l'embrasse, la rassure, lui promet encore de ne point sortir des murailles. Moraïme se fait répéter ces consolantes paroles : elle croit, elle a toujours cru tout ce que lui dit Almanzor. Mais son effroi ne peut se calmer, mais ses larmes ne tarissent point ; quand tout-à-coup le son des trompettes retentit près de leur palais. Almanzor étonné se lève, il écoute : le bruit des armes se mêle à celui des coursiers. Le héros s'élance à son glaive, couvre sa tête d'un large turban, revêt à la hâte sa forte cuirasse ; et, sans vouloir entendre Moraïme, il court s'informer lui-même de la cause de ce mouvement.

A peine arrivé sur la place, il voit, au milieu des flambeaux, à la tête des noirs Africains, Alamar, le fier Alamar, monté sur un coursier de Suz, cou-

vert d une peau de serpent dont les écailles impénétrables le garantissent presque tout entier, dont la tête sanglante et hideuse se replie autour de son turban vert.

Prince de Grenade, lui, dit le barbare, tu dors, et moi je vais combattre, tu reposes près de ton épouse, et moi je vais porter le feu dans les tentes de Ferdinand : j'en ai l'ordre de Boabdil. Je cours, avec mes seuls guerriers, attaquer ces fiers Espagnols qui, nous croyant trop lâches pour les surprendre, attendent, au milieu des fêtes, que la famine nous rende captifs. Je vais troubler ces fêtes superbes ; je vais inonder de sang ces pavillons, séjour des plaisirs. Almanzor ose-t-il me suivre ?

Il dit. Le héros le regarde avec un sourire amer : Sois tranquille, lui répond-il, Almanzor te devancera.

Son ordre appelle aussitôt les Zégris et les Alabez. Il demande un de ses coursiers, s'arme de sa pesante masse, s'élance à côté d'Alamar, semblable au dieu des batailles, fait défiler en silence les trois escadrons réunis, et sort par la porte d'Elvire.

Ils marchent, ils sont dans la plaine. Avant d'arriver aux premières gardes, Almanzor convient, avec Alamar, de l'ordre qui doit s'observer : les Zégris, sous leur chef Maaz, se porteront au centre du camp, où les guerriers de Castille gardent leur reine Isabelle ; la gauche, défendue par le vieux Tellez et par les chevaliers de Calatrave, sera surprise par les

Africains commandés par Alamar : Almanzor et ses fidèles Alabez feront leur attaque à la droite, où s'est placé le roi Ferdinand au milieu des Aragonois.

On obéit ; on se sépare : on avance d'un pas égal, rapide, mais sans tumulte. Les ténèbres favorisent les Maures ; la sécurité de leurs ennemis semble assurer leur succès. Les premières gardes sont immolées ; les secondes ont le même sort. On arrive aux retranchemens, et les coursiers d'Afrique les ont franchis. Alors la troupe d'Alamar jette des cris épouvantables, celle d'Almanzor lui répond, les Zégris au centre répètent ces clameurs. Au même instant, et des trois côtés, le camp est inondé de Maures. Semblables aux lions Gétules qui rencontrent dans le désert un troupeau de chevreuils timides, ils se jettent sur les Espagnols, attaquent, poursuivent, égorgent ceux qui fuient, ceux qui résistent, entassent les corps expirans, et craignent que leurs bras lassés ne puissent servir leur fureur.

Alamar, ivre de sang, seul, et déjà loin des siens, dans le tumulte, dans les ténèbres, parcourt le quartier de Tellez, brisant, immolant au hasard tout ce qui vient s'offrir à sa rage. Le vieux Tellez, au premier bruit, a fait sonner la trompette : le glaive à la main, sans bouclier, sans casque, précédé de quelques flambeaux, il court, il appelle ses chevaliers. Alamar l'entend, vole à lui, renverse ceux qui l'environnent, saisit le vieillard par ses cheveux blancs qu'ont épargnés plus de cent combats, frappe,

et d'un coup de cimeterre enlève cette tête vénérable respectée depuis si long-temps. Sans s'arrêter, l'Africain s'élance vers l'escadron de Calatrave, qui, se rassemble, se forme en désordre pour se rendre à la voix de Tellez. Alamar arrive comme la foudre : Voici votre chef, crie-t-il ; je vous le rends sans rançon. Il leur jette alors la tête sanglante, se précipite dans cet escadron, le dissipe, le met en fuite, et couvre la terre de morts.

Pendant ce temps, le brave Almanzor répand la terreur au quartier du roi. Les Aragonois, surpris, accablés, périssent ou se dispersent. Leurs chefs Aranda, Montalvan, veulent en vain rallier les fuyards : ils tombent sous les Alabez, qui, fermes, serrés dans leurs rangs, semblables à la mer en courroux lorsqu'elle envahit ses rivages, s'avancent, détruisent, renversent tout ce qui tente de les arrêter. Almanzor dirige leur course sans trouble comme sans fureur : il dédaigne de frapper des vaincus ; il s'occupe du fruit de la victoire plus que du carnage qui doit l'acheter. Déjà ses ordres sont donnés ; déjà les flambeaux s'allument. Les tentes sont embrasées ; des torrens de fumée épaisse s'élèvent à gros bouillon, et vomissent une longue flamme qui s'accroît en ondoyant. Alamar et ses Africains l'aperçoivent à l'aîle gauche : aussitôt les feux se répandent dans le quartier de Tellez. Les pavillons tombent, l'incendie éclate ; et les deux flammes, s'élevant en-

semble, menacent de se joindre dans peu de momens.

Ferdinand, à demi-nu, armé seulement d'une épée, avoit, à la première alarme, précipité ses pas vers Isabelle. Là s'étoient rassemblés autour de la reine le prince de Portugal, Lara, Cortez, Aguilar, tous les héros de Castille. Là, les redoutables Zégris avoient trois fois été repoussés; et leur chef Maaz, poursuivi par Lara, cédoit en frémissant la victoire. L'auguste Isabelle, craignant pour le roi, couroit elle-même à son secours, lorsque ce monarque, tremblant pour elle, arrive auprès de son épouse. Rassuré par sa présence, Ferdinand veut achever de s'armer pour aller combattre Almanzor.

Mais, à ce nom, au bruit de ses exploits, à la vue du vaste incendie, qui déjà répand une horrible clarté, le prince de Portugal Alphonse, l'impétueux Alphonse, s'élance comme un jeune faon qui va chercher la flèche mortelle. Guidé par les cris de terreur, il vole à travers les flammes, arrive, joint Almanzor, et lui porte un coup de sa lance; elle se brise sur la cuirasse du Grenadin.

Almanzor ébranlé s'arrête, tourne vers le Portugais des yeux brûlans de courroux. Il va le frapper de sa masse: il le voit à pied, suivi de peu des siens: alors sa générosité l'emporte sur sa colère; Almanzor quitte son coursier, tire son sabre, et s'avance vers Alphonse, qui l'attend le fer à la main.

Ils s'approchent, ils s'attaquent ; leurs glaives croisés font jaillir du feu ; leurs armes résistent aux coups redoublés. Almanzor reçoit dans le bras une blessure profonde qui vient encore déchirer son flanc. Alphonse jette un cri de joie : mais, également fort des deux mains, Almanzor saisit de la gauche son redoutable cimeterre ; et, pressant de plus près son ennemi surpris, d'un revers il fend la poitrine de l'intrépide Portugais. Alphonse tombe, et mord la terre : il fait d'inutiles efforts pour menacer son vainqueur ; il perd à l'instant la voix et la vie.

O malheureuse Isabelle, épouse, amante infortunée du héros qui vient d'expirer, on t'apprenoit dans ce moment que le téméraire Alphonse étoit aux mains avec Almanzor. Malgré les cris de la reine, malgré les prières de Ferdinand, la jeune Isabelle, pâle, échevelée, court, vole à travers les flammes, appelant Alphonse, Alphonse.... Elle arrive, et voit son époux dépouillé déjà de son casque, tournant ses yeux à demi-fermés vers Almanzor, qui s'éloignoit.

Cher Alphonse, s'écrie-t-elle en se précipitant sur son corps, cher Alphonse, attends ton épouse ; sa douleur va la joindre à toi. Le voilà donc ce doux hyménée qui devoit nous assurer une si longue suite de beaux jours ! les voilà ces infortunés liens qui nous unissoient à jamais ! Alphonse, mon cher Alphonse, l'amour d'Isabelle ne t'a pas suffi : hélas ! je ne méritois pas de vivre long-temps ton épouse ;

le sort barbare ne l'a pas voulu ; du moins il ne pourra nous séparer.

A ces mots elle se relève, le désespoir dans les yeux, saisit le glaive d'Alphonse, et va le plonger dans son sein, lorsque la reine avec Ferdinand parviennent enfin à s'emparer d'elle. On veut l'arracher de ce lieu funeste ; elle échappe à tous les efforts, méconnoît la voix de sa mère, repousse ses caresses tendres, retourne se jeter sur le corps d'Alphonse, et s'y enchaîne de ses foibles bras.

Almanzor, qui la voit de loin à la lueur des flammes dévorantes, ne peut retenir ses pleurs : Malheureux ! dit-il, qu'ai-je fait ! C'est une veuve désolée dont mon bras immola l'époux ; c'est une amante au désespoir dont j'ai causé l'éternel malheur ! Ah ! Moraïme . . . . . Moraïme. . . . . peut-être bientôt. . . . . Ses larmes redoublent : mais, éloignant ces tristes pensées, et prononçant le nom de sa patrie, il poursuit sa course rapide, prolonge, augmente l'incendie, et rejoint enfin Alamar, qui, rouge de sang, lassé de carnage, venoit au-devant de lui sur des monceaux de cadavres.

Les deux héros se félicitent, concertent ensemble de nouveaux desseins. Ils voient à la clarté des feux, un bataillon hérissé de dards, formé loin des ruines du camp. Ce bataillon, composé des vieilles bandes Castillanes, trois fois vainqueur des Zégris que Maaz rallioit au loin, présente une forêt de

lances inaccessible des quatre côtés. Au milieu, la reine Isabelle, assise sur un bouclier, soutenue par Ferdinand, tient dans ses bras sa fille mourante, la serre contre son sein, la couvre de baisers, de larmes, et cherche à rappeler du moins à cette veuve inconsolable qu'il lui reste encore une mère.

Autour d'elle sont Aguilar, Cortez, Gusman et Lara, les chefs, les héros de l'armée, attendris de ce spectacle, indignés contre la fortune, versant à la fois des pleurs de colère et de compassion. Ils brûlent d'attaquer le Maure ; ils ne peuvent quitter cette enceinte, dernier refuge de leurs rois, dernier asile de leurs drapeaux ; ils frémissent de honte, de rage, se précipitent au-delà des rangs pour aller chercher Almanzor, et rappelés par le monarque, reviennent à regret à sa voix.

Ainsi l'animal courageux, né dans les rocs des Pyrénées pour la défense des troupeaux, attaché par de fortes chaînes à la porte d'une bergerie, et qui voit de loin des loups ravissans, gronde, se hérisse, menace, remplit l'air de hurlemens affreux, mord sa chaîne qu'il a tendue de tout son poids, de tout son effort, et fait retentir le bruit de ses dents qu'il aiguise sur elles-mêmes.

Calme au sein de la victoire, comptant pour rien ses succès tant que Grenade n'est pas délivrée, Almanzor propose de se réunir pour porter les derniers coups à cette redoutable phalange, et terminer la guerre en la détruisant. Mais les forces du grand

Almanzor ne peuvent servir son courage : le sang qui coule en abondance de sa douloureuse blessure, ses souffrances, qu'il dissimule et qu'a redoublées un instant de repos, ne permettent pas à ce vaillant prince de revoler aux combats. Les Alabez, dont il est adoré, tremblant pour ses jours précieux, refusent à haute voix de le suivre. Les Africains, Alamar lui-même, satisfaits des exploits de la nuit, demandent à retourner à Grenade. Le héros pensif les écoute : il médite un nouveau projet qui lui conservera son avantage, qui doit redoubler la consternation de ses ennemis vaincus. Il sait combien à la guerre il est important d'inspirer l'effroi, combien souvent un pompeux appareil en impose plus que la victoire même : il appelle le fier Alamar, rassemble autour de lui ses capitaines ; et prenant sur eux ce noble ascendant que leur conscience donne aux grands hommes :

Eh bien ! leur dit-il, je cède ; Almanzor consent au repos : mais vous ne consentirez pas à perdre le fruit de tant de succès, à regagner en fugitifs des remparts menacés encore. Amis, jurons de n'y rentrer qu'après avoir chassé ces barbares, qu'après avoir exterminé ce qui reste de nos ennemis. Dressons nos tentes à cette place ; que l'armée entière s'y rende. Opposons le camp des vainqueurs au camp que nous avons détruit ; et que l'Espagnol, assiégé par nous, éprouve à son tour les fléaux que trop longtemps il nous fit souffrir.

Il dit. Ses guerriers applaudissent; Alamar approuve un si grand dessein. Ce prince part aussitôt pour aller chercher le roi Boabdil, pour amener avec ce monarque les troupes, les secours nécessaires. Il vole, arrive à l'Alhambra, répand l'heureuse nouvelle; et le peuple, les citoyens, font éclater leur bruyante joie. Les portes de la ville s'ouvrent; Boabdil, suivi d'Alamar, sort à la tête de ses bataillons. La campagne est couverte de Maures, de coursiers traînant dans des chars des armes, des toiles, des vivres. L'armée environne Almanzor, l'appelle son dieu tutélaire, son héros, son libérateur. Le roi lui-même confirme ces noms. Dans l'espace déjà circonscrit mille et mille tentes se dressent. Un magnifique pavillon s'élève au centre pour Boabdil; Almanzor et les Alabez se retirent à l'aile droite; Alamar avec ses guerriers va se placer à la gauche. L'armée est établie en peu d'heures. Des soldats frais et nombreux occupent les postes avancés; et six mille lances rangées devant le camp présentent les têtes sanglantes que les féroces Africains ont rapportées du combat.

Cependant les rayons du jour viennent découvrir ce spectacle, et présenter aux Castillans l'horrible image de tant de malheurs. Toutes leurs tentes sont consumées; les machines, les magasins, fument sous des monceaux de cendres; des milliers de cadavres épars nagent dans des ruisseaux de sang. Ici sont des infortunés palpitant encore sous des ruines; là

des guerriers sans vêtemens ont reçu la mort endormis. Chaque soldat cherche des yeux le frère, l'ami qui lui manque; sa pieuse douleur est trompée à l'aspect des troncs mutilés. Il voit de loin sur un fer brillant la tête de celui qu'il pleure; il la voit, détourne la vue en frisonnant d'horreur et d'effroi.

Ferdinand, Lara, tous les chefs, se regardent, n'osent rien résoudre; l'auguste Isabelle en pâlit. Les Castillans intimidés gardent un effrayant silence: la terreur est sur leurs visages; le désordre se met dans leurs rangs; ils tremblent, ils sont prêts à fuir. Mais Isabelle a su le prévoir: Isabelle, qui connoît les mœurs, le caractère de ses Espagnols, appelle aussitôt la religion au secours de leur courage éteint. Accompagnée de deux saints pontifes, précédée de la grande croix, étendard sacré de l'armée, elle va parcourir les rangs:

Amis, dit-elle avec l'accent de la ferveur, de l'espérance, adorons la main qui nous frappe, cette main nous relevera. Le Dieu des armées est avec nous; pourroit-il laisser la victoire à des ennemis qui l'outragent? Il veut éprouver ses soldats; il veut vous faire mériter la récompense qu'il vous destine. Ceux que vous pleurez en sont possesseurs: oui, ceux que moissonna le fer dans cette nuit désastreuse vous contemplent en ce moment du haut du ciel qu'ils habitent, et vous montrent la palme immortelle que les anges ont mise en leurs mains. Ah! cessez, cessez, chrétiens, de donner des pleurs à leur

cendre : ils n'ont pas besoin de vos larmes, et nous avons besoin de leurs secours. Invoquons-les ; tournons nos regards, avec respect, avec confiance, vers ces sanglantes dépouilles que vous semblez n'envisager qu'avec effroi. Ce sont les restes des martyrs ; ce sont des reliques sacrées à qui nous devrons nos succès. Elles assurent la perte infaillible de ces barbares Musulmans ; elles attirent sur ces impies la colère de l'Eternel, qui ne laisse jamais sans vengeance les outrages faits à ses saints.

Les religieux Espagnols lui répondent par des sanglots : ils jurent de mourir pour leur Dieu aux pieds de leur reine adorée ; ils invoquent le Tout-Puissant, bénissent le nom d'Isabelle ; et, remplis d'un nouveau courage, veulent marcher contre l'ennemi.

Ferdinand retient cette ardeur ; mais il sait en profiter. La moitié des troupes reste sous les armes, tandis que l'autre est occupée à recueillir les blessés, à donner la sépulture aux morts. La reine leur prodigue les honneurs funèbres. Lara trace pendant ce temps, au-delà du camp détruit, une large et vaste enceinte qu'il environne d'un fossé profond. Le jour se passe dans ces tristes soins. L'armée, épuisée de lassitude, ne quitte les armes que pour le travail : mais l'inébranlable constance, la soumission, la frugalité des Castillans, leur font tout supporter sans murmure. Ils se retirent avec la nuit au milieu des retranchemens : une garde choisie veille à l'en-

trée. Les soldats, couchés pêle-mêle, la tête appuyée sur leurs boucliers, dorment sans quitter leurs lances, prêts à combattre au moindre signal. Les chefs reposent auprès d'eux : mais les rois, plus à plaindre encore que leurs sujets infortunés, n'osent se livrer au sommeil.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Piété d'Isabelle.—Elle assemble ses chefs.—Discours et projet de la reine.—Elle exécute son grand dessein.—Travaux des Espagnols.—Convalescence de Gonzalve.—Ses amours avec Zuléma.—Arrivée de Mulei-Hassem et de trois Abencerrages.—Nouvelle que l'un d'eux apporte.—Zuléma est promise au vainqueur de Gonzalve.—Entretien de la princesse et du héros : ils se révèlent tous leurs secrets.—Zuléma donne des armes à Gonzalve.—Il part avec les Abencerrages.—Il se découvre.—Combat du héros contre les trois Maures.—Il est vainqueur, et va rejoindre l'armée.

RELIGION, quel est ton empire ! Que de vertus te doivent les humains ! Oh ! qu'il est heureux le mortel qui, pénétré de tes vérités sublimes, trouve sans cesse dans ton sein un asile contre le vice, un refuge contre le malheur ! Tant que l'inconstante fortune sourit à ses innocens désirs, tant qu'il coule des jours sans nuage, tu

sais les embellir encore : tu viens ajouter un nouveau plaisir au bien qu'il fait à ses semblables ; tu donnes un charme de plus aux délices d'une bonne action. Ta sévérité même est un bienfait ; tu ne retranches du bonheur que ce qui pourroit le corrompre, tu ne défends de chérir que ce qu'on rougiroit d'aimer. Si le sort accable au contraire une âme soumise à tes lois saintes, c'est alors surtout, c'est alors qu'elle trouve en toi son plus ferme appui. Sans prescrire l'insensibilité que la nature heureusement rend impossible, tu nous apprends à supporter les maux dont tu permets qu'on s'afflige : tu descends dans les cœurs déchirés pour calmer leurs douleurs cuisantes, pour leur présenter un dernier espoir ; et tu n'éteins pas ce pur sentiment qui les fait souffrir et qui les fait vivre.

La noble et pieuse Isabelle ne trouve que dans sa religion la force de soutenir ses peines. Accablée à la fois de la perte d'un gendre, du désespoir de sa fille et du malheur de ses armes, elle se réfugie dans le sein de son Dieu : ce Dieu lui commande de penser à son peuple. Cette mère infortunée confie la veuve d'Alphonse à Séraphine, à Léocadie, et les fait conduire à Jaën. Le corps du prince malheureux est remis aux Portugais de sa suite, qui partent à l'instant même pour le porter à Belem.* Libre de ces soins, commandant à ses larmes, Isabelle rassemble

* Superbe monastère sur les bords du Tage, où sont les sépultures des rois de Portugal.

autour d'elle son époux, ses principaux chefs, et leur adresse ce discours :

Compagnons, jadis de ma gloire, aujourd'hui de mon malheur, vous, à qui j'ai dû tant de triomphes, et que la fortune n'a trahis qu'une fois, vous voyez les tristes effets de l'attaque imprévue des infidèles. Des milliers d'Espagnols sont tombés sous leurs coups ; nous n'avons plus de magasins, plus de retraites, plus de machines : l'ennemi, fier de ses succès, repose sous de superbes tentes élevées devant ses murailles ; et nous veillons, le glaive à la main, sur la cendre sanglante d'un camp détruit.

Il faut choisir, braves Castillans, ou d'une paix déshonorante qui couvre d'opprobre le nom chrétien, ou d'une héroïque constance qui nous en rende à jamais l'honneur. Eh ! dans quel temps, juste ciel ! songerions-nous à cette paix honteuse ? Quand des trésors dès long-temps amassés m'épargnent la douleur des subsides, quand mon hymen avec Ferdinand double mes forces et mes soldats. Les Maures touchent à leur ruine, la discorde est dans leurs foyers. Un roi cruel et pusillanime chancelle sur le trône qu'il usurpa ; les Abencerrages ont abandonné ce tyran perfide et féroce. La France est mon alliée ; le Portugal.... hélas ! nous avoit confié son espoir ; l'Afrique tremble à mon nom ; mes flottes couvrent ses mers ; enfin Gonzalve est près d'arriver. Quelle époque plus favorable nous offrira jamais l'avenir pour rendre libre l'Espagne, pour la venger de huit

siècles d'affronts ? Amis, je chéris plus que vous les douceurs d'une paix heureuse ; je sais que le premier des biens est ce repos de la nation, si nécessaire aux travaux d'un bon roi ; je veux l'assurer à mes descendans. Ils auront plus que moi, je l'espère, les talens, les nobles vertus, qui font fleurir les états ; ils n'auront pas, comme moi, j'en suis sûre, les dignes héros qui m'écoutent, et qui savent les conquérir.

Je ne m'aveugle point sur nos pertes : je vois toute l'étendue des malheurs que nous éprouvons. Mais naguère, les Musulmans étoient plus à plaindre encore. Leur désespoir les a sauvés. La vue de leurs pavillons a pensé décourager notre armée : amis, qu'une grande entreprise les décourage à leur tour. Ils n'ont dressé qu'un foible camp, je veux bâtir une ville. Je veux que de nouveaux remparts bravent les remparts de Grenade, et qu'une vaste cité tout-à-coup élevée à leurs yeux leur annonce que désormais cette terre est notre patrie.*

Elle dit : les chefs étonnés demeurent dans le silence ; Ferdinand lui-même surpris n'ose applaudir à ce hardi projet. Isabelle, avec l'éloquence du courage et de la raison, explique, développe ses grands desseins. Les carrières inépuisables, les immenses forêts dont Grenade est entourée, les fleuves

* Voyez le Précis Historique, 4me époque.

qui serpentent dans la plaine, doivent fournir abondamment de quoi bâtir une cité. Cent mille bras occupés des travaux, sous la garde de vingt mille guerriers, auront bientôt environné de tours l'enceinte destinée à la ville. Derrière ces tours menaçantes, les Espagnols pourront à loisir achever les demeures des citoyens. Maîtres des chemins de l'Andalousie, ils s'empareront avec facilité de Grenade déjà captive; et les Maures, après leur défaite, voisins d'une place forte, peuplée de soldats vétérans, perdront à jamais l'espérance de secouer le joug des vainqueurs.

Ferdinand, Lara, tous les chefs, se rendent à ces puissans motifs. Tous, en admirant Isabelle, veulent que la nouvelle cité porte le nom de l'auguste reine. Cet hommage me seroit cher, répond-elle avec modestie; mais il n'est pas assez mérité: c'est pour la foi que nous combattons; c'est pour accroître son empire que vont s'élever ces remparts: ils s'appelleront *la Foi sainte*; ce nom garantit leur durée.

Dès le lendemain on est occupé de remplir les vœux d'Isabelle. Elle-même choisit le terrain où, sous ses yeux, on trace les murs. De nombreux courriers volent en Castille, à Valence, en Andalousie: ils doivent envoyer des vivres, des ouvriers et des soldats. Le roi d'Aragon, partout retranché, ne redoute plus de nouvelle attaque. L'armée se prépare aux travaux; et Lara jouit en secret de voir qu'une longue entreprise donnera le temps à Gonzalve d'arriver pour être vainqueur.

Ce héros commençoit alors à reprendre la vie et les forces. Son visage avoit retrouvé les grâces de la jeunesse; et la pâleur qui lui restoit devenoit un charme de plus pour celle qui n'en ignoroit pas la cause. Zuléma, toujours avec lui, osoit souvent l'interroger sur sa naissance, sur sa patrie, sur les exploits qu'il avoit faits sans doute: le héros se taisoit en baissant les yeux. La princesse craignoit d'insister: mais ce silence et le peu de lumières que lui donnoit le captif Pédro, venoient mêler de quelque crainte le bonheur dont elle se flattoit.

Plusieurs jours s'étoient écoulés. Chaque matin, l'aimable Zuléma conduisoit Gonzalve à l'ombrage des myrtes et des orangers. Elle prêtoit son bras au héros dans sa marche encore chancelante; elle l'engageoit à s'asseoir au bord d'un limpide ruisseau qui traversoit la forêt: elle s'asseyoit près de lui. Là, tous les deux, enchantés du bonheur de se voir ensemble, prolongeoient ces doux entretiens, si chers, si précieux aux amans, où rien de ce qui se dit n'est perdu pour l'un ou pour l'autre; où, lorsqu'on s'interrompt soi-même, on n'en est pas moins entendu; où l'on affecte de parler de tous les objets indifférens, sans cesser pourtant de parler du seul objet qui intéresse. La beauté du site, le calme de l'air, le parfum des fleurs tombant en festons sur leurs têtes, le murmure de l'onde rapide qui roule à leurs pieds sur un sable d'or, le bourdonnement des abeilles, voltigeant sur les iris dont le rivage est semé,

tout ajoutoit de nouveaux charmes à la douce langueur qui les enivroit. Souvent des discours commencés étoient tout-à-coup suivis d'un silence. Souvent leurs yeux, baissés vers la terre, se rencontroient en se relevant, et se détournoient aussitôt. Quelquefois une larme, un soupir, échappés à Zuléma, faisoient hasarder à Gonzalve une question qui restoit sans réponse ; et Gonzalve n'osoit s'en plaindre que par un nouveau soupir. Toujours Zuléma portoit son téorbe ; et lorsqu'elle craignoit de trop entendre ce dont elle étoit assez sûre, elle proposoit au héros de lui chanter cette antique romance, si connue chez les Grenadins :

LE ROCHER DES DEUX AMANS.

Romance.

Le beau Fernand, prisonnier d'un roi Maure,
Osoit aimer la fille du vainqueur ;
La belle Elzire est celle qu'il adore ;
Elzire sent pour lui la même ardeur :
Filles de roi n'ont-elles pas un cœur ?

Tous deux long-temps ont gardé le silence ;
Mais en amour un regard est compris.
Ceux de Fernand promettoient la constance,
Et ceux d'Elzire en promettoient le prix :
Sans se rien dire, ils s'étoient tout appris.

Un jour, hélas ! ce couple trop sensible
S'étoit rendu sur d'arides côteaux,
Sous un rocher, près d'un abîme horrible

Où deux torrens précipitent leurs eaux :
Pour des amans tous les déserts sont beaux.

Ils s'y juroient une amour éternelle,
Quand le roi Maure, en secret informé,
Accourt, suivi d'une troupe cruelle ;
Par ses soldats tout chemin est fermé ;
Point de pardon, ce roi n'a point aimé.

Vers le sommet de la roche effrayante
Les deux amans ont déjà pris l'essor ;
Le roi les suit : Elzire palpitante
Vole au torrent, se place sur le bord :
Cœur bien épris n'a jamais craint la mort.

Arrête, arrête, ou je suis ta victime,
Dit-elle au roi, si tu fais un seul pas,
Au même instant je tombe en cet abîme
Avec l'époux que je tiens dans mes bras :
Mourir ensemble est un si doux trépas !

Le roi se trouble, il s'arrête, il balance ;
Mais un barbare, un soldat furieux,
Court vers Elzire.... O ciel ! elle s'élance ;
L'onde engloutit ces amans malheureux ;
Las ! ils sont morts en s'embrassant tous deux.*

---

* L'aventure qui fait le sujet de cette romance est un fait véritable, célèbre dans le pays. La roche d'où les deux amans se précipitèrent s'appelle encore *la Pena de los enamorados*, et se trouve en quittant Loxa, dans le voisinage d'Archidona.

Gonzalve écoutoit, en pleurant, cette triste et touchante histoire. Mille réflexions qu'elle faisoit naître oppressoient son sensible cœur. Cette différence de culte qui causa les malheurs de Fernand venoit s'offrir à son esprit comme un obstacle insurmontable à son amour, à ses desseins. Enseveli dans la rêverie, les yeux fixés sur la princesse, il la contemploit, il ne parloit point; mais ses larmes, mais ses regards se faisoient assez entendre. Zuléma, comme lui, pensive, détournoit doucement la vue, et la reportoit aussitôt sur lui. Elle avoit cessé de chanter, le héros l'écoutoit toujours. Embarrassée et satisfaite de l'émotion qu'elle avoit produite, elle cachoit d'une de ses mains la rougeur qui couvroit son visage; l'autre, errant sur le téorbe, en tiroit au hasard quelques sons. Ces sons plaintifs venoient ajouter à la tendre mélancolie, à la douce ivresse, qu'éprouvoient leurs sens: rien alors ne pouvoit égaler le charme, l'attrait, les délices de ce mutuel silence: de ce recueillement de l'âme, dont le calme laissoit à tous deux la liberté de se pénétrer, de jouir de leurs sentimens, de les communiquer sans les dire, de les concentrer et de les répandre.

Ainsi se passoient les jours de Gonzalve et de Zuléma dans une suite de plaisirs doux et de félicités pures. Cependant ils se reprochoient de ne pas s'être confié tous leurs secrets. Gonzalve cachoit qu'il étoit Gonzalve; Zuléma n'osoit révéler un mystère non moins important: la crainte qu'avoit chacun

d'eux de devenir pour l'autre un objet de haine, retenoit ces aveux pénibles. Mais cette crainte étoit un supplice : le même jour, sans en convenir ensemble, ils résolurent de tout avouer.

Princesse, dit le héros, dès qu'il se vit seul avec elle, je vais sans doute perdre aujourd'hui cette amitié si douce, si chère, que votre cœur daigna m'accorder. Il m'est plus affreux cependant de vous tromper que de vous déplaire : apprenez enfin ce que j'ai tenté de vous découvrir mille fois. Je n'en eus jamais le courage ; il est prêt encore à m'abandonner, lorsque je songe que dans un instant vous me haïrez peut-être, vous bannirez de votre présence celui qui ne peut vivre sans vous, celui qui, dès le premier jour où ses yeux vous ont aperçue, sentit s'allumer dans son âme....

Seigneur, interrompt Zuléma qui redoute l'aveu d'un amour qu'elle veut sentir, mais non pas entendre, je vous dois l'honneur et la vie ; j'aime à penser que Grenade vous devra bientôt son salut. Tant de titres vous ont assuré cette vive reconnoissance qui, prescrite par la vertu, devient inséparable d'elle. Mon père arrivera dans peu : mon père saura que sa fille fut sauvée par votre valeur. Son amitié, celle d'Almanzor seront le prix d'un si grand bienfait. Ah ! plût au ciel que de tendres liens vous unissent à jamais tous trois ! C'est le désir le plus cher de mon âme ; c'est le seul vœu qu'elle puisse avouer.

Mais il est temps de vous instruire d'un secret

que mon père ignore, qu'Almanzor lui-même ne connut jamais. Je veux le confier à vous seul. Après m'avoir entendue, peut-être n'aurez-vous plus rien à m'apprendre.

A ces mots, Gonzalve interdit, la pâleur sur le visage, ne doute point que la belle Maure n'ait donné son cœur à quelque rival. Il tremble, il attend en silence qu'elle ait prononcé son arrêt ; et la princesse alloit poursuivre, lorsqu'un esclave accourt l'avertir que son père Mulei-Hassem arrive avec deux guerriers.

Zuléma quitte Gonzalve et vole au-devant de son père. Le vieillard l'embrasse en versant des pleurs. Enfin tu m'es rendue ! s'écrie-t-il ; enfin je presse dans mes bras celle que j'ai tant pleurée ! J'allois mourir, ma Zuléma, si ton absence eût duré plus long-temps. Ton esclave m'a joint à Carthame. Instruit que l'impie Alamar t'avoit fait poursuivre par ses cavaliers, j'allois te chercher chaque jour avec le brave Zéir, le chef des Abencerrages, le vaillant Omar que tu vois, et le généreux Vélid qui dans peu doit se rendre ici. Ces dignes amis, les seuls qui nous restent, ont parcouru pour te délivrer, nos montagnes et nos rivages. Ils m'ont suivi jusque dans ces lieux où je revois ma fille chérie, où je retrouve le bien qui me console de tous mes malheurs.

Zuléma l'embrasse de nouveau, salue les deux Abencerrages ; et, s'excusant auprès du vieillard de sa fuite précipitée, elle lui raconte comment les sa-

tellites d'Alamar l'ayant enlevée dans leur navire, un guerrier, un prince Africain, envoyé par le ciel même, au milieu de la tempête, seul contre tant d'ennemis, l'avoit arrachée à leurs fureurs.

Où est-il ? s'écrie Mulei ; où est celui qui sauva ma fille, celui par qui je respire encore ? Conduis-moi, conduis-moi promptement vers lui ; que je le voie, que je le presse sur mon sein !

En disant ces mots, le vieillard la quitte, et s'avance, hors de lui-même. La princesse contemple avec joie ce vif et tendre empressement. Elle se hâte d'appeler Gonzalve. Dès qu'il paroît, le bon Mulei se précipite dans ses bras : O mon jeune bienfaiteur, dit-il, en le baignant de larmes, vous m'avez rendu Zuléma ; eh ! que puis-je faire pour vous ? Hélas ! autrefois j'étois roi ; je possédois une couronne qui peut-être m'auroit acquitté : je ne l'ai plus, je l'ai perdue ; il ne me reste qu'un cœur sensible.

Le héros reçoit ses caresses avec une douceur modeste. Il rougit des éloges qu'il a mérités, prodigue des respects au père de celle qu'il aime, et regardant avec des yeux inquiets les jeunes Abencerrages, il semble déjà pressentir qu'il voit en eux ses rivaux. Omar et Zéir l'examinent : le récit de ce qu'il a fait remplit leur cœur d'une secrète envie. Son séjour près de Zuléma les trouble, les rend pensifs ; mais leur générosité n'en donne pas moins au vaillant inconnu les justes louanges qui lui sont dues. Ces louanges dans leur bouche importunent le héros.

Zuléma les écoute en baissant les yeux ; et sa rougeur, son embarras, confirment aux Abencerrages, de même qu'au jaloux Gonzalve, ce que leur cœur soupçonneux leur a déjà fait redouter.

Tandis que, tristes, inquiets, ils se livrent tous à de sombres pensées, la princesse, qui d'un coup d'œil a lu dans l'âme du héros, se hâte de conduire au palais Mulei et les Abencerrages : elle espère parler à Gonzalve, et faire cesser d'un seul mot le supplice qu'elle le voit souffrir. Mais le vieux Mulei ne le quitte point, et tient sans cesse sa main, qu'il serre contre sa poitrine. Il ignore les derniers exploits d'Almanzor ; il parle à l'inconnu des dangers de Grenade, de l'espoir qu'il a déjà dans sa valeur : Gonzalve, les yeux fixés sur Zuléma, sur les Abencerrages, répond à peine aux questions, aux empressemens du vieillard : et les deux Maures, dans le silence, se regardent en soupirant.

Déjà la nuit a voilé la terre. Zuléma, son père, et leurs hôtes, assis sur des tapis de Perse, au bord d'un bassin d'une eau transparente qui rafraîchit un salon de marbre, se font apporter des fruits, et prennent ensemble le dernier repas du jour. Tout-à-coup Vélid, le troisième frère de Zéir et du brave Omar, arrive de Malaga ; et paroissant au milieu d'eux :

Roi de Grenade, dit-il, j'apporte une effrayante nouvelle, je viens t'annoncer un ennemi plus redoutable qu'Alamar. Ta fille est sauvée, Mulei, mais la

patrie est perdue : Gonzalve est revenu de Fez ; Gonzalve est errant sur ces rivages.

Au nom de Gonzalve, la terreur se peint sur le visage de Mulei ; Omar et Zéir se lèvent : la princesse, par un mouvement involontaire, se rapproche de son libérateur.

Ecoutez-moi, poursuit Vélid : un navire Africain vient d'aborder au port. Il étoit à la poursuite de Gonzalve, qui s'est échappé pendant la nuit du piége que lui tendoit Seïd. Le chef de ce vaisseau nous apprend que la foible barque qui portoit ce guerrier a sans doute abordé cette plage, puisque la suite du Castillan, qu'on a laissé sortir de Fez, l'attend vainement depuis plusieurs jours sur la rive d'Algézire. Mes frères, voici l'instant de venger et de sauver la patrie. Cherchons partout cet Espagnol si redouté ; que chacun de nous l'appelle au combat, et que la lance d'un Abencerrage délivre Grenade de son fléau.

Il dit. Omar et Zéir applaudissent, Zuléma tremble, Gonzalve sourit.

Amis, interrompt Mulei, que cette importante occasion éteigne à jamais vos discordes. Tous trois vous brûlez dès long-temps pour ma chère Zuléma ; tous trois vous êtes dignes d'elle : mais son cœur jusqu'à présent n'a pas voulu m'indiquer son choix. Que la gloire décide aujourd'hui ce que n'a pu décider l'amour. Allez, courez après Gonzalve ; attaquez-le séparement, comme il convient à des Aben-

cerrages; et que le vainqueur soit, de votre aveu, l'heureux époux de Zuléma.

A ces mots, les trois guerriers tombent aux pieds de Mulei, qui, se retournant vers sa fille, lui demande son consentement. Zuléma garde le silence, jette un coup d'œil rapide à Gonzalve, dont les regards sont baissés vers la terre; elle hésite, elle balance; enfin, d'une voix altérée, et la rougeur sur le front:

Mon père, dit-elle, je dépends de vous; ma soumission à vos volontés sera toujours égale à ma tendresse. J'estime et chéris les Abencerrages; leur fidélité pour mon père est un titre puissant sur mon cœur. Mais, en me souvenant sans cesse de ce que vous leur devez, puis-je oublier ce que je dois moi-même à ce généreux étranger? Il m'aime, je ne crains pas de l'avouer: ses vertus et sa valeur le rendent digne d'être le rival des nobles Abencerrages. Il prétend, comme eux, à ma main; comme eux, il peut vaincre Gonzalve; et je consens à devenir le prix de cette difficile entreprise, si mon père et ces trois guerriers veulent lui permettre de la tenter.

Ainsi parle Zuléma, qui craint d'en avoir trop dit. Le vieillard approuve sa fille; et Gonzalve, muet, immobile, attend, pour répondre, que Zéir ait parlé.

Votre reconnoissance est juste, reprend ce chef des Abencrerages; et l'amour de ce brave inconnu ne doit pas plus nous offenser que nous surprendre. Nous l'acceptons pour compagnon. Nous le verrions

même revenir vainqueur, avec peine, mais sans jalousie : ce sentiment, trop bas pour nos âmes, ne souille point les cœurs où vous régnez. Mais Gonzalve depuis long-temps est notre mortel ennemi ; jamais il n'offensa ce guerrier. Le combat avec un Espagnol doit nous appartenir d'abord, et, comme chef de ma tribu, je demande d'être le premier qui s'éprouve contre le Castillan.

Zéir, s'écrie alors Gonzalve avec un accent dont il n'est pas le maître, sois tranquille ; je te promets que tu combattras le premier. Demain, à l'aurore naissante, nous nous mettrons en chemin. Recevez ici mon serment de vous faire trouver Gonzalve ; et, sans vous disputer les rangs, j'oserois même vous répondre qu'il vous satisfera tous trois.

A ces paroles prononcées avec des yeux étincellans, les orgueilleux Abencerrages témoignent une vive surprise ; mais le prudent Mulei rompt cet entretien : il confirme sa promesse. Les quatre guerriers se jurent qu'ils seront prêts à l'aube du jour. Ils se séparent aussitôt, prennent congé de la princesse, et, guidés par Mulei-Hassem, ils vont se livrer au sommeil.

Le jaloux Gonzalve étoit loin d'en pouvoir goûter la douceur. L'amour des trois Abencerrages, la crainte que l'un d'eux ne fût aimé, ce secret, ce fatal secret que la princesse alloit révêler lorsque Mulei est venu l'interrompre, toutes les terreurs qu'invente l'amour, remplissent l'âme du héros. Il s'agite, il se

tourmente ; il brûle de voir un instant, d'entretenir Zuléma, de lui dire le dernier adieu, de retrouver auprès d'elle ou de perdre toute espérance. En proie à tant de transports, il se lève, sort du palais, et gagne, au clair de la lune, un épais bosquet de myrtes.

Zuléma, non moins agitée, tremblante de l'affreux péril où elle-même vient d'engager son libérateur, redoutant pour lui le bras de Gonzalve, qu'elle regarde comme invincible, Zuléma veut que des armes impénétrables secondent au moins la valeur de celui qu'elle envoie au combat. Elle court demander à son père une antique et superbe armure que Mulei jadis avoit enlevée au vaillant comte de Simancas, et qu'il avoit appendue, comme un monument de sa gloire, dans la mosquée de Malaga. La princesse l'obtient aisément. Aussitôt partent quatre esclaves chargés d'y joindre le plus beau coursier de ceux qui, venus de l'Afrique, erroient, pendant le doux printemps, sur les délicieux rivages des mers. Tout doit être prêt pour l'aurore : mais peu rassurée par ces tendres soins, l'inquiète Zuléma cherche la solitude ; et le hasard, ou plutôt l'amour, la guide vers le même bosquet où le héros avoit porté ses pas.

Au détour d'une allée sombre, tous deux se rencontrent et jettent un cri : Quoi ! c'est vous ! lui dit l'amoureux Gonzalve avec un accent troublé par la joie : il m'est donc permis de vous voir encore, de vous dire, hélas ! un éternel adieu, de vous jurer pour

la dernière fois que votre image adorée ne sortira pas de mon cœur; que, jusques à mon trépas j'aurai pour unique pensée le souvenir si cher, si doux, des momens passés près de Zuléma....

Qu'entends-je, interrompt la princesse: vous me parlez d'adieux éternels, vous pensez marcher à la mort, en allant attaquer Gonzalve! Quoi! le héros que j'ai vu seul contre une foule d'ennemis en faire un horrible carnage, celui que j'ai vu triompher d'une multitude de barbares, se croit déjà vaincu par cet Espagnol! Ah! je me reproche, seigneur, de vous avoir exagéré sa gloire. Qu'aurois-je dit, si je vous avois peint dans ce vaisseau battu des vents, environné de la foudre, et moisonnant de votre cimeterre ces redoutables Africains? Jamais un si grand exploit n'illustra le fameux Gonzalve. S'il en eût été le témoin, c'est lui qui pâliroit devant vous. Prince, vous combattrez pour la même cause, et la récompense en sera plus douce: songez que ma main vous attend; songez que le plus tendre hymen doit à jamais unir nos destinées. Je ne m'en cache pas dans cet instant, mes vœux seront pour vous seul. Vous emportez avec vous mon cœur, mon espoir, ma félicité. Si la victoire vous abandonne, Zuléma ne veut point vous survivre; ce sont mes jours que vous défendrez. L'honneur me commandoit peut-être de différer cet aveu: mais il s'agit de vaincre Gonzalve; et ma haine pour ce Castillan, ma reconnoissance pour vous, ne me permettent plus de rien déguiser.

Allez attaquer ce guerrier que la seule opinion rend invincible, allez délivrer ma patrie de son plus cruel ennemi; et songez que, si le triomphe appartient aux amans aimés, c'est vous seul qui devez le vaincre.

Elle se taît; et demeure surprise de voir le héros l'écouter sans transport. Un silence mutuel les rend tous deux immobiles. Gonzalve, la tête baissée, en proie à la crainte, à la joie, n'ose risquer par un seul mot de voir évanouir son bonheur. Mais tromper celle qu'il adore, mais abuser plus long-temps celle qui règne sur son âme, est un tourment plus fort que sa crainte; il tombe tout-à-coup aux pieds de Zuléma, tire son épée, et la lui présente;

Vous haïssez Gonzalve, dit-il; vous désirez qu'on termine sa vie: ah! croyez-moi, ne confiez pas à d'autres mains ce que les vôtres peuvent faire. Percez vous-même le cœur de cet ennemi détesté: l'infortuné Gonzalve est à vos pieds. C'est lui qui sauva vos jours; c'est lui qui brûle pour vous depuis l'instant où, vainqueur dans Grenade, il vous vit près de l'Alhambra; c'est lui qui, jusqu'ici fier d'un nom que la victoire a peut-être illustré, trembloit de le prononcer devant vous, et mille fois a désiré d'être le plus obscur des mortels, pour n'être pas l'objet de votre haine.

A ces mots la princesse interdite croit être abusée par un songe. Gonzalve a cessé de parler, elle ne peut lui répondre: elle regarde, elle contemple à

la clarté de la lune, ce guerrier si grand, si fameux, qu'elle croit voir pour la première fois. Elle fixe ses yeux sur ce fer qu'il lui présente d'une main soumise, et s'étonne d'entendre le nom de Gonzalve sans éprouver aucun effroi. Enfin, doutant encore si c'est lui qui parle un si doux langage, elle interroge le héros, qui se hâte de lui raconter comment il est sorti d'Afrique, comment le fidèle Pédro crut nécessaire de cacher son nom. Voilà ce secret important, ajoute-t-il d'une voix tremblante, que j'allois vous apprendre aujourd'hui, lorsque votre père est venu mettre à prix ma tête coupable. Epargnez à ses trois guerriers des efforts pour vous plus faciles, vengez vous-même votre patrie, et punissez un malheureux d'avoir osé vous adorer.

Gonzalve, répond la princesse, après un triste et long silence, mon cœur m'apprit toujours mes devoirs ; il ne m'a pas encore égarée : c'est lui qui sera mon seul guide dans le danger que court ma vertu. Avant tout, je dois mériter votre noble confiance ; je dois vous apprendre à mon tour ce que j'allois vous découvrir lorsque mon père est arrivé. Connoissez enfin Zuléma : je suis Chrétienne, Gonzalve ; vous seul en êtes instruit. Elevée par ma digne mère, mon esprit et mon âme ont adopté sa foi. Je lui promis, à ses derniers momens, de mourir fidèle à son culte ; rien ne peut me faire violer un engagement aussi saint. Vous me le rendez plus cher encore ; vous me faites éprouver,

pour la seconde fois de ma vie, combien il est doux d'adorer le Dieu qu'adore l'objet qu'on aime. Gardez-vous pourtant de penser que ma religion ou mon amour me fassent oublier un momeut et ma patrie et mon père. Non, Gonzalve, jugez mieux de moi : je vous dois tout, et je vous aime ; ce sentiment ne s'éteindra point. Jamais un autre que vous seul ne deviendra l'époux de Zuléma : je le jure par le Dieu du ciel. Recevez aussi mon serment que ma main ne sera jamais à l'ennemi de Grenade. Je penserai sans cesse à vous, je vous regretterai sans cesse ; je braverai, je souffrirai tout, pour vous conserver ma foi : mais, tant que durera cette fatale guerre, n'espérez pas obtenir de moi la moindre marque de souvenir. Allez, Gonzalve, allez remplir vos devoirs, comme je veux remplir les miens ; allez secourir vos frères ; l'honneur l'ordonne ; jamais Zuléma ne vous fera balancer entre elle et l'honneur. Il est une seule grâce que j'exige, que je demande à votre amour, et qu'il ne peut me refuser sans crime : vous savez combien je respecte, combien je chéris Almanzor ; mon frère est devenu le vôtre ; évitez donc à jamais, évitez un combat impie qui me feroit expirer d'horreur, qui nous rendroit vous et moi des ennemis implacables...... Nous, ennemis !.... Ah ! Gonzalve, un frissonnement mortel me saisit en prononçant ce mot. Adieu, adieu, mon libérateur, mon époux, mon unique ami ;

employez auprès de vos rois le crédit que doivent donner tant de vertus, tant de services, pour faire renaître une paix dont je serai la récompense. Jusqu'à ce moment désiré, comptez sur moi, soyez fidèle, rappelez-vous quelquefois Zuléma...... elle pleurera souvent loin de vous.

En disant ces paroles, elle fuit ; le héros à genoux l'arrête, en lui jurant mille fois de vivre, de mourir pour elle, de regarder toujours Almanzor comme le frère le plus chéri. Zuléma reçoit ce serment, lui répète adieu d'une voix étouffée, lui jette le voile de pourpre qui retenoit ses longs cheveux ; et, le cœur serré de tristesse, le visage baigné de larmes, elle va cacher ses douleurs.

Gonzalve, dont l'âme est partagée entre le chagrin de quitter ce qu'il aime et le bonheur de se voir aimé, Gonzalve presse sur son sein le voile qu'a porté son amante. Ce voile ne le quittera plus : il en fait sa brillante écharpe, il le couvre de mille baisers ; et, se livrant au doux espoir que la paix peut se rétablir entre les deux nations rivales, il brûle déjà d'être au camp pour travailler à cet heureux projet, pour persuader Isabelle, pour protéger les prisonniers Maures et les renvoyer à Zuléma.

Tandis qu'il forme ces desseins, il voit l'orient se colorer, et songe aux Abencerrages. Il court éveiller le fidèle Pédro, lui dit de préparer son dé-

part, et cache à ce vieux serviteur qu'il doit partir avec des ennemis.

Bientôt deux esclaves viennent mettre à ses pieds le superbe présent de la princesse. L'armure, d'un acier brillant, impénétrable et flexible, défend son corps tout entier. Le casque, ombragé de plumes rouges, couvre sa tête charmante, sans lui rien ôter de sa grâce. Le bouclier rond et léger, armé d'une pointe aiguë, porte pour emblême un phénix, avec ces mots : Il n'a point d'égal. Gonzalve suspend la tranchante épée au voile de Zuléma, qu'une agraffe d'or attache à son épaule, et qui repose ainsi sur son cœur. Il saisit la pesante lance, et, conduit par le bon vieillard, il vole au coursier qui l'attend. L'animal, à son aspect, hennit en levant la tête ; son ondoyante crinière descend jusqu'à ses genoux ; son œil étincelant de feu, semble considérer son maître ; ses naseaux, d'où sort une épaisse fumée, s'ouvrent, se ferment précipitamment.

Gonzalve s'élance sur lui, et le coursier indompté craint de bondir sous Gonzalve. Il sent tout le poids du héros, contient l'ardeur qui le transporte, et mord son frein blanchi d'écume.

Zéir, Omar et Vélid, ne tardent pas à paroître sur des chevaux andalous, dont les longues housses traînantes sont couvertes de pierreries. La devise des Abencerrages se distingue sur leurs boucliers,

Un cimeterre tranchant, qu'attache à leur ceinture une chaîne d'or, retombe sur les plis nombreux de l'étoffe riche et brillante qui va se perdre dans leurs brodequins. Un large turban défend leur tête, et leur main droite tient une lance souvent teinte du sang des Chrétiens. Tous trois s'avancent vers Gonzalve, paroissent surpris de le voir avec l'armure des Chrétiens : mais, sans en demander la cause, ils partent à l'instant même.

Pendant la route, les quatre guerriers gardent long-temps le silence. Gênés par cet inconnu, qu'ils croient préféré de Zuléma, les Abencerrages n'osent s'entretenir du sentiment qui remplit leurs âmes, et Gonzalve, occupé de celle qu'il aime, oublie ses compagnons. Mais, après deux heures de marche, ils arrivent dans un vaste bois, où le chemin divisé présente différentes routes. Là, ils s'arrêtent : et Zéir prenant la parole :

Etranger, dit-il, tu nous as promis de nous faire trouver Gonzalve, de nous mettre aux mains avec lui : ta promesse sera-t-elle vaine ? sais-tu la marche du Castillan ? faut-il aller toujours ensemble ? faut-il nous séparer ici ?

Il faut te préparer au combat, répond l'Espagnol d'une voix terrible. J'ai promis de te livrer Gonzalve ; j'acquitte ma parole, il est devant toi.

A ces mots, les Abencerrages jettent un cri de surprise. Oui, c'est moi, poursuit le héros, c'est

moi qui suis votre ennemi, qui suis de plus votre rival. Je brûle pour Zuléma : nul de vous, nul dans l'univers ne peut espérer d'obtenir sa main, qu'après m'avoir arraché la vie. Vous-mêmes l'avez mise à ce prix. Venez donc la mériter ; venez, réunis ou divisés, vous éprouver contre ce Gonzalve que vous cherchiez avec tant d'impatience, que vous trouverez pour votre malheur.

Chrétien, lui répond Zéir, je reconnois à ton orgueil et le superbe Gonzalve et ton arrogante nation ; mais tu connois bien mal la nôtre, si tu peux croire que trois Abencerrages se réuniront contre un Castillan. Mon bras suffira peut-être pour délivrer Zuléma de l'amour d'un infidèle, fléau de son père et de son pays.

Aussitôt ils baissent leurs lances, et les deux guerriers fondent l'un sur l'autre. Le coup du vaillant Zéir ébranle à peine le héros ; celui de Gonvalve blesse le Maure, et le renverse sur la poussière. Ganzalve s'arrête, et d'une voix tranquille : Brave Omar, dit-il, je t'attends.

Omar furieux, jette sa lance, tire son large cimeterre ; et, maniant avec adresse un coursier plus léger que les vents, il vole, attaque l'Espagnol, tourne rapidement autour de lui, et fait tomber sur ses armes une grêle de coups redoublés. Gonzalve surpris, ne peut que parer. Sa longue lance devient inutile contre un ennemi qui le serre de près. Il fait de

vains efforts pour atteindre Omar ; Omar le frappe et l'évite. Indigné d'être long-temps à vaincre, le héros jette sa lance, court sur le Maure les bras ouverts, le saisit, l'enlève des arçons, se précipite à terre avec lui, le renverse, et pose son glaive au défaut de la cuirasse : Ta vie est à moi, dit-il ; mais je ne veux que la victoire. Je n'exige pas même de toi que tu cesses d'aimer Zuléma : va, je sais trop qu'un tel oubli seroit plus affreux que la mort.

Comme il parloit, le jeune Vélid, qui vient de secourir Zéir, s'avance à pied vers Gonzalve, le cimèterre à la main. Gonzalve tire son épée. Tous deux, couverts de leurs boucliers, s'approchent, s'attaquent, se frappent, parent et redoublent leurs coups. L'adresse guide la force, la légèreté trompe la valeur. Le fer tranchant de Vélid menace toujours la tête de Gonzalve, la pointe du Castillan voltige sans cesse sur le sein de Vélid. Enfin, le héros, du fort de son glaive, donne une violente atteinte au sabre de son ennemi, le fait voler de sa main, s'élance après, s'en empare ; et le présentant à Vélid : crois-moi, dit-il, ne me force pas à verser le sang d'un Abencerrage ; tu dois savoir que ce sang me fut toujours précieux. Allez, frères aimables et vaillans, retournez vers Mulei-Hassem, dites-lui que je me reproche l'erreur où je l'ai laissé, que mes intentions étoient pures, que je vais auprès de mes rois solliciter une paix heureuse : assurez-le

que, dans ce Gonzalve qu'il regarde comme son ennemi, Mulei trouvera désormais le respect, la vive tendresse, que tout cœur sensible doit à ses vertus.

Après avoir dit ces paroles, le héros remonte sur son coursier, salue les Abencerrages, et prend la route du camp Espagnol.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Sentimens qu'éprouve Gonzalve.—Il continue sa route par des chemins écartés.—La nouvelle ville s'élève.—Almanzor blessé ne peut troubler les travaux.—Lara veille pendant la nuit sur le repos de l'armée.—Rencontre qu'il fait d'Ismaël.—Lara le prend prisonnier.—Son humanité pour son captif.—Le Numide lui raconte son histoire, les mœurs des Arabes pasteurs, ses amours et son hymen avec Zora, leur arrivée à Grenade, leur séparation, la jalousie dont il est tourmenté.—Lara le conduit au camp.—Il va demander sa liberté.—Zora vient défier Lara.—Combat et mort des deux époux.

Quel mortel n'a pas éprouvé combien l'amour, le brûlant amour, donne de vertus aux âmes bien nées ? Qui n'a pas senti son cœur s'ennoblir au premier instant qu'il aima ? L'homme insensible dans la triste paix d'une éternelle indifférence, peut couler des

jours sans reproche, à l'abri des vices et loin des méchans : mais, s'il rencontre l'objet enchanteur qui doit disposer de sa vie, s'il connoît enfin cette flamme pure qui consume et fait exister dès ce jour, il n'est plus le même ; ses devoirs se sont agrandis, son être s'est élevé, la perfection qu'il vouloit atteindre ne suffira plus à ses vœux. Il se contentoit d'imiter, il veut surpasser tout ce qu'il admire. Ses efforts seront des plaisirs, ses peines des motifs d'espoir. Les lois saintes de la nature, l'amour sacré de la patrie, les soins touchans de l'humanité, viendront l'occuper sans cesse : plus il leur sera fidèle, plus il pourra se flatter de plaire à celle dont il veut être estimé. Si sa piété tendre et soumise s'immole aux auteurs de sa vie, si son courage affronte la mort pour le salut de ses frères, si le cri d'un infortuné le dépouille de ses richesses, son amante doit le savoir : cette seule idée lui rend tout facile. Une secrète voix lui dit toujours : elle te regarde, elle t'entend ; elle est le témoin invisible de tes actions, de tes pensées. Aussitôt s'enfuit de son cœur tout sentiment qui pourroit le corrompre ; aussitôt toutes les vertus s'y rassemblent autour de l'image qui le remplit et le purifie.

Gonzalve, en quittant la princesse, a senti redoubler son ardeur pour la gloire ; mais celle des combats ne lui suffit plus. Depuis qu'il est sûr d'être aimé, son cœur, devenu plus aimant, éprouve

le besoin nouveau de cette gloire douce, paisible, dont on peut jouir sans la renommée, que ne donnent pas toujours les exploits, que donnent toujours les bonnes actions. Forcé de vivre loin de Zuléma, il ne peut tromper les douleurs de l'absence qu'en l'employant à devenir le plus généreux, le plus grand des hommes. Depuis qu'il a voué son bras, ses jours, sa valeur, tout son être, à l'objet le plus vertueux dont l'univers soit embelli, c'est par des actes de vertu qu'il veut désormais compter ses instans. L'amant chéri de Zuléma doit être au-dessus de tous les mortels; il faut qu'il devienne plus qu'un héros, pour se trouver égal à son sort.

Occupé de ces nobles idées, Gonzalve, avec le bon Pédro, prend le chemin de Grenade à travers les montagnes des Alpuxares. Sa route est longue et pénible; il marche au milieu de ses ennemis. Le sage Pédro l'oblige souvent à choisir des sentiers déserts, plus souvent l'impétueux Gonzalve s'expose et brave les périls. Dans ces régions à demi-sauvages, l'aspect d'un vieillard délaissé, d'un malheureux qu'il veut secourir, d'un opprimé qu'il peut défendre, arrêtent les pas du héros. Il répand sur les indigens l'or dont la princesse a chargé le captif; il combat, triomphe pour venger les foibles, suspend sa course par ses bienfaits, et s'excuse auprès du vieillard, qui lui fait de tendres reproches en pleurant d'admiration.

Tandis qu'ils s'avancent tous deux dans les montagnes d'Alhama, l'époux d'Isabelle a tout préparé pour accomplir les desseins de la reine. Déjà, dans les forêts voisines, les pins, les ormes touffus, l'antique érable, le chêne superbe, ont tombé de toutes parts sous le fer des Castillans. Des taureau soumis au joug transportent ces bois au milieu de l'enceinte; d'autres y traînent des rochers brisés. La chaux bouillonne dans des lacs couverts d'une épaisse fumée; et mille mains formant une chaîne dépouillent le Darro de son sable d'or.

En même temps l'on voit arriver de Valence et d'Andalousie des vivres, des armes, des troupes. L'abondance est rendue aux soldats, les trésors d'Isabelle leur sont prodigués. La moitié de l'armée, toujours en bataille, protége les travaux de l'autre moitié. La reine elle-même préside aux ouvrages, excite, anime ses guerriers, leur annonce une victoire sûre, et persuade au dernier d'entre eux que c'est de son courage qu'elle l'attend.

Ses vaillans chefs secondent son zèle. Lara surtout, le brave Lara ne quitte pas un moment les armes. Le jour, à la tête des Castillans, il range dans la plaine leurs bataillons, et s'étonne que les Grenadins demeurent oisifs sous leurs tentes; il ignore qu'Almanzor blessé ne peut les mener aux combats, que sous un autre général les Maures craignent une défaite. La nuit, suivi de cavaliers, Lara se promène autour de l'enceinte, veille sur le

repos de l'armée, et sans cesse occupé de Gonzalve, il tourne souvent ses pas vers la mer.

Dans une de ces courses nocturnes, accompagné de cent cavaliers, Lara, qui songe à son ami, s'éloigne des retranchemens, et laisse flotter au hasard les rênes de son coursier. Il marche au milieu du silence : la lune, du haut de son char, répand sa lumière argentée ; l'oiseau de la nuit trouble seul les airs par un cri lent que l'écho prolonge ; tout repose, tout est tranquille dans la solitaire campagne, où brillent au loin quelques feux errans.

Tout-à-coup le héros surpris entend les accens d'une douce voix ; elle chantoit en Arabe ces paroles :

Je vais revoir la beauté que j'adore,
Un plaisir pur doit seul remplir mon cœur ;
Et malgré moi ce cœur murmure encore ;
Dans son ivresse il connoît la fureur !
Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidèle,
Ton amant seroit plus heureux.

Dans nos forêts la charmante gazelle
A tout mortel se cache avec effroi :
Imite-la ; fuis les regards comme elle ;
Elle est sensible et douce comme toi.

Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidèle,
Ton amant seroit plus heureux.

O vain espoir de mon âme éperdue !
Peux-tu cacher tes attraits enchanteurs ?
Le beau palmier qui monte dans la nue
N'échappe point aux yeux des voyageurs.
Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidèle,
Ton amant seroit plus heureux.

Lara surpris regarde, examine, et découvre, aux rayons de la lune, un jeune guerrier à cheval. Sa tête est ceinte d'un turban noir ; une courte tunique blanche le couvre à peine ; une brillante chaîne d'argent traverse cette tunique, et porte un large cimeterre. Ses jambes, ses bras, sont nuds, ornés de bracelets d'or. Sa main gauche soutient un bouclier, sa droite trois javelots. Son coursier, blanc comme la neige, n'a ni harnois, ni housse, ni frein ; libre et rapide comme l'air, il n'en obéit pas moins à son maître, ne laisse point de traces sur le sable, et modère ou précipite ses pas au son de la voix de son conducteur.

A cette vue, Lara reconnoît un de ces fameux

Bérébères venus des déserts de l'Afrique au secours de Boabdil. Il ordonne à douze de ses cavaliers d'aller s'emparer de cet ennemi, tandis que sa troupe étendue en cercle lui coupe partout le chemin.

Le Numide entouré s'arrête, attend de pied ferme les douze Espagnols. Dès qu'ils arrivent à sa portée, il lance en un instant ses trois javelots. Chacun atteint et renverse un cavalier sur la poussière. L'Africain part comme l'éclair, fuit, et sépare ainsi ceux qui le poursuivent : mais, ne pouvant trouver d'issue, il revient au premier lieu du combat, se baisse jusqu'à terre sans ralentir sa course, reprend un des trois dards resté dans le sein d'un Espagnol, et, le lançant de nouveau, immole encore une victime.

Lara s'avance seul alors. Il arrête ses cavaliers prêts à se jeter sur le Maure, il leur défend de quitter leurs rangs; et s'adressant à l'Africain :

Brave étranger, lui crie-t-il, c'en est assez, rends-moi tes armes ; ne tente plus une inutile résistance : je peux à peine contenir mes soldats ; laisse-moi le plaisir de sauver ta vie.

Je suis trop malheureux pour l'aimer, répond le Numide d'une voix fière, et, s'il faut devenir captif, j'aime mieux périr de ta main.

A ces mots, il tire son cimeterre, et se précipite sur le héros. Lara jette aussitôt sa lance, s'arme de son glaive, et marche vers lui.

Ils s'approchent, se joignent, se frappent. Mille

coups portés et parés les laissent tous deux sans blessure. Le Maure n'a point de cuirasse ; mais son bouclier rencontre toujours la tranchante épée du Castillan. Son léger coursier, qui semble attentif à tous les mouvemens de Lara, se détourne, bondit, s'élance, prévoit les coups qui menacent son maître, et le dérobe cent fois à la mort. Mais les forces des deux guerriers sont inégales : bientôt le glaive de l'Espagnol coupe en deux le bouclier du Maure, l'atteint au dessus de l'épaule, le renverse baigné dans son sang. Le coursier Numide hennit de douleur ; il tente encore de défendre celui qu'il n'a pu faire triompher. Il l'environne, le couvre de son corps, élève dans l'air ses pieds menaçans, qu'il présente toujours au vainqueur : mais, voyant accourir les Castillans, il fuit, s'échappe à travers la plaine, et disparoît à tous les yeux.

Lara s'approche de son prisonnier, lui tend la main, le relève, visite sa blessure, qu'il trouve peu profonde ; il lui fait donner un de ses coursiers, lui prodigue tous les respects dus à la valeur malheureuse, et marche avec lui vers les retranchemens.

Le Maure le suit, la tête baissée, sans lui dire une parole, sans proférer une plainte. De grosses larmes tombent de ses yeux, de profonds soupirs s'échappent de son sein. Lara, qui l'observe, pénètre aisément qu'il est oppressé d'un violent chagrin ; il craint d'irriter ses ennuis par des questions indis-

crètes : mais il ne peut résister à cette tendre émotion qu'éprouve toujours son âme à la vue d'un infortuné.

Vaillant Numide, lui dit-il, le hasard et les ténèbres m'ont sans doute favorisé : ma victoire est bien au-dessous des exploits que je vous ai vu faire. Pardonnez au sort des armes, que je ne voulois pas tenter ; supportez avec constance un malheur commun à tous les guerriers. Vos pleurs me reprochent trop douloureusement la faveur que me fit la fortune. J'espère, et je crains cependant, de n'être pas la seule cause de ces pleurs. Seriez-vous séparé d'un ami ? Ah ! personne mieux que moi ne sauroit vous plaindre ; personne n'auroit plus de droits à prétendre adoucir vos chagrins. S'ils peuvent être confiés, je suis digne de les connoître. Vous n'êtes point au pouvoir d'un barbare : demain, à l'aube du jour, Lara vous rendra la liberté, si Ferdinand veut le permettre.

A ce grand nom de Lara, le Numide relève la tête : Quoi ! s'écrie-t-il avec une surprise mêlée de quelque joie, je suis prisonnier de Lara ? C'est ce héros si fameux que nos Maures estiment autant qu'ils le craignent, c'est lui qui me rend aujourd'hui le plus malheureux des mortels ! Ah ! si vous saviez, seigneur, ce que me coûte votre victoire, vous regretteriez de m'avoir vaincu.

Alors le vertueux Lara le presse de lui raconter ses peines. Le tendre intérêt qu'il lui fait paroître,

la douce sensibilité qui règne dans ses discours, l'attrait mutuel que deux belles âmes éprouvent à la première rencontre, déterminent le jeune Africain. Il espère que son récit hâtera l'instant de sa liberté ; il veut du moins, par sa confiance, plaire à son généreux vainqueur. Tous deux s'avancent devant la troupe : et le Numide commence en ces termes :

Heureux le mortel obscur qui, sans rang, sans biens, sans naissance, ne connoît d'autres devoirs que ceux de la simple nature, d'autres plaisirs que d'aimer, d'autre gloire que d'être chéri ! Insensible à ce vain orgueil dont nous avons fait notre premier besoin, il ne quitte point sa patrie pour aller chercher dans d'autres climats des périls ou des tourmens qui n'étoient pas destinés pour lui. Il ne vit point éloigné du doux objet de sa tendresse, et n'ajoute pas aux peines inséparables de l'amour la peine plus cruelle de l'absence, que la nature lui avoit épargnée. Tranquille, il coule ses jours aux lieux où ses jours commencèrent. L'arbre sous lequel il jouoit enfant, il s'y repose avec son épouse, il y dormira vieillard ; la chaumière qui l'a vu naître voit naître ses fils et ses filles. Rien ne change pour lui, rien ne changera. Le même soleil l'éclaire, les mêmes fruits le nourrissent, la même verdure réjouit ses yeux, et la même compagne, toujours plus aimée, le fait jouir doublement des bienfaits de la nature, des délices de l'amour, du charme de l'égalité.

Tel devoit être mon sort, tel il étoit avant la guerre de Grenade.

Je suis né parmi ces peuples pasteurs qui, sans villes, sans demeures fixes, habitent sous des tentes avec leurs troupeaux, transportent leur camp de pâturage en pâturage, et vont errans dans les déserts depuis le pied de l'Atlas jusqu'aux frontières de l'ancienne Egypte. Ces peuples descendent des premiers Arabes, qui, sortis de l'heureux Yémen, sous la conduite d'Yafrik, vinrent soumettre ces vastes contrées et leur donnèrent le nom de leur chef.* Les vaincus furent relégués dans les villes. Les vainqueurs, qui de tous les temps ne respectoient, ne chérissoient que la vie pastorale, gardèrent pour eux les campagnes, et répandirent leurs tribus éparses dans l'immense pays des palmiers.†

Là, nous avons conservé les mœurs, les coutumes de nos ancêtres. Là, chaque tribu séparée enferme ses troupeaux, ses richesses, dans un cercle entouré de tentes, filées du poil des chameaux. Libres, mais soumis à un Cheik, le camp forme une république qui se fixe ou se déplace, décide la guerre ou la paix, d'après l'avis des chefs de famille. Notre Cheik nous rend la justice : et le code de toutes nos lois se réduit à cette simple maxime : Sois heureux sans nuire à personne.

---

* Voyez le Précis Historique ; 1re époque.

† *Bilédulgérid* signifie *pays des palmiers.*

Nos biens consistent en chameaux, dont l'infatigable vitesse peut nous transporter en un jour à deux cent milles de nos ennemis ; en coursiers inestimables pour leur courage, leur intelligence, leur attachement à leur maître, dont ils deviennent les plus chers compagnons ; en brebis dont la fine laine est notre seul vêtement, et dont le lait délicieux est notre unique boisson. Contens de ces présens du ciel, nous dédaignons l'or et l'argent, que nos montagnes nous prodigueroient, si nos mains, aussi avides que celles d'Europe, s'abaissoient à fouiller nos mines. Mais les verdoyans pâturages, les plaines d'orge et de riz, nous paroissent bien préférables à ces dangereux métaux, source des malheurs du monde, et que vous-mêmes, dit-on, sans doute pour vous avertir des crimes qu'ils doivent causer, ne faites arracher de la terre que par les bras de vos criminels.

La paix, l'amitié, la concorde, règnent au sein de chaque famille. Fidèles à la religion que nos pères nous ont transmise, nous adorons un seul Dieu, nous honorons son prophète. Sans fatiguer nos foibles esprits à commenter son livre divin, sans nous piquer du coupable orgueil d'interpréter ses maximes saintes, nous sommes toujours sûrs de les suivre en exerçant les devoirs de l'homme, en pratiquant les douces vertus que la nature grava dans nos âmes avant qu'elles fussent prescrites dans le sublime Coran. Nous pensons qu'une bonne action vaut mieux que toutes les prières ; que la justice et l'aumône sont plus

sacrées que le Ramadan; et, contraints, dans nos déserts de sable, de manquer à quelques ablutions, nous tâchons de les remplacer par la charité, par la bienfaisance, surtout par l'hospitalité. Fidèles, depuis quarante siècles, à ce devoir facile à nos cœurs, nous le révérons comme le premier, nous le chérissons comme le plus doux. Tout étranger, fût-il ennemi, qui touche le seuil de nos tentes, devient pour nous un objet sacré. Sa vie, ses biens, son repos, nous semblent un dépôt précieux que l'Eternel nous confie: nous lui demandons chaque jour de nous accorder cet honneur; nos chefs de famille se le disputent. Jamais aucun d'eux ne prend son repas dans sa tente: sa table est toujours à l'entrée; des siéges y sont préparés; et le maître n'ose prendre place qu'après avoir crié trois fois: Au nom du Dieu, père des humains, s'il est ici un voyageur, un indigent, un malheureux, qu'il vienne partager mon pain, qu'il vienne me conter ses peines.

C'est parmi ces hommes si simples, dont les mœurs sont toujours les mêmes depuis la naissance du fils d'Agar; c'est au milieu du désert de Zab, que je vins au monde pour aimer Zora: Zora, la plus chaste, la plus belle des filles de ma tribu; Zora, qui, dès son enfance, léguée à mon père par son meilleur ami, fut élevée avec moi, ne me quitta pas d'un instant, m'aima presque aussitôt que je l'aimai, et ne pourroit me rappeler l'époque où commença cet amour si tendre. Mon père, Cheik de ma tribu,

vit naître, encouragea nos jeunes feux ; il nous pressoit souvent sur son sein, nous appeloit ses deux enfans, nous partageoit ses douces caresses. Avant de savoir ce que c'étoit qu'un époux, Zora me donnoit ce nom ; je la nommois aussi mon épouse ; et mon père, en joignant nos mains, me disoit : Ismaël, mon fils, aime toujours, aime toute ta vie, la fille de mon ami. Croissez ensemble en vous chérissant, comme les deux palmiers qui près l'un de l'autre s'élèvent devant ma tente. Vous consolerez ma vieillesse ; vous soutiendrez mes pas chancelans dans la descente rapide qui déjà m'entraîne au tombeau : l'hymen dans peu vous unira ; et vous direz un jour à vos enfans ce que j'ai tant de plaisir à vous répéter aujourd'hui.

Avant d'avoir atteint ma douzième année, mon père m'avoit enseigné à manier le javelot, à m'élancer sur un coursier sans frein, à le faire voler sur le sable. Zora, pour ne pas me quitter, avoit appris les mêmes exercices, avoit cru les aimer parce qu'elle m'aimoit. Vêtue d'une courte tunique serrée par des agrafes d'or, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, elle accompagnoit tous mes pas. Tantôt nous quittions nos troupeaux pour suivre la rapide autruche, ou le dangereux chacal, ou la civette parfumée. Zora les perçoit de ses traits, et je célébrois ses victoires. Tantôt, montés sur de légers coursiers, armés de plusieurs javelots, à la tête d'un escadron de jeunes guerriers de notre âge, nous allions

chercher dans son repaire le redoutable lion. Nous le forçions à coups de dards de sortir en rase campagne : alors nos clairons, nos trompettes, faisoient retentir les échos. L'animal furieux, rugissant, troublé par ce bruit belliqueux, s'élançoit au hasard sur les coursiers, attaquoit, renversoit les chasseurs : mais je veillois sur Zora ; toujours entre elle et le lion, j'aurois été déchiré avant que Zora fût blessée ; j'aurois mille fois perdu la vie avant que la sienne fût en danger. Bientôt percé de toutes parts, le monstre expiroit baigné dans son sang, et le javelot de Zora portoit sa dépouille sanglante.

Oh ! combien il m'est triste et doux de me rappeler ces temps trop heureux ! combien j'éprouve de plaisir à vous raconter longuement les mœurs de ma chère patrie ! La mémoire des biens qu'on n'a plus est un dernier bien pour les malheureux. Tous les matins, au lever de l'aurore, Zora, mes frères, mes sœurs, nous nous rendions devant la tente de l'auteur chéri de nos jours : là nous attendions en silence l'instant souhaité de son réveil. De même qu'aucun de nous n'avoit voulu se livrer au repos avant d'avoir reçu sa bénédiction, de même il la désiroit encore pour recommencer le travail. Pressés à genoux autour du vieillard, nous l'écoutions faire la prière, invoquer pour nous le maître du ciel : ensuite nous le serrions entre nos bras carressans. Souvent il daignoit venir avec nous conduire aux frais pâturages les chameaux, les moutons bêlans, les coursiers bon-

dissant parmi les cavales, les tendres agneaux qui cherchent leurs mères. La campagne retentit de leurs cris, des flûtes des jeunes pasteurs, des chants des amans heureux, tandis que nos femmes restées aux tentes se livrent aux soins confiés à leur sexe, filent la laine de nos brebis, préparent notre nourriture, remettent l'ordre dons nos retraites, élèvent, instruisent nos enfans à bénir, à respecter leur père, comme l'image auguste de Dieu; et, quand nous rentrons à la fin du jour, leurs embrassemens nous délassent, leurs caresses si désirées nous semblent plus douces encore par la courte absence qui les fit attendre. Notre amour, toujours aussi vif, quoique toujours satisfait, se hâte de s'exprimer par mille nouveaux témoignages: le jeune époux, le jeune amant, rend compte à celle qu'il aime de ce qu'il a fait pendant la journée, lui dit la tendre chanson où ses appas sont célébrés. On prend ensemble le repas du soir: le riz cuit à la fumée, le chevreau sur les charbons ardens, les dattes fraîches, voilà nos mets; ils suffisent à notre santé toujours robuste, à nos désirs toujours modérés. Après ce repas frugal, les vieillards, assis au milieu du cercle, racontent les histoires des temps passés, les exploits du brave Kaled, les traits de bonté du sage Almamon, ou les malheurs de deux amans, que la fortune voulut éprouver. On verse des pleurs sur leur sort; on se félicite, d'un doux regard, de ne pas souffrir les mêmes traverses. Une prière commune annonce l'heure du repos; on

remercie le ciel du jour heureux qui vient de finir, et l'on va goûter un sommeil tranquille qui sera suivi d'un aussi beau jour.

Mon hymen avec Zora vint mettre le comble à tant de félicité. Zora, portée sur un chameau dans une pyramide de gaze, fut promenée par tout le camp au son des flûtes et des timbales. A travers le voile qui la cachoit, on distinguoit la belle Zora, vêtue d'une tunique blanche, les oreilles, les jambes, les bras chargés d'anneaux et de bracelets d'or. On la conduisit à ma tente, dont elle franchit le seuil sans le toucher de ses pieds légers. Mon père la remit dans mes bras, et nos frères, nos sœurs, nos amis, restés devant mon pavillon, célébrèrent jusqu'au jour naissant l'amour de l'époux fortuné, la vertu de la timide vierge.

Hélas ! les sons de la trompette succédèrent à des chants si doux. Mon hymen à peine achevé, des ambassadeurs du roi Boabdil vinrent nous demander, au nom du prophète, de prendre les armes pour la cause de Dieu :

Enfans d'Agar, nous dirent-ils, vos frères de Grenade vous implorent. Cette superbe capitale, cet unique reste de vos conquêtes, va tomber au pouvoir des chrétiens. Des extrémités des Espagnes, les ennemis de notre foi se sont réunis sous nos murs. Maîtres de notre cité, ils passeront en Afrique, ils viendront brûler vos villes puissantes, réduire en cendres vos mosquées, massacrer vos prê-

tres, outrager vos femmes; et, pénétrant jusque dans vos déserts, ils porteront le fer et le feu au milieu de vos camps paisibles. Vous tenterez de les repousser, mais leurs victoires les auront rendus invincibles; vous invoquerez l'Eternel, mais l'Eternel vous punira d'avoir abandonné vos frères, d'avoir oublié si long-temps qu'il ne vous a mis sur la terre que pour prodiguer votre sang à la défense de sa loi.

Ces paroles enflamment notre jeunesse et persuadent nos vieillards. Mon père, d'après leur avis, décide que l'élite de nos guerriers doit marcher au secours de Grenade. Aussitôt le cri de guerre se fait entendre dans le camp: Aux armes, Musulmans! aux armes! A cheval, enfans des déserts! Que le zèle de Dieu vous guide! Que la victoire suive vos lances!

A ce cri, dix mille guerriers sont déjà sur leurs coursiers rapides. Mon père en choisit six mille, et m'en donne le commandement.

Zora, tremblante, éperdue, vient se jeter à ses pieds; Zora le presse, le supplie de permettre qu'elle m'accompagne. Exercée au métier des armes, elle étoit digne de nous suivre; elle l'étoit de nous commander. Mon père hésite cependant: mais les cris de mes compagnons, les pleurs qu'il voit sur mon visage, les prières de toute l'armée, décident enfin sa tendresse; Zora doit partir avec moi.

Je ne vous redis point, seigneur, les tristes adieux faits à mon père; je ne vous peindrai point sa

douleur à cette cruelle séparation. Mes larmes coulent à ce souvenir : je vois encore ce vieillard vénérable me quittant pour serrer Zora contre son sein, la laissant pour me reprendre, nous recommandant à tous deux de nous montrer dignes de lui, dignes de notre patrie, mais de ne point trop rechercher des périls au-dessus de nos forces. Zora ne pourroit te suivre, me disoit-il en pleurant ; et pourtant Zora te suivroit : tu serois cause de sa perte, tu ne lui survivrois pas ; et ton imprudence mettroit au tombeau ton épouse avec ton père. Ménage tes jours, mon cher Ismaël ; songe que mes yeux paternels te suivront dans les batailles, que mon âme sans cesse avec toi ne te quittera pas un instant, que la lance qui menacera ton cœur doit du même coup percer le mien.

Tandis qu'il disoit ces paroles, et que mes guerriers à cheval n'attendoient que moi pour partir, un noir corbeau posé sur un palmier remplissoit l'air de ses cris funèbres. Mon père le remarqua, mon père voulut suspendre le départ. Mais peu touché de ces vains présages trop respectés de notre nation, je repoussai ses tendres terreurs, je le suppliai de cacher sa sensibilité crédule ; et, l'embrassant pour la dernière fois, je m'élançai sur mon coursier, suivi de la belle Zora.

Nous arrivâmes en peu de temps à la ville* de la

---

* *Caïroan*, port de l'Afrique, dont le nom signifie *Cité des Vainqueurs*.

Victoire, où des vaisseaux de Boabdil reçurent mes six mille guerriers. Notre traversée fut heureuse. Débarqués au port d'Almérie, nous nous rendîmes dans la cité superbe que nous venions secourir. Boabdil nous prodigua les caresses, distribua nos Bérébères chez les plus riches citoyens, et voulut que son palais même fût l'asile de mon épouse.

Mais le séjour de Grenade dans peu me devint odieux. Le spectacle d'un despote féroce environné d'une cour corrompue, le mépris public des mœurs, de ces mœurs si révérées, si saintes chez notre nation, révoltoient les yeux de Zora. Son âme timide et chaste, accoutumée à ne voir autour d'elle que l'innocence, la douce paix, s'effrayoit à l'aspect du vice, comme la gazelle devant le serpent. Elle vouloit retourner en Afrique; elle me demandoit chaque jour de l'arracher de cette cour impie, de l'éloigner du moins de ce roi qui ne connoît plus ni frein ni remords. L'occasion s'en offrit bientôt.

Almanzor, notre général, le seul digne de mon estime, fut averti que vos Castillans méditoient d'attaquer Carthame, ville où s'est réfugiée une célèbre tribu. Carthame, quoique imprenable, avoit besoin de secours. Les Abencerrages qui la défendent, irrités dès long-temps contre les Grenadins, ne vouloient recevoir dans leurs murs que des troupes étrangères : le brave Almanzor vint me demander de faire partir mon épouse avec mille de mes Bérébères. Cette séparation me fit frémir. Je ne pouvois aban-

donner le reste de mes cavaliers ; je ne pouvois vivre éloigné de Zora : mais le désir qu'elle témoignoit de fuir Boabdil et sa cour, l'éloge que faisoit Almanzor des vertus des Abencerrages, la fidélité de mes compagnons, qui tous seroient morts pour Zora, me déterminèrent enfin. Je conduisis mon épouse à Carthame. Osman, le perfide Osman, gouverneur de cette cité, lui prodigua les respects, m'invita moi-même à venir souvent revoir l'objet de mes amours. J'étois tranquille, j'avois rejoint Almanzor ; et presque toutes les nuits, m'échappant seul de Grenade sur mon infatigable coursier, j'allois passer quelques instans près de mon épouse chérie, lui rendre compte de mes pensées, entendre et répéter nos sermens.

Ces fréquentes entrevues adoucissoient les peines de l'absence, calmoient le douloureux tourment d'exister ailleurs qu'auprès de Zora. Un tourment plus affreux encore est venu se joindre à mes maux. J'ai su, depuis ce jour seulement, que le gouverneur de Carthame, qu'un de ces Abencerrages qu'Almanzor m'avoit peints comme des héros, qu'Osman enfin, le coupable Osman, osoit brûler pour mon épouse, et lui avoit déclaré ses feux.

Non, seigneur, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas concevoir le funeste, le terrible empire que la jalousie exerce sur nous. Cette passion redoutable est la plus vive, la plus violente, que l'on connoisse dans nos brûlans climats. Nul crime, nul forfait n'égale à nos yeux celui de porter un regard sur nos

épouses, sur nos amantes; nulle vengeance n'est interdite pour punir cet horrible affront. Prodigues de tous nos biens, doux, paisibles, hospitaliers, nous devenons plus barbares, plus féroces, plus sanguinaires que les lions de nos déserts, aussitôt qu'on veut nous ravir l'objet de notre tendresse.

A peine instruit du crime d'Osman, j'ai résolu de voler à Carthame pour rester auprès de Zora, pour chercher, pour faire naître l'occasion, l'heureuse occasion d'enfoncer mille fois ce glaive dans le cœur de l'insolent Osman.

J'étois en marche. Hélas! je pensois que notre dernière victoire, l'incendie de votre camp, assuroient plus que jamais ma route. L'idée de revoir Zora, de la rejoindre pour ne plus la quitter, l'espoir de me venger d'un traître, remplissoient mon âme de joie, quand vos guerriers, paroissant tout-à-coup, m'ont investi de toutes parts. Sans vous, je leur échappois peut-être; mais votre bras invincible a triomphé de mes efforts, et vous me coûtez par votre victoire les plus chers momens de ma vie.

Telle est la cause de mes pleurs. Zora m'attend, et je suis captif; Osman est auprès de Zora, je suis dans les chaînes des Espagnols: êtes-vous surpris de mes larmes?

Essuyez-les, lui répond Lara: je réparerai les maux que j'ai faits. Je cours demander à mon roi de vous rendre une liberté dont seul je ne suis pas le maître. Mon propre coursier vous conduira dans

Carthame ; vous reverrez Zora dès le point du jour ; et si, pour prix de mon zèle, vous m'honorez de quelque amitié, ce sentiment me sera plus cher que tous les lauriers de la gloire.

En disant ces mots, ils arrivent aux retranchemens. Lara, reconnu par les gardes, y pénètre avec son prisonnier. Il le conduit à sa retraite, le confie à ses serviteurs, lui prodigue tous les secours qu'il donneroit à son frère ; et, tandis que l'on s'empresse autour du Numide blessé, Lara va trouver Ferdinand pour lui rendre compte de sa course nocturne.

Le roi d'Aragon, son auguste épouse, étoient dans ce moment au conseil. Un étranger, un inconnu, protégé par la seule Isabelle dont le génie avoit démêlé dans cet homme obscur un grand homme, venoit exposer aux deux rois ses magnifiques desseins. Cet inconnu, c'étoit Colomb. Il proposoit la découverte et la conquête d'un nouveau monde : il ne demandoit qu'un vaisseau. Tout le conseil hésitoit à l'accorder, Isabelle n'hésitoit pas.

Dès que Lara paroît, il prend place. Les grands intérêts qu'on agite, empêchent le héros de parler au roi. Le temps se prolonge, la nuit s'avance : l'impatient Ismaël brûle de voir Lara de retour.

Mais le coursier du Bérébere, qui s'est échappé du lieu du combat, a pris de lui-même la route qu'il a tant de fois parcourue. Emporté par la terreur, il court, il vole vers Carthame, où Zora, dans les

alarmes, soupire, attend son époux. Elle voit s'écouler les heures ; elle en compte les tristes instans. Elle se retrace les périls qui peuvent menacer celui qu'elle aime : son imagination les augmente. Les idées les plus funestes viennent en foule l'assiéger. Un effroi mortel s'empare de son âme ; un affreux pressentiment la fait pleurer et frémir. Ne pouvant plus supporter l'horrible tourment qu'elle éprouve, elle veut aller elle-même au devant de son cher Ismaël. Il lui semble qu'elle souffrira moins en cherchant l'objet que son cœur désire, qu'elle tremblera moins pour lui en s'exposant aux dangers qu'il court.

Pour tromper les gardes qui veillent aux portes, Zora prend un habit guerrier semblable à celui des Abencerrages. Elle traverse la ville à cheval, feint de porter un ordre d'Osman, se fait ouvrir, et marche vers Grenade, en demandant des yeux son époux à tout ce qu'elle aperçoit.

Bientôt elle entend un coursier : elle s'arrête attentive, prête l'oreille, ne respire plus. Le son retentit ; le coursier approche, frappant également la terre, et faisant répéter à l'écho le bruit sourd et pressé de ses pieds. Immobile, palpitante, Zora découvre ce coursier : sa couleur blanche, sa longue crinière, font trembler la tendre Zora. Elle vole, appelle Ismaël. . . . A ce nom, à cette voix, le coursier relève la tête, hennit, s'avance vers Zora. Zora l'examine : c'est lui, c'est le coursier de son époux ;

il est seul, il est teint de sang ; son maître a péri sans doute, son maître est tombé sous les coups de quelque barbare Espagnol.

Egarée par sa douleur, par sa crainte, par son amour, Zora s'élance sur le coursier sanglant, et s'abandonne à sa conduite. Elle accuse le ciel, l'implore, jure de venger Ismaël. L'intelligent coursier retourne sur ses pas ; il redouble de vitesse, et porte Zora jusqu'au lieu même où son amant fut renversé. Là, il s'arrête. Zora regarde, et voit les quatre Espagnols immolés par le Bérébère. Ne doutant plus de son malheur, elle cherche le corps d'Ismaël, et reconnoît son bouclier brisé, voit la terre humide de sang. Alors elle pousse des cris lamentables, tombe demi-morte sur ces débris, et, dans son affreux désespoir, se roule sur la poussière.

Au milieu de ces tristes plaintes, l'infortunée entend gémir un des quatre Espagnols mourans. Elle se lève, court à lui : le malheureux blessé respire encore. Zora lui donne ses secours, se hâte de le ranimer ; et, dès qu'il a repris ses sens, elle se presse de l'interroger sur son combat, sur sa blessure, sur ce bouclier resté sur la terre, sur ce sang dont elle est couverte. Zora le prie, le conjure de ne lui rien déguiser, de redoubler ou de finir l'horrible tourment qu'elle éprouve.

Le soldat, touché de ces soins, balbutie quelques mots Arabes pour se faire entendre de l'étrangère.

Il lui montre ses compagnons, lui dit que c'est un Bérébère qui, seul, attaqué dans sa route, les a fait tomber sous ses coups. Il prononce le nom de Lara, répète que Lara les a vengés, que ce bouclier fut brisé par lui, que ce sang est celui du Bérébère versé par la main de Lara.

A peine a-t-il achevé ces mots, que Zora, sans lui répondre, promenant autour d'elle des yeux égarés, délibère si dans ce moment elle ne finira pas ses jours à la place où périt Ismaël. Mais elle veut le venger; ce désir arrête son bras. Elle saisit, presse avec force la main du soldat Espagnol; et d'une voix entrecoupée: Ami, dit-elle, montre-moi, indique-moi le chemin du camp, du camp où respire Lara, ce Lara...... Ne crains rien, ami, je t'enverrai tes compagnons; je reviendrai te secourir, si le ciel veut que je revienne.

Le soldat surpris lui montre de loin la route qu'elle doit tenir. Zora reprend son coursier, s'abandonne à toute sa vitesse, et l'excitant encore de l'aiguillon, elle vole, arrive aux retranchemens.

Les gardes veulent l'arrêter; mais Zora n'entend pas leurs cris. Allez, dit-elle, allez annoncer à l'impitoyable Lara que le gouverneur de Carthame le défie et l'attend ici. Qu'il ne redoute aucune embûche, je suis seul; et, s'il le vouloit, je combattrois entouré par vous. S'il n'est le plus lâche des hommes, il ne tardera pas un instant.

Les gardes, surpris de tant de hardiesse, se font

répéter ces paroles. Ils ne savent s'il doivent obéir : mais le respect des Espagnols pour tout guerrier qui demande la lice, leur en fait une loi sacrée. Un d'entre eux va chercher Lara. Pendant ce temps, la jeune Africaine, qui, même dans sa fureur, ne peut oublier les devoirs de la touchante humanité, prend soin d'envoyer deux soldats auprès de leur compagnon blessé.

Lara n'étoit point de retour : Ismaël l'attendoit encore. Instruit que le héros est au conseil, le soldat envoyé vers lui refuse d'aller le troubler. Il s'entretient avec le Numide ; il raconte que dans ce moment le gouverneur de Carthame est venu défier Lara.

A ce nom, Ismaël se lève ; ses yeux étincellent de fureur : Le gouverneur de Carthame ! s'écrie-t-il hors de lui. Dieu juste, tu me l'amènes ! C'est moi que le perfide poursuit, c'est moi dont il vient demander la tête à mon généreux vainqueur. Chrétien, souffriras-tu que ton vaillant chef, fatigué du combat et de la course de cette fatale nuit, aille s'exposer contre ce traître ? Non, si tu aimes Lara, si tu daignes écouter la voix d'un captif qu'il honore de son estime, si tu veux mériter de moi des bienfaits au-dessus de ton attente, tu me prêteras tes armes, tu me conduiras vers cet Abencerrage qui n'est venu jusqu'ici qu'avec de sinistres desseins, et je te devrai le bonheur suprême d'exposer ma vie pour un héros cher à mon cœur, cher à votre armée.

Il dit : le soldat balance : Ismaël le conjure, le presse, détache et lui donne les bracelets d'or dont ses jambes, ses bras, sont ornés. Il jure par le Dieu du ciel de revenir après sa victoire, de l'excuser auprès de Lara ; il répond de tout sur sa tête. Le soldat enfin décidé se dépouille de ses armes, qu'Ismaël revêt précipitamment. Sa blessure le fait souffrir sous la pesante cuirasse : mais sa haine pour Osman, mais son ardente jalousie, mais le besoin de se venger, lui font oublier sa blessure. Il monte le coursier de Lara, baisse la visière de son casque, et guidé par le soldat, le fer à la main, le cœur plein de rage, il court aux lieux où son épouse s'irrite de tant de lenteur, s'indigne, menace, s'agite, brûle de se baigner dans le sang.

Dès qu'ils s'aperçoivent, trompés par la nuit, aveuglés par une fureur, par une haine implacable, qui vient, hélas ! de leur amour, ils se précipitent l'un sur l'autre. Ils se gardent de prononcer un seul mot : tous deux craignent également de se trahir ; tous deux ont un intérêt égal à n'être pas reconnus. Leurs glaives, altérés de sang, ne parent point les coups qu'ils se portent ; ils cherchent seulement un passage dans le sein de leur ennemi. Mourir n'est rien pourvu qu'ils tuent. Leur adresse, tant de fois exercée, est oubliée dans cet instant. Leur valeur n'est plus qu'une rage féroce. Ils se découvrent pour mieux se frapper, ils se rapprochent pour que leurs blessures soient plus profondes. Ils se saisissent

enfin; s'arrachent de leurs coursiers, tombent ensemble, se relèvent, et se saisissent de nouveau de peur que leur fer ne manque leur cœur.

O malheureux Ismaël, infortunée Zora, quelle funeste erreur vous égare ! Quel horrible délire vous transporte ! Quoi ! vos mains furieuses se touchent, votre haleine se confond, vous vous pressez tous deux dans vos bras, et rien ne vous avertit, rien ne vous fait pressentir que c'est l'objet que vous adorez ! Vos cœurs palpitent l'un près de l'autre, et ces tendres cœurs ne se reconnoissent point ! Vous qui entendiez si bien un seul de vos regards, un seul de vos soupirs, vous qui ne pouviez exister que réunis, vous l'êtes, vous vous embrassez, et c'est pour vous égorger ! Arrêtez, cruels, arrêtez ; calmez cette fureur atroce, suspendez ces coups impies, dites un mot, un seul mot, et vous tomberez à genoux, vous laverez de vos pleurs les blessures que vous avez faites, vous attacherez vos lèvres mourantes sur ce sein que vous meurtrissez !

Vœux inutiles ! vains regrets ! leur rage, montée à son comble, ne peut voir, ne peut rien entendre. Acharnés à leur vengeance, forcenés de jalousie et de douleur, Ismaël blesse deux fois Zora, et veut la blesser encore ; Zora déchire deux fois de son glaive la poitrine d'Ismaël, et cherche le défaut de ses armes pour l'y enfoncer plus avant. Enfin, épuisé de sang, affoibli par son premier combat, Ismaël chancelle, et Zora s'élance : elle redouble

d'efforts, elle le presse, l'atteint, le renverse ; et lui plongeant jusqu'à la garde son fer déjà teint de sang : meurs, dit-elle, expire, barbare : mais sache, avant d'expirer, que tu péris par la main d'une femme ; oui, c'est Zora qui t'immole ; oui, c'est l'épouse d'Ismaël qui venge l'époux qu'elle adoroit.

A ces mots, à ce son de voix, Ismaël soulève sa tête, rappelle son âme fugitive ; et rassemblant ses forces défaillantes : Zora, lui dit-il, Zora...... et c'est vous qui m'ôtez la vie ! et c'est contre vous que ma main....

Il n'acheve point.... Zora s'est précipitée.... elle détache son casque, regarde.... Les premiers rayons du jour lui montrent le visage pâle d'Ismaël.

Pâle comme lui, muette, immobile, anéantie par la douleur, elle le considère attentivement ; elle voudroit, elle ne peut douter de son crime. Sans prononcer une parole, sans pouvoir faire un mouvement, elle demeure stupide et glacée. Ses cheveux sont dressés sur son front, ses lèvres blanches restent ouvertes, ses yeux égarés et fixes s'attachent sur les yeux éteints d'Ismaël, qui cherche de sa main mourante et saisit la main de Zora.

O mon amie, lui dit-il, ô la plus chere des épouses, calme ton affreux désespoir ; pardonne-toi ta cruelle erreur, comme Ismaël te la pardonne. Tu voulois venger mon trépas, je croyois punir le perfide Osman : tes sanglantes mains sont pures. Le coup

mortel que tu m'as donné me prouve encore ton amour. J'expire en te regardant, en pressant ta main chérie, en l'appuyant contre mon cœur ; va, ma mort n'est point douloureuse. Au nom de notre amour, ma tendre Zora, au nom de notre digne père, qui n'aura plus d'enfans que toi, promets-moi de vivre pour le consoler : hâte-toi de me le promettre ; l'impitoyable mort va m'atteindre, elle approche, je la sens. . . . Adieu, Zora, ma bien-aimée. . . . Adieu, mes uniques amours. . . . Ismaël t'a pardonné sa mort, accorde-lui du moins ta vie. . . .

Sa voix s'éteint, ses yeux se ferment, sa tête tombe, et sa main froide quitte la main de Zora. Zora, toujours immobile, le regarde encore quelques instans. Tout-à-coup ses genoux tremblent, ses bras se roidissent, ses dents se frappent. Elle s'incline, elle s'approche du visage d'Ismaël, cherche ses lèvres qu'elle presse avec un mouvement convulsif, s'attache à son corps glacé, qu'elle tient lié d'une forte étreinte, et rend le dernier soupir.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Douleur de Lara : il rend les derniers devoirs à Ismaël et à son épouse.—Arrivée de Gonzalve.—Joie de l'armée.—Transports des deux amis.—Terreur des Maures ; ils veulent fuir dans leur ville.—Almanzor les arrête.—Il envoie défier Gonzalve.—Isabelle accepte le défi.—Tourmens du héros.—Un troubadour vient le chercher.—Il trouve Zuléma dans un bois.—Son entretien avec la princesse.—Sa vertu l'emporte sur son amour : il revient à l'armée.—Il est arrêté par les Bérébères.—Combat et mort d'Almanzor.—Bataille générale.—Exploits et générosité de Gonzalve.—Victoire des Espagnols.

O MORT, mort que l'on redoute et qui seule donne le repos, tu ne serois pas un malheur si toujours tu frappois ensemble les amis fidèles, les tendres amans. Cesser d'exister n'est rien, se quitter est le plus grand des maux. Il n'est pas à plaindre celui qui,

vers la fin ou dès les premiers pas d'une glorieuse carrière, tombe et s'endort content de lui-même ; mais son amante, mais son ami, qui demeurent avec sa cendre, qui ne conservent de la vie que la faculté de souffrir, voilà les vrais infortunés, voilà ceux qui méritent nos larmes. Inutile, étranger au monde, semblable au triste voyageur, égaré dans des régions lointaines, celui qui survit à l'objet qu'il aime se croit au milieu d'un peuple sauvage : il parle, et n'est point entendu ; on lui parle, il ne peut répondre. La langue des indifférens est inconnue à son cœur ; les hommes qu'il voit ne sont pas ses frères, ils ne pleurent pas comme lui. Inaccessible aux émotions douces, même à celles de la vertu, il ne la regarde que comme un devoir, il ne se souvient plus qu'elle est un plaisir. Seul, isolé dans l'univers, il erre en un désert immense, où rien n'intéresse sa vue, où ses yeux fatigués, éteints, cherchent seulement un tombeau. C'est là qu'il adresse ses pas, c'est là qu'il brûle de descendre, et le tombeau s'éloigne sans cesse. O Zora, O tendre Ismaël, du moins vous périssez ensemble ; vos âmes, toujours réunies, vont s'aimer encore dans les cieux : ah ! votre sort, tout affreux qu'il est, doit faire envie au cœur solitaire qui n'a plus que des souvenirs.

Les deux époux malheureux venoient de terminer leur vie ; la garde Espagnole les environnoit, la tête baissée, les mains jointes, dans le silence de la pitié, lorsque Lara, sorti du conseil, après avoir ob-

tenu du roi la liberté de son captif, arrive en réclamant le combat que lui dérobe Ismaël. Quel spectacle frappe sa vue! les deux amans étendus sur l'herbe rouge de leur sang, leurs mains froides entrelacées, leurs visages pâles tournés l'un vers l'autre, et leurs lèvres entr'ouvertes semblant chercher leur dernier soupir!

A cet aspect, Lara jette un cri. Les Castillans lui racontent la fatale erreur des jeunes époux. Le héros frémit et verse des pleurs. Il se reproche avec amertume d'être la cause de leur trépas; il veut au moins honorer leur cendre, il veut que les derniers devoirs acquittent sa triste amitié. Un même tombeau réunit ces dépouilles, et deux myrtes entrelacés y sont plantés de la main de Lara: Croissez, dit-il, arbres de l'amour, croissez dans la terre où reposent deux infortunés que l'amour fit mourir. Le voyageur, le guerrier sensible qui s'arrêtera sous votre ombre, sentira tressaillir son cœur, répandra malgré lui des larmes; les époux de cette contrée viendront, sous votre feuillage, prononcer leurs tendres sermens, et les parjures, s'il en est, se détourneront avec honte, et n'oseront pas fouler l'herbe qui couvrira ce tombeau sacré.

Après avoir rempli ces tristes soins, Lara retourne aux travaux de la nouvelle cité. Déjà les fossés profonds sont revêtus de fortes murailles: déjà les remparts dominent la plaine, les portes roulent sur leurs gonds; des ouvrages avancés les défendent;

des maisons de bois, construites à la hâte, marquent seulement la place de celles qu'on doit élever. Elles servent d'asile aux soldats, aux capitaines, aux rois eux-mêmes, qui, ne voulant d'autre palais que l'Alhambra, se trouvent contens d'habiter de simples retraites comme leurs guerriers.

Les Maures, surpris de voir une ville à la place d'un camp détruit, perdent l'espoir et l'audace que leur inspiroit un premier succès. Boabdil, privé d'Almanzor que sa blessure empêche de combattre, n'a point troublé les travaux d'Isabelle, n'a pas osé commettre au sort des armes, et son empire et son destin. Les Alabez, les Almorades, sans cesse autour du héros, s'empressent de voir son visage auguste, s'informent s'il pourra bientôt les guider à d'autres victoires. Tous les soldats, pénétrés pour lui de respect et de tendresse, environnent à genoux sa tente, demandent à l'Eternel de leur rendre leur soutien, leur père, l'objet de leur reconnoissance et de leur vénération.

Le seul Alamar, jaloux en secret de la gloire de cet Almanzor qu'il croit au moins égaler, indigné de ce que l'armée se regarde comme sans chef tant qu'Almanzor ne peut combattre, Alamar, retiré dans son pavillon, prépare de nouveaux crimes. Brûlant toujours d'un amour féroce pour la fille de Mulei-Hassem, il vient d'apprendre que cette princesse est de retour à Grenade; il sait qu'Almanzor et Mulei ont juré de la protéger, de la défendre contre ses fu-

reurs. Comptant peu sur les promesses de l'incertain Boabdil, l'Africain médite en secret de rentrer la nuit dans Grenade, d'arracher Zuléma de son palais même, et d'aller cacher sa proie dans les états soumis à son pouvoir.

Tout-à-coup, vers le milieu du jour, un bruyant tumulte dans la ville Espagnole, des éclats, des transports de joie annoncent un grand événement. Les sentinelles des remparts semblent prêtes à quitter leurs postes. On voit les gardes avancées, instruites par des envoyés, partager l'allégresse publique; on remarque sur les murailles les chefs, les soldats pêle-mêle, s'embrasser, se féliciter, remercier tout haut le ciel, et menacer du geste, de la voix, les superbes tours de Grenade.

Gonzalve venoit d'arriver: Gonzalve, à travers les périls, avoit franchi les Alpuxares, et voyoit enfin la ville nouvelle. Dès qu'il paroît, dès qu'il est reconnu, mille cris lancés dans les airs répètent son nom glorieux: le voilà, notre héros, le voilà, *le grand capitaine!* le ciel nous rend notre sauveur. Espagnols, accourez tous, venez revoir l'invincible Gonzalve.

Les soldats sortent à la hâte, se rassemblent autour du héros. Ils l'environnent, le pressent; leur foule arrête son coursier. L'un veut toucher et baiser ses armes, l'autre le soulager de leur poids: tous l'invitent, le forcent à descendre, l'enlèvent malgré lui dans leurs bras, et, se disputant un fardeau si

cher, ils le portent en triomphe jusqu'aux chefs, aux capitaines qui voloient au-devant de ses pas.

Heureux Lara, vous les précédiez : c'étoit vous que cherchoit Gonzalve. A peine ils se sont aperçus, que tous deux s'élancent au même instant. Ils se joignent, s'embrassent, se pressent, appuient long-temps leurs cœurs l'un sur l'autre, pleurent, et ne peuvent parler. Ils se regardent ensuite, enivrent leurs yeux du plaisir de se voir. Leur langue balbutie quelques paroles que leurs sanglots viennent étouffer : mais ils s'entendent, ils se répondent ; et, s'embrassant de nouveau, ils semblent craindre d'être encore séparés. O vaillant Gonzalve, ô brave Lara, quels lauriers, quelle victoire vous valut jamais le bonheur que vous éprouvâtes dans ce moment !

Après avoir satisfait ce premier transport de leurs âmes, Gonzalve, sans quitter la main de son ami, répond aux doux empressemens que lui témoignent les autres guerriers. Aguilar, Cortez, Médina, Gusman, le félicitent et l'environnent. Le héros, entouré de héros, est conduit par eux chez la reine ; et toute l'armée le suit en remplissant l'air de chants d'allégresse.

Isabelle avec Ferdinand s'avancent pour le recevoir, Gonzalve fléchit le genou. La reine aussitôt le relève, le fait asseoir auprès d'elle, reçoit de sa main le traité que le perfide roi de Fetz voulut sceller par un crime. Elle frémit des périls qui menacèrent son ambassadeur. Le roi d'Aragon parle de vengeance, Isabelle ne parle que du héros.

Occupons-nous, s'écrie-t-elle, de ce que nous devons à Gonzalve. Il n'est pas en notre pouvoir de nous acquitter envers lui : mais l'estime de sa patrie, mais la vénération de l'armée, mais ces transports de joie et d'amour dont son grand cœur doit être touché, voilà sa digne récompense. Grand capitaine, vous étiez absent, le Maure nous a vaincus. Paroissez, et Grenade tombe. Vos rois, vos soldats, vos égaux, conviennent tous avec orgueil que c'est à votre bras que tient la victoire.

Elle dit, et laisse Gonzalve avec le fidèle Lara. Les deux héros, se dérobant à la foule qui les environne, se retirent dans le même asile. Là, se livrant en liberté au sentiment qui remplit leurs cœurs, ils précipitent leurs questions, veulent à la fois se répondre, et chacun d'eux, en parlant de lui-même, s'interrompt toujours pour parler encore de son ami. Ils commencent cent fois le récit de ce qu'ils ont souffert l'un sans l'autre ; ils pleurent tour-à-tour de joie en rappelant leurs propres périls, de tendresse, en apprenant quels dangers ont menacé leur frère. Lara veut voir, veut embrasser ce bon, ce fidèle Pédro qui sauva Gonzalve dans Fez ; il l'appelle ; il court le chercher, le nomme son bienfaiteur, le serre contre sa poitrine, se fait redire par lui les exploits de Gonzalve sur le vaisseau, comble le vieillard de caresses, et dispute à son généreux ami le droit de le récompenser.

Bientôt il écoute en silence le récit qui intéresse

Zuléma. Instruit dès long-temps de la passion de Gonzalve, il apprend sans surprise qu'il est aimé. Les bienfaits de la belle Maure, sa tendre reconnoissance envers son libérateur, la rendent chère à Lara : mais, moins aveuglé qu'un amant, il n'ose espérer qu'un doux hyménée devienne le prix d'une paix qu'il regarde comme impossible. Lara connoît les desseins d'Isabelle, le serment qu'elle a fait de périr ou de s'emparer de Grenade. Il cache ce serment à son ami ; il feint, pour ne pas l'affliger, de partager son faux espoir ; et sa délicate amitié, respectant une illusion qui doit être de peu de durée, prépare déjà des consolations pour les chagrins qu'elle prévoit.

Cependant la prompte renommée a porté jusqu'au camp des Maures la nouvelle si redoutée de l'arrivée de Gonzalve. A ce nom, une terreur subite s'empare des Grenadins. Les uns rappellent, en pâlissant, sa victoire sur Abenhamet, les autres son entrée à Grenade : tous, tremblans, saisis d'effroi, courent au pavillon royal, se rassemblent, se pressent autour de Boabdil, lui demandent à grands cris de retourner derrière leurs murailles, et menacent de quitter le camp, si ce monarque veut les retenir.

Boabdil, Mulei-Hassem de retour auprès de son fils, les chefs des tribus, Alamar lui-même, ne peuvent calmer cet effroi : leurs discours ne sont pas écoutés, leur autorité n'est plus reconnue. Les soldats, séditieux par crainte, bravant leur roi par ter-

reur, retournent en tumulte à leurs tentes, se chargent de ce qu'ils ont de plus précieux, et, se croyant déjà poursuivis par Gonzalve, commencent à fuir vers la ville. Le camp alloit être désert, si le grand Almanzor n'eût paru.

Almanzor, averti par son père, sort à demi-nu du lit de douleur où sa blessure le retient. Il saisit une longue lance qui soutient sa course tardive ; et, sans turban, sans cimeterre, le front couvert de cette pâleur, fard de la gloire et des héros (1), il vient se montrer aux fuyards.

Où courez-vous, enfans d'Ismael ? s'écrie-t-il d'une voix tonnante : quel funeste délire vous égare, et qu'espérez-vous éviter ? Est-ce la mort ? Vous l'allez chercher, vous l'attirez sur vos têtes. L'Espagnol, du haut de ses murs, va dans un moment s'élancer sur vous et vous égorger comme un vil troupeau. Je ne vous parle point de l'honneur, qui ne peut rien sur vos âmes lâches ; je ne vous parle point de votre patrie, de votre Dieu que vous trahissez, de vos femmes, de vos enfans, que vous avez sans doute vendus : je vous implore pour vous-mêmes, pour cette ville qui vous est si chère, et que vous livrez à vos ennemis. Arrêtez, ou vous périssez. Attendez du moins que la nuit puisse, non cacher votre honte, mais assurer votre fuite ; attendez que l'obscurité retarde de quelques instans ce trépas pour vous si terrible, et que tout guerrier rend certain dès l'instant qu'il paroît le craindre.

Vous hésitez, vous tremblez encore qu'avant la fin de ce jour Gonzalve ne vienne vous attaquer.... Eh bien ! seul, je le combattrai ; seul, je descendrai dans la tombe, ou je délivrerai l'armée de l'ennemi qui la fait trembler. Roi de Grenade, fais partir un héraut ; qu'il aille en mon nom défier Gonzalve ; qu'il annonce à cet Espagnol, que demain, au lever du jour, en présence des deux armées, je l'appelle au combat à mort. Et vous, timides Grenadins, qui jadis ne m'abandonniez pas, daignerez-vous attendre, pour fuir, de m'avoir vu périr ou triompher ?

A ces derniers mots, les Maures s'arrêtent. Les soldats, en rougissant, consentent à rester dans le camp. Boabdil fait partir le héraut. Mulei-Hassem, baigné de pleurs, gardant un profond silence, presse son fils dans ses bras tremblans. Alamar cache son dépit sous de vaines louanges ; et les chefs, la tête baissée, n'osent se livrer à la joie.

Le héraut marche cependant, précédé de deux trompettes. Il arrive aux portes de Santa-Fé. Les ponts se baissent à sa vue : on lui bande les yeux, on le conduit aux rois. Gonzalve alors, avec tous les chefs, étoit auprès d'Isabelle, et s'efforçoit de peindre à la reine les avantages d'une heureuse paix. On annonce le héraut des Maures. Il entre, et fléchit le genou :

Rois de Castille et d'Aragon, dit-il d'une voix assurée, je viens, au nom d'Almanzor, défier au combat Gozalve de Cordoue. Demain, à l'aube du

jour, devant toute notre armée, le prince de Grenade l'attendra dans la plaine; et la mort d'un des deux guerriers pourra seule les séparer.

Gonzalve, à ces mots, jette un cri de douleur que la reine prend pour un cri de joie. Sans lui donner le temps de répondre: Héraut, dit-elle à l'envoyé, Gonzalve accepte le défi. Ferdinand le conduira lui-même; nous en donnons notre foi royale. Sors, va porter ma réponse.

Alors, se tournant vers Gonzalve, qui cherche à cacher à ses yeux le trouble dont il est agité: Soutien de mon trône, s'écrie-t-elle, mes vœux sont enfin exaucés? Quand ce barbare immola mon gendre, ma seule prière au Seigneur fut qu'il le livrât dans tes mains. Ce Dieu tout-puissant m'a donc entendue! O ma fille, réjouis-toi, la mort d'Alphonse sera vengée!

Le roi Ferdinand, qui l'écoute, partage son transport maternel. Il détache sa terrible épée *, la même qui, dans les mains du Cid, vengea sa patrie et son père, conquit et Chimène et Valence, et que les souverains d'Aragon gardoient comme un précieux trésor.

O toi, dit-il à Gonzalve, toi qui ressembles si bien à Rodrigue, reçois le glaive de ce héros. Il ne

---

* Cette épée s'appeloit *Tizona*; elle est célèbre dans l'histoire du Cid.

m'appartient que par ma couronne, il est bien plus à toi par ta valeur. Que ce fer punisse le meurtrier d'Alphonse, qu'il fasse triompher l'Espagne, et qu'il reste à jamais aux mains les plus dignes de le porter !

Tous les chefs de l'armée applaudissent ; tous environnent le héros, célèbrent déjà sa victoire, annoncent la chute de Grenade, dès que son défenseur ne sera plus ; et, se livrant d'avance à la joie de voir triompher leur rival de gloire, ils prouvent que les cœurs généreux savent admirer sans être jaloux.

Gonzalve, interdit, accablé, peut à peine répondre à la reine, à Ferdinand, à ses compagnons. Sa bouche s'ouvre cent fois pour déclarer hautement que Zuléma sauva ses jours ; que les plus doux, les plus forts liens l'attachent à cette princesse ; que son frère est sacré pour lui : mais l'honneur, le sévère honneur, cette idole des grandes âmes, l'honneur qui compte pour rien les peines des cœurs sensibles, impose silence au héros. Peut-il refuser un défi ? Peut-il tromper le vœu de ses rois, l'attente de toute l'armée, et sacrifier à l'amour son devoir, son pays, sa gloire ? En proie à ces combats déchirans, il échappe à la foule qui le presse, et se retire suivi de Lara.

C'est alors que, se précipitant dans les bras de cet ami fidèle, il baigne de pleurs son visage ; il lui répète mille fois le serment fait à son amante de

respecter toujours Almanzor. Il lui présente l'obstacle invincible que sa victoire doit apporter à son hymen avec la princesse, la douleur, la rage de Mulei-Hassem, la menace de Zuléma d'éteindre à jamais son amour pour lui s'il versoit le sang de son frère : elle cessera de m'aimer, s'écrie-t-il avec désespoir. Ami, non, tu ne peux comprendre, non, tu ne peux concevoir le malheur, l'horrible malheur de n'être plus aimé de Zuléma. Je puis supporter son absence, je puis souffrir toutes les peines, tous les tourmens de la jalousie, je puis traîner ma triste existence en attendant un siècle entier le bonheur de la voir un moment : mais manquer à la foi promise, mais faire couler ses larmes, mais attirer sur moi sa haine, grand Dieu ! la haine de Zuléma !.... non, ami, j'aime mieux mourir, j'aime mieux perdre ma vaine gloire, j'aime mieux que tu m'immoles toi-même avant d'avoir commis ce crime affreux.

Lara l'écoute en silence : il n'a pas besoin de lui rappeler ce qu'il doit à sa patrie ; les pleurs que verse Gonzalve prouvent assez qu'il s'en souvient. Lara le serre contre son cœur, et, craignant le refus qu'il prévoit, il propose, d'une voix timide, de combattre à la place de son ami. Le héros repousse cette offre : elle humilie son courage, elle alarme son amitié. Le péril est grand avec Almanzor, Gonzalve ne peut le céder ; Gonzalve exposeroit la vie du mortel qu'il chérit le plus ! Cette seule idée le fait frissonner. Il défend avec force à Lara de le

presser davantage ; il se reproche d'en avoir trop dit ; et, résolu de remplir son devoir, il se décide à déployer toute sa force, toute son adresse, pour préserver ses propres jours sans attaquer ceux de son ennemi.

Tandis qu'il ose concevoir cette chimérique espérance, la nuit qui s'avance avec les étoiles, engage enfin les deux amis à prendre ensemble un léger sommeil. Tout-à-coup ils sont réveillés par un des soldats qui gardent les portes.

Grand capitaine, dit-il à Gonzalve, venez entendre un de ces troubadours qui vont errant par toute l'Espagne, chantant les exploits des héros, les peines des amans fidèles. Seul, au-delà des retranchemens, il demande à vous entretenir.

A ces mots, l'amoureux Gonzalve, qui pense que tout l'univers doit lui parler de Zuléma, se lève précipitamment, exige de son ami de ne pas l'accompagner, et se rend aux portes avec le soldat.

A peine est-il sur le haut du rempart, qu'il découvre de loin le troubadour enveloppé d'un large manteau, debout sur le bord du fossé, chantant ces douces paroles aux sentinelles attentives :

Soldat qui gardes ces créneaux,
Appuyé sur ta longue lance,
Fais-moi parler à ton héros,
Soldat qui gardes ces créneaux :

Pour guérir de semblables maux,
J'ai besoin de son assistance,
Soldat qui gardes ces créneaux,
Appuyé sur ta longue lance.

La beauté, la gloire et l'amour
Je vais chantant de ville en ville ;
C'est tout le bien d'un troubadour,
La beauté, la gloire et l'amour :
Un moment, avant qu'il soit jour,
Dans tes murs donne-moi l'asile,
La beauté, la gloire et l'amour
Je vais chantant de ville en ville.

Un lien tendre et fraternel
Nous unit au guerrier sensible ;
Il est, il doit être éternel,
Ce lien tendre et fraternel.
Notre lyre rend immortel
Celui que son bras rend terrible ;
Un lien tendre et fraternel
Nous unit au guerrier sensible.

A ce son de voix connu de Gonzalve, au mystère dont s'enveloppe cet étranger, le héros impatient fait ouvrir la porte et court auprès du troubadour. Il le regarde, l'envisage à la clarté de la lune ; il reconnoît sous ce déguisement Amine, la fidèle Amine, une des esclaves de Zuléma. Il jette alors un cri de joie, et se hâte de lui demander où respire celle qu'il adore.

Elle est dans ce bois, lui répond l'esclave, en lui montrant un bocage que l'on distinguoit du pied des remparts: C'est pour vous voir, pour vous parler, qu'elle est sortie de Grenade. Déguisée ainsi par son ordre, afin de pénétrer dans vos murs, je viens vous chercher, Gonzalve, et vous conduire auprès d'elle.

Déjà le héros est en marche. Il laisse loin derrière lui l'esclave qui doit le guider; il court, arrive au bocage, voit la princesse, et tombe à ses pieds. Il veut parler, des larmes de joie interrompent ses mots sans suite; il presse la main de son amante, la couvre de ses baisers: mais Zuléma doucement la retire; et raffermissant sa voix que son émotion avoit altérée:

Qu'ai-je appris? dit-elle; et quel affreux bruit m'a forcée de quitter Grenade, de vous chercher seule, dans la nuit, au milieu de ce bois désert, de trahir à la fois pour vous mes devoirs envers mon père, envers ma patrie, envers moi? Est-il vrai que demain matin vous deviez périr, ou tuer mon frère? Est-il vrai que le glaive dont je vous armai doive percer le sein d'Almanzor?

Zuléma, lui répond Gonzalve, n'accablez pas un infortuné. C'est Almanzor qui me défie; mes rois ont reçu son cartel. Mes rois et toute notre armée ont remis dans mes mains leur cause. Pouvois-je me refuser à leurs vœux? Devois-je déclarer nos secrets liens, ou laisser soupçonner mon courage à

Non, vous ne l'eussiez pas voulu ; vous-même m'eussiez empêché de m'avilir aux yeux de ma patrie, de mériter son mépris. Mais que votre cœur se rassure : demain ma lance et mon épée ne serviront qu'à ma seule défense ; demain j'expirerai plutôt que de menacer les jours d'Almanzor ; et j'expirerai trop heureux, je mourrai pour tout ce que j'aime, pour l'honneur et pour Zuléma.

Ecoute, reprend la princesse : je ne suis qu'une femme foible, peu instruite des barbares lois qui font égorger les héros. Peut-être il me seroit permis de te rappeler tes sermens, de te demander si l'honneur, l'honneur sacré des âmes pures, qui n'est pas toujours celui des guerriers, ne te défend pas de tourner ton glaive contre le frère de ton amante, de manquer aux plus saintes promesses, de faire mourir mon vertueux père dans les larmes du désespoir : mais je t'adore, Gonzalve ; et tout ce qui tient à ta gloire devient respectable à mes yeux. Ne crains pas que je vienne ici te donner des conseils indignes de ton courage, abuser de mon pouvoir sur toi pour te demander une lâcheté : non, Gonzalve, ne le crains pas. Je viens te jurer encore que c'est toi seul que j'ai chéri, que jusqu'à mon dernier moment je ne chérirai que toi seul ; je viens, certaine de mourir, te faire mes derniers adieux ....

O ciel ! interrompt le héros, et vous voulez ..! ——Je veux que tu m'entendes, que tu connoisses mes malheurs, que tu décides toi-même si je peux

supporter la vie. Je te dois compte de mes motifs pour attenter à des jours qui n'appartenoient qu'à toi seul. Apprends ce qui s'étoit passé ; apprends que c'est du comble de la félicité que je me vois tout-à-coup plongée dans l'abîme de l'infortune. J'avois tout dit à mon père ; j'avois touché son sensible cœur. Avertis en secret que l'impie Alamar osoit encore me menacer, nous devions sortir de Grenade, fuir à jamais loin de Boabdil. Uu vaisseau, déjà chargé de nos trésors, alloit nous conduire en Sicile. Là, tu nous aurois rejoints aussitôt que la paix, aussitôt qu'une trève t'auroit permis de quitter tes rois. Là, tranquille chez des Chrétiens, professant ta religion sainte, depuis si long-temps la mienne, je t'aurois donné ma foi à la face de tes autels : le meilleur des pères y consentoit. Là, paisibles, inconnus, oubliés du reste du monde, occupés seulement de nous plaire, de rendre heureux ce digne vieillard, de jouir sans cesse de ces plaisirs purs que deux âmes pures ne goûtent qu'ensemble, nous aurions vu s'écouler ces jours rapides, ce peu de jours que le ciel accorde aux humains pour la tendresse et pour le bonheur. C'est dans cet instant où je m'enivrois du charme de cette espérance qu'on vient m'annoncer que demain tu dois égorger mon frère, ou recevoir de lui la mort...... Car, cesse de t'abuser, cesse de croire, Gonzalve, que tu pourras, avec Almanzor, éviter le trépas sans le lui donner. Mon frère, aussi vaillant que toi, aussi exercé dans votre

art terrible, a juré de périr ou de t'immoler. Mon frère tient ses sermens. Sa cause est meilleure que la tienne : il veut délivrer sa patrie ; tu cherches à l'asservir : il combat pour sauver son épouse ; tu combattras pour perdre ton amante, pour rendre impossible à jamais cet hymen, ce tendre hymen, déjà si difficile par tant d'obstacles, mais dont le rêve consolateur étoit nécessaire à mon existence. Si la fortune est égale, si le ciel est juste, tu dois succomber : et penses-tu que j'y pourrois survivre ? Si tu triomphes, je dois te haïr ; et le trépas m'est bien plus facile. Adieu donc, malheureux ami, adieu, puisque je peux encore te donner ce doux nom d'ami, te parler, te regarder, presser sans crime cette main chérie que j'espérois unir à la mienne, cette main qui dans une heure.... Adieu, Gonzalve, adieu pour jamais.

En prononçant ces derniers mots, un tremblement la saisit ; elle quitte avec effort la main de Gonzalve, répète adieu d'une voix étouffée, veut s'éloigner, et tombe à quelques pas privée de tout sentiment.

Le héros vole, la relève ; l'esclave accourt pour la secourir ; mais rien ne rappelle ses sens : et les premiers feux de l'aurore commencent à briller sur l'horizon.

Gonzalve, hors de lui-même, ivre d'amour, oppressé de sanglots, Gonzalve aperçoit le jour et ne peut quitter son amante. Il la voit pâle, sans vie,

la tête renversée, les cheveux épars ; il la soutient dans ses bras, il sent couler sur ses mains tremblantes les pleurs qui s'échappent encore de la paupière de Zuléma. Le héros s'égare, sa raison s'altère ; il ne pense plus au combat promis, il ne pense qu'à son amante, il ne voit qu'elle dans l'univers. Le temps s'écoule, l'heure approche, il oublie...... lorsque tout-à-coup ses regards se portent sur son épée, sur cette épée du Cid que son roi vient de lui donner. L'aspect de ce glaive le rend immobile. Le nom, le grand nom qu'il rappelle, l'emploi pour lequel il lui fut remis, le sang du père de Chimène que Rodrigue versa malgré son amour, tout dans un instant retrace à Gonzalve les devoirs qu'il est prêt à trahir. Une vive rougeur colore son visage ; une sueur froide coule de ses membres ; l'image de Lara s'offre à ses yeux, de Lara qui l'attend, qui répond à l'armée de l'honneur, de la gloire de son ami.... et l'aurore a déjà paru.... et peut-être on ose douter .... Gonzalve jette un cri terrible : il remet dans les bras d'Amine le fardeau si cher dont il est chargé, saisit la main de Zuléma qu'il appuye contre ses lèvres, part, revient précipitamment, la recommande aux soins de l'esclave, s'attache encore à cette main qu'il inonde de ses larmes, rassemble de nouveau toutes ses forces, s'arrache enfin d'auprès de son amante ; et, craignant de retourner la tête, il presse sa marche vers Santa-Fé.

Il n'étoit pas sorti du bocage, qu'il entend des

cris, des gémissemens, et voit une troupe de cavaliers dispersés, errant dans le bois, remplissant l'air de plaintes funèbres. C'étoient les tristes Bérébères laissés à Carthame par Zora. Inquiets du sort de cette jeune épouse, ils la cherchoient depuis le jour précédent, et venoient d'apprendre qu'elle avoit péri sous les murs de la ville Chrétienne. Pénétrés de douleur, brûlant de la venger, à peine ils aperçoivent Gonzalve, qu'altérés du sang Espagnol, ils se réunissent pour l'attaquer. Le héros tire son épée, et, se mettant à l'abri des arbres qui seuls peuvent le sauver de tant d'assaillans, il livre à pied, sans cuirasse, le plus périlleux des combats. Plusieurs Bérébères tombent sous ses coups : mais, forcé de fuir d'arbre en arbre, le héros voit avec désespoir que toujours un nouvel ennemi succède à celui dont il est vainqueur. Le temps se prolonge, le soleil paroît, il brille déjà dans les cieux. Gonzalve redouble d'efforts, il tente de s'emparer d'un coursier : les coursiers Numides l'évitent, ils ne connoissent que leurs conducteurs. Il veut se faire jour à travers les lances : mais les Bérébères, légers comme l'air, l'entourent, le pressent de toutes parts.

Pendant ce temps, le brave Almanzor, dès les premiers rayons du jour, avoit demandé ses armes. Encore foible de sa blessure, mais soutenu par sa vertu, par son amour pour sa patrie, il croit avoir toutes ses forces, et ne s'est jamais senti plus d'ardeur. Il revêt sa brillante cuirasse, qu'il couvre d'une

cotte de mailles impénétrable au fer le plus aigu. Il ceint sa tête d'un turban doublé de trois lames d'acier; il l'affermit et l'attache par une chaîne d'airain. Un manteau de pourpre lui descend jusqu'à la ceinture, où pend à de longs anneaux d'or un cimeterre trempé dans Damas. Il prend sa lance, son bouclier; et, prêt à sortir de sa tente, il fléchit un genou devant l'Eternel:

Dieu de la victoire et de la justice, dit-il en élevant la voix, Dieu qui sondes les cœurs des humains, tu sais quel espoir m'anime; tu sais que c'est pour ta loi sainte, pour ton culte qu'on veut détruire, pour mon pays qu'on veut asservir, que je vais combattre aujourd'hui le plus redouté des guerriers. Fais que ma force égale mon courage; rends ton soldat digne de ta cause, et soutiens-moi de ton bras puissant. Si mon heure est arrivée, si mes destins sont achevés, Dieu de bonté, prends soin de mon épouse : veille sur elle du haut de ton trône, empêche-la de succomber à sa douleur. O Allah, je ne me plaindrai point de mourir, si Moraïme peut me survivre.

Après cet mots prononcés en répandant quelques larmes, le héros se lève d'un air auguste, marche à pas précipités vers le coursier écumant que quatre esclaves ont amené. Il s'élance sur lui, frappe son bouclier, et s'avance d'un pas tranquille vers le lieu marqué pour ce grand combat.

L'armée des Maures, sous la conduite de Boab-

dil, de Mulei-Hassem, d'Alamar, ne tarde pas à le suivre. Elle étend dans la plaine ses escadrons. Le vieux Mulei, couvert de ses armes, monté sur un jeune coursier, vient embrasser son généreux fils. Il ne peut lui parler ; mais leurs cœurs s'entendent. Le vénérable vieillard s'éloigne pour lui dérober ses pleurs ; et le grand Almanzor, au milieu de la lice, attend d'un air fier et calme l'ennemi qu'il a défié.

Les Espagnols presque aussitôt sortent par troupes de leur ville. Ferdinand qui vole à leur tête, dispose lui-même leurs bataillons. Il forme un front égal à celui des Maures, partage sa cavalerie aux deux ailes sous les ordres d'Aguilar et de Médina ; confiant le centre à Nugnès, il se place avec les chevaliers de Calatrave en face du roi Boabdil. Isabelle, du haut des remparts, anime ses guerriers par sa présence : l'on n'attend plus que Gonzalve pour donner le dernier signal.

L'inquiet Lara, qui le cherche et qui n'ose le demander, Lara, parcourant les remparts, voit les deux armées en présence. Il distingue au milieu d'elles Almanzor, seul, dans le silence, attendant et cherchant des yeux son ennemi si tardif. Bientôt il l'entend appeler Gonzalve, et personne ne répond à ce nom. Les Maures jettent des cris insultans. Les Espagnols s'étonnent, murmurent. Les rois, les chefs, les soldats, se plaignent à haute voix : bientôt les deux peuples de concert, accusent également Gonzalve.

Lara désolé frémit de colère. On ose outrager son ami, Lara n'écoute plus rien. Il court, vole vers sa retraite où le héros a laissé ses armes ; il les revêt précipitamment, il prend ce fameux bouclier où se distingue l'immortel phénix ; il monte le coursier de Gonzalve, baisse sa visière, sort à toute bride, et paroît devant Almanzor.

A cette vue, à l'aspect du phénix, les Castillans poussent des cris de joie, les Maures gardent le silence. Almanzor s'apprête : les trompettes sonnent.

Tels que deux aigles furieux, partis du nord et du midi, fendent l'air d'une aile rapide, et tombent en se rencontrant ; tels les deux héros élancés se joignent au milieu de la carrière ; et ce choc abat leurs coursiers. Debout aussitôt, le glaive à la main, ils se rapprochent et se frappent. Le fer est coupé par l'acier. Le feu jaillit de leurs armures. Le Maure, plus grand, plus adroit, précipite ses coups terribles ; l'Espagnol, plus fort, mieux armé, se couvre, et ménage les siens. Tous deux, sans perdre de terrain, s'agitant à la même place, cherchent le défaut de leurs armes, menacent le flanc, atteignent le casque, parent, attaquent, avancent, se replient dans un instant. Toujours s'opposant le bouclier, toujours pénétrant leurs mutuels desseins, il les trompent, il les préviennent : mais aucun d'eux ne peut profiter même du mouvement qu'il a prévu. L'œil a peine à suivre leurs glaives qui se lèvent, se

baissent, voltigent, se croisent souvent au lieu de frapper. Le sang ne coule point encore, la victoire demeure incertaine, la seule fatigue pourra la fixer.

Enfin l'impatient Almanzor, qui consent à mourir, pourvu qu'il triomphe, jette le premier son bouclier, recule trois pas, saisit à deux mains son redoutable cimeterre, et, revenant comme la foudre, frappe son ennemi troublé. Le fer partage l'écu de Lara, il coupe encore sa cuirasse; et la pointe, ouvrant sa poitrine, lui fait une large blessure d'où le sang jaillit aussitôt. Lara tombe un genou à terre. Le Maure, plein d'espoir, veut redoubler: mais l'Espagnol saisit l'instant où le mouvement de ses bras relève sa cotte de mailles, il lui porte à l'aine un coup trop certain, et laisse son fer tout entier dans les entrailles du héros.

Almanzor frappé, n'en frappe pas moins. Lara, blessé de nouveau, tombe en palpitant sur le sable. Le prince de Grenade vainqueur, reste debout quelques momens: bientôt il chancelle, il succombe, et va mesurer la terre auprès de Lara baigné dans son sang. Tous deux se soulèvent encore; tous deux, d'une main défaillante, cherchent en vain sur la poussière le glaive qui leur est échappé, lorsqu'un guerrier Chrétien paroît dans la plaine en poussant des cris mêlés de sanglots. Il s'agite, il vole, il déchire les flancs de son coursier poudreux; il invoque les noms de l'honneur, de la justice, de l'amitié.

Les Castillans, à son écu de gueules, pensent

reconnoître le brave Lara; les Maures, croient voir un traître qui vient immoler Almanzor. Ils s'avancent aussitôt vers lui; les Espagnols courent à sa suite. Les deux armées s'approchent, s'attaquent avec fureur. On se mêle, les armes se heurtent, le sang ruisselle, les guerriers tombent, la plaine se couvre de morts.

Gonzalve, c'étoit lui-même qui, libre enfin des Bérébères, n'avoit trouvé d'autres armes que celles de son ami; Gonzalve vole à Lara, s'élance à terre, le relève, sent encore palpiter son cœur, et le confie aux Castillans pour le porter à Santa-Fé. De là, courant vers Almanzor, que les Alabez secouroient en vain, il pousse des cris douloureux en le voyant privé de la vie. Il arrête les Aragonois prêts à se jeter sur les Maures; il défend lui-même contre les siens le corps du héros, objet de ses pleurs, protége; assure la retraite des Alabez qui l'emportent sur leurs boucliers; et, dès qu'il les voit éloignés, il saisit alors le premier coursier, tire l'épée du Cid, et, se précipitant dans la mêlée, égaré par son désespoir, par son amour, par sa colère, il cherche les périls d'un œil avide, s'y jette pour y succomber, attaque, enfonce, renverse les plus épais bataillons, retourne au milieu des lances, inonde la terre de sang, demande la mort, la défie, l'implore et la brave à la fois.

Ferdinand, Cortez, Aguilar, se surpassent dans ce grand jour: mais leurs exploits ne sont rien

auprès de ceux de Gonzalve. Plus prompt, plus redouté que le tonnerre, il parcourt l'armée ennemie, semant le trépas et la peur ; il immole, dissipe, détruit tout ce qui tente de l'arrêter, s'ouvre partout un large chemin où ses victimes tombent entassées, et presse son coursier fatigué, qui peut à peine franchir tant d'armures et tant de cadavres.

Au milieu du carnage affreux, du tumulte, des cris, des fuyards, le héros apperçoit Mulei attaqué par quatre Espagnols, défendant un reste de vie, et prononçant avec des sanglots le nom du fils qu'il a perdu. Cette déplorable vue redouble les maux de Gonzalve : il s'élance, vole à ces barbares, et les a bientôt dispersés ; il donne son coursier au vieillard, se range à ses côtés, le couvre de son corps, le guide à travers la mêlée, lui montre de loin Grenade, et lui en ouvre le chemin.

Comme il s'occupoit de ce soin, Alamar, le terrible Alamar, qui vient d'égorger Vélasco, Zuniga, Manreze, Giron ; Alamar, couvert de sang, se présente devant Gonzalve. Tous deux s'arrêtent en se regardant : ils ne se virent jamais, mais ils se reconnoissent à leur haine. Gonzalve est à pied, l'Africain féroce dirige sur lui son coursier. L'Espagnol l'évite au passage, et d'un revers coupe les jarrets de l'impétueux animal. Alamar tombe. Gonzalve le frappe, la peau de serpent résiste à ses coups. Le héros surpris saisit Alamar, le serre, l'entrelace de tous ses membres, lutte, roule avec lui sur le sable ;

et, l'oppressant du poids de son corps, il se prépare à l'étouffer, lorsque les Zégris et les Africains arrivent de toutes parts, et se réunissent contre Gonzalve. Gonzalve debout quitte sa victime, et seul résiste à leur troupe. Appuyé contre un monceau de morts, couvert de son bouclier criblé, le pied posé sur quatre Africains qui meurent en mordant la poudre, la tête haute, le bras levé, montrant sa foudroyante épée, il les insulte, les menace, et donne le temps au roi Ferdinand d'arriver avec ses chevaliers. Les Maures aussitôt prennent la fuite. Alamar est entraîné dans leurs escadrons. Ils se hâtent, ils se précipitent; ils passent à travers leur camp, qu'ils n'ont plus l'espoir de défendre; et, laissant à leurs ennemis leurs tentes, leurs richesses, leurs vivres, ils vont se réfugier dans leurs murs.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Désespoir de Gonzalve.—Trève accordée à sa prière.—Regrets du peuple de Grenade.—Douleur de Mulei-Hassem et de Zuléma.—Etat horrible de Moraïme.—Mort de cette princesse.—Funérailles d'Almanzor et de son épouse.—Gonzalve va trouver Zuléma.—Il est pris et mis dans les fers.—Outrages et tourmens que Boabdil lui prépare.—Zuléma descend dans son cachot; elle lui porte du poison.—Il se justifie.—Alamar vient s'emparer du héros: il le conduit au supplice.—Les Espagnols donnent l'assaut.—Alamar y court et sauve Grenade.—Exploits d'Alamar.—Secours inespéré que reçoivent les Maures.—Défaite des Espagnols.

L'homme vertueux qu'on outrage, l'innocent méconnu qu'on opprime, trouvent au fond de leurs âmes des consolations dans leurs peines, des forces contre l'adversité. Ils interrogent leur conscience,

et ce juge suprême, infaillible, dont la sévérité ne pardonne rien, dont le murmure est un châtiment, les met à l'abri du remords, seul supplice que leur cœur redoute. Mais le véritable amant, au sein même de la victoire, au milieu des succès, des triomphes, devient le plus à plaindre des mortels, s'il craint un reproche de celle qu'il aime. Que lui importent les vaines louanges, les hommages, les respects du monde entier? c'est le suffrage de son amante, c'est son estime dont il a besoin. Sans cette estime, il n'est pas sûr de mériter la sienne propre. Son âme, qui n'est plus en lui, ne voit, ne juge que par d'autres yeux; et sa vertu fière, indépendante, en présence de tout l'univers, tremble et n'ose croire à son innocence, si l'objet qu'il adore peut la soupçonner.

Gonzalve, couvert de gloire, n'éprouvoit que trop cet affreux tourment. Almanzor n'est plus, et sa sœur doit croire Gonzalve son meurtrier. Lara expire peut-être, Gonzalve a causé sa mort. Ces désolantes idées l'occupèrent seules pendant la bataille, lui firent chercher avec tant d'ardeur et les périls et le trépas. Indigné contre lui-même, en courroux contre sa fortune, dès qu'il ne voit plus d'ennemis, il quitte ses compagnons; et, sans parler à Ferdinand, sans se découvrir à l'armée, il vole auprès de Lara.

Isabelle étoit avec lui. Ses blessures ne sont pas mortelles: Gonzalve en pousse des cris de joie.

Il se fait répéter cent fois cette assurance si chère ; il serre dans ses bras son ami, le baigne, l'inonde de pleurs, mêle à ses tendres caresses les reproches les plus douloureux. A genoux auprès de son lit, il l'appelle son dieu tutélaire, raconte, publie hautement ce que l'amitié lui fit entreprendre, et déclare qu'il lui doit l'honneur.

Après cet aveu, le héros se retire avec Isabelle, l'instruit de sa passion violente, de ses sermens, de ses secrets. Il apprend à l'auguste reine comment les bienfaits, la reconnoissance, attachent pour jamais Gonzalve à la fille de Mulei-Hassem ; comment s'étant rendu près d'elle pendant la nuit précédente, son retour fut retardé par l'attaque des Bérébères. Il parle peu de ses exploits contre ces nombreux assaillans ; mais il exagère sa faute pour augmenter la gloire de son ami.

Isabelle l'écoute, l'admire, et s'attendrit sur ses malheurs. Elle le console, elle le rassure, promet d'employer ses efforts pour le justifier auprès de son amante, pour éteindre la haine injuste que doit ressentir le vieillard Mulei. Dès ce moment, Zuléma devient chère à la sensible reine : elle sauva les jours de Gonzalve, elle adore le Dieu des Chrétiens ; Isabelle la nomme sa fille, et brûle de l'unir au héros.

Pendant ce temps, le roi d'Aragon, après avoir abandonné le camp des Maures au pillage, ramène ses troupes dans Santa-Fé. Des envoyés de Boabdil ne tardent pas à s'y rendre : ils viennent demander

la paix en se soumettant au tribut. Les rois refusent cette paix ; mais Gonzalve implore Isabelle : la reine, pour plaire à Gonzalve, accorde une trève de quelques jours.

Hélas ! la perte d'Almanzor assuroit assez la ruine des Maures. Ce malheur seul les rend insensibles à tous les autres malheurs. Hommes, femmes, vieillards, enfans, la tête couverte de cendre, déchirent par lambeaux leurs vêtemens souillés, remplissent les places publiques, s'abordent en gémissant, se regardent en poussant des cris, s'embrassent et mêlent leurs larmes. Les soldats, pâles, tremblans, fuient devant les citoyens, qui leur reprochent avec des outrages d'avoir laissé périr leur général. Les uns veulent quitter Grenade, qui n'a plus désormais de rempart ; les autres accusent le ciel, insultent à leur faux prophète, ajoutent le blasphème aux plaintes : tous annoncent à Boabdil la fin de son règne impie, et regardent le trépas d'Almanzor comme le châtiment de ses forfaits.

Zuléma, plus à plaindre encore, Zuléma, qui ne doute point que son amant n'ait tué son frère, a voulu se donner la mort : mais ses devoirs envers Mulei l'ont enchaînée à la vie. Elle ne peut, sans être criminelle, abandonner le vieillard dont elle est le dernier appui. Renfermée avec lui dans l'Albayzin, dévorant la moitié de ses pleurs, elle entend son malheureux père redemander cent fois au ciel ce fils objet de sa tendresse, ce fils qui seul le consoloit de

tous les maux qu'il a soufferts. Il a perdu sa Léonor, on lui a enlevé sa couronne, il a vu périr ses amis; Almanzor du moins lui restoit. Il appelle son cher Almanzor, il ne peut penser qu'il lui soit ravi : dans son délire, il croit le voir, l'entendre, l'embrasser encore en embrassant sa fille désolée; et, lorsqu'il s'aperçoit de son erreur, il la repousse, frappe sa poitrine, arrache ses cheveux blancs qu'il jette avec imprécation, demande des armes, veut aller combattre, veut aller arracher le cœur de ce barbare Gonzalve dont la main égorgea son fils. Ce nom de Gonzalve lui cause une horreur que ses sens affoiblis ne supportent pas; il tombe épuisé de tourmens dans les bras de sa fille mourante, qui manque elle-même de forces pour résister à tant de douleurs.

Mais qui peut rendre le coup affreux dont Moraïme fut accablée? Qui peut exprimer ce qu'elle sentit en apprenant par ses propres yeux son effroyable malheur? Hélas! pendant toute la nuit qui précéda ce combat funeste, prosternée au pied des autels, Moraïme invoqua son prophète. Elle lui demanda de défendre le héros qui défendoit sa loi, qui, par tant de vertus sublimes, honoroit sa religion sainte; elle conjura l'Eternel de conserver son plus digne ouvrage; de laisser long-temps à la terre un exemple de justice et d'honneur. Vaine prière! Moraïme quittoit la mosquée; elle en descendoit lentement, lorsqu'elle voit.... O Dieu tout puissant, éprouvez-vous ainsi la vertu? Elle voit son époux sanglant, rapporté par

les Alabez. L'effet du tonnerre n'est pas plus prompt : sans pouvoir jeter un seul cri, sans pouvoir faire un mouvement, elle tombe, roule sur le marbre ; sa tête frappe trois fois les degrés, son sang coule par trois blessures, et son corps inanimé vient s'arrêter aux pieds des Alabez.

On la secourt, on la relève ; rien ne rappelle ses sens. On l'emporte avec Almanzor, pâle, sanglante, défigurée, semblable au héros qui n'est plus. Leurs visages livides se touchent, leurs cheveux mêlés traînent sur le sable, leur sang confondu souille leurs vêtemens : on eût dit que le même coup venoit de les immoler tous deux.

Enfin, après plusieurs heures, Moraïme rouvre la paupière ; ce n'est pas pour verser des pleurs. Entourée de ses esclaves, de ses femmes, de ses amies, qui pansent ses douloureuses plaies, elle souffre en silence leurs soins, se laisse froidement presser dans leurs bras, répond seulement par de foibles signes aux tendres paroles qu'on lui adresse, semble se recueillir en elle-même pour se résigner à son sort, et demande, d'une voix calme, qu'on lui laisse voir son époux.

C'est vainement qu'on la supplie de renoncer à ce triste désir, de ne pas rendre plus cruels les maux dont elle souffre assez ; elle persiste avec douceur, elle commande avec prière, et marche d'un pas assuré vers l'asile où, sur un lit de pourpre, est déposé le corps du héros.

Moraïme s'arrête devant lui, le regarde long-temps d'un œil fixe, sans prononcer une parole, sans laisser échapper un soupir. Ses esclaves, épouvantées de cet horrible silence, se hâtent d'éloigner les armes dont elle pouvoit s'emparer. Moraïme s'en aperçoit, et leur adresse un sourire amer. Elle s'approche de son époux, lui prend la main qu'elle baise, en tire un saphir enchâssé qu'Almanzor ne quittoit jamais. Maîtresse de cette bague, elle reporte des yeux plus sereins sur le visage du héros, s'incline deux fois devant lui, pose ses lèvres sur ses lèvres pâles, demeure long-temps à les presser : ensuite, se retirant à pas lents, elle se retourne, le regarde encore, lui fait de la tête un signe d'adieu, semble lui dire d'un air doux que cet adieu ne sera pas long, et regagne son appartement.

Elle s'y renferme seule, elle y demeure plusieurs heures. Ses esclaves inquiètes n'osent d'abord y pénétrer ; enfin elles brisent les portes, et trouvent Moraïme glacée, en proie aux horreurs du trépas. Tous les secours sont inutiles ; elle expire, elle n'est déjà plus. La bague d'Almanzor a fourni le poison, que ce héros portoit toujours dans la crainte de Boabdil.

Ce nouveau malheur ne peut augmenter la désolation de Grenade. Le roi, le peuple, consternés, profitent de la trève accordée pour faire les obsèques des deux époux. Le même tombeau les attend dans un bois éloigné de la ville, où repose la cendre des

princes, des guerriers et des citoyens. L'infanterie ouvre la marche : les soldats, rangés en silence, la tête penchée sur leurs boucliers, le visage baigné de pleurs, portent leurs armes renversées, marchent d'un pas égal et lent, marqué par les coups lugubres des tambours entourés de crêpes. La cavalerie les suit, traînant dans la poussière ses étendards. Des esclaves mènent en main les tristes coursiers d'Almanzor, couverts de longues housses noires, chargés du turban, de la lance, du cimeterre du héros. Ces coursiers, jadis si superbes quand ils portoient leur maître aux combats, semblent connoître leur malheur : ils baissent leur front vers la terre ; lèvent avec peine leurs pieds tardifs, et vont balayant le sable de leur crinière longue et touffue.

Après eux, cent jeunes garçons, couronnés de cyprès et de roses blanches, tiennent des vases remplis de parfums. Cent jeunes vierges les suivent, jetant sans cesse des fleurs sur Almanzor et sur Moraïme, que portent dans un même cercueil les chefs de la tribu des Alabez. Les Imans marchent auprès d'eux, priant à voix basse l'ange de la mort de conduire ces âmes pures dans l'heureux séjour des martyrs. Ils précèdent le roi Boabdil, environné de sa cour, d'Alamar et des Zégris, qui feignent du moins de verser des larmes. Le vénérable Mulei, l'infortunée Zuléma, n'auroient pu, sans mourir, les accompagner : seuls ils étoient restés dans la ville. Le peuple, vêtu de deuil, gardant un morne silence, suit

à pas lents la triste dépouille du dernier soutien qui lui restoit.

Arrivés dans le bois solitaire, nommé par eux la forêt des larmes, les corps sont déposés dans le tombeau. Les Imans disent les prières. Bientôt les vierges, d'une voix plaintive, commencent l'hymne de la mort : tous, les yeux baissés vers la terre, les mains croisées sur la poitrine, écoutent ce chant de douleur :

Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes frères,
Celui dont les vertus si chères
Fléchissoient pour nous l'Eternel.
Invincible comme nos pères,
Comme eux, hélas ! il fut mortel :
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes frères.

Quand le cèdre, qui dans les airs
Portoit sa tête verdoyante,
Tombe, et de sa chute bruyante
Fait gémir au loin les déserts,
Les larmes des tristes bergères
Demandent un ombrage au ciel :
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes frères.

Jour funeste, jour de douleur,
Où deux époux meurent ensemble,
Où le même tombeau rassemble
La vertu, l'amour, la valeur !
Ton souvenir, dans nos misères,
Sera cher autant que cruel :
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes frères.

Pendant cet hymne funèbre, les Imans achèvent la cérémonie. La terre enferme le corps d'Almanzor et celui de Moraïme. Une simple pierre les couvre; et leurs noms gravés sur la pierre, rendent ce tombeau plus sacré que ne le furent jamais les fastueux mausolées.

Hélas ! cette vive douleur, ces regrets amers, éternels, que ressent tout le peuple Maure, accablent l'âme de Gonzalve : il voudroit racheter de ses jours les jours du héros qui n'est plus. L'idée que Zuléma le croit coupable, la crainte qu'elle ne succombe à ses maux, qu'elle ne haïsse celui qui ne respire que pour elle, tous les tourmens du désespoir rendus plus affreux par l'incertitude, viennent l'assaillir à la fois. Il accuse toute la nature, il roule cent projets insensés : tantôt il veut aller à Grenade offrir sa tête à ses ennemis ; tantôt il veut quitter le siége et s'exiler dans un désert. En proie aux rêves, au délire d'une imagination ardente qu'allume une pas-

sion plus vive encore, il s'agite, s'inquiète, soupire, change à chaque instant de dessein, reprend ceux qu'il abandonna, rejette celui qu'il est prêt à suivre; et, pour comble d'infortune, il n'ose confier ses peines à son ami presque mourant, à son ami dont la valeur en fut l'innocente cause. Il ne peut pourtant lui cacher le violent chagrin qui le tue, mais il lui donne un autre motif: il trompe l'amitié par délicatesse, et lui dissimule ses maux de peur qu'elle ne les sente trop vivement.

Mais ses maux surpassent ses forces; le héros ne les soutient plus. La mort, les supplices, la honte, sont moins redoutables pour lui que la haine de Zuléma: il bravera tout pour l'éviter. La trève jurée lui donne l'espoir de pénétrer dans Grenade: son amour, même sans la trève, le lui feroit hasarder. Il prend l'habit, la baguette blanche qui distinguent les hérauts d'armes. Il ne veut ni cuirasse, ni glaive: que lui importent ses jours, s'il ne peut se justifier? Il n'instruit personne de son dessein, se dérobe au fidèle Pédro; et seul, avant le point du jour, il marche aux portes de Grenade.

Les gardes, trompés à sa vue, le laissent passer sans obstacle. Gonzalve s'avance vers l'Albayzin; il s'informe de Zuléma, se dit envoyé d'Isabelle, et demande un entretien secret avec la fille de Mulei.

On l'observe, on l'interroge; il éprouve de longs délais. Sa constance, son air de douceur, de franchise, de loyauté, l'emportent enfin sur les refus.

Deux esclaves l'introduisent dans une galerie antique, où la princesse, instruite par eux, croit devoir au nom d'Isabelle de répondre à son envoyé. Couverte d'un long voile noir, soutenue par la jeune Amine, elle vient, s'avance d'un pas chancelant. Le héros l'aperçoit à peine, qu'il se précipite, et tombe à ses pieds :

O vous, lui dit-il avec larmes, vous que je n'ose envisager....

A cette voix, à son aspect, Zuléma, tremblante, interdite, détourne les yeux et veut fuir. Ecoutez-moi, s'écrie Gonzalve, ou faites-moi donner la mort. Je la cherche, je la désire, je vous la demande à genoux, cette mort cent fois moins horrible que votre haine ou votre mépris. Mes mains sont pures, Zuléma; daignez abaisser sur moi votre vue; daignez regarder un infortuné qui n'a point trahi ses sermens. Apprenez....

Un tumulte affreux empêche le héros de poursuivre. Boabdil, le roi Boabdil, arrive suivi des Zégris. Cent soldats, le fer à la main, fondent à la fois sur Gonzalve, le saisissent et le renversent, le chargent de chaînes d'airain. Gonzalve, surpris et troublé, ne tente pas de se défendre; il n'a plus de forces devant Zuléma. Cette princesse jette des cris perçans; Mulei-Hassem accourt à ces cris : il trouve sa fille au milieu des armes; il reconnoît Gonzalve enchaîné. Le vieillard demeure immobile; Boabdil lui adresse ces mots :

Il est dans mes fers l'ennemi terrible qui perça le sein d'Almanzor, qui remplit Grenade de deuil, et devoit la rendre captive ! Mulei, tu le vois devant toi : voilà ce superbe Gonzalve, voilà ce Castillan si fier, qui nous regardoit tous comme sa proie ! Sans doute de coupables desseins l'ont conduit jusque dans nos murs. Le traître croyoit abuser nos yeux : mais deux fidèles Zégris, jadis prisonniers du barbare, l'ont reconnu sous ce déguisement. Ma victime ne peut m'échapper. Mulei, contemple dans les chaînes le vainqueur des Abencerrages, le féroce meurtrier de ton fils. Supporte l'horreur de l'envisager en songeant à notre vengeance. Demain ce fléau du nom Musulman expirera dans les supplices ; demain le sang de ce barbare lavera la tombe du grand Almanzor ; et je veux qu'avant son trépas, livré aux insultes de mon peuple, ce vil Chrétien, qui se croit si grand, épuise la fureur, la rage du dernier de mes sujets.

Il dit. Zuléma frémit. Gonzalve, dans le silence, regarde le tyran d'un œil assuré. Mulei lui répond d'une voix tranquille :

Boabdil, gardons-nous tous deux d'épargner le cruel Gonzalve, il n'a pas épargné mon fils. Le barbare usa du droit de la guerre ; tu dois en user à ton tour. Mon éternelle douleur sera peut-être soulagée en voyant le meurtrier d'Almanzor perdre la vie sur son tombeau. Je veux être présent à ce spectacle. Mais que cette mort nous suffisse : immolons notre

ennemi sans l'outrager. Méritons le bienfait suprême que nous accorde le ciel, n'irritons pas sa justice qui semble enfin se désarmer; et respectons, en le détestant, le vainqueur du plus grand des hommes

Le sanguinaire Boabdil écoute à peine ces paroles. Les Zégris excitent sa férocité. Il part avec son prisonnier; il ordonne qu'on double ses fers, l'entoure d'une triple garde, fait refermer les portes de la ville; et, suivi de Mulei qui cherche à le fléchir, il prend la route de l'Alhambra.

Le bruit de ce bonheur inespéré se répand aussitôt dans Grenade. Les soldats, les citoyens, poussent jusqu'au ciel mille cris de joie. Tous précipitent leurs pas pour voir ce héros si célèbre, cet indomtable guerrier, dont le nom seul les faisoit pâlir. Ils se pressent sur son passage, fixent leurs avides regards sur ce captif qu'ils ne craindront plus; et cependant ils reculent encore au moindre bruit de ses fers. Ainsi, quand des chasseurs timides ont enfin surpris dans leurs rets le redoutable lion qui désoloit les campagnes, ils se rassemblent en foule autour de l'objet qui les faisoit fuir; ils se livrent à tous les transports de l'allégresse, de la vengeance: mais ils ne peuvent envisager, sans une secrète terreur, celui qui si long-temps les fit trembler.

Dans le palais est un étroit cachot, impénétrable aux rayons du jour. Trois portes d'airain y conduisent. Le roc au milieu duquel on l'a taillé ne laisse

à l'air d'autre passage qu'un long et oblique tuyau fermé par dix grilles de fer. C'est là qu'on précipite Gonzalve, tandis qu'on prépare son cruel supplice ; c'est là que, chargé de chaînes pesantes, scellées dans l'affreux rocher, il entend refermer sur lui les fatales portes de bronze, et qu'il reste seul avec le malheur, l'incertitude et le désespoir.

Sa grande âme n'est point accablée, elle se roidit contre le destin. Il voit la mort, il la voit horrible ; il ne doute point que tous les tourmens ne soient à la fois épuisés sur lui. Son courage les soutiendra tous : certain d'expirer en héros, sûr que sa gloire ne sera point ternie, il envisage fixement et le trépas et les douleurs : mais mourir sans voir Zuléma, sans lui prouver son innocence, cette idée est pour lui terrible, c'est le seul supplice qu'il ne peut braver.

La malheureuse princesse, demeurée dans l'Albayzin, a peine à retrouver ses sens. Glacée d'horreur, de surprise, elle se retrace ce qu'elle a vu, se rappelle les derniers mots, les tendres sermens de Gonzalve, sa justification commencée, les dangers qu'il a bravés pour lui parler ; et tout lui dit, tout lui persuade que son amant n'est pas coupable. Cependant il va périr : aucun effort humain ne peut le sauver. Ce n'est pas assez pour l'infortunée Zuléma d'avoir perdu son appui, son frère, son unique défenseur, de s'être condamnée au tourment de combattre sans cesse un amour qui sans cesse occupe son âme, d'arracher lentement de son cœur l'image chérie qui

le remplit ; ce n'est pas assez d'avoir à souffrir l'hommage outrageant d'Alamar, et de trembler chaque jour d'être livrée à ce barbare ; il faut qu'elle soit témoin du supplice de celui qu'elle aime, d'un supplice mêlé d'infamie, et qu'elle voie son libérateur, le plus grand, le plus magnanime des mortels, terminer sa glorieuse vie dans l'opprobre et dans les douleurs.

O mon frère, s'écrie-t-elle, si tu respirois encore, tu t'opposerois aux forfaits dont ta patrie va se noircir, tu sauverois un héros semblable à toi par tant de vertus ! Sa mort et la mienne sont inévitables ; et quand mon amour pourroit oublier ce que je dois à tes mânes, à nos liens, à ton sang versé, la vigilance de mes tyrans, les précautions prises par leur barbarie, rendroient inutiles mes efforts coupables. Mais je n'offenserai point ta grande ombre ; je ne trahirai ni mon devoir ni les nœuds sacrés qui nous unissoient, en arrachant du moins à la honte, l'ennemi qu'estimoit ton cœur. O mon frère, c'est toi que j'implore, viens m'aider à tout hasarder pour épargner un crime à ton pays, pour sauver ta gloire d'une vengeance que ton âme pure et sensible rejetteroit avec horreur.

Dès ce moment, n'écoutant plus que les conseils du désespoir, elle court près des Alabez pour se faire ouvrir la prison de Gonzalve. Ses efforts sont inutiles ; le jour entier s'est écoulé sans que la tendre Zuléma puisse concevoir l'espérance d'accomplir son généreux dessein. La nuit vient, et la princesse, plus

hardie dans les ténèbres, marche elle-même vers la prison. Elle implore, elle supplie les soldats de la laisser pénétrer un instant daus cet horrible séjour, elle le demande au nom d'Almanzor; et ce grand nom, ses prières, ses larmes, l'amour, le respect qu'inspira toujours la vertueuse Zuléma, touchent enfin les âmes dures des satellites de Boabdil. Les portes s'ouvrent et se referment sur la princesse; elle entre, tenant d'une main une coupe qu'elle a cachée à tous les yeux, de l'autre une foible lampe; elle s'avance d'un pas tremblant, et se présente devant le héros :

Gonzalve, dit-elle d'une voix douce, vous m'estimiez trop pour m'attendre ici. S'il n'avoit fallu que sauver vos jours, ma vertu s'y seroit refusée. Sûre de mourir après vous, j'aurois laissé périr celui qui n'a pas épargné mon frère, qui n'a pas craint de sacrifier et son amante et ses sermens. Mais il faut vous préserver de l'opprobre, de l'infamie, et j'ai dû me souvenir que Gonzalve m'en préserva. Vous m'avez conservé l'honneur, je viens acquitter ma dette. Tu m'as trop prouvé, cruel, que cet honneur t'est plus cher que l'amour. Moins coupable et plus malheureuse, je remplis mes devoirs envers tous deux en t'apportant ce poison. Prends cette coupe, Gonzalve, quand j'en aurai bu la moitié. Voilà le seul et triste secours que je puisse t'offrir contre nos tyrans. Ta mort est sûre; les outrages, les tourmens t'attendent : échappe aux bourreaux, et meurs avec

moi. Ton trépas est dû peut-être à la cendre de mon frère ; le mien expiera le crime de ne pouvoir cesser de t'aimer.

En disant ces mots, elle porte la coupe à ses lèvres ; un cri de Gonzalve retient sa main. A peine revenu de sa surprise, de sa joie, de sa frayeur, le héros soulève ses chaînes, saisit la coupe ; et tombant à genoux :

Que je suis heureux ! lui dit-il : je vous vois, je peux vous parler, je peux me justifier à vos pieds du crime que je n'ai point commis. Ah ! que Boabdil épuise sur moi sa vengeance, sa barbarie ; que les plus horribles tourmens lassent les forces de mes bourreaux : vous êtes ici, Zuléma, vous avez daigné me chercher jusque dans le séjour du crime, vous m'avez cru le meurtrier d'Almanzor, et vous ne m'avez pas haï.... que peuvent maintenant contre moi tous les tyrans de la terre ? Vous m'aimez, et je vous ai vue ; je meurs content, j'ai vécu.

Mais ne gardez pas votre erreur fatale ; cessez de croire que mes mains ont pu verser le sang de votre frère. J'allois le combattre, il est vrai ; j'allois, fidèle à l'honneur, et plus fidèle encore à vous, mourir sous les coups d'Almanzor, lorsqu'attaqué par vos Numides je n'ai pu rejoindre l'armée. Un héros, mon ami, mon frère, a pris soin de sauver ma gloire ; il a paru sous mes armes, il a combattu pour moi ; prêt à périr, son glaive fatal....

Grand dieu ! s'écrie Zuléma, je te bénis, je te

rends grâce! Mon cœur me l'avoit annoncé.... O mon digne frère, ne t'offense point si je cesse de gémir un instant en recouvrant le droit si doux d'aimer toujours celui que j'adore! Gonzalve, je ne doute point de ce que me dit votre bouche; mais expliquez-moi ce prodige: hélas! je ne puis espérer que votre sort en soit adouci; Boabdil a trop d'intérêt à vous punir de vos exploits. J'irai du moins prévenir mon père; j'irai réveiller sa pitié. J'emploierai près de Boabdil, près du peuple, près d'Alamar même, tous les efforts, tous les moyens, qui sont au pouvoir de l'amour. J'instruirai vos rois de votre péril, je tenterai tout pour sauver votre vie; et, si je ne puis réussir, fière, glorieuse de vous aimer, de pouvoir l'avouer sans crime, je viendrai mourir avec vous, en vous parlant de ma tendresse, en renouvelant les sermens que je n'ai jamais violés, en vous donnant ce nom d'époux, qui, si j'en juge par le plaisir que j'éprouve en le prononçant, doit nous rendre tous deux insensibles au plus douloureux des trépas.

A ces mots elle jette la coupe, et fait relever Gonzalve. Le héros, pénétré de joie, de reconnoissance, d'amour, saisit la main de la belle Maure, commence, interrompt le récit qui doit le justifier. Ses sanglots étouffent sa voix. Enfin, pressé par le temps, il achevoit ce triste récit, lorsqu'un bruit soudain se fait entendre. Les portes du cachot s'ouvrent tout-à-coup; Alamar, Alamar lui-même, paroît, environné de flambeaux. Zuléma tombe éva-

nouie, Gonzalve la soutient dans ses bras, le prince Africain demeure interdit.

Bientôt la fureur montée à son comble se peint dans les traits du barbare. Ses sourcils d'ébène se joignent et semblent couvrir deux globes de feu. Une écume affreuse paroît sur ses lèvres; et sa langue, qui balbutie, prononce à Gonzalve ces terribles mots:

Traître qui m'outrages encore, vil Chrétien que je vais punir, l'enfer t'a donc déchaîné pour porter aux derniers excès ma colère et ton insolence! Viens me payer tant de forfaits, viens expirer lentement dans les douleurs que je te prépare; et que ton sang, versé goutte à goutte, satisfasse, sans pouvoir l'éteindre, la haine que je sens pour toi!

Le héros, sans l'écouter, ne s'occupe que de la princesse. Alamar ordonne à ses satellites de l'arracher de ses bras. Gonzalve tente de la défendre: il lève ses mains enchaînées, frappe avec ses fers, et jette sans vie les deux premiers soldats qui l'approchent. Mais, accablé par le nombre, on l'entraîne hors du cachot. Zuléma, qui reprend ses sens, s'élance, et veut suivre Gonzalve: Alamar la fait retenir; Alamar, qu'elle implore à genoux, refuse d'écouter ses prières; il la repousse, l'accable d'outrages, ordonne à sa garde de l'environner, de répondre d'elle jusqu'à son retour; et, forcené de fureur, il entraîne le Castillan.

Le jour ne brilloit point encore: un transfuge venoit d'avertir Boabdil que les Espagnols, alarmés

de l'absence du grand capitaine, surpris de voir les portes de Grenade refermées précipitamment, craignant quelque embûche de la part des Maures, vouloient rompre la trève par un assaut. Effrayé de cette nouvelle, cédant aux instances de Mulei-Hassem, Boabdil avoit résolu d'immoler Gonzalve avant l'aurore. Alamar, qui briguoit l'honneur, l'horrible honneur de lui percer le flanc, s'étoit chargé de le conduire à l'heure même sur le tombeau d'Almanzor; et l'infortuné Mulei, suivi de l'escadron des Alabez, attendoit, aux portes de l'Alhambra, que l'Africain amenât sa victime.

Dès que Gonzalve paroît, Mulei détourne la vue. Le héros cherche à lui parler, le vieillard s'éloigne et le fuit. Les Alabez l'entourent de leurs lances, le pressent dans leurs rangs serrés; et l'impitoyable Alamar prend avec eux le chemin du tombeau.

Mais à peine il sort de Grenade par la porte de l'orient, la seule qui n'est point exposée aux attaques des Espagnols, qu'il entend gronder au loin les foudres de Ferdinand. Les murailles en sont ébranlées, on crie aux armes de toutes parts, le son des trompettes perce les airs; les hennissemens des coursiers, mêlés aux cris des assaillans, annoncent la plus terrible attaque.

Alamar étonné s'arrête. Des envoyés de Boabdil viennent le presser de se rendre aux remparts. Il hésite, il balance encore : Grenade a besoin de

son bras, sa haine a besoin du sang de Gonzalve. L'Africain veut l'égorger sur l'heure : mais Mulei et les Alabez s'opposent à sa fureur ; ils désirent, ils ont résolu que le meurtrier d'Almanzor ne perde la vie que sur sa tombe ; ils regardent ce sacrifice comme une dette envers ce héros. Alamar ne peut arriver jusques au cœur de Gonzalve, qu'ils couvrent de leurs boucliers pour le garder à leur propre vengeance : et le bruit de l'assaut qui s'accroît, les ordres réitérés de Boabdil, les promesses du vieux Mulei, assez intéressé lui-même à venger le fils qu'il regrette, forcent enfin le féroce Africain de lui confier sa victime et de voler aux combats.

Il étoit temps que sa présence vînt ranimer les Maures tremblans. La brèche étoit ouverte aux murailles. Aguilar, Cortez, et les Castillans, s'avançoient en ordre sur ses débris. Gusman et les Aragonois escaladoient les remparts. Boabdil, blessé par Cortez, est emporté dans l'Alhambra. Les Almorades, les Vanégas, abandonnent en foule leurs postes. Les Zégris eux-mêmes chancellent devant le brave Aguilar. Gusman saisit déjà les créneaux : les Catalans couvrent les échelles. Ferdinand, du haut des glacis, dirige, anime ses guerriers. Tout fuit, tout cède aux Espagnols. Grenade touche à sa ruine, Grenade est prise dans un instant : Alamar paroît, Grenade est sauvée.

Alamar, semblable aux tempêtes, accourt, arrive, et frappe Aguilar. Son fer partage le casque,

coupe en deux le front du héros. Foulant à ses pieds ce corps qui palpite, suivi des Zégris qu'il a ranimés, Alamar se jette sur les Castillans en poussant des cris effroyables. Il les fait tomber sous son sabre comme le trèfle fleuri tombe sous la tranchante faux. Il attaque, enfonce, éclaircit leurs rangs, immole Uzéda, Salinas, Nugnès, et l'aimable Mendoze ; Mendoze, qui céda ses droits, ses dignités, ses richesses, à son frère plus jeune que lui, pour qu'il épousât l'objet de ses vœux. Alamar lui perce le cœur au moment où il nomme son frère. Il s'abreuve de sang, de carnage, renverse du haut de la brèche les bataillons de Castille ; et, voyant l'orgueilleux Gusman qui, parvenu sur les murailles, appelle ses Aragonois, il vole, saisit un rocher, qu'il jette en poursuivant sa course. Gusman atteint roule avec la pierre. Alamar s'élance aux créneaux, frappe de son glaive l'échelle, qui plie sous les Catalans. Son glaive tranchant la coupe, elle tombe avec les soldats. L'Africain furieux parcourt le rempart, renverse les échelles dressées, remplit le fossé de cadavres ; et, se faisant voir tout rouge de sang sur le sommet d'une tour, il montre de loin son sabre aux Chrétiens, les appelle, les défie, en blasphémant le nom de leur Dieu.

Ferdinand, Cortez, Médina, rallient leurs soldats épars. Le roi d'Aragon les ramène, les forme en phalange sur le glacis, les encourage, se met à leur tête, et veut tenter un dernier effort. Mais,

comme il va donner le signal, il entend derrière lui des cris, regarde, et voit arriver dans un nuage de poussière un escadron nombreux de Maures qui fond sur le flanc de ses bataillons. Les seuls Castillans résistent. L'escadron léger et terrible se serre, se rompt, se déploie, se divise dans un moment : il attaque par quatre côtés les vieilles bandes de Castille, les enfonce, les force à la fuite ; et, plus rapide que l'éclair, chaque cavalier dispersé poursuit à son gré les fuyards. Les Espagnols, frappés de terreur, se précipitent vers leur ville. Cortez, Médina, Ferdinand, sont entraînés au milieu d'eux. Isabelle fait ouvrir les portes, recueille avec honte et douleur ses soldats partout poursuivis. La plaine reste jonchée de morts ; et ce redoutable escadron qui seul a fait tant de ravages, se voyant maître du champ de bataille, se remet en ligne dans un instant, s'approche des murs de Grenade, où le peuple en foule s'est rassemblé. Non loin des remparts l'escadron s'arrête ; le chef se détache, s'avance, et dit ces paroles aux Grenadins :

Musulmans, jadis nos frères, et dont l'injustice a brisé les liens qui nous unissoient, vous revoyez les Abencerrages : peut-être leur pardonnez-vous de paroître ici malgré votre arrêt. Nous venons teindre de notre sang les murs d'où nous sommes chassés : nous reviendrons encore les défendre, mais nous n'y rentrerons jamais. Jugez, jugez, par cette victoire, de ce qu'eût fait pour vous notre tribu commandée

par Abenhamet. Vous avez égorgé ce héros, vous avez voulu livrer aux flammes l'innocente Zoraïde ; voilà les crimes affreux que nous ne pouvons oublier. Quant à vos outrages envers nous, vous venez de voir, Grenadins, comment se vengent les Abencerrages.

Ainsi parle le vaillant Zéir. Son noble escadron se rompt aussitôt, part de toute la vitesse des coursiers, et reprend le chemin de Carthame.

Les Espagnols, rentrés dans leur ville, ne peuvent troubler cette retraite brillante ; ils n'osent lever leurs fronts humiliés. Aguilar, Gusman, les principaux chefs, sont demeurés sur la poussière. Les exploits, les succès d'Alamar, l'arrivée subite des Abencerrages, qui peuvent ainsi chaque jour revenir combattre les assiégeans, les blessures du brave Lara, l'absence du grand capitaine, tout augmente leur consternation. Ils parlent déjà d'abandonner le siége, d'accepter l'honorable paix offerte par Boabdil. Les rois eux-mêmes, inquiets, troublés, décident d'attendre derrière les remparts que Gonzalve ou Lara leur soient rendus.

Mais cet invincible Lara qu'Isabelle croit retenu par les blessures qu'il a reçues, Lara n'étoit plus dans Santa-Fé.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE DIXIEME ET DERNIER.

SOMMAIRE.

Lara court à la recherche de Gonzalve.—Il s'égare dans une forêt.—Rencontre qu'il fait.—Il apprend le danger du héros.—Il court au tombeau d'Almanzor.—Il trouve Gonzalve près de périr.—Combat de l'amitié.—Lara sauve son ami.—Tous deux reviennent à l'armée.—Ferdinand envoie Gonzalve prendre Carthame.—Détails de cette expédition.—Le héros revient triomphant.—Il reçoit un billet de Zuléma.—Dernier assaut.—Exploits de Gonzalve.—Prise de Grenade.—Combat du héros et d'Alamar.—Zuléma et son père sont délivrés.—Entrée d'Isabelle.—Hymen de Gonzalve et de Zuléma.

Fille du ciel, trésor de l'âme, source de nos biens les plus chers, sainte amitié, viens embellir les derniers traits de mon ouvrage; mêle à la fin de mes récits cet intérêt attachant qui toujours entraîne et jamais n'étonne, qui presse le cœur sans le déchirer,

et fait couler des pleurs délicieux, si semblables à ceux de l'amour. Que dis-je ? ils sont plus doux encore. Cet amour vif, passionné, capable de tous les efforts, ennobli par toutes les vertus, cette idole de la jeunesse, a besoin des voiles du mystère. Son culte, quelque pur qu'il soit, se cache, se dérobe aux regards ; et sa récompense est un sacrifice dont l'honneur ordonne l'éternel secret. L'amitié se plaît, au contraire, à se montrer aux yeux des mortels ; aussi délicate et plus courageuse, elle ne craint pas de leur révéler ses peines et ses jouissances, ses inquiétudes et ses plaisirs. Elle y trouve même des charmes, elle fait sa gloire de les publier. L'amour rougit d'être découvert, l'amitié s'honore de servir d'exemple.

Lara, dont l'âme tendre et sublime existe pour la seule amitié, Lara, blessé, presque mourant, n'avoit pensé qu'à Gonzalve. Un jour entier passé sans le voir, l'ignorance des lieux qu'il habite, l'inquiétude des dangers qu'il court, le tourmentent plus que ses maux. Dès le soir même de la journée où le héros a disparu, Lara, malgré sa foiblesse, s'est fait amener son coursier. Il ne peut porter sa cuirasse, le poids de sa lance est trop grand pour lui ; pâle, chancelant, épuisé, le sang et les forces lui manquent, mais son ami lui manque encore plus. Sans armure, sans défense, encore ceint des voiles de lin dont on a bandé ses plaies, Lara, suivi du bon Pédro qui pleure son maître absent, se met en marche

au moment même. Tous deux s'enfoncent dans la forêt où Gonzalve, peu de jours auparavant, avoit trouvé la belle Zuléma. Ils penseut que c'est le chemin que doit avoir pris le héros; et, se laissant guider par le ciel, ils errent sous ce vaste ombrage.

Les ténèbres couvroient la terre; la nuit, au milieu de son cours, fuyoit déjà vers l'occident, lorsque les deux voyageurs arrivent au pied d'une haute montagne converte de tristes sapins. Le bruit d'une source abondante, tombant en cascade parmi les rochers, se mêle au murmure plaintif des arbres balancés par le vent, aux cris funèbres des oiseaux de nuit, perchés sur la pointe des rocs. Le héros s'arrête auprès de cette onde pour désaltérer son coursier. Pédro regarde attentivement le sommet de la montagne; et le foible éclat d'une seule lumière qui brille à travers la sombre verdure indique au fidèle Pédro qu'un hermite ou qu'un solitaire habite cet affreux désert.

Aussitôt il propose à Lara de monter jusqu'à l'hermitage, de s'y reposer quelques instans. Lara cède à sa volonté. Ils cherchent ensemble, trouvent un sentier; mais la pente en est si rapide, qu'ils sont forcés de quitter leurs chevaux. Pédro les conduit tous les deux. Lara coupe une forte branche, appuie sur elle ses pas chancelans, et précède le vieux serviteur.

Arrivé long-temps avant lui, le héros découvre

au milieu des roches une humble et chétive chaumière d'où s'échappoit la foible lueur. La source bruyante couloit à l'entrée. Devant la porte étoit une pierre couverte de mousse et de joncs marins. A peine parvenu jusqu'à la pierre, Lara s'arrête pour entendre une voix qui chantoit ces douces paroles :

Unique objet de ma tendresse,
Jeune victime de l'amour,
Je consens à pleurer sans cesse,
Consentez à souffrir le jour :
C'est pour moi que je vous implore ;
Vivez, pour que je vive encore.

Souvent votre bouche m'assure
Que votre cœur sait me chérir,
Je n'ai que vous dans la nature,
Et vous désirez de mourir !
C'est pour moi que je vous implore ;
Vivez, pour que je vive encore.

En vous seule est ma destinée,
Votre sort n'en est pas plus doux ;
Que je me trouve infortunée
D'être plus heureuse que vous !
C'est pour moi que je vous implore ;
Vivez, pour que je vive encore.

La voix se tait ; une voix différente répond avec des sanglots :

O mon amie, ma seule amie, cesse d'essayer des consolations qui m'attendrissent sans me soulager. Tu sais si mes larmes peuvent tarir ; tu sais si je dois oublier et les malheurs que j'ai soufferts, et les malheurs plus grands que j'ai causés. Laisse-moi, laisse-moi nourrir une douleur trop légitime. Contente-toi des efforts pénibles de ma vive et tendre amitié : j'ai vécu jusqu'à ce jour ; c'est bien assez, mon unique amie. Sans toi, crois-tu que j'eusse profité du triste bienfait de Lara ?

A ces derniers mots, à son nom qu'il entend avec surprise, Lara fait du bruit, s'avance, et demande l'hospitalité. Il voit deux femmes effrayées qui, sans répondre, prennent la fuite.

Le héros les rassure, les suit jusqu'à la porte de leur chaumière. Bientôt l'une d'elles revient, tenant dans ses mains une lampe. Elle envisage Lara : elle pousse un cri de joie :

Est-ce vous, dit-elle en versant des larmes, vous que je n'espérois plus voir, vous qui sauvâtes ma maîtresse, et me rendîtes mon bien le plus cher ? Ah ! Zoraïde, accourez, venez embrasser votre libérateur.

Lara, qui reconnoît alors la malheureuse reine de Grenade, se hâte de voler au devant d'elle, et l'empêche de tomber à ses pieds. Il baise avec respect sa main, s'oppose aux hommages qu'elle veut lui rendre ; mais il ne peut se dérober aux transports de la sensible Inès. Entraîné par elle, il suit Zo-

raïde au fond de son humble cabane. La reine l'invite à se reposer, lui présente un siége grossier qu'Inès couvre avec une natte. Inès court lui chercher du lait, des dattes et des raisins. Un vase de bois d'olivier est rempli par elle à la source; elle revient l'offrir au héros; elle regrette pour la première fois de n'avoir pas les vins parfumés des beaux rivages de l'Andalousie.

Lara, dans un étonnement mêlé d'une tendre pitié, contemple fixement la reine, et peut à peine retrouver ses traits. Ce ne sont plus ces yeux brillans dont la douceur tempéroit l'éclat, ce front si charmant, si modeste, où la pudeur s'unissoit à la grâce : une pâleur éternelle couvre ce front chargé d'ennuis; des pleurs qui ne tarissent point ont éteint le feu de ces yeux : Zoraïde n'a plus d'elle-même que son amour et ses vertus. Lara regarde en soupirant le séjour qu'habite une reine. Ces murailles couvertes de mousse, ce toit de roseaux et de chaume, tout l'étonne, tout le confond. La reine le voit et sourit.

Ce n'est pas ici l'Alhambra, lui dit-elle d'une voix douce : mais plût au ciel que Zoraïde n'eût jamais connu d'autre palais ! Lorsque votre valeur m'eut sauvée, je crus pouvoir vivre à Carthame au milieu des Abencerrages mes frères et mes amis. J'éprouvai bientôt que les malheureux ne peuvent qu'à peine se souffrir eux-mêmes, et qu'un désert est le seul asile où la douleur doive attendre la mort. Je

pris la fuite avec mon Inès, que vainement j'avois suppliée de retourner dans sa patrie. Nous nous enfonçâmes au milieu des montagnes; et, dirigeant mes pas malgré moi vers la fatale Grenade, j'arrivai dans la forêt des larmes, où je savois que le brave Almanzor avoit donné la sépulture aux restes d'Abenhamet. Grâce à mes soins; grâce à ceux d'Inès, qui n'épargna ni courses ni fatigues, je découvris enfin la place où reposoit ce malheureux amant. Cette découverte fut pour mon cœur un événement plus grand, un plaisir plus vif et plus doux, que celui que j'éprouvai lorsque vous vîntes m'arracher aux flammes. Je résolus de ne jamais quitter ce lieu si cher à ma tendresse. L'espoir qu'Inès pourroit bientôt réunir ma froide dépouille à celle d'Abenhamet, pénétroit mon âme de joie; mais la crainte d'être rencontrée dans ces bois voisins de la ville, la frayeur de tomber encore dans les mains barbares de Boabdil, me forcèrent d'aller chercher une retraite plus cachée. Je n'osai marquer cette tombe autrement que par mes larmes: j'étois sûre de la retrouver, comme l'oiseau dans les forêts retrouve toujours l'arbre de son nid. Inès découvrit ces rochers, Inès y fixa ma demeure. Elle rassembla ce toit de roseaux, elle disposa la simple retraite où je vous reçois aujourd'hui. Les fruits sauvages qu'elle va cueillir suffisent à notre nourriture; les eaux de la source nous désaltèrent. Elle dort sur ce lit de jonc, je pleure sur ces feuilles sèches, et, tous les

soirs, lorsque les ténèbres peuvent cacher mes timides pas, je vais sur la tombe d'Abenhamet donner à sa mort des larmes nouvelles, répéter les anciens sermens que mon cœur n'a jamais trahis, et demander au Dieu tout-puissant d'abréger mon trop long supplice...... Retenez vos pleurs, généreux Lara ; ce Dieu m'exaucera bientôt. J'ai l'espoir, j'ai la certitude d'être dans peu rejointe à celui de qui j'ai causé le trépas. Il m'est doux de vous voir encore avant cet instant désiré, de vous parler de ma reconnoissance, de m'informer à vous-même si vos vertus vous donnent le bonheur.

Hélas ! lui répond Lara, ce n'est pas aux âmes sensibles que le bonheur doit appartenir. L'amour a causé vos maux, l'amitié seule cause les miens. Séparé long-temps de Gonzalve, de ce héros si fameux, si respecté de l'univers, si chéri de mon tendre cœur, je le revoyois, j'étois avec lui : Gonzalve a disparu tout-à-coup. On ignore sa destinée. Des bruits sourds se sont répandus que les Maures l'ont fait prisonnier. Je ne crois point ces fausses nouvelles ; Gonzalve n'est pas un guerrier que l'on puisse rendre captif. Blessé moi-même, souffrant, et me soutenant avec peine, je suis à la recherche de mon ami. J'irai, s'il le faut, jusque dans Grenade, où je tremble qu'un funeste amour ne l'ait peut-être conduit. J'irai, non défendre sa vie, ma foiblesse m'en ôte l'espoir, mais partager ses périls, mais du moins mourir avec lui.

O ciel ! s'écrie alors Inès, vous pénétrez mon cœur de crainte. Apprenez ce que, ce soir même, m'a dit un pâtre de ces montagnes : Gardez-vous, Inès, gardez-vous d'aller à la forêt des larmes ; elle est remplie de soldats armés. Ils sont au tombeau d'Almanzor, où l'on doit immoler demain le plus cruel, le plus terrible, le plus redouté des Chrétiens. Le pâtre n'a pu s'expliquer davantage, Zoraïde n'a pas osé sortir, et je tremble que le grand Gonzalve ne soit le héros dont il m'a parlé.

Inès n'avoit pas achevé, Lara tremblant appelle Pédro. Il redemande ses coursiers, le vieux serviteur les amène. Lara peut à peine faire ses adieux à la malheureuse reine ; il monte à cheval précipitamment, et, guidé par l'aimable Inès qui montre au vieillard un sentier facile, il vole à la forêt des larmes.

L'orient commençoit à se teindre de pourpre, lorsque Lara, déjà dans le bois, aperçoit à travers les arbres des flambeaux, des sabres, des lances. Il presse sa course, arrive hors d'haleine, se précipite au milieu des soldats, et voit.... juste ciel ! quel spectacle ! son ami, chargé de chaînes, appuyé contre le tombeau. Sa tête nue étoit courbée, le fer déjà levé sur elle, Mulei ordonnoit de frapper.... Lara jette des cris perçans, s'élance à terre, retient le glaive ; et s'adressant à Mulei étonné :

Père malheureux, dit-il avec l'accent énergique de la vertu, de l'amitié, tu veux venger la mort de

ton fils, j'approuve ta juste vengeance : mais répands ici le sang du coupable, et ne ternis point en un jour l'éclat de ta longue carrière par le sacrifice d'un innocent. Gonzalve, que tu vas frapper, ne combattit point le brave Almanzor : j'en atteste les mânes de ce héros, qui m'entend du fond de sa tombe ; j'en atteste le Dieu du ciel, les rois et les chefs Castillans. C'est moi, moi seul qui triomphai du plus redoutable des Maures ; c'est moi qui, tombant sous ses coups, lui portai le coup de la mort. Je pris les armes de Gonzalve ; je profitai d'un moment d'absence pour abuser les yeux de ton fils, pour tromper ceux des deux armées, pour m'éprouver contre un guerrier dont la gloire me rendoit jaloux. Roi de Grenade, tu connois mon crime ; je ne viens que pour l'expier. Connois à présent ce qu'a fait Gonzalve, et qu'il en reçoive le prix : c'est lui qui livra le corps de ton fils à ces Alabez qui m'écoutent ; c'est lui qui te rencontra seul attaqué par quatre Espagnols, qui te sauva de leur fureur, te donna son propre coursier, t'ouvrit le chemin de Grenade. Mulei, tu sais tout à present ; que ta justice prononce.

Elle a prononcé, interrompt Gonzalve ; son arrêt est irrévocable. Maures, ne croyez point ce héros. C'est mon ami, c'est mon frère d'armes : il ne s'accuse que pour me sauver. C'est moi qu'Almanzor défia ; c'est moi qui dus lui donner la mort. Vengez-vous, hâtez mon supplice, mais épargnez le

généreux Lara. Souvenez-vous que sa valeur sauva du bûcher Zoraïde ; souvenez-vous, braves amis des malheureux Abencerrages, que Lara vainquit les Zégris. Rendez-lui le respect, l'honneur que tout mortel doit à ses vertus ; admirez, sans le croire, le mensonge sublime de son amitié. Et toi, Lara, pardonne à ton frère de leur dévoiler tes desseins.

A ces mots, Mulei et les Alabez ordonnent à Lara de se retirer. Non, s'écrie-t-il avec désespoir, vous n'acheverez pas le crime ; vous serez moins barbares que cet ingrat. Eh ! ne voyez-vous pas qu'il désire la mort, qu'il ne tremble que pour son ami ! Maures, j'en jure par l'Eternel, je suis le meurtrier d'Almanzor, je suis celui qu'il faut immoler. Si vous en doutez encore, si votre haine pour Gonzalve rend inutiles mes sermens, rappelez-vous ce combat funeste dont vous avez été témoins : souvenez-vous que le vainqueur resta couché sur la poussière, étendu, baigné dans son sang, et reconnoissez ce vainqueur...... Approchez, voyez mes blessures, regardez ce sein tout sanglant. Voilà les coups de votre Almanzor, voilà comment je suis échappé de ses redoutables mains, voilà les témoignages récens de ma douloureuse victoire : ce cruel ne peut les montrer.

Il dit, découvre sa poitrine, déchire ses voiles, fait voir ses blessures, et demande à genoux la mort. Gonzalve, hors de lui-même, serre dans ses bras son ami, l'inonde, le couvre de larmes, veut parler,

persister encore à se déclarer seul coupable; Lara l'interrompt par ses cris.

Mulei étoit vertueux, les Alabez n'étoient pas des barbares. Ils sont attendris, ils pleurent eux-mêmes de ce combat de l'amitié. Le vieillard ne peut résister aux mouvemens de son âme; il lit dans les yeux de ses compagnons le conseil qu'il doit adopter. Il fait détacher les fers de Gonzalve, commande à Lara de se relever; et fixant sur les deux héros des regards remplis de tristesse :

L'un de vous, dit-il, a tué mon fils, je veux ignorer le coupable; l'un de vous a sauvé mes jours, je veux les devoir à tous deux. Je m'acquitte d'un bienfait horrible en vous rendant une liberté qui sera funeste pour ma patrie : mais je crois entendre la voix d'Almanzor me l'ordonner dans ce moment. Allez, modèles des amis, que j'admire et que je déteste, allez dire à vos Espagnols que c'est pour mieux venger mon fils, pour honorer plus dignement sa cendre, que j'ai sacrifié ma haine au désir de lui ressembler. Si ce bienfait de ma part vous laisse quelque reconnoissance, tremblez d'attaquer jamais des remparts où je dois périr. Je jure ici par le nom de Dieu, par celui du héros que je pleure, que vous me trouverez sur la brèche, que partout devant vos épées j'irai vous offrir le vieillard qui sauve aujourd'hui votre vie, et que vous n'entrerez dans Grenade qu'en foulant aux pieds, toi, Lara, le li-

bérateur de Gonzalve ; toi, Gonzalve, le malheureux père de la sensible Zuléma.

En achevant ces mots, sans s'arrêter, sans vouloir entendre les deux héros, Mulei part avec les Alabez. Gonzalve et Lara s'embrassent encore ; ils ne peuvent croire qu'ils sont réunis, ils se font de tendres reproches. Le bon Pédro, qu'égare sa joie, vient mêler ses pleurs à leurs douces larmes. Il donne son coursier à son maître, et prend avec eux le chemin qui doit les conduire à Santa-Fé.

Oh ! quels transports, quelle ivresse excite leur retour à l'armée ! Les soldats, en les revoyant, oublient leurs derniers malheurs. Les deux héros leur sont rendus ; désormais ils sont invincibles. Alamar, les Abencerrages, ne leur inspirent plus d'effroi. Grenade est prise dès ce moment, rien ne peut plus retarder sa chute, et tous demandent à grands cris de marcher aussitôt aux remparts.

Gonzalve, flatté de leur confiance, approuve et ressent cette même ardeur. Occupé sans cesse de Zuléma, des périls où il l'a laissée, il tremble que le furieux Alamar ne se porte aux derniers excès. Il brûle de se voir aux mains avec cet odieux rival, de délivrer la terre d'un monstre dont le nom seul inspire l'horreur : mais la menace faite par Mulei de se présenter partout à Gonzalve, de couvrir toujours de son corps la brèche qu'il attaquera, vient glacer le héros sensible, et le force à redouter l'assaut.

Tandis qu'il projette avec son ami de défier la prince Africain, de l'attirer hors de ses murailles, le roi Ferdinand vient les interrompre, et leur tient ce flatteur discours :

Jeunes héros, l'honneur des Espagnes, je n'ose me plaindre du sort qui ne me permet pas de vaincre sans vous ; mais ce sort me fait une loi de vous séparer de nouveau. Les Abencerrages, maîtres de Carthame, sont venus combattre jusque sous ces murs. Ils peuvent revenir encore. Avant que je porte les derniers coups à ces tours déjà chancelantes, il faut s'emparer de Carthame, il faut détruire ou rendre captif tout ennemi qui peut nous troubler. Gonzalve, je vous ai choisi pour cette importante conquête. Les blessures du vaillant Lara lui défendent de vous accompagner. Prenez l'élite de mes guerriers ; marchez avec eux vers Carthame. Je vous laisse maître de tous les moyens qui vous livreront ses remparts. Apportez-moi ses clefs dans six jours. Ce terme doit suffire à Gonzalve : je l'ai fixé non sur la force de la place, mais sur les talens de mon général.

Gonzalve sent renaître, à ces mots, son ardente passion pour la gloire. Il promet au roi d'obéir ; il partira dès le lendemain Son amour gémit en secret de s'éloigner de Grenade ; mais sa valeur lui fait esperer de revenir avant les six jours. Il connoît les affreux rochers qui de toutes parts défendent Carthame ; il sait qu'une surprise seule peut lui livrer

ces monts escarpés. Déjà, méditant un dessein qui doit assurer sa victoire, il demande pour l'accompagner les fidèles Asturiens.

Six mille fantassins lui suffisent; mais Gonzalve les a choisis. Tous sont nés dans les Pyrénées; tous ont été pâtres, chasseurs dans les gorges, dans les précipices des montagnes de Liévana. Là, sur les rocs cachés dans les nues, sur les pointes brillantes de glace, sur les sommets inaccessibles où la neige, changée en diamans, brave de près les feux du soleil, ils ont poursuivi dès l'enfance les aigles et les chamois. Couverts seulement d'une peau de loup, dont la gueule leur sert de casque, ils portent une large ceinture à laquelle pendent trois crochets d'acier; leurs pieds sont armés de griffes de fer, leur main droite d'un dard à deux pointes. Deux poignards aigus sont à leurs côtés, une longue fronde autour de leur tête. Hardis, légers, infatigables, tous d'une haute stature, d'une force au-dessus de leur taille, on les prendroit pour ces fiers géans qui tentèrent d'escalader les cieux.

Le brave Pegnaflor les commande; Pegnaflor, dont les ancêtres combattirent avec Pélage, et qui n'a point dégénéré de leur ancienne valeur. Cette troupe si redoutable, glorieuse de se voir choisie par le magnanime Gonzalve, se range sous l'antique drapeau des premiers rois de l'Espagne; elle n'attend plus que son général. Il paroît, suivi de Lara, qui gémit de le perdre encore; il lui fait de tendres

adieux, le presse contre sa poitrine, et donne le signal du départ.

Il marche, arrive avant la nuit à peu de distance de Carthame. Il cache ses guerriers dans un bois, leur ordonne de prendre du repos. Seul, monté sur une colline, il examine de loin la place, et la découvre au milieu d'un roc qui domine les monts d'alentour. Un sentier étroit et rapide, que peut à peine gravir un coursier, conduit à ses portes de bronze. Les créneaux taillés dans la pierre s'élèvent sur des précipices que l'œil ne peut mesurer. Un torrent furieux roule avec fracas au pied du rocher qui porte Carthame. La cime immense de ce roc va se perdre jusque dans les nues, s'avance par-dessus la ville, et semble vouloir la défendre contre les attaques du ciel.

Gonzalve n'arrête ses yeux que sur cet effrayant rocher. Il croit tout possible au courage, il connoît celui de ses Asturiens. Il observe d'un regard sûr la position des montagnes, suit, sans le voir, dans leurs intervalles, le rapide cours du torrent, juge où son lit élargi doit en rendre aisé le passage, et, certain de ce qu'il présume, il revient trouver ses guerriers.

Nobles descendans, leur dit-il, de ces vénérables Chrétiens qui, retirés dans des cavernes *, sans

---

* Les exploits et la victoire d'une poignée de Cantabres

autre secours que Dieu et leur cœur, sauvèrent notre patrie du joug des Maures; ce Dieu juste permet qu'en ce jour les usurpateurs soient enfin réduits à l'asile que vous aviez alors. Je vous ai choisis sur toute l'armée pour venir le leur arracher, pour assurer la ruine de Grenade, pour faire répéter à l'univers que l'Espagne doit toujours ses triomphes aux indomtables Asturiens. Vous voyez cette roche immense qui porte sa tête dans les nuages : l'aigle craint de s'y reposer : c'est-là que vous irez vaincre. Que la moitié de vous reste avec moi : que l'autre, conduite par Pegnaflor, aille au loin tourner la montagne; je lui tracerai son chemin. Vous parviendrez à ce sommet : où ne parvient pas la constance ? vous allumerez trois feux pour m'instruire de votre arrivée; vous chargerez vos frondes de pierres, et vous attendrez mon signal.

Il dit. Les Asturiens, pleins d'ardeur, jurent de gagner la cime du roc. Tous veulent tenter l'entreprise; le héros, pour les accorder, promet des périls à ceux qui resteront. Il conduit à l'instant Pegnaflor à la colline d'où l'on découvre les sinuosités du torrent; il lui développe ses hardis projets. Peganflor instruit, choisit trois mille hommes les plus forts et les plus adroits, leur fait prendre pour deux

---

retirés avec Pélage dans la caverne de *Covagonde* sont célèbres dans l'histoire d'Espagne.

jours de vivres : et, dès que la nuit est venue, il part avec ses guerriers.

Gonzalve donne cette nuit et le lendemain au repos. Il a calculé le circuit que doit parcourir Pegnaflor, les obstacles qu'il peut rencontrer, le moment de son arrivée. Inquiet, privé du sommeil, il passe la seconde nuit sur la colline, les yeux attachés au rocher. Rien ne paroît, tout est tranquille. La lune brille dans le ciel : sa lumière devient favorable aux travaux des Asturiens ; elle doit hâter leur succès : mais le héros craint et soupire. Enfin, avant l'aube du jour, il voit les trois feux allumés. Il en jette un cri d'alégresse, court à sa troupe, fait sonner l'alarme, range ses soldats, et marche au sentier.

Il passe le torrent à la nage à la tête de ses Asturiens. Les Abencerrages au premier bruit, volent à leurs créneaux en armes. Une nuée de flèches vient tomber aux pieds du héros. Seul, couvert de son bouclier, il s'avance, monte sur une roche, coupe une branche d'olivier sauvage, l'élève au-dessus de sa tête, fait signe qu'il demande à parler.

Aussitôt le brave Zéir ordonne à ses frères de retenir leurs flèches. Les portes de la ville s'ouvrent. Omar, suivi de plusieurs guerriers, descend par le sentier rapide, marche fiérement vers Gonzalve : mais, reconnoissant tout-à-coup ses traits, il s'arrête, hésite, balance, et ne sait plus s'il doit l'entretenir.

Approche, lui dit le héros : j'éprouvai jadis ton

courage ; il doit te répondre de mon estime. Je ne viens point ici combattre pour les intérêts de mon cœur ; je viens, au nom de Ferdinand, vous offrir une paix nécessaire, une paix digne des Abencerrages, et dont cette noble tribu peut me dicter les conditions. Je suis le maître du traité....

Tu ne l'es pas de Carthame, interrompt Omar d'une voix altière ; et Grenade auroit succombé, que nous braverions dans nos murs tes rois, ton armée, toi-même. Regarde sur quels fondemens repose notre liberté ; regarde ces rochers terribles, ces inabordables remparts, ces tours où l'œil ne peut atteindre, et donne à tes guerriers des ailes avant de nous parler de paix.

Mes guerriers n'en ont pas besoin, répond Gonzalve avec un sourire ; regarde toi-même ce roc qui domine sur votre ville, mes guerriers y sont parvenus. Vois-tu cette nombreuse troupe prête à faire tomber sur vos têtes les pierres qui vous défendoient ? Elle n'attend que nom signal pour détruire votre seul asile. Choisissez donc dans un instant : périssez tous sous vos ruines, ou signez la paix glorieuse que je vous offre comme à des amis.

Omar étonné regarde le mont, et voit sa cime occupée par les trois mille Asturiens. Il ne peut en croire ses yeux ; interdit, muet, immobile, il pense faire un songe funeste. Enfin, forcé d'ajouter foi au projet qu'il ne conçoit pas, il répond au héros avec moins d'orgueil, et lui demande quelques instans pour aller instruire ses frères.

Bientôt les remparts sont déserts, un affreux silence règne dans la ville. L'impatient Gonzalve fait sonner ses trompettes, se prépare à gravir le mont, lorsque des portes de Carthame il voit sortir le vaillant Zéir, Osman, Omar, et Vélid, avec les principaux des Abencerrages. Ils viennent à lui, sans armes, le front non baissé, mais couvert de la rougeur des héros. Ils s'avancent d'un pas lent et calme. Gonzalve marche au-devant d'eux ; Zéir lui adresse ces mots :

Tu nous a vaincus, Gonzalve. Sois sûr que nous saurions mourir, si nos femmes, si nos enfans pouvoient éviter notre sort : mais nous cédons à la nature, à la fortune, à ton ascendaant. Nous venons te rendre Carthame, nous ne demandons que la liberté. Qu'il soit permis à notre famille de suivre toujours sa religion, d'habiter en paix les campagnes que Ferdinand voudra nous donner : à ce prix nous sommes ses sujets fidèles, je te remets nos clefs et ma foi.

Gonzalve, lui présentant la main, accorde plus qu'il ne demande. Il traite avec honneur les Abencerrages, monte au milieu d'eux à Carthame, entre dans la ville comme un allié, prescrit à ses Espagnols la discipline la plus sévère, et leur prodigue les récompenses pour leur faire oublier qu'ils sont vainqueurs. Pegnaflor devient gouverneur de la nouvelle conquête. Le héros lui laisse les six mille Asturiens ;

et, seul, suivi des Abencerrages, il reprend la route de Santa-Fé.

Lara n'osoit l'attendre encore, et cependant chaque jour Lara venoit au-devant de lui. De loin il aperçoit Gonzalve; il vole, le serre long-temps dans ses bras, et contemple le noble cortège dont son frère est environné. Il salue les Abencerrages, leur cache une joie qui peut les offenser; et, différant, par respect pour eux, de parler à son ami de sa victoire, il court les annoncer aux rois.

L'heureux Ferdinand, l'auguste Isabelle, peuvent à peine cacher leur surprise. Ils reçoivent les nouveaux captifs comme d'anciens sujets qu'ils chérissent. Ils confirment le traité glorieux que leur général a signé, laissent à l'illustre tribu son culte, ses biens, ses richesses, et joignent à tant de bienfaits une ville de l'Andalousie qui doit devenir l'héritage de leur noble postérité.

Tandis que les époux rois enchaînent ainsi les cœurs de ceux qu'ont vaincus leurs armes, un soldat demande Gonzalve, et veut lui parler en secret. Il vient lui remettre une flèche partie des murs de Grenade, portant avec elle un billet scellé sur lequel on voit le nom du héros. Gonzalve étonné saisit ce billet, l'ouvre d'une main tremblante, et lit avec peine ces mots presque effacés par des pleurs :

« Je touche à mon heure dernière, puisqu'Ala-
« mar me donne le choix ou de l'hymen ou de la

“ mort. Si mon trépas suffisoit au tyran, je ne vien-
“ drois pas implorer l'ennemi de ma patrie, j'expi-
“ rerois sans me plaindre, et mon dernier soupir
“ seroit pour lui. Mais mon père est chargé de fers;
“ mon pere, pour avoir sauvé tes jours, est avec moi
“ dans le même cachot où mon amour me fit péné-
“ trer. Il n'en doit sortir que pour le supplice.
“ Gonzalve, viens le délivrer: mon cœur ne sera
“ point ta récompense, je ne le donne pas deux
“ fois (1); ma main pourra seule acquitter ce que tu
“ feras pour mon père.”

Gonzalve, pâle, troublé, relit deux fois cet écrit, et retourne auprès d'Isabelle. La reine s'aperçoit de son émotion: Parlez, dit-elle, grand capitaine; quels chagrins peuvent obscurcir votre front couvert de lauriers? Quels souhaits peut former votre âme? je jure de les exaucer. Expliquez-vous avec assurance: quel prix demandez-vous de tant d'exploits?

L'assaut, répond aussitôt Gonzalve, le dernier, le terrible assaut qui doit rendre Grenade captive, qui doit précipiter du trône l'infâme et cruel Boabdil, qui doit venger le ciel fatigué des crimes du barbare Alamar. Ordonnez l'assaut pour l'aube du jour; c'est ma plus chère récompense, c'est la seule que je demande de tout ce que j'ai fait pour vous.

A ces paroles, qu'il prononce avec des yeux étincelans, avec l'accent de la fureur, avec l'égarement de l'amour, Ferdinand transporté se lève: Tu seras content, lui dit-il; demain je te livre Grenade; de-

main tu puniras à ton gré les vils ennemis qui t'ont outragé. Viens en donner l'ordre toi-même, viens enflammer mes braves soldats du feu qui brille dans tes regards; viens leur dire que tu combattras, ils seront sûrs de la victoire.

Il appelle aussitôt ses chefs, et leur déclare sa grande entreprise. Il soumet à Gonzalve son plan d'attaque, qu'il perfectionne d'après ses conseils. Deux mines préparées dès long-temps doivent éclater à l'aurore, et renverser deux tours opposées, les plus fortes des assiégés. L'armée, partagée en deux corps, marchera sur ces tours à la fois. Le roi lui-même, le jeune Cortez, le généreux Lara guéri de ses blessures, guideront les colonnes des Aragonois, des Catalans, des Baléares, à l'attaque de la droite. Le prudent Médina, l'invincible Gonzalve, à la tête des Castillans, des Léonois, des Andalous, donneront l'assaut à la gauche. Les troupes des deux couronnes, rivales de gloire depuis tant de siècles, se voyant ainsi divisées, voudront s'effacer mutuellement. Isabelle va les visiter, les encourage, les excite. Gonzalve, qui conduit la reine, fait briller l'épée du Cid. Tout est prêt, tout est disposé, chaque soldat brûle d'être à l'aurore.

Enfin il paroît ce grand jour qui doit éclairer le plus beau triomphe la plus importante conquête des Chrétiens sur les Musulmans, qui doit venger huit siècles d'affronts, rendre à l'Espagne entière sa liberté, au vrai Dieu ses antiques temples, et commencer

cette longue suite de victoires qui remplit du nom Castillan les trois parts du monde connu et le monde nouveau qu'ils découvrirent.

Gonzalve, le premier armé, appelle, excite ses compagnons. A pied comme eux, il sort de la ville, et les range dans la plaine. Impatient du signal, il accuse Ferdinand de lenteur, retourne aux portes de Santa-Fé, presse la marche des bataillons, leur montre le soleil qui brille à peine, et croit déjà le voir sur son déclin. Il va délivrer son amante, il va punir un odieux rival, il va vaincre pour sa patrie : amour, vengeance, vertu, tout se réunit dans son cœur, tout l'élève au-dessus de lui-même. Sa grande âme ne peut suffire aux transports dont elle est oppressée. Il court, il vole dans les rangs, embrasse chaque guerrier, agite dans ses mains sa terrible épée, et regarde les murs de Grenade, comme un voyageur, au milieu des déserts, tourmenté d'une soif brûlante, regarde un ruisseau qu'il découvre et dont il ne peut encore approcher.

Le sage Médina contient son ardeur : il lui montre de loin Ferdinand disposant les Aragonois, Isabelle, au haut d'une tour, à genou et les bras tendus, implorant le Dieu des armées; le brave Lara, le jeune Cortez, à la tête de leurs colonnes; les Maures, sur leurs remparts, l'arc tendu, la flèche à la main, attendant fièrement l'attaque. Boabdil n'est point avec eux, ses blessures et sa mollesse le retiennent dans l'Alhambra; mais le féroce Alamar, armé d'une

masse de fer, se distingue au milieu des Zégris. Alamar, instruit par le dernier assaut, redoutant une seconde entreprise, a détourné dans les fossés les eaux rapides du Darro. Il a pris soin de préparer des vases remplis de bitume, de salpêtre, d'huile bouillante, des flèches, des traits enflammés; il a rassemblé des quartiers de roc, toutes les ressources du désespoir, de la rage, de la terreur. Alamar n'a négligé rien; et tant de machines mortelles menacent surtout Gonzalve.

Le roi d'Aragon commande bientôt deux corps de cavalerie, qui volent chargés de fascines, et vont combler deux portions des fossés. Ils achèvent leur entreprise à travers les traits ennemis. L'armée s'ébranle alors, mais d'un pas lent et tranquille. Alamar envoie de nouveaux renforts dans les deux tours où l'on se dirige. Les Maures obscurcissent l'air de leurs flèches; ils jettent d'effroyables cris. Les Espagnols marchent en silence, à l'abri de leurs boucliers. Arrivés non loin des glacis, ils s'arrêtent, baissent leurs lances, attendent le dernier signal.

Au même instant et des deux côtés, un bruit horrible, épouvantable, éclate tout-à-coup dans les airs. La terre en tremble, les montagnes en sont émues, les vallons le répètent au loin. Des torrens d'une fumée épaisse cachent les remparts de Grenade, des tourbillons de poussière s'élèvent jusques aux cieux. Des cris d'effroi, des gémissemens, se mêlent à cet affreux bruit; et les tourbillons dissipés

laissent voir les deux fortes tours déracinées de leurs fondemens, détruites, réduites en poudre, couvrant les fascines de leurs débris et des membres épars, sanglans, des infortunés qui les défendoient.

Les trompettes sonnent alors, et Gonzalve jette un cri terrible. Il se précipite le fer à la main, passe le fossé, monte sur la brèche, renverse, immole, repousse les Musulmans accourus vers lui, appelle ses Castillans, qui volent sans pouvoir le suivre, et, seul sur le haut des murailles, entasse les corps expirans. Les Almorades, guidés par Abad, se réunissent contre le héros : le héros attaque, rompt leur bataillon, sème autour de lui les victimes, dissipe, détruit, met en fuite tout ce qui s'oppose à ses coups, et, rejoint enfin par les siens, il prend l'étendard de Castille, s'élance à travers les morts, les ruines, les débris, et l'arbore sur le rempart.

Alamar, avec les Zégris, combattoit à l'autre brèche. Alamar avoit soutenu l'effort du brave Lara ; sa terrible masse avoit renversé le téméraire Cortez ; et Ferdinand, repoussé deux fois, ne pouvoit gravir le rempart. Le fier Alamar insultoit les Chrétiens ; il se croyoit déjà vainqueur, lorsqu'il aperçoit de loin l'étendard planté par Gonzalve, et qu'il entend ce nom glorieux répété par les Espagnols.

A cette vue, à ces cris de victoire, l'Africain pâlit de fureur. Il frappe la terre de sa masse, baisse la tête, balance un instant sur le parti qui lui reste. Bientôt, promenant des regards farouches sur les Zé-

gris dont il est entouré: Brave Maaz, dit-il à leur chef, restez à cette brèche avec vos frères, périssez tous jusqu'au dernier plutôt que de l'abandonner. Je cours avec les Alabez chasser l'ennemi du rempart; je cours punir, exterminer le détestable.... (2) Il ne peut achever, sa colère ne lui permet pas de prononcer le nom qu'il abhorre. Il jette sur ses épaules sa pesante masse, se met à la tête des Alabez, et, monté sur la longue courtine qui joignoit les deux tours détruites, il marche à grands pas vers les Castillans.

Gonzalve venoit au-devant de lui: Gonzalve à peine vainqueur, veut aller délivrer Zuléma; mais, averti que son ami combat encore à l'autre brèche, le héros change de dessein, et vole avec les Léonois au secours du vaillant Lara. Sa voix tonnante fait retentir le nom d'Alamar; il l'appelle, il le défie: l'Africain l'entend et répond de loin. Tous deux, reconnoissant leurs voix, se précipitent l'un vers l'autre; tous deux s'aperçoivent enfin, s'élancent au-devant de leurs troupes, et se rencontrent au milieu du rempart.

Dieu des combats, qui pourroit peindre la force, la haine, la rage de ces implacables rivaux? Qui pourroit exprimer l'aveugle fureur, le besoin pressant de vengeance, la soif ardente de sang dont chacun d'eux est dévoré? Sans prendre soin de leur vie, sans songer à leurs boucliers, Alamar lève sa masse, Gonzalve sa tranchante épée; et, les tenant à deux mains, ils s'abordent en se frappant. Leurs coups

réunis n'en font qu'un seul, les échos en retentissent. Le casque de Gonzalve est brisé, la peau de serpent est coupée. Les deux guerriers jettent du sang par la bouche et par les narines. L'Espagnol surpris chancelle, l'Africain tombe sur un genou. Mais, se relevant aussitôt, Alamar tire son cimeterre, Gonzalve l'attaque de plus près, et leur armure vole par pièces; l'airain, les écailles tombent sous le fer. Les coups se succèdent sans s'interrompre; on croiroit que cent soldats se frappent dans le même instant. Les Léonois, les Alabez, les regardent, glacés de crainte: tout autre combat reste suspendu; tous les yeux, toutes les âmes, sont attachés sur les deux guerriers.

Presque dépouillés de leurs armes, ils parent avec le seul glaive. Fatigués, mais non moins ardens, ils se rapprochent toujours davantage; mais l'Espagnol pousse l'Africain jusqu'au parapet du rempart. Alamar, qui ne peut plus fuir, se jette alors sur son ennemi, le joint corps à corps, l'entrelace et veut l'étouffer dans ses bras nerveux. Gonzalve le reçoit, le serre, le presse sur son sein d'acier, redouble d'efforts, l'ébranle comme un chêne immense que retient la terre, et le renverse sur le parapet. Il veut achever sa victoire, il le précipite du haut des murs; mais Alamar, qui le tient lié, l'entraîne dans l'horrible chute. Tous deux tombent au milieu des flots qu'ils font jaillir dans les airs; tous deux sont abîmés sous l'onde, et reparoissent bientôt séparés.

Armés de leur terrible glaive qu'une chaîne attache à leur bras, ils nagent d'une main, s'attaquent de l'autre avec une rage nouvelle, et teignent les eaux de leur sang. Celui d'Alamar coule en abondance, sa force ne sert plus sa fureur. Gonzalve s'en aperçoit, et sent redoubler la sienne. Il s'abandonne sur son ennemi, le joint, le saisit, le frappe à la gorge, retire son glaive et l'enfonce encore. Tous deux disparoissent une seconde fois; un sang noir bouillonne au-dessus des flots: mais, au bout de quelques instans, on voit Alamar, les bras étendus, flotter au milieu des ondes rougies. Le héros, vainqueur, regagne la rive, marche vers la brèche; et, sans reprendre haleine, il vole vers la prison.

Il arrive avec des flambeaux, brise les portes d'airain, pénètre jusqu'à la princesse, qui n'attendoit plus que la mort aux genoux de Mulei-Hassem. Vous êtes libre, s'écrie Gonzalve en s'élançant à ses pieds; Alamar n'est plus, vous êtes vengée.... Et vous, respectable vieillard, vous à qui je dois la vie, pardonnez les tristes exploits que me prescrivoit mon devoir. J'ai servi mes rois, ma patrie: quitte envers eux, non envers vous, disposez à présent de mon sort. Voulez-vous honorer Ferdinand en recevant de lui les respects que votre vertu mérite? Voulez-vous fuir de Grenade captive, et vous exiler dans d'autres climats? Je peux tout, et je veux tout faire pour adoucir vos malheurs, pour vous suivre comme un esclave, pour obtenir de vous un regard d'amitié plus cher à mon cœur que ma gloire.

Mulei l'écoute, et garde un long silence. Il lève ses yeux vers le ciel, l'accuse au fond de son âme, et gémit d'avoir trop vécu. Enfin, soumis à la destinée, il serre dans ses bras sa fille, la presse en pleurant sur son sein; et la montrant à Gonzalve: Protégez-la, lui dit-il, contre nos cruels ennemis, qu'elle vive, qu'elle soit libre.... et ne pensez pas à moi.

Ils sortent alors de l'affreux cachot; ils marchent, guidés par Gonzalve, vers le palais de l'Alhambra. Ferdinand déjà l'occupoit; Ferdinand, vainqueur aussitôt qu'Alamar eut quitté la brèche, avoit envoyé Lara s'emparer du roi Boabdil. Ce foible monarque, au milieu des eunuques, attendoit en tremblant des fers, et versoit d'inutiles larmes. Sa mère Aïxa, debout près de lui, l'œil étincelant de colère, contemploit son indigne fils: Oui, lui disoit-elle, tu dois pleurer, tu dois pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su comme un homme défendre le trône de tes aïeux.

Lara paroît dans ce moment; il commande à Boabdil de le suivre, et le conduit aux pieds de Ferdinand. Le roi détrôné fléchit le genou. Ferdinand cache son mépris sous une feinte clémence: il relève ce foible ennemi, qu'il connoît trop bien pour le craindre, et lui donne la liberté.

Enfin Grenade est partout conquise; partout l'Espagnol triomphant, arbore les tours de Castille, et couronne tant d'heureux exploits par son humanité pour les vaincus. Lara, Médina, tous les chefs, font

épargner un peuple qui tremble, rendent sacrés aux yeux du soldat les asiles des infortunés. Les remparts sont couverts de sang; mais la ville demeure paisible. Ferdinand conserve aux Maures soumis leur culte, leur liberté, leurs biens. Il reçoit des mains de Gonzalve le vertueux Mulei, la tendre Zuléma, comme une fille chérie, comme un roi qu'il estimoit depuis long-temps. Il leur prodigue les respects qu'il doit à leur infortune, les honneurs qu'il doit à leur rang; et, voulant donner à Gonzalve le seul prix digne de ses exploits, il prouve au héros sa reconnoissance par ses bienfaits envers Zuléma.

Dès le lendemain, l'auguste Isabelle, environnée de sa cour, montée sur un coursier blanc qui disparoît sous les pierreries, Isabelle se rend aux portes de la ville où Ferdinand lui présente les clefs. Elle fait son entrée triomphale au milieu de toute l'armée qui bénit son nom glorieux, à travers un peuple étonné de voir des vainqueurs si clémens. Calme et modeste après la victoire, elle protége les Maures, elle honore les Espagnols. Gonzalve et Lara, placés auprès d'elle, la conduisent à la grande mosquée, devenue le temple du Christ. La reine rend grâce au Dieu des armées, le supplie de veiller toujours sur l'empire qu'il lui confia, et lui demande, non d'augmenter cet empire, mais de lui donner les vertus qui peuvent rendre ses sujets heureux.

Sur ce même autel, dans ce même temple, Gonzalve, peu de jours après, reçut la main de Zuléma,

Mulei, vaincu par ses vertus, consentit à le nommer son gendre, et n'en aima pas moins sa fille, quoiqu'elle suivît la loi des Chrétiens. La reine elle-même et Ferdinand, furent les témoins de ces nœuds si doux. Lara, dont le bonheur peut-être égaloit celui de Gonzalve, serroit son ami contre son cœur; et le plus grand des héros, le plus fidèle des amis, la plus aimable des épouses, commencèrent une longue suite de jours fortunés et glorieux.

NOTES.

NOTES.

LIVRE PREMIER.

(1) Page 168. Cette construction n'est point du tout Françoise : *les amans passionnés des Espagnols,* ne peut se dire, pour signifier ceux des Espagnols qui sont amans passionnés ; cette particule *dont,* qui exprime le génitif, est donc très-mal placée ; il étoit indispensable de construire la phrase autrement. *Laharpe.*

(2) Page 169. Bétis, ancien nom du fleuve appelé aujourd'hui Guadalquivir. C'est du nom du fleuve Bétis, qu'on appeloit Bétique la partie de l'Espagne connue aujourd'hui sous le nom d'Andalousie et de royaume de Grenade.

(3) Page 171. Le pronom *sa* gâte tout, parce qu'il fait de la vertu une qualité personnelle de la reine. Pour que la figure exprimée par ce mot, *appuyée,* fût juste, il falloit que la vertu pût être personnifiée ; elle ne l'est pas, dès que c'est l'attribut moral d'Isabelle. *Laharpe.*

(4) Page 171. Gonzalve Fernandez de Cordoue, duc de Terra-Nova, prince de Venouse, d'une des plus illustres maisons d'Espagne, s'acquit une réputation immortelle de bravoure, qui le fit surnommer *le Grand Capitaine.* Il mourut à Grenade en 1515, à l'âge de 72 ans.

(5) Page 173. Ibérie, ancien nom que les Grecs donnoient à l'Espagne, du fleuve *Iberus*, aujourd'hui l'Ebre.

(6) Page 176. Comment le plaisir que l'on goûte à louer son ami peut-il être de l'*orgueil?* et surtout comment peut-on blesser la *modestie en racontant les exploits* d'un autre? *Laharpe.*

(7) Page 176. Il est très-naturel de n'avoir guères de pensées secrètes pour un ami; mais ce n'est point qu'elles soient *un fardeau au-dessus des forces de l'âme*, c'est que leur communication est un épanchement naturel, qui est un des plaisirs de l'amitié: on ne les confie pas parce qu'elles oppressent, mais par la douce habitude de tout dire. *Laharpe.*

(8) Page 177. Cette phrase est incorrecte de plus d'une manière: d'abord on ne *tremble* point *pour les hasards*; on tremble *des* hasards, et on tremble *pour* celui qui va s'y exposer. De plus cette expression, *leur ami*, désigne, en rigueur grammaticale, une troisième personne, *amie* de Gonzalve et de Lara, et l'auteur veut dire au contraire que ces deux amis tremblent l'un pour l'autre des dangers que chacun d'eux peut courir. La réciprocité n'est point exprimée: elle devoit l'être. *Laharpe.*

(9) Page 187. Elarraïs, ou l'Araïs, aujourd'hui Larache, ville maritime sur l'Océan, dans le royaume de Fez, en Afrique, située à l'embouchure du fleuve de Larache, anciennement Lixus ou Lixos.

(10) Page 187. Arsile, autre ville maritime du royaume de Fez, sur l'Océan, située entre Larache et Tanger.

(11) Page 187. Le cap Spartel, anciennement le cap Cotès, promontoire de l'Afrique, qui borne le détroit de Gibraltar, du côté de l'Océan.

(12) Page 187. Tingis, aujourd'hui Tanger, ville du royaume de Fez, située dans un petit golfe, près du cap Spartel. Cette ville donnoit le nom à une partie de l'ancienne Mauritanie, appelée Mauritanie Tingitane.

(13) Page 187. Antée, selon la mythologie, étoit un géant d'une grandeur et d'une force prodigieuse, et fils de Neptune et de la Terre. Il avoit fait vœu de bâtir un temple à Neptune avec des crânes humains. Hercule le combattit et le terrassa trois fois, mais s'apercevant qu'il reprenoit de nouvelles forces en touchant la terre, il l'éleva en l'air et l'étouffa.

(14) Page 187. Calpé, montagne d'Espagne, où est situé aujourd'hui Gibraltar, laquelle, avec Abyla, autre montagne sur la côte d'Afrique, formoit les deux montagnes qu'Hercule, selon la fable, sépara, pour ouvrir un passage de l'Océan dans la Méditerranée.

LIVRE SECOND.

(1) Page 198. Le Darro, rivière qui prend sa source assez près de Grenade, et après avoir traversé cette ville, se jette dans le Xénis, autre rivière qui tombe dans le Guadalquivir, au-dessous d'Ecija, en Andalousie.

(2) Page 200. Jaën, ville forte de l'Andalousie, et capitale d'un petit canton qui avoit le titre de royaume du temps des Maures. Elle est à 16 lieues Nord de Grenade.

(3) Page 204. L'Hyémen ou Yémen, nom Arabe que porte l'Arabie Heureuse, grande presqu'île de l'Asie, qui a la Mer Rouge à l'Ouest, l'Océan au Sud, le Golfe Persique à l'Est, et l'Arabie Pétrée au Nord. Sanaa en est la capitale.

(4) Page 213. Ce jeu de *cannes*, tel qu'il est ici décrit, est encore le jeu favori des Manlouks d'Egypte. Voyez le *Voyage d'Egypte*, par Savary, M. de Volney, etc.

(5) Page 217. Almérie, ville maritime d'Espagne, sur la rivière du même nom, dans le royaume de Grenade, avec un bon fort sur la Méditerranée, à 25 lieues Sud-Est de Grenade.

LIVRE TROISIEME.

(1) Page 226. Trémécen, province d'Afrique en Barbarie, ayant autrefois le titre de royaume. Elle fait aujourd'hui partie du royaume d'Alger. Trémécen ou Tlemser, capitale, au Sud-Ouest d'Alger, est une grande ville, forte, peuplée, et bien bâtie.

(2) Page 232. Ce futur indicatif, après le *que* entre deux verbes, est un solécisme. On ne dit point, j'exige que vous *ferez*, mais que vous *fassiez*: le subjonctif est de règle absolue. *Laharpe.*

(3) Page 237. Cette phrase ne peut passer en aucune manière; il falloit dire *sous les pieds*, ou *entre les pieds*: on ne dit pas plus p*armi les pieds* que *parmi les mains*. *Laharpe.*

LIVRE QUATRIEME.

(1) Page 281. Alpuxares, hautes montagnes d'Espagne, dans le royaume de Grenade, au bord de la Méditerranée. Elles sont encore habitées aujourd'hui par des Maures, qui ayant conservé leur caractère vigilant et laborieux, en ont fait le pays le plus peuplé et le mieux cultivé de l'Espagne.

LIVRE HUITIEME.

(1) Page 375. J'avoue que *cette pâleur, fard de la gloire,* ne me paroît qu'une expression recherchée: la

gloire n'a pas besoin de fard quelconque, et *fard* se prend toujours en mauvaise part. *Laharpe.*

LIVRE DIXIEME.

(1) Page 441. *Je ne le donne pas deux fois* est un jeu d'esprit fort déplacé, pour dire que Zuléma ne peut donner à Gonzalve un cœur qui depuis longtemps est à lui : on sait que donner son cœur deux fois, s'entend tout différemment, et signifie donner son cœur successivement à deux personnes : ce n'est pas dans la situation de Zuléma qu'on se permet de ces abus d'esprit. *Laharpe.*

(2) Page 446. Je crois cette réticence déplacée : on a toujours la force de prononcer le nom de ce qu'on aime ou de ce qu'on hait. *Laharpe.*

F I N.

De l'Imprimeric de Cox, Fils et Baylis, No. 75, Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

